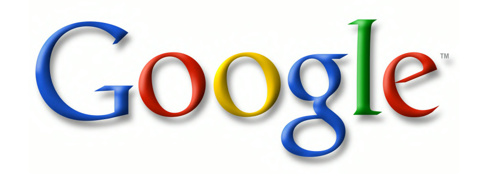





STANFORD UNI RSITY
LIBRARI

VOYAGE

FAIT EN MDCCXC

DANS

UNE PARTIE DE LA FRANCE

ET

DE L'ITALIE

PAR LE BARON SIGISMOND DE ***



1792.

AVERTISSEMENT.

Est-il nécessaire de prévenir que ces lettres d'un frère à un frère n'étoient pas destinées au public ? Le lecteur le verra bien à leur style simple et souvent négligé. N'ayant jamais eu l'ambition d'être auteur, j'ai quelque droit à être cru sur ma parole, lorsque j'allégue la contrainte où je suis de publier cette foible production ; ce n'est pas ici une coquetterie usée à laquelle je me garderois de recourir. La vérité est que ces lettres étant tombées entre les mains de quelques-uns de mes amis, ils me déclarèrent qu'ils les rendroient publiques, si je ne m'engageois à le faire moi-même. Il fallut promettre pour avoir la liberté d'y corriger du moins les fautes les plus grossières, et je m'acquitte de ma promesse dans l'espérance que la critique aura égard à l'alternative qui m'a décidé.

Mon avant-dernière lettre est de Gênes et la dernière de Strasbourg après un an et demi d'intervalle; voilà un saut qui paroîtra sans doute énigmatique et que je dois expliquer. Gênes ne fut pas le terme de mon voyage ; je pris mon retour par Novi, Alexandria, Asti, Turin, St. Ambroise, Suse, Novalaise où je passai le Mont Cenis, Lanebourg, St. Jean, Aygnebelle, Chambery, Aix en Savoye, Rimouli, Frangi, Carrouge, Genêve, d'où je traversai la Suisse jusqu'à Bâle. Cette partie de mon voyage m'offrit une infinité d'objets dignes d'occuper une correspondance amicale; mais la crainte d'être indiscret m'empêche de la publier; mon but est dans ce moment de tenir la parole que j'ai donnée et je crois m'acquitter en mettant au jour la première partie. Si elle agrée au public et qu'il témoigne du désir de voir l'autre, je m'empresserai de répondre à ses voeux.

J'avois parlé à plusieurs reprises dans ces lettres de la révolution de la France et de sa nouvelle constitution. Il étoit possible que je fusse mal entendu, mal interprêté, vû que la situation des affaires de la France

ne m'avoit pas permis alors d'en porter un jugement décisif. Il m'importoit donc d'attendre le dénouement de cette scène, et voilà pourquoi ma dernière, écrite de Strasbourg a tant tardé à suivre les autres; voilà le saut de Gênes à Strasbourg expliqué.

Presque assuré que le public indulgent ne condamnera pas les motifs qui m'ont déterminé à la publication de cet ouvrage, je ne sais, s'il voudra de même faire grace au style dans lequel il est écrit. La langue françoise est étrangère pour moi; j'aurois pu m'exprimer avec plus de facilité et peut-être plus de goût dans la mienne; hé! pourquoi, me dira-t-on, ne l'avez-vous pas fait? Voilà, j'en conviens, une apparence de tort; je fournis moi-même des armes aux François qui ne me pardonneront pas d'avoir estropié leur langage, et aux Allemands qui m'accuseront d'avoir méprisé ma langue natale. L'exposé des raisons que j'ai eues d'écrire de préférence en François dissipera, j'espère, ce dernier soupçon, et adoucira la nation françoise.

Les voyageurs rencontrent souvent dans les pays, les provinces et les villes qu'ils

Tels sont les motifs qui m'ont décidé à écrire en françois. Malgré toute mon attention à éviter les fautes contre la pureté et le génie de cette langue, il s'en trouvera sans doute, et aux germanismes on reconnoîtra la plume d'un Germain. Mais enfin je ne suis pas François, et la critique pourroit-elle me faire un si grand crime de trouver des phrases allemandes dans mon ouvrage? „ Et avec tout cela, dit J. J. Rousseau dans „ sa nouvelle Héloïse (lettre XIX. p. 107.), „ qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse „ comme un académicien?„ Au mot suisse substituez le mot *allemand*, et le bon J. J. sera mon apologiste.

LETTRE I.

Strasbourg, au mois de Mai 1790.

Vous m'avez demandé, mon frere, une description du voyage que j'ai entrepris ; je vous l'ai promise ; rien de plus juste que de tenir parole ; me voilà tout prêt à m'acquitter, quoique la tâche me paroisse maintenant beaucoup plus difficile que je ne le croyois au moment que je m'en suis chargé. La France, que je vais parcourir, offre à l'oeil observateur une infinité de choses également instructives et intéressantes. Les provinces méridionales de ce grand royaume passent surtout pour recéler de riches trésors des productions de la nature, de celles des arts et des sciences. La nation françoise, son caractere, ses moeurs, ses usages fournissent ample matiere aux réflexions du philosophe et méritent d'être étudiés de l'homme du monde. Particulierement en ce moment la France entiere offre le plus grand intérêt par sa révolution subite, époque à jamais mémorable dans les fastes des nations ! Considérée d'une partie de l'Europe comme un vrai prodige, comme un chef-d'oeuvre de politique, révérée comme le plus juste hommage rendu aux droits sacrés de l'homme, aux principes inviolables de la justice, aux loix inaltéra-

bles de la nature, et surtout au génie divin de la philosophie, qui, à force de lutter contre les vils préjugés s'est enfin établi sur les ruines de leur odieux despotisme; cette révolution éprouve des sentimens bien opposés de l'autre partie qui n'y voit que le comble de l'injustice, la chose la plus illégale, la plus cruelle procédure, l'événement le plus désastreux pour la France, le plus humiliant pour la noblesse et le plus infernal pour la sainte église.

Plus je réflechis à tout cela, mon frere, plus j'ai raison de craindre que mon peu de lumieres ne soit trop disproportionné à un champ si fécond. J'ai long-temps hésité avant de me décider à vous communiquer mes observations, mais l'amitié a triomphé de mon irrésolution; vous m'aimez; cette idée me rassure; je puis compter sur votre indulgence, sans craindre une critique trop sévere.

Je me garderai bien de vous donner une description géographique de la France; vos connoissances sont, surtout en ce genre, bien supérieures aux miennes. Je hasarderai encore moins des discussions savantes, des nouvelles politiques, des aventures bizarres; je n'ai l'honneur d'être ni académicien, ni gazettier, ni chevalier romanesque. Nouvelles modes, spectacles, conquêtes galantes, amusemens des tripots, des cafés, des maisons de plaisir, tout cela sera scrupuleusement banni, biffé; ces minutieux détails vous feroient dormir debout après m'avoir mis à la gêne; mon caractere, ma façon de penser et le choix de

mes divertissements sont, vous le savez, diametralement opposés à ces frivolités.

Chaque chose a plusieurs points de vue, chaque individu a sa maniere de voir; je vous ferai part de la mienne. Puisse-t-elle s'assimiler à la vôtre! Si cette correspondance informe vous ennuie, si sa froide lecture vous fait bailler; point de grace, à l'instant déchirez-la ou jettez-la au feu; n'attendez pas qu'elle trouble, en vous tombant des mains, le sommeil qu'elle auroit provoqué. Mais que dis-je? non, mon frere, non; gardez-vous en; si vous ne la lisez pas, conservez-la du moins comme une preuve du désir que j'ai de m'entretenir toujours avec vous: puisse-t-elle vous convaincre que l'absence, l'éloignement, rien n'est capable de relâcher les noeuds de l'amour fraternel, qui nous unit! Quel motif d'indulgence et de courage! Mon cher Chrétien Ernest ne verra dans mes tristes epîtres que des monuments de tendresse, et moi, sûr de mon pardon, je vais continuer d'écrire sans crainte de lui dévoiler les replis de mon ame.

Ce fut le 6 mai que je partis de R*** pour me rendre à Neustadt. Un orage me retint quelque tems a Bamberg, et des pluies continuelles me forcerent de passer la nuit dans un village vis-à-vis de D***. J'y arrivai à minuit et tombai malheureusement dans une auberge de pies plus jaseuses les unes que les autres. J'eus beau assurer que j'étois excédé de fatigue, trempé jusqu'aux os, et que j'avois plus envie de

dormir que de causer; ce fut inutile. On me questionne, on m'assomme de contes, d'historiettes, on me régale d'une longue jérémiade sur la dépravation du siècle, on finit par m'étourdir de l'aventure d'une fille du curé, qui avoit laissé aller le chat au fromage. Je plaignois cette infortunée vestale, mais je sentois aussi le besoin de reposer, et personne n'y songeoit. Manquoit-on de lit? Se moquoit-on de moi? La patience enfin m'échappe, je jure, je tempête, j'envoie au diable toute cette race babillarde, et en moins de deux minutes on fait droit à ma demande. Je gagnai précipitamment le lit que je devois à mon tonnerre, et bientôt Morphée vint répandre sur moi ses doux pavots, me fit goûter le plus délicieux sommeil.

Il fut court. Le soleil avoit à peine embelli la nature du premier de ses rayons que je montai en voiture. Les pluies excessives de la veille avoient entierement rompu les chemins, le cocher qui étoit de Bamberg ne savoit pas la route, ni moi, ni mon domestique; nous arrivâmes assez tard à Neustadt. Je mis tout doucement pied à terre devant la maison où loge notre chere Julie. Je traverse le vestibule d'un pas leste, j'enjambe l'escalier dans l'intention de n'être vû de personne. Cependant la propriétaire de la maison m'apperçoit, sa politesse et ses éternels compliments vont me trahir, j'en tremble, je lui impose honnêtement silence par signes et je vole par le premier appartement, sans laisser le loisir à la

fille de chambre d'avertir sa maîtresse. Ouvrir la porte et sauter dans les bras de ma Julie ne fut qu'un. Quelle surprise! quelle joie pour la plus tendre des soeurs! — Je laisse, mon frere, à votre ame sensible le soin de peindre cette scène attendrissante. — Chérissant vous-même Julie si digne d'être aimée, vous donnerez mieux à ce tableau le naturel de l'expression, la vivacité du coloris, que ne sauroit le faire ma plume.

La toilette que j'avois faite le matin, sentoit fort le village; m'étant mis un peu à l'air du monde, j'osai présenter mes devoirs à M. le Général Baron de Seckendorff et à Mad. son épouse. Leur accueil gracieux fut analogue à l'intime liaison qui subsiste depuis des siècles entre cette famille respectable et la nôtre. Un esprit vif et orné, un coeur généreux, des sentiments élevés, des connoissances étendues, un ton noble et aisé, à ces traits vous reconnoissez Mad. de Seckendorff. Aux charmes de sa société joignez la présence de son digne époux, de son beau-frere M. le Commandeur, de son Excellence M. le Ministre dirigeant de Bayreuth, doué de toutes les qualités qui forment le grand homme d'état, le charme des sociétés et la gloire de sa famille *), et de M. le Conseiller aulique, non moins digne de mon juste hommage, tous de la

*) Présentement Ministre d'état et des finances à la Cour électorale de Mayence.

même famille, vous jugerez alors quelles délices je goûtai dans cette compagnie dont je ne me séparai qu'à regret.

Je partis le lendemain pour O*** où j'assurai de mon respect Mad. la Conseillere intime, nos oncles Charles et François, sans oublier mon ami Thérésius que j'embrassai tendrement. Si l'obligeante reception de Mad. la Baronne de Seckendorff me flatta, son esprit cultivé, la douceur, l'aménité de son caractere toutes les vertus qui parent, qui élevent son ame, m'inspirerent la plus profonde vénération; je revis dans cette digne mere le beau portrait d'une fille héritiere des précieuses qualités de son esprit et de son coeur. Hélas! ces douces sensations étoient combattues par d'autres dont je ressentois toute l'amertume! La santé chancelante de mon cher Thérésius; l'état languissant de notre oncle François, ses douleurs aigues, ses pieds, ses mains — tout son corps paralytique; les témoignages d'affection, les derniers adieux, — les larmes de ce vieux et vertueux militaire; — l'accablant souvenir que la même maladie nous avoit enlevé la plus chérie des meres; l'idée que j'étois dans le lieu de sa naissance, dans sa maison paternelle, peut-être dans la chambre même qu'elle avoit occupée; des sentimens de la plus vive et de la plus respectueuse tendresse pour la meilleure des meres; des larmes sacrées aux mânes de Wilhelmine! — Combien de mouvements confus agitoient mon coeur! — J'entreprendrois envain, mon frere, de

vous les décrire, je ne le saurois, vous les interpreterez mieux.

A mon arrivée à A*** on me fit part d'un événement de la veille, qui étoit peu propre à dissiper mes sombres idées. M. de ***, capitaine des gardes du corps, généralement aimé, estimé de ses chefs, distingué de son prince, — venoit d'abréger sa carriere. Ce coup est d'ordinaire celui de la folie ou du désespoir. Cependant ce Monsieur n'étoit ni endetté, ni amoureux, ni chicané de personne : mais deux lettres trouvées dans ses poches, l'une adressée à son chef, M. le Lieutenant-Général de ***, l'autre pour son ami, M. ***, prouvent qu'il avoit le sang épaissi, noir et mélancolique. Depuis son retour de Naples et même en voyage on l'avoit vu toujours pensif, évitant le monde, et bien souvent pleurer, vaincu par la force de l'humeur atrabilaire. Le jour fixé pour sa mort devoit, à en juger par sa gaieté, lui paroître un de plus heureux de sa vie. Son étrange contentement se manifesta dans plusieurs visites de la matinée; tout le monde l'y trouva charmant, plus aimable que jamais; il obtint surtout les suffrages de ce sexe enchanteur, juge suprême en fait d'amabilité. L'après diner il proposa une promenade botanique à son frere de W*** qui l'étoit venu voir depuis quelques jours. Aussi amateur de cette science que le capitaine et ne se doutant pas de son fatal projet, celui-ci accepte l'offre avec plaisir. L'endroit le plus lugubre des environs d'A*** est choisi à dessein;

on s'y rend, on se met à chercher des simples. L'étranger, de bonne foi, est assez heureux d'en trouver d'intéressants ; ravi de sa découverte, venez! venez! vîte! vîte! crie-t-il à son frere, je viens de découvrir une charmante fleur que vous ne connoissez pas encore. Tout-à-l'heure, répond le capitaine, je viens aussi de trouver, après de longues recherches, une plante qui est sûrement plus intéressante que la vôtre et que nous n'avons jamais vue ni vous ni moi. Ces mots à peine prononcés, — il se brûle la cervelle. Le frere désespéré se lamente, se reproche sa complaisance. Eh! l'homicide mélancolie n'eut-elle pas également assouvi sa rage dans tout autre lieu? Deux jours aprés le corps de M. de *** fut inhumé avec toute la pompe et tous les honneurs qu'il a mérités. Les officiers de son corps, ceux des hussards et de l'infanterie, beaucoup de personnes de la cour et de la noblesse, nombre de ses amis, composoient le convoi funèbre. Le prédicateur de la cour prononça un discours qui faisoit autant d'honneur au défunt qu'aux sentimens religieux de cet ecclésiastique éclairé.

La ville d'A*** est dans ce moment-ci dans une fermentation générale. Vous n'ignorez pas, mon frere, ce qui s'y est passé depuis peu à la cour et dans le ministere; vous avez vu sur les lieux même le temps politique se couvrir, les nuages électriques s'amonceler, l'orage se former; vous avez entendu les premiers coups de la foudre qui a éclaté avec un

horrible fracas. Les plus hauts édifices en ont été frappés; le tonnere gronde toujours, chacun tremble d'éprouver le courroux du ciel, l'incertitude des victimes marquées engendre la terreur et les conjectures, on s'efforce de pénétrer le nuage que le temps seul dissipera.

Mon séjour dans cette ville orageuse fut cette fois de courte durée. Je la quittai plutôt pour m'approcher plus vite de la France, l'objet de mon voyage. Stuttgard, Bruchsal, Carlsruhe, Rastadt, Kehl; ces villes vous sont aussi connues que les pays où elles sont situées; je ne vous en dirai donc ni bien ni mal, afin de vous épargner une lecture, et à moi, de l'ouvrage superflu, et je me rends à Strasbourg.

Il est impossible, mon cher ami, de vous exprimer les mouvements de mon ame quand je passai le pont du Rhin. Quitter une patrie qu'on aime, un empire où chaque citoyen goûte les douceurs du repos au sein de la paix, pour entrer dans un royaume où l'esprit de division, de discorde, échauffe les têtes et produit les factions; où l'égoïsme perce à travers le voile de l'amour général; où la licence s'est souvent autorisée du titre auguste de la liberté; où un peuple irrité, effrené, furieux, se livre depuis un an à des barbaries qui font frémir l'humanité; dans un royaume enfin où, malgré les efforts de l'assemblée nationale et le zèle des bons François pour écraser cette hydre, l'anarchie paroît exercer son empire destructeur! Ces motifs trop capables d'inti-

mider le paisible voyageur, n'étoient point adoucis par les dernieres nouvelles. Elles ne m'annoncent que des excès et des dangers. Ces provinces mêmes que je me propose de voir sont agitées de troubles populaires; on a pris d'assaut la citadelle de Marseille; on y a coupé la tête au commandant et maltraité nombre d'autres personnes; Montpellier a imité le premier de ces exemples; à Avignon la fermentation générale pronostique une guerre civile inèvitable; — j'entrevois des désagréments à essuyer, peut-être même des risques à courir; mais renoncerai-je au plaisir de voir les belles provinces de la France méridionale, d'observer en cosmopolite impartial la création de la constitution de ce vaste empire, son influence sur le caractere, sur les moeurs et les usages de la nation? Aux portes de Strasbourg me priverai-je de la satisfaction d'y embrasser mes amis et de l'espoir d'y en accroître le nombre? — Tous ces sentimens de dangers, de frayeur, de privations et de jouissances luttoient dans mon coeur et le rendoient indécis. L'envie de satisfaire ma curiosité, d'enrichir mes connoissances par la contemplation de la nature dans des contrées où elle semble faire parade de ses richesses, l'emporta enfin sur toutes les autres considérations, je poursuivis ma route.

Un beau ciel d'azur, un brillant soleil, l'air frais, l'atmosphere parfumée des exhalaisons des plantes odoriférantes, — il faisoit une délicieuse matinée. Le Rhin, ce fier rival des plus grands fleuves, offroit

une majestueuse surface, une onde pure, dorée par l'astre du jour; la ville, les remparts, la citadelle, les allées, les promenades, les maisons de campagne, et surtout le *Munster*, ce beau monument de l'ancienne architecture et de la hardiesse de nos ancêtres, formoient le plus magnifique coup d'oeil; l'air retentissoit des sons harmonieux d'une multitude de cloches (c'étoit un dimanche); des bandes de campagnards, n'aguéres divisés par la diversité du dogme, maintenant unis par l'amour fraternel, couroient aux temples offrir leurs hommages et leurs voeux au dieu de tous. — Uniquement occupé, ravi de tous ces objets séduisants, j'arrivai à l'auberge sans m'en appercevoir.

Je finirai ici cette longue et peut-être ennuyeuse épître. Sa lecture vous rappellera du moins le souvenir d'un frere qui vous chérit tendrement.

LETTRE II.

Strasbourg.

Pour bâtir il faut des matériaux, et pour rédiger un journal de voyage il faut des faits, des anecdotes, des observations et des découvertes. Former un recueil de ces compliments plats et intéressés, dont les aubergistes, leurs femmes, leurs valets, les domestiques de place, les porte-faix etc. accablent ordinairement les voyageurs à leur arrivée; lever le plan des rues, des maisons; faire une carte topographique de l'auberge, une description circonstanciée de la bonne ou mauvaise chère qu'on y fait; — c'est, à mon avis, abuser de l'amitié, offenser l'homme d'esprit. A dieu ne plaise que je me rende coupable de ce crime envers vous, mon frere! Pour en écarter jusqu'au simple soupçon, j'ai mieux aimé différer cette lettre.

Je ne vous dirai rien de la ville ni des environs charmants de Strasbourg; vous les connoissez! mais je vous parlerai beaucoup des changements que la révolution de France a opérés dans cette ville. La premiere chose qui fixa d'abord mon attention, fut la cocarde nationale. Elle est de trois couleurs, blanche, rouge et bleue; depuis la sentinelle sur le pont du Rhin jusqu'au commandant en chef, depuis le crocheteur jusqu'au premier magistrat, du freluquet au capucin, — tout est décoré ou d'une cocarde ou d'un

ruban à la nation mis à la boutonniere. Il faut hurler avec les loups. J'allai donc chercher cocarde et ruban, j'achetai même ce qu'il y avoit en ce genre de plus grand et de plus beau, et en moins de deux minutes je me vis francisé, nationalisé, démocratisé, — et — le diable sait tous les effets de cette métamorphose. Pour mettre le dernier sceau à cette nationalisation, je fis emplette de boucles à la nation, c'est-à-dire, de cuivre, lesquelles font un assez vilain effet; j'achetai en outre des cordons de montre et de canne, tout à la nation. Mon perruquier me coiffa à la nation et épuisa son éloquence pour me persuader qu'il faisoit aussi la barbe à la nation. Par malheur il m'écorcha impitoyablement; je protestai de toute ma force contre cette nouvelle mode, mais en vain; persuadé que je me ferois à cette sanguinaire methode et que l'habitude me la rendroit préférable à toute autre, cet homme mit toute sa rhétorique en oeuvre pour me convaincre qu'il l'avoit apprise à Paris et qu'il n'y avoit dans cette capitale aucun bon patriote qui ne l'eût adoptée. Coiffé, rasé, habillé à la nation, je cherchai le lendemain de mon arrivée un café de la même enseigne pour y déjeuner. Les ayant vu presque tous nationalisés, le choix ne fut pas difficile. J'allois entrer, quand un petit polisson m'arrêta, m'offrit ses services disant qu'il étoit décroteur à la nation. Ah! mon ami, répartis-je, c'est excellent! Tu manques encore à ma toilette nationale; quoique mes souliers

soient tout neufs et très propres, donnes-y vîte un coup de brosse à la nation. —

Accoutré de cette maniere, j'entrai au café; il n'y avoit encore personne. Tandis qu'on préparoit le déjeuner, je cherchai des gazettes; parmi une foule de papiers publics j'en découvris une qui par sa forme monstrueuse attira mon attention; je la crus d'abord Angloise, mais la regardant de plus près je vis que c'étoit *la gazette nationale* ou le moniteur universel. On l'imprime journellement à Paris; outre les nouvelles étrangeres elle contient le bulletin de l'assemblée nationale, un sommaire de l'administration de l'État et de tout ce qui concerne la littérature en général; les arts, les sciences, le prix des biens et effets nationaux, l'avis du théatre et de tous les spectacles publics. C'est assurément un des meilleurs papiers que l'on ait à présent en France. — Le bulletin de l'assemblée nationale est infiniment curieux; il contient l'ordre du jour ou la matiere à discuter, les opinions des membres et par conséquent tous les débats pour et contre, et enfin les décrets de l'assemblée. — Il est à l'instar du *Morning Poste* anglois.

Je ne vous ferai pas l'inutile et ennuyeuse énumération de tous les papiers qui dans ce moment inondent la France, mais vous serez peut-être bien aise d'en connoître les principaux; les voici:

L'assemblée permanente.

Les procès-verbaux de l'assemblée nationale.

Journal des débats et des décrets de l'assemblée nationale.

Les annales de Mercier.
Le Patriote françois.
Le Spectateur national et le modérateur.
Demoulins, révolutions de France et de Brabant.
Le journal de Paris.
Le courier d'Avignon.
Le point du jour.
Le lendemain ou l'esprit des feuilles de la veille.
Le Mercure de France.
Bibliothèque de l'homme public.
L'ami du Roi.
La Chronique.
L'assemblée nationale, corps administratifs et nouvelles politiques et littéraires de l'Europe.

Tous ces journaux et gazettes sont des pièces patriotiques, excepté l'ami du Roi et le Mercure de France qu'on croit Aristocrates.

Le déjeuner étoit pris, le moniteur lu avec quelques autres feuilles, quand je vis entrer plusieurs Messieurs parmi lesquels j'en reconnus un de ma connoissance; je l'abordai aussitôt pour m'informer de sa santé. Surpris de me voir à l'improviste après une absence de deux ans, ce M. m'en témoigna sa joie dans les termes les plus flatteurs. Des assurances d'amitié, des protestations d'estime, des questions et des réponses sur la santé, sur mon arrivée, sur mon séjour en cette ville, etc. etc. — nous nous enfilâmes dans une conversation assez longue et certainement

plus longue qu'intéressante. A peine fut-elle finie qu'il m'adressa ainsi la parole: hé bien, que dit-on chez vous de la révolution de France? M., répondis-je, tout ce qu'on en dit aussi en France; il y a des personnes pour et contre. Bon! reprit-il, mais vous, qu'en pensez-vous? Etes-vous aristocrate ou démocrate? — Je ne suis ni l'un ni l'autre, répliquai-je; je fais profession d'être cosmopolite, je regarde toutes les nations de la terre comme une seule famille et tous les hommes sont mes freres, — j'aime ceux qui me paroissent sages, vertueux; je plains ceux qui ne le sont pas; j'abhorre les méchants. — Adorateur sincere, zèlé partisan de la vérité, je me rappelle chaque jour avec un nouveau plaisir la sublime pensée de Boileau ... Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable... — Je chéris la vérité pour elle-même, non parce que tel ou tel la professe. — Je ..... mais, vous perdez le fil de notre conversation, dit-il, en m'interrompant; il ne s'agit que du parti des Démocrates ou des Aristocrates. — Je vous demande pardon, lui dis-je, ce que je viens d'avancer ne me paroît point du tout étranger à votre question; il falloit vous exposer mes principes, ma façon de penser, afin de pouvoir vous prouver par-là que je louerai avec la franchise de l'impartialité tout ce que la constitution françoise m'offrira de sage, de vertueux, et que je blamerai le contraire avec la même liberté sans m'attacher à la distinction de Démocrate, d'Aristocrate, distinction qui semble plutôt

annoncer

annoncer un esprit de corps ou de faction que le vrai patriotisme et l'amour du bien public. —

Quoique je sois assez au courant des affaires de la France, poursuivis-je, je n'oserois néanmoins sans témérité prononcer sur sa révolution et sa nouvelle constitution. Il y a tant de raisons pour et contre! je me suis même en partie déterminé à faire ce voyage afin d'observer par moi-même l'exécution des nouvelles loix. Rien de plus aisé que de faire des loix, mais les faire exécuter, voilà le point essentiel, voilà l'écueil où se sont brisées tant de loix sages et bienfaisantes, où presque tous les gouvernements ont jusqu'ici fait naufrage. — Je suivrai donc d'un oeil impartial l'exécution des décrets de l'assemblée nationale, leur influence sur le gouvernement, sur les moeurs, sur les sciences, sur le caractere, sur la nation entiere, et d'aprés ces observations je n'hésiterai pas un instant à vous communiquer mes sentimens, mais faites moi le plaisir de m'en dispenser à cette heure. —

Mon ami fut content de cette réponse et nous sortîmes du café pour nous promener en ville. Je vis partout affichés des *décrets de l'assemblée nationale sanctionnés par le Roi.* Lettres patentes arbitrairement rédigées du monarque ou de ses ministres, arrêts du conseil d'Etat, ordonnances du Gouvernement, de l'Intendance, du Sénat ou de ses différentes chambres, par exemple, de celle des XIII, des XV, des XXI, — tout cela a disparu; on ne voit plus que

des décrets de l'assemblée nationale, sanctionnés par le Roi, publiés par le département ou le district ou la municipalité.

En passant devant l'hôtel de ville, dite aujourd'hui la *Maison de la Commune*, je vis la parade de la *Garde Nationale*. Les Strasbourgeois ont imité les Parisiens dans les uniformes; ils ont, comme eux, habit bleu, passe-poil rouge, revers et parement blancs, collet rouge, *) doublure blanche, veste et culotte blanches, le sabre en bandouliere, en été des guêtres blanches, des noires en hiver. Le tout fait un fort joli effet, y ayant d'ailleurs dans la garde nationale beaucoup de jeunes gens de bonnes familles, riches et par conséquent bien habillés, bien coiffés, bien tournés. Une chose cependant me parut choquante; ce fut de voir dans une compagnie en service, et conséquemment en habit d'ordonnance, des particuliers en culottes noires ou de nanquin, en bas de couleur ou noirs, en redingotes, et même, qui pis est, en habit d'une autre couleur. J'avoue que cette bigarrure me déplut. Je ne dis rien de leur exercice, ce n'est pas mon métier; ils ne faisoient d'ailleurs que des manoeuvres très-simples, comme présenter les armes, marcher à droite et à gauche,

*) Depuis ce tems l'Assemblée Nationale ayant décrété un uniforme de la Garde Nationale semblable par tout le Royaume, celle de Strasbourg a pris les revers, les parements rouges et le collet blanc.

ce qu'ils exécutoient assez bien. La garde nationale de Strasbourg garde toutes les places dans l'intérieur de la ville, sa grand' garde est à la maison de la commune. Les troupes de ligne gardent les portes, les remparts, la citadelle, et tout ce qui concerne les fortifications. Le nom de *troupes de ligne* vous paroîtra sans doute nouveau; il l'est en effet, et pour vous le rendre intelligible, je dois vous dire que les gardes nationales du royaume se croyant tout aussi bien réglées que l'autre militaire, et ne voulant plus passer ce nom exclusif au dernier, on créa la dénomination de troupes de ligne pour signifier l'ancienne armée.

Après cette promenade je me rendis à l'auberge pour dîner; la table d'hôte étoit nombreuse; j'y trouvai plusieurs personnes de ma connoissance; mais quelle fut ma surprise d'y appercevoir un certain Mr. que je connois depuis quelques années! je l'avois toujours vu en bourse à cheveux, en habit habillé, en épée etc. et tout-à-coup je le vois soldat, simple fusilier dans la garde nationale! Il étoit précisément de garde ce jour-là, par conséquent en uniforme complet; guêtres, sabre, giberne — rien n'y manquoit. Un homme à l'âge de cinquante ans! Quelle métamorphose! je ne savois si je devois en croire mes yeux.

La conversation pendant le dîner roula presqu'entièrement sur la constitution; on parla des nouveaux décrets de l'assemblée nationale; on en fit l'éloge ou

la critique. Il y avoit à table à côté de moi un gentilhomme Autrichien qui venoit de Paris. Après un entretien indifférent il me demanda quelle route j'étois intentionné de prendre pour continuer mon voyage? — Je compte, lui répondis-je, passer quelques mois en France. — Que je vous plains! repartit l'Autrichien, — la France est dans ce moment le plus ennuyeux pays du monde; il n'y a plus cette variété de plaisirs, ce luxe, ce raffinement de volupté, qui signaloient depuis long-temps ce royaume; on n'entend aujourd'hui que politique dans toutes les sociétés; dans les cafés, dans les auberges, — jusqu'au théâtre, on en est inondé; je ne pouvois rester davantage ni à Paris ni en province, à cause de l'ennui insupportable que m'a causé cette éternelle politique; je quitte la France pour voler à Vienne, où je tâcherai de noyer l'ennui qui me tue, dans des amusements continuels. — Voilà comme tout est relatif, lui répliquai-je; ce qui vous a donné de l'ennui est précisément ce qui m'intéresse le plus dans ce moment, ce qui fixera toute mon attention durant mon séjour en France. — Peu satisfait de cette réponse, l'Autrichien s'adressa à son voisin à gauche pour lui témoigner sa surprise de ce que je venois de lui dire. C'étoit tomber de fièvre en chaud mal. Quel fut son étonnement de rencontrer dans ce voisin le démocrate le plus enragé! Il eut bientôt épuisé son éloquence et ne sachant plus à quel saint se vouer, il s'en dédommagea en bâfrant comme tout bon Viennois.

Après le dîner je fus curieux de voir une féte que donnoit la garde nationale à la Rubertsau. Il y avoit une foule de monde; les uns dansoient, les autres mangeoient ou se promenoient. Mon plaisir fut d'y considérer l'exercice à feu. Je fus réellement enchanté de la précision des pelotons à marcher, à faire leur feu, comme de véritables troupes de ligne; mais je remarquai que cette exactitude cessoit sensiblement dès que les compagnies se formèrent en bataillons. On y cherchercit en vain cet ordre, cette subordination qui est, ce me semble, le premier effet de la discipline et surtout de la sévérité militaire. Quelques soldats du régiment de Darmstadt, en garnison ici, se trouvoient parmi la foule des spectateurs; ils s'entretenoient depuis long-temps de l'exercice de la garde nationale, ils le critiquoient, lorsqu'à la fin l'un d'eux qui étoit à côté de moi, élevant la voix, camarades! leur dit-il, soyons justes; si nous n'avions pas reçu de coups de bâton, nous ferions certainement les mêmes fautes. — Je fus frappé de cette harangue; car il me semble qu'elle exprime tout ce qu'on peut dire sur ce sujet; à la petite restriction près, de substituer à l'expression de *coups de bâton* les termes moins rudes et plus généraux du chatiment ou de la punition militaire.

De la Rubertsau je me rendis à la comédie. Vous y avez été, vous savez que la salle est ancienne et fort-vilaine, mais que la troupe est ordinairement bonne; ainsi je ne vous en parlerai pas davantage,

préférant vous informer d'une chose qui vous sera peut-être étrangere. Vous vous rappellez sans doute la loge du gouvernement, — hé bien, on n'y voit plus des maréchaux de France, des généraux, des commandans, — on y voit la municipalité. — Tout choquant que paroisse ce changement à bien des personnes, je ne saurois vous nier qu'il ne m'eut fait plaisir. Quoi! le bon citoyen, cultivant des talents qu'il consacroit au bien public, consumant ses facultés et ses jours dans des travaux utiles, étoit moins distingué que le militaire comblé d'honneurs, de prérogatives, souvent aux dépens de toutes les autres classes de l'état! Je ne méconnois pas le mérite du militaire; l'homme qui sacrifie généreusement son sang, sa vie à la patrie, a sans contredit de justes droits à l'estime, à la reconnoissance, à la distinction publique; mais est-il le seul à qui l'état soit redevable? Ne peut-on lui rendre justice sans être injuste envers les autres citoyens? Je vois un homme vertueux épuiser ses talents, sa vie même, à rendre justice à une famille opprimée, à la soustraire aux chicanes de ses ennemis, aux poursuites des grands, aux vols des puissants, je le vois adoucissant le poids des impôts, protégeant la vertu, accueillant le mérite, soulageant le malheureux; je le vois occupé sans relache du soin d'éclairer le peuple, d'augmenter la félicité publique, d'accroître la fortune du particulier. — Qu'on me dise si cet homme utile ne mérite pas plus, du moins autant d'égard et d'estime

que celui qui monte la garde, qui exerce des soldats ou dresse des recrues, et qui dans une guerre tue ou fait tuer ses propres freres? — Il ne peut exister d'état ou de gouvernement sans tribunaux de justice, sans finances, sans police, sans culte réligieux etc. mais tous les états peuvent fort bien exister sans guerre; celle-ci n'est qu'un mal nécessaire; l'art de la faire et par conséquent le militaire ne le sont donc pas moins. D'après ces principes qui me paroissent aussi clairs que le jour, qu'il me soit permis de conclure que c'est un préjugé ridicule, même avilissant pour l'esprit humain, de considérer le militaire comme le premier état, de l'estimer, de l'honorer, de le récompenser au préjudice de toutes les autres classes de citoyens, même de celles qui sont indispensables pour tout gouvernement et dont les occupations ne prennent pas leur source dans la cruauté, mais dans l'humanité, dans l'amour du bien.

Il faut finir cette lettre, crainte de trop m'enfoncer dans une matiere fort épineusé et de m'attirer l'anathême de beaucoup de militaires. J'efpere que loin d'être de leur sentiment, vous serez toujours l'ami sincere de votre etc.

LETTRE III.

A Strasbourg.

Je m'empresse de vous annoncer que je partirai demain matin pour Besançon. J'ai fait, il y a quelques jours, la connoissance d'un Mr. avec qui je ferai ce voyage. Il se nomme le Baron de ***, natif de la Prusse, mais établi depuis long-temps en Autriche, et fixé depuis quelques années à Vienne. Il dit avoir souffert sous le règne de feu l'empereur Joseph II des changemens, des déplacemens arbitraires et injustes qui lui occasionnerent des pertes considérables; mais du moins les révolutions de sa fortune n'ont pas altéré la gaieté de son caractere. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup essayé; de S. Pétersbourg à Cherson, de la Russie Asiatique en France, tout lui est connu. Avec une étonnante mèmoire, il aime à parler, il parle beaucoup et s'en acquitte bien. Son extérieur n'est pas mal, quoiqu'il annonce quelque chose d'original. Figurez-vous un homme d'une taille médiocre, assez replet, d'un air jovial, extrêmement gai, riche en bons mots, en anecdotes, même en équivoques, un peu babillard, bon-vivant, et quoiqu'âgé de 48 ans, aussi vif, aussi sémillant qu'un jeune homme de vingt. — Je le crus d'abord, je ne sais pourquoi, un aventurier, mais des renseignements que je viens de recevoir de bonne part, m'ont détrompé. J'en suis ravi, car il est d'une charmante

société, il me divertira beaucoup en route. Nous partirons demain à quatre heures précises du matin.— Bon soir, mon frere, n'oubliez jamais que je vous aime de tout mon coeur.

LETTRE IV.

Besançon.

O le beau pays que l'Alsace! je l'ai parcouru, j'en étois enchanté, je le suis encore, et mon imagination ne peut se rassasier en me réprésentant ces plaines cultivées, ces prairies fertiles, ces vignes et ces collines pittoresques, ces villages grands, bien bâtis, et opulents; en général ces situations, ces paysages, qui font la beauté de cette province. — Ma foi, Louis XIV n'avoit pas tort d'appeller l'Alsace son jardin; c'est bien le plus beau et le plus utile jardin qu'on puisse souhaiter; beau par ses superbes situations, utile par les richesses de son sol, par son climat tempéré, par son commerce considérable, par sa population nombreuse, par les qualités, la bravoure et l'excellent caractere de ses habitans, enfin par l'opulence qui distingue en général les Alsaciens.

Vous savez, mon frere, combien j'aime notre patrie, combien je suis attaché à tout ce qui regarde notre nation; vous pouvez ainsi juger de l'effet qu'a produit dans mon coeur l'idée que cette charmante province appartenoit jadis à notre patrie. — O Ger-

manie! Germanie! tu as perdu un des plus précieux bijoux de ton ancienne et majestueuse couronne!

Vous me dispenserez sûrement de vous faire l'ennuyeuse liste des postes ; il suffira de vous dire en gros qu'il y en a 26 de Strasbourg à Besançon, ce qui fait à peu près 26 milles d'Allemagne.

Partis de Strasbourg de grand matin et à jeun, nous nous arrêtâmes quelques minutes à Benfelden pour y déjeuner. Mon compagnon de voyage se mit à dépaqueter une petite caisse qui contenoit tout ce qu'on peut souhaiter, même dans une maison bien montée, pour déjeuner avec toute l'aisance possible. Non content d'avoir thé, sucre, tabac à fumer, il étoit muni de quelques bouteilles d'esprit de vin pour échauffer et faire bouillir l'eau. Trois ou quatre tasses, autant de cuillers à thé, des couteaux, des assiettes, — en un mot, un service complet. Vous allez sans doute me demander à quoi bon tout cet attirail pour une personne? hé bien sachez que ce Mr. s'imaginant ne pouvoir pas bien déjeuner seul, avoit la bizarrerie d'inviter quelques personnes à lui faire raison, et manque d'autre société il contraignoit presque l'aubergiste ou ses gens, le postillon même, à lui donner cette marque d'amitié. Vous croirez peut-être maintenant que cet homme singulier ne songe qu'aux seuls objets de gourmandise? Point du tout: il est pourvu de tout ce qu'il faut pour être bien à son aise en route. Sa voiture est faite dans ce dessein; outre toutes les commodités que l'on trouve dans les

meilleures voitures de voyage, elle contient une quantité de caisses, l'une remplie de tout ce qui compose un bon lit, l'autre de tout ce qu'il faut pour la toilette, jusqu'à une provision d'épingles, même des brosses et des vergettes de plusieurs espèces. — Si j'ajoute à tout cela qu'il voyage sans domestique et qu'il n'en veut absolument pas, vous conviendrez qu'il est original.

Le déjeuné pris, nous partîmes de Benfeld pour Sélestadt. Près de cette ville nous manquâmes de briser la voiture et peut-être de périr. Un de nos chevaux fut subitement attaqué de cette affreuse maladie nommée vertigo; après un horrible tremblement il tomba si vîte et avec tant de violence qu'il faillit entrainer le cheval voisin; il se vautra, il rua si impétueusement qu'il auroit mis en pièces le timon et même les roues, si nous n'eussions en hâte coupé et les traits et les couples. Le postillon, jeune homme de 15 à 16 ans, étoit tout-à-fait consterné de cet accident; nous l'aidâmes de notre mieux, mon Prussien travailla pour deux.

Mon séjour à Sélestadt fut trop court pour me mettre à même de vous en faire la description; la ville ne m'a point paru grande, mais assez bien fortifiée et dans une jolie situation. Colmar, quoique ville ancienne et mal bâtie, me plut; je vis avec plaisir cette antique cité, habitée par un grand peuple, offrant son front ridé au milieu des campagnes riantes qui l'environnent.

Dès que j'y fus arrivé je m'informai de la demeure de M. Pfeffel dans l'intention de faire sa connoissance et de voir son institut d'éducation. J'attendois avec impatience le moment de m'entretenir avec un homme qui jouit à juste titre de la plus grande réputation fondée sur ses profondes connoissances et sur l'excellence de son caractere. Son institut philanthropique qui honore autant son instituteur que celui-ci relève son institut, n'excitoit pas moins ma curiosité. Au moment que je pensois toucher au terme de mes desirs, on m'annonça que M. Pfeffel étoit à la campagne, et que les professeurs, les maîtres et les élèves étant en vacance à cause de la fête de la Pentecôte, on ne pouvoit me faire voir la maison. Cette malencontre me fâcha bien, elle me donna même de l'humeur, et ce ne fut que par les folies de mon compagnon de voyage, qui étoit ce jour-là plus gaillard, plus plaisant que jamais, que je chassai cette mauvaise humeur, en participant aux plaisirs que nous procuroient un voyage agréable et une société gaie.

Après qu'on a passé Isenheim, les situations perdent de leur beauté; elles deviennent plus uniformes, plus bornées, moins riantes. A mesure qu'on s'approche de la Franche-Comté, plus le pays devient montagneux, sablonneux, pierreux et stérile. Plus on s'éloigne des plaines fertiles et des beaux côteaux de l'Alsace, plus se perd la langue allemande. Aspach me fournit ample matiere à réflechir par le mêlange que j'y remarquai de deux langues aussi différentes

que les deux nations mêmes qui les parlent. On y parle françois et allemand, sans pouvoir distinguer laquelle est proprement la dominante. De ce singulier phénomène je conclus que le langage n'est point une chose indifférente pour des nations voisines; qu'en se communiquant leurs idiomes elles se communiquent réciproquement des usages, des moeurs, des vices, et des vertus; et voilà, si je ne me trompe, pourquoi l'on trouve plus de mêlange, de ressemblance, d'uniformité dans le caractere des peuples du continent que dans ceux des insulaires. Me direz-vous que le commerce de deux nations voisines produit bien plus que le langage ce mêlange des caracteres? Je vous demanderai quelle est la cause qui alimente, qui facilite, qui perfectionne ce commerce? Le langage seul. Pensez-vous que des peuples réduits par l'ignorance des langues à commercer par pantomime, adopteroient également les moeurs, les usages les uns des autres? pour moi, je présume que cette fonte des caracteres, si elle avoit lieu, s'opéreroit bien plus lentement et moins généralement que chez des nations qui pourroient communiquer par le moyen du langage.

A la Chapelle tout le monde parle françois, mais quel françois! un affreux patois dont on ne comprend pas le mot. Béfort fait encore partie de l'Alsace et nommément du Sundgau; sa langue est la françoise. La ville présente par elle-même peu d'intérêt, mais ses environs sont riches en bois, en mines de fer et

en forges. Après l'avoir passé, on entre dans la Franche-Comté. Le pays devient alors plus stérile et plus montagneux, les chemins plus mauvais, les villages plus rares, la population moindre, la misere plus commune. —

Dans tous mes voyages j'ai remarqué que l'habillement, les maisons, les étables, les écuries, surtout les granges et les greniers des paysans étoient, si j'ose ainsi m'exprimer, la meilleure pierre de touche pour juger du sol, du climat, de l'industrie, et je pourrois même dire du gouvernement d'un pays. Les villages Franc-Comtois sont formés de maisons mal bâties, couvertes de chaume *); de petites granges,

*) Il a paru depuis un ouvrage intitulé : *Voyage d'une Françoise en Suisse et en Franche-Comté, depuis la révolution*; j'y ai lu avec étonnement ce passage, Tome II. p. 171. " Les villages sont bien bâtis, couverts de tuiles „ et ornés de fontaines. Si ces renseignements ne suffisent pas aux voyageurs pour les reconnoître, les clochers revêtus de tuiles plates, peintes en différentes „ couleurs et rangées de manière à imiter le point „ d'Hongrie, fixeront leur incertitude. „ L'un des deux a nécessairement mal vu, Madame la voyageuse ou moi; or je puis assurer que je ne dormois ni ne revois, et néanmoins en traversant la Franche-Comté, sur-tout du côté de Béfort, je n'ai pas apperçu ces villages bien bâtis, ces toits de tuiles, ces fontaines, ces clochers à point d'Hongrie, qu'il lui a plu de décrire. Il faut qu'elle ait écrit sur des oui-dire ou que son imagination l'ait fortement séduite. Elle peut bien posséder les charmes de son sexe; mais l'art d'observer differe de celui de plaire et d'aimer.

des greniers et des écuries aussi chétifs, le paysan chaussé de sabots, couvert de haillons, — tout y annonce la pauvreté. Vous pensez bien que la poste y est fort mal servie; de pitoyables rosses décharnées, pouvant à peine se traîner, un mendiant guénilleux avec le titre de postillon, un enharnachement digne du guide et des coursiers, — je ne dis rien de la lenteur à expédier les voyageurs. Si vous voulez, me disoit Mr. de ***, vous faire une juste idée de la maniere de voyager en Pologne, regardez nos chevaux, leurs harnois, l'accoutrement des postillons, à la différence près qu'en Pologne on va vîte au lieu que nous imitons ici les tortues. Quelle différence entre les postes de la Franche-Comté et celles des autres provinces de France, surtout sur la grande route de Paris, ou les postes près de Francfort, de Nuremberg, de Ratisbonne et dans toute l'Autriche!

Mais rien de plus rare en ce monde que le mal et le bien seul. Ils sont heureusement toujours mêlés ces attributs essentiellement nécessaires à notre globe et qui par leur alliage forment ce clair-obscur qui fait la beauté, l'ordre, la majesté de ce grand tableau, que nous appellons nature. On trouve en Franche-Comté des situations charmantes. Celles près de l'Isle sur le Doubs et surtout près de Besançon sont vraiment pittoresques, vraiment délicieuses. Cette derniere ville est située entre des montagnes fort hautes, en partie cultivées, en partie escarpées, en partie

stériles. En venant de Béfort, avant d'entrer dans la ville, on découvre d'une hauteur considérable la plus magnifique perspective. A droite, des vignes, des jardins, des promenades, — à gauche, l'oeil se perd dans deux chaînes de montagnes groupées élevées l'une sur l'autre; elles forment le lit de la riviere du Doubs qui serpente entr'elles et dont les bords sont hérissés de rochers de toutes espèces et de toutes les formes, souvent très-bizarres. Au milieu de ces groupes, à côté de la riviere, on voit Besançon avec tous ses édifices, ses remparts, sa citadelle, son fort et toutes ses charmantes promenades. O coup d'oeil délicieux! vue ravissante! m'écriai-je, en faisant arrêter le postillon, tu mérites toute l'attention du voyageur! Je descendis de voiture, je contemplai ce superbe tableau, j'admirai les beautés, les variations, la grandeur de ces ouvrages; ô divine nature! mon ame s'élevoit et mon coeur jouissoit du plus doux enthousiasme.

Besançon est ancien et rien moins que joli, mais bien peuplé. Nous y arrivâmes un dimanche dans l'après dînée; le temps étoit beau, tout le monde ou se promenoit dans la rue, ou étoit assis devant les portes, ce qui faisoit un charmant effet, et d'autant plus intéressant qu'on voyoit tout d'un coup le beau monde de cette ville, et dans le nombre beaucoup de très jolies femmes. La promenade nommée *Chamart* (dénomination probablement dérivée de champ de Mars) est une des plus belles de la France.

Elle

Elle est vraiment tout à la fois délicieuse et imposante, sombre et gaie, propre à satisfaire l'homme mélancolique et la jeunesse volage. Les reflexions philosophiques s'y perfectionnent et les doux plaisirs de l'amour s'y multiplient au centuple. Chaque arbre de la grande allée est un monument respectable du siècle passé — et l'oeil se perd dans la quantité. Chamart est quant aux arbres dans le genre de la promenade de Pyrmont ou de celle de Herrenhausen proche Hannovre.

Besançon est une ville de guerre et très bien fortifiée; il y a toujours une forte garnison composée de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. La derniere y a une école. Je pense qu'une petite observation à ce sujet ne vous déplaira pas.

L'artillerie françoise, depuis long-temps et partout reconnue pour la meilleure de l'Europe, est composée de sept régiments portant chacun le nom d'une des villes où sont établies les écoles. Ces villes sont Strasbourg, Metz, Besançon, Douai, Auxonne, la Fere en Picardie et Grenoble.

Il n'y a que trois villes où il y ait des fonderies de canon, savoir: Paris, Douai, Strasbourg.

Un régiment d'artillerie est composé d'environ mille hommes y compris les officiers qui sont classés de même que dans l'infanterie, mais en plus grand nombre, puisqu'il y a vingt compagnies par régiment et cinq officiers à chaque compagnie, sans comprendre l'état-major. Celui-ci est formé du colonel, du lieu-

tenant-colonel, du major, de quatre chefs de brigade ayant rang de major, de deux aides-majors, de deux et quelquefois quatre sous-aides-majors, du quartier-maître, du trésorier, de deux porte-drapeaux, du chirurgien-major avec rang de capitaine, de l'aumonier et du tambour-major.

Les officiers attachés aux compagnies sont le capitaine en premier, le capitaine en second, le lieutenant en premier, le lieutenant en second, le lieutenant en troisieme qu'on nomme dans ce corps officier de fortune, parce qu'il est tiré du corps des sergents et qu'il ne parvient jamais plus haut qu'à ce grade.

Cinq bas-officiers à chaque compagnie; le fourrier ou sergent-major et quatre autres sergents, quatre caporaux, quatre appointés, huit premiers canonniers, seize seconds canonniers; le reste de la compagnie est composé des apprentifs ou derniers canonniers. A chaque compagnie est attaché un tambour.

La paye de l'artillerie est plus forte que celle des autres corps militaires.

	£	s	d
Le colonel a	6000	—	—
Le lieutenant-colonel	4000	—	—
Les capitaines en premier . .	2400	—	—
Les capitaines en second . . .	1600	—	—
Les lieutenants en premier . .	1200	—	—
Les lieutenants en second . .	1000	—	—
Les lieutenants en troisieme . .	900	—	—

Les fourriers ont par jour	1	10	4
Les sergents	1	—	8
Les caporaux	—	14	8
Les appointés	—	11	8
Premiers canonniers ou canonniers de la premiere classe	—	9	4
Seconds canonniers ou canonniers de la seconde classe	—	8	4
Apprentifs ou troisieme classe . .	—	7	4
Le tambour	—	10	8

Dans un régiment d'artillerie il y a deux compagnies de sapeurs qui en sont comme les grenadiers et les chasseurs; quatre compagnies de bombardiers, chacune desquelles a quatre artificiers, qui ont pour cela un sols par jour de haute paye; et quatorze compagnies de canonniers proprement dits, quoique le régiment porte seulement le nom de canonniers, et que chaque homme du régiment passe à son tour dans les écoles de ce corps, qui se font au Polygone trois fois par semaine, depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, à tous les travaux, c'est-à-dire, à la sappe, aux mortiers, à l'artifice et aux diverses manoeuvres de canons et d'obusiers.

Les travaux de ces écoles sont en général, construction de batteries et de tout ce qui y est nécessaire, comme fascines, claies, gabions, piquets etc. artifices de guerre, tels que pots à feu, lances à feu, étoupilles etc. chargement des bombes, des obus, des grenades, cartouches à canons, à fusil etc.; man-

oeuvres de route, de passage, de riviere ou marais; monter les pièces sur les montagnes, les en descendre, les retirer des précipices ou du fond de l'eau, les charger sur des voitures, suppléer aux essieux cassés, aux cordages et en général tout ce qui peut survenir dans des cas imprévus ou par le feu de l'ennemi.

L'artillerie fait en outre toutes les mêmes manoeuvres que l'infanterie pour les exercices du fusil, des marches, changements de positions etc. Il y a encore des instructions particulieres à ce corps, que voici. Outre les écoles il est exercé toute l'année à la charge et au tir des diverses bouches à feu, dans son quartier, ainsi qu'à diverses manoeuvres qui peuvent se faire dans de grandes salles ou dans des cours.

Toutes les semaines, conférences des capitaines et des officiers employés dans les places et arsenaux, sur les objets de la guerre en général, et en particulier sur les opérations propres au corps d'artillerie.

Chaque capitaine est obligé de produire dans le courant de l'année un mémoire sur un objet quelconque de son métier d'artilleur.

Les lieutenants vont trois fois par semaine au collège du professeur royal de Mathématiques et subissent quatre examens devant les chefs du corps.

Les sergents sont aussi obligés de fréquenter la salle de Mathématiques trois fois par semaine, et parmi les soldats ceux qui veulent la fréquenter y sont

admis, sans être obligés d'y aller; mais par-là ils se font connoître et bien noter pour l'avancement.

Outre tous ces travaux les canonniers ont encore journellement à faire ceux des arsénaux, des fonderies, des magasins d'effets du roi, pour lesquels ils fournissent de forts détachements.

Vous voyez, mon frere, que ce corps de troupes n'est pas oisif, paresseux et presque inutile en temps de paix, comme tant d'autres, et que c'est à juste titre qu'il a une plus forte paye.

Les officiers ne sont pas de si grande extraction que ceux, généralement parlant, de la cavalerie et des dragons, mais cependant de bonnes et anciennes familles. Il y a même peu de corps où l'on trouve aussi peu de mêlange; presque tous sortent de familles consacrées de temps immémorial au service de l'artillerie; ce sont, pour ainsi dire, des enfants du corps.

Au reste tout ce que je viens de vous dire de l'artillerie est conforme à l'ancien ordre des choses; car on ignore encore les changements qu'y apportera la nouvelle constitution *).

*) Par un décret de l'Assemblée Nationale du 9 Septembre 1790, les deux corps de l'artillerie et du génie continueront, comme par le passé, à rester distincts et séparés, et le corps des mineurs, ainsi que les sapeurs, continueront de même, comme par le passé, à faire partie de celui d'artillerie. Par un autre décret du 2 Décembre même année l'artillerie a été organisée de la manière suivante:

Je ne vous dirai pas que Besançon est la capitale de la Franche-Comté; que celle-ci fit jusqu'à la paix

---

Article premier. Le corps de l'artillerie aura neuf inspecteurs généraux, quatre du grade de lieutenant-général, cinq du grade de maréchal-de-camp: ces officiers feront partie des quatre-vingt-quatre officiers généraux décrétés pour l'armée, et jouiront des mémes appointements.

Article 2. Le corps de l'artillerie, non compris les neuf inspecteurs généraux, sera composé en officiers, sous-officiers et soldats, pendant l'année 1791, de 9556 hommes, lesquels seront employés au service des places, et répartis en sept régimens, six compagnies de mineurs, et dix compagnies d'ouvriers, ainsi qu'il suit:

ÉTAT-MAJOR *et service des places.*

8 commandans d'artillerie, 9 colonels-directeurs d'arsénaux et autres établissemens, 14 colonels employés dans les directions, 31 lieutenans-colonels directeurs, 53 capitaines aux divers établissemens; en tout 115, et en outre 42 éleves.

RÉGIMENS.

7 colonels, 42 lieutenans-colonels, 7 quartiers-maîtres, 14 adjudans-majors, 280 capitaines, 280 lieutenans, 28 adjudans, 7 tambours-majors, 56 musiciens, 21 maitres-ouvriers, tailleurs, cordonniers et armuriers, 700 sergens, 140 caporaux-fouriers, 560 caporaux, 560 appointés, 2240 canonniers-bombardiers et sapeurs, 3360 apprentifs, 140 tambours; total 8442.

MINEURS.

12 capitaines, 18 lieutenans, 1 adjudant-major, 30 sergens, 6 caporaux-fourriers, 48 caporaux, 48 appointés, 96 mineurs, 144 apprentifs, 9 tambours; total 409.

de Nimegue (1679) partie de l'Allemagne et nommément du cercle de Bourgogne; que Besançon étoit

---

OUVRIERS.

20 capitaines, 20 lieutenans, 50 sergens, 10 caporaux-fourriers, 40 caporaux, 40 appointés, 240 ouvriers, 160 apprentifs, 10 tambours; total 590.

Article 3. Les appointemens annuels des officiers des différens grades et des diverses classes seront fixés ainsi qu'il suit.

ÉTAT-MAJOR.

On ne porte point ici en dépense les appointemens affectés aux neuf inspecteurs-généraux d'artillerie, attendu qu'ils font partie des quatre-vingt-quatorze officiers généraux décrétés pour la ligne.

	Appointemens par an.
Les commandans d'artillerie, colonels de première classe, auront	7000 L.
Les colonels-directeurs de la 2 classe . . .	6000
Ceux de la 3	5000
Chacun desdits colonels aura, en outre de ses appointemens, pour frais de tournées et de bureau	2000
et pour fourrage de deux chevaux	540
Les lieutenans-colonels de la première classe .	4000
Ceux de la 2.	3600
Chacun desdits lieutenans-colonels aura, en outre de ses appointemens, pour le fourrage d'un cheval	270
Les capitaines attachés au service des places de la première classe	2800
Ceux de la seconde classe	2600
Ceux de la troisième	2400
Ceux de la quatrième	2000

pourlors une ville impériale libre et qu'elle a un évêque qui est encore prince du St. Empire; tout cela

---

	Appointemens par an.
Les élèves auront	800 L.
et les frais de l'école desdits éleves, des professeurs, répétiteurs, bois et lumières, monteront ensemble à	12000

RÉGIMENS.

Les colonels auront	6000
Les lieutenans-colonels de la première classe .	4200
Ceux de la seconde	3600
Indépendamment des appointemens fixés pour chacun desdits officiers, il y aura en outre par régiment un traitement de commandant de	1200
Chacun desdits colonels aura pour le fourrage de deux chevaux	540
et chaque lieutenant-colonel pour le fourrage d'un cheval	270
Les quartiers-maîtres auront	1500
Les adjudans-majors	1500
Les capitaines de la première classe . . .	2800
Ceux de la seconde	2600
Ceux de la troisième	2400
Ceux de la quatrième	2000
Ceux de la cinquième	1600
Les lieutenans de la première classe auront .	1200
Ceux de la seconde	1100
Ceux de la troisième	1000

MINEURS.

Les capitaines de la première classe auront .	2800
Ceux de la seconde	2600
Ceux de la quatrième	2000

vous est connu depuis long-temps et mieux que je ne saurois vous le dire.

	Appointemens par an.
Ceux de la cinquième	1600 L.
Les lieutenans de la première classe . . .	1200
Ceux de la seconde	1100
Ceux de la troisième	1000
L'adjudant-major aura . . . . 1500 L. / et pour frais de bureau . . . 300	1800

OUVRIERS.

Les capitaines de la première classe auront .	2800
Ceux de la seconde	2600
Ceux de la quatrième	2000
Ceux de la cinquième	1600
Les lieutenans de la première classe	1200
Ceux de la seconde	1100
Ceux de la troisième	1000

Article 4. La solde journalière et annuelle de chaque grade et de chaque classe de sous-officiers et de soldats-canonniers, sera fixée ainsi qu'il suit.

L'emploi de cette solde sera, comme dans tout le reste de l'armée, divisé en trois parties; la première pour le prêt; la seconde pour la poche, et la troisième pour la masse de linge et de chaussure.

RÉGIMENS.

	Solde par jour.			Solde par année.		
	£.	s.	d.	£.	s.	d.
Adjudans auront par jour	2	—	—	730	—	—
Tambours-majors . . .	1	11	2	568	15	10
Musiciens	—	14	—	255	10	—
Maîtres-ouvriers	—	8	6	155	2	6
Sergens-majors	1	11	2	560	15	10
Sergens	1	2	—	401	10	—
Caporaux-fourriers . .	—	16	10	307	4	2

ne restiez aussi quelque temps dans ce pays, où nous nous amuserons comme des rois, j'ai loué double appartement pour que nous logions ensemble; je vais vous y conduire et nous pourrons l'occuper à l'instant. — A cette étrange proposition je tombe des nues; voilà encore, dis-je en moi-même, un trait de mon original; je lui fais la réponse à sa demande, et piqué de son manque de parole je lui signifie ma ferme résolution de partir incessamment.

Après avoir vu tout ce que Besançon présente de curieux et d'intéressant, rien ne peut m'y retenir et mon parti est pris d'aller plus loin. Je n'ai point, il est vrai, de voiture à moi *), point de compagnon

*) Avec une voiture à moi, je me serois trouvé sans société, livré à moi-même ou à la conversation stérile et monotone de mon domestique, et à l'ennui; dans les voitures publiques j'étois moralement sûr d'avoir compagnie, de la voir souvent varier et par conséquent de ne pas manquer d'occasion d'étudier le caractère national, de m'instruire et de m'amuser. L'observation étant le but de mon voyage, je n'hésitai pas à prendre les dernières, et comme je savois qu'il y a dans ma patrie des personnes assez foibles et assez prévenues pour trouver sinon déshonorant, au moins contre le bon ton et contre l'étiquette, qu'un gentilhomme se place dans une voiture publique, à côté d'un petit bourgeois, même souvent d'un campagnard, n'ayant pas envie de m'exposer aux traits de la critique en frondant un préjugé qu'il n'est pas en mon pouvoir d'extirper ni d'affoiblir, j'eus grand soin de cacher ma résolution, persuadé que j'obtiendrois mon pardon, dès qu'on me verroit revenir aussi bon gentilhomme que j'étois à mon départ.

de voyage; hé bien, je prendrai la diligence; elle suppléera à l'une et à l'autre. Celle de Dijon est partie ce matin et ne repartira malheureusement qu'après la huitaine. Attendre huit jours — huit jours! — c'est trop pour un avare de temps. Il partira demain à quatre heures du matin une voiture pour la Bresse; c'est justement mon affaire; je me rendrai en droite ligne à Lyon, d'où je compte écrire sous peu de jours au plus chér des freres.

LETTRE VI.

Lyon.

On m'a trompé à Besançon — bien trompé. Un gueux de commis m'avoit parlé d'une diligence excellente, commode et leste, m'assurant qu'en deux jours je serois à Lyon. Après avoir tout payé, tout arrangé, tout empaqueté, au moment de partir, j'appris que cette voiture si vantée n'étoit rien moins qu'une diligence, mais bien une messagerie. — Quelle voiture! je n'en vis jamais d'aussi désagréable. Au lieu de deux jours nous en fûmes cinq en route. Il n'y a pas de relais; les mêmes chevaux conduisent de Besançon à Lyon, et par pitié pour eux les deux voituriers font le trajet à pied. Vous connoissez la marche et les petites journées des rouliers de la Hesse; hé bien, ajoûtez-y une voiture couverte, lourde par elle-même et pésamment chargée, vous aurez une

idée de cette prétendue diligence. Pour surcroit de désagrement je me trouvai seul dans cette prison roulante, pas même un conducteur qui me put dire un mot, point de lecture intéressante avec moi, n'ayant pour toute bibliothéque que trois petites brochures, dont une seule me restoit à lire. — A quel cruel ennui j'allois être livré!

J'avois déjà perdu tout espoir de rencontrer quelque compagnon de voyage, quand à un quart de lieue de la ville le cocher arrêta tout-à-coup devant un cabaret. Quelle fut ma joie d'en voir sortir deux messieurs et venir prendre place à côté de moi! A leur ajustement, à leur air, je jugeai d'abord qu'ils étoient au-dessus du commun; je ne me trompois pas; l'un étoit *** au parlement de Besançon, l'autre, son beau-frere, conseiller du même tribunal, et tous deux gentilshommes. Le premier, déjà d'un certain âge, joignoit l'honnêteté à l'instruction; le dernier faisoit le contraste, borné, fier, taquin, grossier, en un mot parlementaire dans toute l'étendue du terme.

Telle fut ma compagnie jusqu'à Lons-le-Saunier. Nous dinâmes à Quingey, petite et vilaine ville qui n'a de remarquable que la quantité de ses forges, et nous passâmes la nuit à Arbois qui n'est pas beaucoup plus grand, mais assez bien bâti et renfermant dans ses murs une fort jolie petite promenade. Sa situation est belle, son sol fertile, mais ce qui le distingue surtout c'est son délicieux vin dont l'immortel Henri IV faisoit, dit-on, grand cas.

Poligny est à peu près dans le genre d'Arbois. Lons-le-Saunier est plus considérable, très bien bâti et fort peuplé.

Bourg en Bresse. — Une de ses églises mérite l'attention du voyageur tant pour son architecture que pour ses monuments. Hors de la ville il y a un parc d'une étendue prodigieuse.

Montluel, petite ville dans une charmante situation.

Nos deux robins ayant quitté la voiture, ils furent remplacés par plusieurs personnes dont je me souviens à peine, à la réserve d'un vieux militaire qui me divertit beaucoup. C'étoit un capitaine de cavalerie, chevalier de St. Louis, depuis peu retiré du service. Dans les voitures publiques la connoissance est bientôt faite; les François aiment à causer; mon chevalier de St. Louis est françois de coeur et d'ame; ainsi il étoit dans l'ordre, qu'en moins d'un quart d'heure la connoissance ayant été faite, notre conversation allât bon train. Rien de plus rare que de trouver un babillard qui ne soit pas curieux. Mon chevalier me questionna d'abord d'où je venois, où j'allois, de quel pays, de quelle nation j'étois etc. etc. Je m'amusai comme un roi à payer sa curiosité par les contes les plus bizarres et les plus absurdes. Quant à ma patrie, j'aurois cependant trop risqué de le tromper, vu qu'on est dans ce moment-ci extrêmement soupçonneux envers les étrangers, et que j'ai été témoin de scenes fort désagréables pour ceux à qui

d'imprudentes plaisanteries avoient attiré le mécontentement du peuple. En conséquence j'ai toujours indiqué la Franconie et nommément Anspach comme ma patrie. J'étois obligé de faire mention de cette ville, puisqu'on avoit mis, je ne sais par quel malentendu, dans le passe-port, que la municipalité de Strasbourg m'avoit donné, *natif d'Anspach*.

La géographie des pays étrangers étant en général très négligée en France, je ne fus guéres étonné d'entendre mon chevalier me demander d'abord si la Franconie étoit en Allemagne. Vous ne serez peut-être pas fâché de voir un petit échantillon de notre dialogue.

LE CHEVALIER.

A qui appartient donc Anspach?

MOI.

Au margrave de Brandebourg-Anspach-Bayreuth.

LE CHEVALIER.

Ainsi vous êtes Prussien?

MOI.

Point du tout. Le margrave de Brandebourg dont je vous parle, n'est pas le roi de Prusse *), mais un de ses parents; c'est une branche de la maison électorale de Brandebourg qui possede deux margraviats éloignés de la Prusse et tout-à-fait séparés de la monarchie

*) Le changement arrivé depuis dans ces margraviats est trop notoire pour en faire ici mention.

monarchie prussienne ; car le margrave est prince souverain.

LE CHEVALIER.

J'ai toujours entendu dire que le roi de Prusse étoit margrave de Brandebourg.

MOI.

Cela est vrai, mais . . . . .

LE CHEVALIER (*m'interrompant*).

Ainsi je n'avois pas tort en disant que vous êtes Prussien ?

MOI.

Mais, écoutez donc, je vous en prie.

LE CHEVALIER (*toujours en m'interrompant*).

Non, non, je ne veux rien écouter. Vous êtes Prussien, malgré toutes vos distinctions. — Vous n'avez rien à risquer, car on aime les Prussiens dans ce pays-ci. — Allez, allez, racontez-nous quelque chose de votre grand Frédéric, de ce fameux héros. —

Voyant que toutes mes remontrances étoient inutiles, je profitai de la bizarrerie du chevalier pour m'amuser davantage. Je fis semblant d'avoir servi dans la cavalerie prussienne, et mon chevalier de me questionner aussitôt sur le service, l'exercice, les manoeuvres, en un mot, sur le militaire prussien. Vous pouvez vous imaginer l'embarras où j'étois quelquefois de répondre à des questions au-dessus de mes connoissances militaires ; je ne conçois pas moi-même comment je me tirai d'affaire. Quoiqu'il en soit, il me crut de son métier, et certainement il m'auroit

accablé de propos sur la supériorité de la cavalerie françoise, sur les talents et les dispositions naturelles de ses compatriotes pour l'équitation, si deux femmes qui monterent dans la voiture à Montuel, ne l'avoient interrompu. L'une étoit la femme d'un perruquier, l'autre d'un cabaretier, toutes deux âgées de 38 à 40 ans et rien moins que jolies. Mais qu'est-ce que cela fait à un officier françois qui aime à babiller, à plaisanter, à folâtrer. Mon chevalier fit d'abord la cour à la cabaretiere, ensuite à la perruquiere, puis enfin à toutes les deux à la fois. Les dames en furent charmées; cette espèce de farce fournit beaucoup à rire à tout ce que nous étions de voyageurs.

Notre chevalier étoit unique; plaisanteries sur plaisanteries, anecdotes sur anecdotes, équivoques sur équivoques, chansons sur chansons, — je n'ai jamais vu un homme de son âge si enfantin, si frivole, si fou. Mais ne sont-ils pas heureux ces hommes qu'un jeu, que des babioles, qu'un rien peuveut amuser? O certainement oui! La vie est pour eux une chaine de plaisirs continuels. Fortunés mortels! O vous qui avez reçu de la bienfaisante nature un tempérament sanguin, une humeur enjouée, un sang léger et fluide, un coeur ouvert à la joie et inaccessible au noir chagrin, livrez-vous aux charmes de l'innocente gaieté! jouissez! mais plaignez vos freres qui ont eu en partage un sang épais, une ame sombre, un coeur languissant. O qu'ils sont malheureux! Les insensés! ils cherchent dans leur délire un bon-

heur par excellence, — une félicité qui n'habita jamais notre globe. — *Heureux par de riantes illusions qu'a-t-on besoin de la réalité!* *)

LETTRE VII.

À Lyon.

LA situation de Lyon enchante. Un sol fertile, des plaines bien cultivées, quelques montagnes dans l'enceinte de la ville couvertes de vignes, de jardins, de maisons de plaisance; de superbes couvents, la jonction du Rhône et de la Saone; les bords rians de ces fleuves, leur navigation, une ville d'une étendue prodigieuse, sa grande population, l'activité de son commerce, la quantité d'étrangers qu'on y trouve, le caractere gai, vif, industrieux de ses habitans, — quel tableau présentent tous ces objets variés à l'oeil du voyageur attentif!

En venant de Besançon on passe d'abord le nouveau quai de Ste. Claire; c'est un coup d'oeil vraiment imposant. — A gauche le Rhône, à droite une file de palais, tous tirés au cordeau, tous neufs, tous à cinq, six et sept étages, tous magnifiques; devant vous, vous voyez le quai, très large, bien pavé, fourmillant de monde; la vue se perd dans la masse

*) Voyez lettres de Fanni Butler à Milord de Caitombridge, page 5.

immense qu'on appelle la ville de Lyon. Celle-ci n'est ni réguliere ni belle; les rues sont la plûpart étroites et par conséquent assez sombres; mais on est dédommagé par la quantité de ses grandes et belles maisons, par sa prodigieuse population et par l'opulence qu'on y observe. La place de l'hôtel de ville, nommée *des Terreaux*, et celle de Louis XIV, nommée *Bellecourt*, sont ce qu'il y a de plus remarquable. La derniere, au milieu de laquelle s'éleve en bronze la statue équestre de Louis XIV, forme un quarré bordé de trois côtés par des palais, et de l'autre par une jolie promenade.

Au-delà du Rhône, tout près de la ville, il y a une autre promenade, nommée *le Brétaut*, qui ne le cède pas en beauté à celle dont je viens de faire mention.

Le spectacle d'ici rivalise avec ceux de Paris et de Bordeaux; c'est dans ces trois grandes villes que les meilleurs acteurs se rencontrent. On donna hier l'Orpheline et Richard coeur de lion; je fus attendri, je crus réellement voir un roi malheureux et un ami fidele, tant les rôles de Richard et de Blondel furent bien joués!

Une chose encore digne d'être remarquée du voyageur qui passe par cette ville, c'est la fameuse prison appellée *Pierre-en-Cise*, dont le coup d'oeil est vraiment pittoresque.

LETTRE VIII.

A Lyon.

On ne croit pas être dans une ville de commerce, mais bien dans une ville de guerre. Depuis deux jours Lyon contient près de 60000 hommes de la garde nationale. Partout on voit des troupes défiler, d'autres monter la garde ou la descendre; partout on entend le son de la caisse ou la voix des officiers qui commandent; des drapeaux de toutes les couleurs, de toutes les formes, s'élevent et flottent dans toutes les places de la ville. — Mais pourquoi cet air martial? pourquoi ces manoeuvres guerrieres? C'est à cause d'une fédération de la garde nationale de Lyon, du Lyonnois, du Vivarais, de la Bresse, d'une partie de la Bourgogne et du Dauphiné.

On a dressé à cet effet au Brétaut un superbe autel consacré à l'amitié, à la fraternité et au patriotisme. Ce fut sur cet autel que tous ces bons patriotes prêterent le serment civique, c'est-à-dire, de rester fideles à la nation, à la loi et au Roi, de demeurer unis à tous les François par les liens indissolubles de la fraternité, et de maintenir de tout leur pouvoir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par le Roi. Le nombre considérable de cette armée nationale, les nuances variées des uniformes et des drapeaux, le son bruyant des tambours, les fanfares de la musique militaire, la foule des specta-

teurs des deux sexes de tout âge et de tout rang, les corps administratifs, ou le département, le district et la municipalité, à la tête de l'armée, l'ordre et le silence, la joie et la satisfaction peintes sur les visages et des soldats-citoyens et des spectateurs, — tout imprimoit à cette fête patriotique un caractere d'intérêt que je ne puis rendre. Elle me suggéra une foule de réflexions qui m'assaillirent. Tantôt je comparois la garde nationale françoise aux citoyens-soldats et soldats-citoyens des Grecs et des Romains, tantôt à la milice nationale de l'Angleterre, de la Suisse, des États-unis de l'Amérique; bientôt après j'en faisois le parallele avec les troupes de ligne, avec la tactique de notre temps, avec les armées permanentes, avec la force militaire des autres nations, avec la politique moderne de l'Europe, enfin avec la révolution et la nouvelle constitution de la France. Je tirai de ces comparaisons, de ces paralleles, quelques conséquences qui n'ont peut-être que le mérite de la vérité, de l'impartialité, mais c'en est un grand pour ce moment-ci en France, où l'esprit de division et celui de corps, l'intérêt personnel, le fanatisme, la vengeance, le patriotisme même et l'enthousiasme exalté, combinés avec la bouillante vivacité des François, empêchent souvent de voir les choses dans leur vrai jour, et font tout au moins suspecter les jugements sur les affaires présentes. Quelque bien fondées que me paroissent mes conclusions, je différerai néanmoins à vous les communiquer dans l'espoir que le

temps me fournira des observations propres à les fortifier.

Après un imposant prélude, la fédération de Lyon finit assez plaisamment: une pluie continue et par fois à verse perça jusqu'aux os et l'armée et les corps administratifs et lès spectateurs. Pour éviter les désordre et prévenir les malheurs qui d'ordinaire accompagnent les fêtes publiques, on avoit ordonné de se rendre à pied au champ de la fédération, avec défense à toutes les sentinelles de laisser passer ni voiture ni cheval de selle sur le pont qui conduit au Brétaut. En conséquence de ce sage reglement les beautés et les freluquets qui assistoient à la fête furent trempés jusqu'à la peau; car la foule étant si grande qu'une fois placé il n'étoit plus possible ni d'avancer ni de reculer, ils essuyerent bongré malgré les bourrasques de la pluie.

Après avoir vu marcher, défiler, manoeuvrer, prêter serment, on revint mouillé, crotté, éclaboussé, chiffonné, fatigué, meurtri. La fête se termina par des soupers splendides, par de charmants spectacles, analogues à la cérémonie du jour, et par des bals brillants, animés par les graces séduisantes des belles Lyonnaises. O sexe enchanteur! sexe divin! non, loin de toi il n'y a point de plaisir pour nous; sans toi la vie n'est qu'une triste végétation; tes graces seules l'embellissent, tes charmes l'animent, et tes tendres amours en font les plus pures délices!

LETTRE IX.

A Avignon.

Me voici enfin dans les états du Pape! Si celui qui est décoré de la tiare est destiné pour le paradis celeste, il est bien juste que ses états ici bas soient au moins des paradis terrestres.

Le Comtat Venaissin est le plus doux, le plus fertile, le plus riant, le plus délicieux pays du monde. Que n'ai-je le génie d'un Michel-Ange, d'un Correge, d'un Albane, d'un Virgile, d'un Pétrarque, d'un Gesner! — le plus beau tableau sortiroit de mon pinceau ou de ma plume. Rappellez-vous, mon frere, tout ce que vous avez pu voir de joli, de charmant, dans les longs et fréquents voyages que vous avez faits des glaciers de la Suéde aux bords riants du Danube, aux fertiles plaines de la Hongrie; choisissez, réunissez de toutes les situations, de toutes les vues, de tous les paysages, ce qui vous a paru le plus beau; vous n'en formerez cependant jamais un tableau plus riche, plus varié que celui qui frappe les yeux du voyageur à l'entrée du Comtat et surtout près d'Avignon.

Avant de vous parler de cette ville, il ne sera pas, je crois, hors de propos de vous dire quelques mots de ma route de Lyon ici. Je l'ai faite dans la diligence par eau, c'est-à-dire, sur le Rhône. Jamais voyage ne m'a fait plus de plaisir que celui-ci. La di-

ligence même est très commode, très spacieuse et assez propre. Quoiqu'elle soit toujours bien chargée, elle va pourtant très vîte. Ordinairement la société qu'on y trouve n'est pas mauvaise à cause d'un coche d'eau qui part autant de fois par semaine de Lyon et qui est à meilleur compte que la diligence. La fédération de la garde nationale, finie la veille de mon départ, ayant attiré beaucoup d'étrangers, il n'étoit pas étonnant que la diligence fut pleine, ni qu'il y eut parmi cette foule de voyageurs plusieurs personnes de mise. Outre une dame angloise avec son mari ou son amant, des officiers, des abbés, nombre de jeunes gens, et surtout des femmes de distinction, infiniment aimables, formoient la plus agréable compagnie. Le temps calme, serain, invitoit au plaisir; la société s'anima, s'égaya; notre trajet fut des plus charmants.

Les bords du Rhône offrent une infinite de variations ravissantes. Tantôt vous découvrez des collines couvertes de beaux vignobles; tantôt la vue se perd dans des plaines fertiles, tantôt vous vous imaginez voir le vigoureux Encelade entassant montagne sur montagne, rocher sur rocher; tantôt les yeux se reposent avec plaisir sur nombre de villes, de bourgs, de villages, tous bien peuplés, qui tapissent les rives du Rhône. Que ce fleuve, lui seul, en impose! La largeur, la profondeur de son lit, la rapidité de son cours, sa situation, tout frappe l'attention du voyageur sensible.

Partis de grand matin de Lyon nous arrivâmes vers les dix heures à Vienne en Dauphiné. La diligence s'arrêta assez long-temps aux bureaux pour que je puisse voir cette ville. Elle est très ancienne et médiocrement ou plutôt mal bâtie. Sa cathédrale, quelques monuments qu'elle renferme, entr'autres le mausolée en marbre d'un cardinal et archevêque, chef-d'oeuvre de sculpture de Michel-Ange; l'église de Notre-Dame de la vie, qu'on croit un ouvrage des Romains; un prétoire, quelques anciens arcs de triomphe hors de la ville; voilà tout ce qui peut intéresser dans Vienne; à moins de parler de superstitieuses et ridicules traditions qui s'y débitent. Les Viennois prétendent, par exemple, que leurs églises, leurs cimetieres, contiennent plusieurs milliers de martyrs, de saints, dont chacun a fait ses miracles. Jugez de l'immensité de faveurs que le ciel a prodiguées pour l'amour de cette ville!

A deux lieux de Vienne, dans un grand bourg sur le bord du Rhône et dans une charmante situation, nous dînâmes et fîmes très bonne chere. Nous arrivâmes le soir à Valence; c'est aux granges, situées vis-à-vis de cette ville, par conséquent dans le Vivarais, que l'on couche. Les vignes qui bordent le Rhône dans le Lyonnois, le Dauphiné, le Vivarais, produisent quantité d'excellents vins; les plus renommés sont ceux de l'Hermitage, de Côte-rotie, de Condrieux, et de St. Peyret. Le vin de l'Hermitage croît à Thin en Dauphiné, vis-à-vis Tournon; il y en

a du rouge et du blanc. Celui de Côte-rotie se fait à Ampins dans le Lyonnois et à une lieue de Vienne; il est rouge. Le meilleur vin de Condrieux est celui de Castillon, il imite le vin d'Espagne; il est blanc, mais le vin ordinaire est rouge; il en croît aussi dans le Lyonnois à deux lieux de Vienne. Le vin de St. Peyret est blanc, il croît en Vivarais vis-à-vis de Valence.

Nous partîmes à l'aurore du jour des granges de Valence et arrivâmes vers les onze heures au Pont St. Esprit. Le vent qui avoit été favorable la matinée devint sur le midi si fort et même si orageux, que le patron de la diligence n'osant pas continuer sa route, nous fîmes halte jusqu'au lendemain. A quelque chose malheur est bon. J'employai ce temps à voir les environs et surtout le fameux Pont de St. Esprit.

C'est un ouvrage des Romains et par conséquent d'une solidité extraordinaire. Sa largeur, sa longueur, la quantité de ses arches, leur hauteur, tout étonne dans cet antique monument. Les arches sont si spacieuses que les bâteaux les plus grands et les plus chargés y passent très commodément. C'étoit, il n'y a qu'un demi-siècle, un passage très dangereux; quantité de bâtiments y périssoient chaque année, parce que le courant d'eau se brisoit précisément contre un pilier du pont; mais depuis cette époque il a pris sa direction au milieu de l'arche et le passage n'est plus dangereux. Tous tant que nous étions de passagers, à la reserve de quelques femmes timides, nous ne

sortîmes point de la diligence, curieux d'observer avec quelle vitesse nous franchirions ce pas jadis si périlleux. Quelle rapidité! non, ce n'étoit pas naviguer, c'étoit voler.

Le temps s'étant remis au beau durant la nuit, nous partîmes de grand matin du Pont St. Esprit et arrivâmes de bonne heure à Avignon. Le site de cette ville est tout-à-fait pittoresque. Sur les bords du Rhône, on voit de loin ses tours, ses clochers, ses murailles crénelées; mais tout-à-coup le fleuve tourne, un rocher escarpé coupe la vue et couvre la ville en grande partie; on croit qu'elle est disparue, car on n'aperçoit que ce rocher, on le regarde, il paroît monstrueux. Bientôt la scène change. Le Rhône tirant un peu à droite, on découvre de nouveau la ville derriere cet énorme roc que la nature semble avoir destiné à la garantir des vents de bise et à rendre sa situation plus piquante. A gauche on voit Villeneuve d'Avignon qui appartient à la France; devant soi le Rhône, la Sorgue et le délicieux Comtat Venaissin.

LETTRE X.

Avignon.

Les rues d'Avignon sont presque toutes étroites et sombres, les maisons assez hautes mais très ordinaires, la ville en général ancienne et rien moins que belle, à la reserve de quelques rues nouvellement bâties. J'ai vu le palais papal; il est occupé par le vice-légat que les troubles actuels ont contraint de s'absenter. Si les palais destinés dans le ciel aux saints peres ne valent pas mieux que le château d'Avignon, il ne vaut pas la peine d'être pape.

La cathédrale est un vieux monument dont les dehors font admirer la solidité et la hardiesse de la maniere de bâtir des anciens, et les dedans prouvent le goût, la richesse et la magnificence des modernes. Elle renferme les tombeaux des papes Bénoit XII et Jean XXII, ainsi qu'une espèce de trône dont quelques papes se sont servis pendant leur séjour à Avignon; mais si ces choses ont quelque mérite, ce n'est guères que celui de l'ancienneté.

L'église des Célestins possède le tombeau du pape Clément VII et plusieurs autres monuments dont la plûpart doivent leur origine à la superstition, à la bigoterie, aux traditions les plus fabuleuses et les plus fades. C'est l'église des Cordeliers qui, toute simple qu'elle est, contient, à mon avis, le plus précieux trésor; — les cendres de la belle et savante

Laure y reposent. — Pétrarque qui chantoit si bien, qui sentoit si vivement, avoit fait un poëme italien sur sa divine amante. A l'ouverture du tombeau ce chef-d'oeuvre fut trouvé dans une boîte de plomb au-dessus de son cercueil, avec quelques médailles relatives à cette intéressante beauté. François I, roi de France, enrichit cette découverte de quelques vers françois sur Pétrarque et Laure. J'en ai pris copie, les voici tels qu'ils sont et avec leur orthographe ancienne:

Carmes du Roi François le Grand sur le tombeau de Madame Laure.

„En petit lieu comprins vous pouvez voir
„Ce qui comprent beaucoup par renomée.
„Plume, labeur, la langue et le savoir,
„Furent vaincus par l'amant de l'aymée.
„O gentil ame etant tant estimée.
„Qui te poura louer qu'en se taisant,
„Car la parole est toujours supprimée
„Quand le sujet surmonte le disant.

Si ces vers n'ont pas la force, l'élégance des productions de Pétrarque, ils ne leur cédent du moins ni en sensibilité ni en douceur. On les voit dans la sacristie de l'église avec le poëme de l'amant italien. Les bons Cordeliers prétendent que ce sont les originaux, pour moi, je les crois des copies.

Presque au milieu de la ville, il y a une colline assez haute, destinée, surtout son sommet, à une

promenade publique; on y découvre toute la ville et tous les environs; ô le beau coup d'oeil! — Après avoir vu les rues, les maisons, les églises, le château, et les tombeaux des papes, je passai la soirée et une partie de la nuit sur cette éminence. Il faisoit un temps frais et délicieux; le soleil se coucha avec une pompe vraiment majestueuse; des milliards d'étoiles brilloient à la voute azurée du firmament; la lune se hâtoit de répandre sur l'horizon sa lumiere douce, languissante et amoureuse; le Rhône, la Sorgue, une multitude de villages, de métairies, Avignon tout entier, étoient à mes pieds; la promenade étoit très peuplée; je me retirai dans un endroit un peu isolé et d'où je pouvois tout voir, tout entendre, tout épier, tout observer. Peignez-vous, s'il est possible, ô mon frere! les délices de ma jouissance; mon coeur en est encore ravi.

LETTRE XI.

Avignon.

Je viens de voir la procession de la Fête-Dieu. Rien n'est plus imposant que cette cérémonie religieuse, mais elle l'est surtout à Avignon. On s'apperçoit bien que cette ville appartient au pape. La magnificence, le luxe ecclésiastique; une quantité prodigieuse de prêtres de tous les rangs; une foule de moines de toutes espèces, de toutes couleurs, de toutes formes, avec ou sans capuchon, avec ou sans barbe, avec ou sans chaussure, tous, du plus ou moins, sales et puants; des pénitens blancs, des bleus, des noirs, déguisés de la maniere la plus ridicule; les gardes du vice-légat, ayant une tournure tout-à-fait papale; la superstition du peuple; tout, tout prouve que cette ville appartient à la cour de Rome.

Plus j'examine la religion catholique, plus elle me paroît surchargée de cérémonies, tandis que la nôtre (la protestante), peut-être trop simple et trop uniforme, semble en avoir trop peu. Je ne veux point parler de cette classe d'hommes qui levant d'une main hardie le voile qui enveloppe la vérité, osent pénétrer jusqu'à elle; pour eux tout culte public n'est qu'accessoire; uniquement attachés à cet esprit qui fait la base, l'essence de toute religion, ils sont indifférents sur les symboles; la diversité des dogmes et des cérémonies les touche aussi peu que la variété des vêtements qui servent à se couvrir ou à se parer.

Qu'un

Qu'un habillement soit simple ou riche, commode ou génant, modeste ou bizarre, bien ou mal fait, conformé ou contraire au climat, aux moeurs; qu'importe au philosophe qui considere la personne, et non ce qui la couvre? Mais l'homme du peuple, l'homme guidé par les sens, l'homme qui n'a pas l'habitude de l'abstraction, c'est l'extérieur qni peut et doit le frapper, c'est pour lui que les cérémonies religieuses me paroissent d'une absolüe nécessité; elles seules sont capables de lui en imposer, d'exciter et d'entretenir dans son ame un certain degré d'enthousiasme qui est une des premieres bases de toute religion et surtout de celle du peuple.

En lisant l'histoire, je vois que dans tous les temps et dans tous les pays, les nations même les plus barbares, ont eu leurs dieux et leurs religions. Tel peuple adoroit le soleil, tandis que tel autre se prosternoit devant un veau. Celui-ci regloit ses actions sur le vol des oiseaux, sur les entrailles des victimes qu'on venoit d'égorger, sur l'appétit des poulets; celui-là s'agenouilloit devant un chat, un bouc, un singe; — Jupiter, Vénus, Minerve, Bacchus, Brama, Zoroastre, Confucius, Moïse, Mahomet, — tous étoient craints, révérés, adorés; tous avoient des partisans, des sectateurs enthousiastes. Mais si des glaciers de la Sibérie aux rivages brûlants du Sénegal, si de l'Est à l'Ouest, les nations les plus sauvages, les plus isolées, privées de tout commerce avec les autres habitants de la terre, ont eu constamment un culte religieux, ne

puis-je pas en conclure que ce sentiment, ce penchant à une religion quelconque tient à la nature de l'homme, que c'est une espèce d'instinct que lui a donné le créateur et qui se développe, se perfectionne ou s'altere par l'éducation? M'objectera-t-on qu'on a trouvé des hommes presque sauvages qui n'avoient aucune idée de religion? je pourrois exiger la preuve du fait, mais supposons le vrai; comment a-t-on pu sonder l'ame de ce prétendu sauvage dont on ne comprenoit ni les gestes ni les cris? Comment s'est-on assuré qu'il n'y existoit aucune trace d'une religion naturelle? L'expérience ne prouve-t-elle pas d'ailleurs qu'il y a souvent dans l'ame humaine des dispositions secretes, ignorées même de celui qui en est dépositaire, et que l'éducation, quelquefois un simple hasard, développe de la maniere la plus surprenante?

Je suis donc bien persuadé que le sentiment d'une religion quelconque est inné dans l'homme; qu'il lui est absolument nécessaire ou pour son bonheur, ou pour celui des autres, ou pour la félicité générale; que c'est la main toute-puissante du créateur qui a gravé ce penchant dans son ame; et *que la religion naturelle doit par conséquent être regardée comme l'ouvrage de la sagesse divine, comme la pierre fondamentale de toute religion possible.*

Il existe une infinité de sectes religieuses, comme il existe une infinité de modes inventées, raffinées, par les fabriquants, par les marchands et par les tailleurs qui en vivent. Les unes et les autres se propa-

gent par l'éducation, se maintiennent par l'habitude. Voyez ces Indiens, qui se fardent, qui se peignent de la maniere la plus extravagante, qui se mutilent cruellement pour se parer d'anneaux passés à travers du nez, à travers des oreilles, autour des bras, des jambes etc. Pourquoi se difforment-ils de la sorte? C'est qu'ils trouvent cette mascarade la plus jolie du monde, qu'ils y sont faits dès l'enfance, et ils se moqueroient d'un élégant de Paris avec le même droit qu'il s'arroge de se moquer d'eux. Combien de costumes n'y a-t-il pas, surtout à la campagne, qui sont tout-à la fois incommodes, laids et couteux? Souvent on trouve à quelques lieues de-là un habit plus commode, moins cher et mieux fait. Pourquoi les premiers ne l'adoptent-ils pas? Pourquoi préferent-ils le leur? C'est l'éducation, c'est l'habitude, qui leur inspire cet attachement exclusif à leurs usages. L'enfant suce avec le lait de sa mere les principes, vrais ou faux, bons ou mauvais, dont elle a été imbue elle-même dans son enfance: et un égarement involontaire pourroit-il passer pour crime au tribunal de l'Etre supreme? Non, aucun culte ne sauroit lui déplaire, à moins qu'il ne soit en contradiction avec cette religion primitive qu'il a empreinte dans nos coeurs; c'est d'après notre propre conviction qu'il nous jugera, non sur des opinions humaines; et nous devons par conséquent nous-mêmes des égards ou de l'indulgence à toutes les sectes, dont les dogmes ne sont point opposés aux principes de la religion naturelle.

Assurément le but de toute religion doit être de rendre les hommes plus vertueux, et, si je ne me trompe, c'est particulierement à la morale à produire ce grand effet; c'est à elle à écarter le vice en le peignant avec les plus noires couleurs, à faire chérir la vertu en la réprésentant avec tous ses attraits; c'est à elle, en un mot, à purifier nos moeurs, à nous rendre meilleurs. Un culte purement cérémoniel peut frapper les sens, mais une saine morale, prêchée d'un ton noble, persuasif; quelquefois même avec enthousiasme, remue l'ame, touche le coeur, et y fait germer la vertu. J'y joins les conversations amicales entre le pasteur et ses ouailles; c'est dans ces entretiens familiers qu'un ministre vertueux sait se mettre à la portée de chacun, préscrire des spécifiques pour les maladies particulieres de l'ame.

Beaucoup de personnes aiment vraiment la morale, sont pénétrés du désir sincere de devenir plus vertueuses; mais leur situation ne leur permet pas de réfléchir aux moyens d'atteindre ce but, des occupations plus ou moins pénibles les distraient et absorbent leurs loisirs. Il faut donc par intervalles des jours où l'on puisse tranquillement péser son état moral, et où l'on donne à l'ame ce degré d'élasticité qui lui est nécessaire pour vivre vertueusement. Ce ressort se relachant de temps en temps, il faut, pour le rétablir, un culte dont l'essentiel consiste, selon moi, en sermons prêchés avec ferveur, avec l'enthousiasme de la vraie morale, sermons qui feront d'au-

tant plus d'impression que le coeur des auditeurs sera plus ému, que leur ame sera plus saisie, plus enflammée de la sainteté de sa religion.

Les impressions du dehors influent sans doute beaucoup sur les affections de l'ame; notre intérieur est en quelque sorte subordonné aux sens extérieurs. En blâmant un culte pûrement cérémoniel, je suis donc bien éloigné de vouloir bannir toutes les cérémonies de la rélıgion; je suis au contraire intimement convaincu que des cérémonies sages, solemnelles, majestueuses, sont d'une indispensable nécessité, et je désirerois qu'on en adoptât dans nos églises autant qu'il en faudroit pour émouvoir le coeur et enflammer l'ame.

LETTRE XII.

Avignon.

Qu'ai-je vu! qu'ai-je senti! Hier l'après dîner je sortis de la ville, je cotoyai le Rhône. En prenant à droite, je vis tout d'un coup Avignon dans sa longueur, je passai à côté de sa muraille, j'admirai ce monument que des siècles ont rendu respectable, j'enfilai la route de l'Isle, je traversai des plaines délicieuses, ma vue ne cessa de se porter sur des collines pittoresques, je passai entre des champs couverts de bleds, de vignes, de meuriers, d'oliviers; des prairies vertes, émaîllées de mille fleurs odoriférantes charmérent tout à la fois mes yeux et mon odorat; je m'ap-

prochai de cette ville que l'on appelle l'Isle, mais que sa situation ravissante, la douceur de son climat, la fertilité de son sol, la bonne chere qu'on y fait, devroient faire nommer le paradis terrestre. J'en fus enchanté. Je traversai les fauxbourgs à l'ombre d'une charmante allée, au bout de laquelle je découvris une petite plaine fertile, bornée par une chaine de montagnes. Je traversai cette plaine, j'arrivai au pied de ces montagnes, je pris la route qui serpente entr'elles. Le sol y perd sa fertilité et devient à chaque pas plus stérile, le climat plus rude, les habitants plus rares, les situations plus agrestes, toute la nature plus uniforme et même plus lugubre.

Je fis quelques lieues, tantôt cotoyant ces montagnes, tantôt engagé au milieu d'elles; je me vis tout-à-coup environné d'énormes rochers qui formoient des murailles, des antres, des cavernes, et qui rendent ce chemin presque impraticable. Sur la pente et au pied d'une de ces montagnes je découvris un village, petit, pauvre et misérable; j'y entrai, descendis de voiture et pris un guide. Après avoir gravi quelques montagnes, j'apperçus une riviere dont la rapidité du courant effraie, tandis que le jaillissement et le murmure de ses flots argentés, qui se précipitent d'un rocher sur l'autre, enchantent, étonnent et charment tout-à la fois. Je gravis encore une partie de la montagne, je ne vis autour de moi que des rochers monstrueux qui s'élevent, en formant un croissant, jusqu'aux nues. Au milieu de ce croissant, dans

l'enfoncement d'un rocher, j'apperçus le plus beau bassin d'eau imaginable; à ses extrêmités deux figuiers s'élancent majestueusement; satisfaits d'embellir cet endroit délicieux par leur verdure, ils bravent et l'eau qui les inonde et la stérilité du rocher dans lequel ils ont pris racine. L'eau dans le bassin coule si tranquillement qu'on la croit stagnante; mais dès qu'elle en sort, elle devient furieuse, elle se précipite, elle jaillit, elle s'élance, elle écume, elle fait un bruit épouvantable. Hors du bassin on ne voit plus d'eau; ce n'est que de l'écume, que des flots argentés qui en naissent, qui se brisent, qui disparoissent comme l'éclair. Le jaillissement de ces flots, les rayons du soleil qui les dorent, le brillant de mille nuances qui se peignent et sur la surface de la cascade et sur celle de la riviere, — ô quel coup d'oeil! — On voit la riviere, on voit la cascade, on voit un gros bassin, on cherche la source; mais le voile de la nature est trop épais pour que l'oeil d'un mortel puisse le pénétrer; car c'est vraisemblablement derriere ces rochers monstrueux et dans l'intérieur de leurs cavernes inaccessibles que commence cet aquéduc naturel.

Je vis ces rochers, ces montagnes, ce bassin, cette cascade, cette riviere; je vis les vestiges d'une habitation destinée aux charmes de la poësie, aux délices du plus tendre amour; les mânes de Pétrarque et de Laure m'inspirerent cette tranquillité qui régnoit dans les coeurs de ces deux amants, et cet enthousiasme pour la belle nature qui leur fit habi-

ter cet endroit pittoresque. Je vis et revis mille fois ce tableau majestueux, effrayant, doux, agreste, lugubre, sauvage même et charmant tout-à la fois; j'en fus surpris, étonné, ravi; mon coeur fut tranquille, mon ame enflammée, saisie et pénétrée de la plus délicieuse jouissance, — car j'étois *à la fontaine de Vaucluse.*

Décrire un endroit jadis habité par une beauté telle que Laure, chanté par un poëte tel que Pétrarque, décrire un endroit, dis-je, tel que Vaucluse, sans être pénétré de ce feu céleste qui rendoit la lyre d'Apollon si mélodieuse, ce seroit être téméraire. Convaincu que ce don divin n'est pas sorti de la boîte renfermant ce mélange de bien et de mal que le sublime Olympe m'a destiné, je me garderai bien de vous décrire Vaucluse. Je n'ai fait que vous communiquer quelques idées éparses de cette quantité de choses que j'y ai vues et des impressions qu'elles ont faites sur moi. Voici un poëme qui suppléera à ma description et qui vous fera certainement plaisir. Madame Verdier est, m'a-t-on dit, excellent poëte; elle chante comme Apollon, elle pense comme Cicéron, elle aime comme Cinthie, elle fait les délices de son époux et la gloire de sa famille.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Idylle par Madame VERDIER, *née* ALLUT, *de Montpellier.*

Ce n'est point seulement sur des rives fertiles
Que la nature plait à notre oeil enchanté;
Dans les climats les plus stériles,
Elle nous force encor d'admirer sa beauté.
Tempé nous attendrit, Vaucluse nous étonne,
Vaucluse, horrible asyle où Flore ni Pomone
N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs,
Où jamais de ses dons la terre ne couronne
L'espérance du laboureur.
Ici de tous côtés elle n'offre à la vue
Que les monts escarpés qui bordent ses déserts
Et qui se cachant dans la nue
Les séparent de l'univers.
Sous la voute d'un roc dont la masse tranquille
Oppose à l'Aquilon un rempart immobile,
Dans un majestueux repos
Habite de ces bords la Nayade sauvage;
Son front n'est point orné de fléxibles roseaux,
Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare ce rivage.
J'ai vu ses flots tumultueux
S'échapper de son urne en torrents écumeux;
J'ai vu ses ondes jaillissantes,
S'élançant à grand bruit sur des rochers affreux,

Précipiter leur cours vers des plaines riantes,
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'Echo gémit au loin; Philomele craintive
Fuit et n'ose sur cette rive
Faire entendre ses doux accents;
L'oiseau seule de Pallas, dans ces cavernes sombres,
Confond pendant les nuits avec l'horreur des ombres
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous des regards indiscrets;
Je ne viens point sonder les abymes secrets
Où de l'astre du jour vous fuyez la puissance,
Lorsque sa brulante influence
Dessèche votre lit ainsi que nos guêrets.
Je ne demande point par quel heureux mystere
Chaque printems vous voit plus belle que jamais,
Tandis qu'au départ de Cérès
Vous nous offrez à peine une onde salutaire.
Expliquez moi plutôt quels nouveaux sentiments
Ont calmé l'horreur de mes sens.
Quoi? ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes
Devroit-il m'inspirer de si doux mouvements?
Ah! sans doute l'amour y fait briller encore
Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidele des amants.
Pétrarque auprès de vous soupira son martyre,
Pétrarque y chantoit sur sa lyre
Sa flamme et ses tendres souhaits;

Et pendant que les cris d'une amante trahie,
Et la voix de la perfidie
Fatiguent nos côteaux, remplissent nos forêts,
Du sein de vos grottes profondes,
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accents d'un amour aussi pur que vos ondes.
Trop heureux les amants l'un de l'autre enchantés,
Qui sur ces rochers écartés
Feroient revivre encore cette tendresse extrême,
Et dans une paisible ardeur
Oubliés des humains, qu'ils oublieroient de même,
Suffiroient seuls à leur bonheur!
Mais hélas! il n'est plus de chaînes aussi belles,
Petrarque dans sa tombe enferma les amours.
Nymphes, qui répétiez ses chansons immortelles,
Vous voyez tous les ans la saison des beaux jours
Vous porter des ondes nouvelles,
Les siècles ont fourni leur cours
Et n'ont point ramené de coeurs aussi fideles.
Ah! conservez du moins les sacrés monuments
Qu'il a laissés sur vos rivages,
Ces chiffres, de ses feux l'ouvrage et les garants,
Ces murs qu'il habitoit, ces murs sur qui le tems
N'osa consommer ses outrages.
Surtout que vos déserts témoins de ses transports
Ne recelent jamais l'audace ou l'imposture,
Et si quelqu'infidele ose souiller ces bords
Que votre seul aspect confonde le parjure
Et fasse naître ses remords!

LETTRE XIII.

Nismes.

Après avoir passé le Rhône à Avignon, on entre dans le Languedoc; la riviere sépare cette province du Comtat Venaissin; Ville-neuve est la premiere ville Languedocienne. Plus on s'éloigne du Comtat, et plus on admire sa fertilité et sa beauté; car au-delà de Ville-neuve le pays devient plus uniforme, moins fertile et moins cultivé. On rencontre des collines et des plaines uniquement destinées aux pâturages, surtout à ces nombreux troupeaux de moutons qu'on regarde comme une des plus considérables richesses du Languedoc. L'industrie rurale est vraiment négligée dans cette partie de la province. J'y ai trouvé des vignes remplies de mauvaises herbes et des guérets couverts de bruyere; au-lieu que dans le Comtat et particulierement la contrée entre Avignon et l'Isle, tout montre l'activité des agriculteurs.

Il y a près de Rémoulins, qui est à six lieues d'Avignon et quatre de Nismes, un ouvrage des Romains, le fameux *pont du Gard* à trois arches l'une sur l'autre, et qui servoient autrefois d'aqueduc. Si je possédois l'éloquence romaine, je vous décrirois ce chef-d'oeuvre romain, mais ma plume, ma foible plume n'ose tracer des faits de cette nation qui a conquis, gouverné, éclairé et dépravé l'univers. — Non, je ne vous parlerai pas de ce peuple fameux, ni de son gouvernement gigantesque; je ne vous parlerai que

de quelques ruines abandonnées et hors d'usage, qui inspirent tout-à la fois l'admiration, l'étonnement, des sentiments lugubres, et ce triste souvenir que tout dans ce monde est fragile et passager.

Le pont du Gard a servi, comme je viens de dire, d'aqueduc. Les Romains en établissant plusieurs colonies dans le Languedoc, où dans cette partie du pays qu'on appelloit autrefois *Premiere Narbonnoise* (*Narbonensis prima*), y avoient bâti l'ancienne *Nemausus*, c'est-à-dire, Nismes. Cette ville n'ayant pas assez de sources pour fournir l'eau nécessaire à ses habitants, ils choisirent pour remplir cet objet la source nommée *Eure* qui est près d'Usez (l'ancienne *Ucetia*), à neuf lieues de Nismes. Cet aqueduc ayant traversé des plaines, monté et descendu des collines, passe une vallée très profonde, au milieu de laquelle coule la riviere du Gardon. Les montagnes qui forment et qui environnent cette vallée sont d'une hauteur considérable et couvertes de rochers énormes. Sur un de ces rochers, dans la situation la plus lugubre et la plus agreste, un Anglois se brûla la cervelle, il y a quelques années. Plusieurs de ses compatriotes ont érigé une espèce de monument au souvenir de ce malheureux que l'amour, à ce qu'on m'a dit, avoit persécuté, trahi, tué. — La catastrophe de ce jeune homme, la situation sauvage de ce lieu, le silence et le calme qui y regnoient, les chef-d'oeuvres de l'architecture romaine, abandonnés, ruinés, couverts de mousse, de liere, et des siécles. — Mon dieu! quelle impression j'ai ressenti!

LETTRE XIV.

Nismes.

Les environs de cette ville sont charmants; d'un côté il y a des vignes, de l'autre des prairies, des champs bien cultivés et embellis par des milliers d'oliviers, de mûriers et de figuiers. La ville est très ancienne et par conséquent mal bâtie. Les rues sont presque toutes étroites et mal percées, mais on en est parfaitement dédommagé par la superbe esplanade, par la magnifique fontaine, et par la quantité d'antiquités qu'on y trouve. Je vous en nommerai quelques-unes, et surtout celles qui me paroissent les plus intéressantes.

1°. Les *Arênes* ou l'*Amphithéâtre*. On prétend que celui-ci est une des antiquités romaines les mieux conservées qu'on ait, car on en a réparé les parties trop ruinées et prêtes à écrouler. Je suis sûr que tout voyageur qui verra ces Arênes, sera aussi indigné que moi de ce qu'on a déshonoré ce superbe monument de l'architecture, du goût, des plaisirs, des moeurs et des vices de la nation romaine, par des taudis indignes et malpropres qu'on a bâtis dans son intérieur. On m'a assûré qu'on avoit formé depuis quelque temps le projet d'acheter toutes ces petites barraques et de les démolir; reste à savoir si les circonstances actuelles de la France et nommément la suppression des états du Languedoc, et les dettes dont presque

toutes les communes se voyent accablées, permettront une si belle entreprise. Les Arênes étoient pour les Romains ce que sont pour nous nos salles de comédie et d'opéra, c'est-à-dire, (suivant un auteur moderne) pour hâter un peu la circulation du sang dans les veines de cent mille oisifs. *)

J'en ai vu les dehors, les dedans, les portes, les colonnades, les voûtes, les escaliers, la premiere, la seconde, la troisieme galerie. J'ai tout vu, tout visité, je me suis mis dans plusieurs loges. La soirée étoit superbe, le ciel serein, le soleil prêt à se coucher et mon coeur jouissoit du plus parfait bonheur; car pénétré de la tranquillité la plus douce et du calme le plus délicieux, je m'y abandonnai à des rêveries si-non intéressantes, au moins infiniment amusantes. Mon imagination me rappelloit ces siècles passés, où l'aigle romain planant dans l'univers a donné aux nations les plus reculées des temples, des amphithéâtres, des loix, des vices et des vertus qui, plus ou moins, ont une influence essentielle sur notre religion, sur notre jurisprudence, sur nos arts et nos sciences, sur nos moeurs et sur nos usages. Plus je regardois les Arênes, plus je fixois mon attention sur ceux qui les ont érigées et sur les amusements auxquels elles étoient destinées, plus je réfléchissois au mêlange frappant de ces vertus et de ces vices qui caractérisoient particulierement et spécialement

*) Lettres sur l'Italie par Mr. Dupati, Tom. II. p. 57.

les Romains, et plus je trouvois intéressant un passage sur cet objet, de Mr. Dupati dans ses lettres sur l'Italie. Persuadé, mon frere, qu'un extrait de ce raisonnement ne vous sera pas désagréable, ni déplacé, je vous le communique en substance; le voici:

“ C'étoient donc là où combattoient dans les jours „ des fêtes romaines les gladiateurs, les martyrs et les „ esclaves. Je croyois entendre encore les rugisse„ ments des lions, les soupirs des mourants, la voix „ des bourreaux, et ce qui épouvantoit le plus mon „ oreille, les applaudissements des Romains. Je „ croyois les entendre ces applaudissements, pressant, „ encourageant, exigeant le carnage, ceux des hom„ mes demandant aux combattants toujours plus de „ sang; ceux des femmes, aux mourants, toujours „ plus de grace.

„ Il me semble voir une de ces femmes, belle, „ jeune, quand un gladiateur étoit tombé, se lever „ alors sur la pointe du pied, et d'un oeil qui venoit „ de caresser un amant, accueillir ou repousser, que„ reller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, „ comme si elle l'eut acheté. Que l'ennui romain étoit „ féroce! on ne pouvoit l'amuser qu'avec du sang.

„ Cette pensée de la conquête de l'univers avoit „ exalté tellement la sensibilité romaine qu'elle l'avoit „ jettée hors des limites de la nature et de celles de „ l'humanité; de sorte qu'à la fin elle ne pouvoit plus „ trouver d'émotions assez puissantes que dans des „ conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs

„ et

„et de lions, des statues colossales et d'or, des ré-
„gnes de Néron et de Caligula. Mais quel change-
„ment dans ces Arênes! *)

2°. La *maison quarrée* est parfaitement bien et peut-être encore mieux conservée que les Arênes. Suivant une inscription qu'on y a découvert, cette maison a été un temple érigé en l'honneur des deux fils d'Agrippa, Lucius et Caius adoptés par Auguste. Les dehors de cet ancien temple sont décorés de 32 colonnes d'ordre corinthien et d'une architecture superbe; les dédans sont modernes, car on y a érigé une église catholique.

3°. La *fontaine*. Sa situation est charmante. Elle avoit du temps des Romains une communication avec l'aquéduc du Gard, dont je vous ai déja parlé, et elle fournissoit, comme elle fournit encore, de l'eau à toute la ville. Les thermes qu'on y trouve sont aussi l'ouvrage des Romains et dignes de remarque.

4°. Le *temple de Diane* est malheureusement très ruiné; à peine en existe-t-il la moitié, mais cette moitié est infiniment intéressante. Tout homme sensible doit être saisi de respect et d'adoration en entrant dans cet endroit sacré. L'idée d'un temple romain, son parvis, des colonnes entieres, d'autres à moitié, d'autres en morceaux, des piédestaux, des corniches, des portiques et des péristiles plus ou moins dégradés, les débris de tant de vases, de tant

*) Voyez lettres sur l'Italie, par Mr. Dupati, Tom. II. p. 51.

d'urnes, de tant d'aiguieres etc. etc. qu'on y trouve, la mousse qui couvre tous ces chef-d'oeuvres, les broussailles qui croissent parmi, et qui les ruinent davantage, les myrthes et les cyprès qui s'élancent à travers ces ruines et qui les rendent vraiment imposantes — tout a fait sur moi une étrange impression, digne d'un objet consacré à Diane et érigé par les Romains.

5°. La *tour octogone* est fort haute et d'une solidité surprenante. On y remarque que presque toutes les aigles romaines sont sans tête, ce que les anciens Goths ont vraisemblablement fait pour insulter les Romains et se venger d'eux, lorsqu'ils ont conquis sur eux ce pays.

6°. Le *parquet mosaïque.* Un fabriquant faisant bâtir une petite maison dans un endroit isolé de la ville, trouva, en creusant la terre, ce superbe ouvrage des Romains. On l'exhuma avec toute l'attention possible, de sorte qu'il n'est nullement endommagé. On conjecture, en considérant le luxe et la magnificence de ce parquet, qu'il y a eu sur cette place le palais de quelque riche Romain.

LETTRE XV.

Nismes.

La population de cette ville est considérable. Suivant les informations que j'en ai prises on peut l'estimer entre 48 et 50, peut-être même 52 mille ames. La religion réformée est celle de la plûpart de ses habitants. C'est en général dans cette ville et ses environs, comme dans tout le Languedoc, et nommément dans les Cévennes, que la réformation de Calvin a pris si fortement racine que, malgré toutes les persécutions possibles, malgré la révocation de l'édit de Nantes, on n'est jamais venu à bout de l'y extirper.

Les habitants de Nismes sont laborieux et industrieux. Il y a dans cette ville une quantité prodigieuse de fabriquants en soie et en laine. Elle envoie dans toute la France, en Allemagne, en Suisse, dans tout le Nord, de ses fabrications qui consistent principalement en étoffes et en bas de soie qui sont tous deux pour l'ordinaire très légérement travaillés et qui se vendent par conséquent à meilleur prix que les marchandises de même espèce fabriquees dans le reste de la France ou en Italie. Il est étonnant que l'envoi et le commerce de ces marchandises se fassent ordinairement par l'entremise des Lyonnois, vu qu'il ne manque pas de riches négociants à Nismes.

LETTRE XVI.

Montpellier.

Ce fut le 5 de ce mois que je vis pour la premiere fois la ville que j'habite à présent. Parti le matin de Nismes j'arrivai l'après dînée ici, après avoir dîné en nombreuse compagnie à Lunel. Cette compagnie étoit formée de personnes de différents états; il y avoit des officiers, des gens de robe, des marchands, etc. Quoiqu'on ait supprimé en France les divers ordres et qu'on y pense à présent plus philosophiquement sur la dignité naturelle de l'homme, principe qui fait infiniment d'honneur à la nation, quoique, dis-je, on ne doive plus désormais considérer en France que le vrai mérite et la vertu, il est pourtant bien naturel que les principes, dont nous sommes imbus dès notre enfance, nous fassent voir les choses du côté le plus avantageux à l'état que nous professons. L'amour propre, l'intérêt personnel, l'esprit de corps, l'habitude, quelquefois le point d'honneur, tout céla préoccupe, prévient les hommes en général et souvent même l'homme d'esprit. A force de regarder longtemps la neige, on croit que tous les autres objets sont blancs; on en est même quelquefois si ébloui que l'on dispute, ou se fâche quand une personne non prévenue veut nous tirer de l'illusion.

Telles sont les premieres impressions de l'éducation et de l'état que nous avons embrassé. Ainsi il

n'étoit point surprenant de remarquer dans la nombreuse compagnie, dont je vous ai parlé, autant de différents sentiments que de différents états. L'un étoit royaliste, un autre aristocrate, un troisieme démocrate, un quatrieme se disoit cosmopolitain, par conséquent neutre. Quelques-uns sembloient prendre plus d'intérêt à la bonne chère et au bon muscat de Lunel qu'à toute autre chose. Vous jugez bien que des principes si diamétralement opposés fournissoient ample matiere à dispute. On louoit, on critiquoit tour-à-tour la nouvelle constitution en elle-même et en détail. Chacun s'efforçoit non seulement de trouver, d'alléguer toutes les raisons capables d'appuyer ses opinions, mais aussi de les présenter de la maniere la plus avantageuse. Pour vaincre l'ennemi qui lutte avec autant de force que d'adresse, il faut absolument redoubler d'efforts et être sur le qui-vive. Voilà pourquoi ces débats étoient par intervalles plus animés et plus intéressants; car plusieurs de ces Messieurs étoient gens d'esprit et à talents. Quant à moi, qui étoit spectateur tranquille et comme je puis m'en flatter, impartial, j'étois bien charmé de cette discussion, parce qu'elle m'instruisoit de toutes les raisons pour et contre la nouvelle constitution. Il me seroit impossible de vous détailler tous ces débats et je crois avoir en partie satisfait votre curiosité par l'esquisse que je viens de vous en donner. Il me reste à vous dire qu'ils devinrent à la fin si vifs et qu'ils échaufferent tant les têtes des disputeurs qu'on craignoit à

chaque moment, qu'il n'en résultât des querelles sérieuses; on ne parloit plus, mais on crioit; au lieu de donner des raisons, l'on juroit et dans la vivacité l'on se piquoit. En un mot, les têtes étoient au plus haut dégré de fermentation, quand les cochers entrerent dans la salle à manger pour nous avertir que les chevaux étoient mis. Tout-à-coup on se leve, on oublie les débats, on sort de table, on paye le dîner, on cherche chapeaux, cannes, épées, on chante, on plaisante même sur les disputes, on prend congé l'un de l'autre en s'embrassant, en se disant mille jolies choses et l'on se quitte sans songer le moins du monde à ces contestations qui avoient quelques minutes auparavant emporté toutes les têtes. N'est-ce pas là un trait bien propre à caractériser la nation françoise?

Le pays depuis Nismes jusqu'à Montpellier est riant. Des vignes, des champs couverts des plus beaux grains, entrecoupés d'oliviers et de mûriers nombreux qui, plantés en allées, forment des nuances charmantes et offrent à l'oeil du voyageur les plus belles vues du monde; ajoutez à cela la beauté des chaussées du Languedoc, qui sont renommées dans toute la France, les montagnes des Cévennes et les Alpes qu'on voit au loin terminer l'horizon, et vous ne serez pas surpris de me voir prétendre que toutes ces variétés font le plus joli et le plus animé des spectacles.

On a beau louer les environs de Paris, quelque riants qu'ils soient je leur préfere la France méridio-

nale. N'est-ce pas là que le soleil est plus brillant, l'horizon plus étendu et plus serein, le sol plus fertile, la nature en général plus belle, plus riche, plus variée, plus propre à nous rendre heureux? N'est-ce donc pas dans les pays méridionaux que les hommes sont plus gais, plus vifs, plus sensibles aux plaisirs, dont la nature semble les avoir comblé même aux dépens des autres nations? — Point du tout, répliquerez-vous; c'est au contraire dans les pays chauds que l'on trouve les paresseux, les fainéants, les lâches, dont le plus grand plaisir est l'inaction ou le sommeil. — J'en conviens, mon frere; il est incontestable que l'ardeur du soleil rend l'homme pésant, lent, paresseux; l'Espagne, quelques parties de l'Italie, la Turquie, plusieurs provinces d'Asie et surtout l'Afrique nous prouvent bien cette vérité; mais il me paroît nécessaire de faire la différence entre les pays qui s'approchent insensiblement de l'équateur et ceux qui en sont tout proche. Tout dépend de l'endroit d'où nous partons. Les provinces méridionales de la France passent à juste titre pour des pays chauds, rélativement à ma patrie, quoiqu'elles soient des pays froids en comparaison de Batavia.

LETTRE XVII.

Montpellier.

La ville de Montpellier est comme presque toutes celles de la France méridionale, ancienne et mal bâtie. Les rues y sont étroites et mal distribuées. Je connois fort peu de villes où l'on s'égare aussi facilement et où l'on s'oriente aussi difficilement qu'ici. On entre dans une petite rue, on en trouve trois ou quatre qui y aboutissent et dont chacune a autant de communications avec d'autres; ajoûtez que les culs-de-sac et les traverses sont fort communs, et vous jugerez que c'est une espèce de labyrinthe.

La grand'rue, la blancherie, l'argenterie, la rue des étuves, celle du collège, la place de Notre-Dame, celle de l'intendance et de la Canourque, ainsi que quelques autres que les habitants deMontpellier croient de toute beauté, ne sont en réalité que des rues et des places très ordinaires. La grand'rue sert de promenade publique, même aussi en hiver.

L'esplanade est magnifique. Située entre la ville et la citadelle, elle contient huit rangs d'arbres qui forment quatre allées très larges et d'une longueur prodigieuse. Ces allées sont ornées de plusieurs bassins et jets d'eau parfaitement bien placés; ajoûtez que l'on a bâti, le long de cette esplanade, des maisons qui, malgré qu'elles soient petites, ne laissent pas de faire un très joli effet, surtout par la régula-

rité avec laquelle on les a toutes tirées au cordeau. Cette promenade est la plus fréquentée de toute la ville, particulierement le soir. Les dimanches vers les 6, 7 et 8 heures on y trouve une si grande affluence de monde qu'on ne peut s'y promener qu'avec peine et beaucoup de gêne.

La population prodigieuse qu'on observe dans toute la France, mais surtout dans la France méridionale, m'a souvent frappé et fait réfléchir. Il est certain que les femmes du Nord et généralement des pays froids sont plus fécondes que celles des pays chauds; il est également certain que les débauches sont plus communes en France, et surtout dans les provinces méridionales, que dans les pays froids; il est généralement connu que le célibat est présentement fort en vogue dans ce royaume, et il n'est pas douteux que le nombre des ecclésiastiques et des religieux ne soit infiniment plus considérable dans les pays chauds que dans les pays froids. Ceux-là devroient donc être moins peuplés que ceux-ci; au contraire ils le sont infiniment plus; voilà qui paroît au premier coup d'oeil vraiment énigmatique. Plus cette contradiction semble frappante, plus elle a d'intérêt pour moi; j'y ai réflechi bien souvent et surtout depuis que je suis témoin oculaire de la population prodigieuse de la France, qui étonne, égaie, charme le voyageur.

Le but de cette lettre n'étant pas de m'engager dans de longues dissertations savantes, je tâcherai de

vous communiquer mes sentiments là-dessus dans des termes simples et concis, en mettant le Nord ou les pays froids en parallele avec la France. Je parlerai seulement de l'Allemagne, sans cependant examiner si l'expression du *Nord* que les François donnent à l'Allemagne comme à la Russie, est propre à notre patrie.

Le gouvernement françois a depuis des siècles favorisé et protégé les fabriques et les manufactures qui se sont par conséquent augmentées et perfectionnées considérablement. Outre les fabriques et manufactures absolument nécessaires, la plûpart travailloient pour le luxe. Les fabrications de luxe, de goût et de mode exigent, si je puis m'exprimer ainsi, une patrie où il y ait beaucoup de monde, une affluence d'étrangers ou d'autres personnes qui ayent de l'argent ou du goût; ne trouvant pas cela à la campagne ni dans les villages, les fabriques et manufactures sont petit-à-petit devenues presque exclusivement le patrimoine des villes qui se sont aggrandies et dont la population s'est augmentée, tandis que celle des villages diminuoit visiblement. L'agriculture n'ayant pas été protégée, favorisée, ni honorée en France; il étoit bien naturel que les campagnards cherchassent à se transplanter en ville; l'occasion ne leur manquoit pas; la noblesse, les grands, les riches demeuroient presque toujours en ville; le militaire, en temps de paix, étoit régulièrement en garnison dans les villes et jamais dans les villages; le commerce s'est aussi établi

dans les villes et y a attiré beaucoup de monde. Rien n'étoit donc plus naturel que de voir les villes et leur population s'augmenter prodigieusement, tandis que les villages restoient indigents et déserts rélativement aux villes.

En fixant ensuite mon attention sur l'Allemagne, je trouve qu'en général les fabriques et les manufactures ne jouissant pas depuis si long-temps qu'en France des encouragements et de la protection, elles ne sont pas devenues si nombreuses, et comme nos fabriquants ne travaillent pas si communément qu'en France pour le luxe et pour la mode, grand nombre de nos manufactures et de nos fabriques ne se trouvent pas dans les villes; par exemple, les verreries, les forges, les affineries, plusieurs fabriques de cuivre, de plomb, de laiton, de fer, beaucoup de tanneries, de papeteries, de moulins à poudre; la plus grande partie des dentelles de la Saxe sont fabriquées dans les villages ou hameaux de l'Erzgebürg; en Westphalie, dans la Basse-Saxe et en Silésie les villages sont remplis de fileurs, de fileuses, de tisserants, de blanchisseurs et de blanchisseuses; la toile fine, connue en France sous le nom de toile de Hollande, ainsi que la toile grossiere destinée pour les voiles des vaisseaux, sont la plûpart fabriquées dans les bourgs et villages de la Westphalie, de la Basse-Saxe et de la Silésie.

Quoiqu'on puisse dire des abus et des défauts de la constitution germanique, l'expérience prouve qu'en général et à quelques exceptions près, l'économie ru-

rale a été depuis long-temps favorisée et souvent protégée dans notre patrie; preuve de cela qu'on y trouve tant de paysans aisés et surtout très riches, par exemple dans le pays de Wurtemberg, dans plusieurs contrées de la Franconie, dans le pays de Saxe-Gotha, surtout dans le pays d'Altenbourg, dans le duché de Magdebourg et d'Halberstadt, etc. etc.

L'agriculture n'a jamais emporté dérogeance. Beaucoup d'habitants des villes et beaucoup de gens très comme il faut, quittent les cités pour s'établir à la campagne. Celle-ci est continuellement habitée par une grande partie de la noblesse et surtout de la noblesse immédiate. Les paysans allemands ont presque tous une grande prédilection pour leur village et ils ne le quittent qu'avec beaucoup de regret. Le militaire n'est pas en Allemagne exclusivement destiné pour les villes. La cavalerie est presque toute dans les bourgs ou dans les villages, au moins la cavalerie autrichienne, hannovrienne, hessoise, etc. etc. En temps de paix, excepté celui des exercices militaires, les armées allemandes sont presque à moitié, le tiers au moins, dispersées dans les bourgs et les villages, c'est-à-dire, sont en semestre.

Quant au commerce on sait que celui de l'Allemagne consiste pour la plus grande partie en grains, en bestiaux, surtout en chevaux et en bêtes à cornes, en beurre fondu ou salé, en bois, en fer, en fruits secs, en vin, en toile, en fil, etc. etc. Tout ce commerce regarde plus les campagnes que les villes, et

il s'en fait souvent des affaires considérables sans qu'on s'en aperçoive en ville. De tout ce que je viens de dire je conclus qu'en Allemagne la population des campagnes est très nombreuse et que c'est là cause pourquoi nos villes ne le sont pas dans la même proportion, au lieu qu'en France les villages sont plus rares, plus petits et moins peuplés que chez nous, parce que les villes sont autant de gouffres qui engloutissent le monde des campagnes. Je vais le prouver.

1°. Que l'on voyage en Allemagne et en France; on verra dans la premiere une quantité prodigieuse de villages qui sont grands, bien bâtis et bien peuplés, au lieu qu'en France, après avoir quitté une ville qui fourmille d'hommes, on est frappé de ce que la population et en général l'aisance diminuent à mesure que l'on s'en éloigne; on voyage quelquefois, et même dans des contrées très fertiles, des heures entieres sans rencontrer de village, et si l'on rencontre quelquefois des habitations humaines, ce sont de petits hameaux qui ne méritent certainement pas le nom de villages; on n'y voit pas des maisons, on n'y voit que des chaumieres, et ces chaumieres ne sont pas habitées par des paysans, mais par des malheureux couverts de guenilles. Les villages françois sont communément l'image de l'indigence et de la misere; il faut le voir pour être à même de s'en faire une idée. L'Alsace et la Lorraine, en y faisant exception, prouvent pour moi, car elles appartenoient

ci-devant à l'Allemagne, et elles n'ont généralement pas encore changé ni les usages ni la langue. Si l'on m'objecte les villages *auf der Lunneburger Hayde* *) ou *auf dem Hundsruck*, **) etc. etc., je répondrai que ces contrées étant entierement stériles et presque inhabitables, prouvent sans contredit plûtôt pour l'industrie et la population de l'Allemagne que contre elles.

2°. La France a autant et peut-être même plus d'étendue que l'Allemagne. En comparant la population prodigieuse de ses villes avec la population des nôtres, on devroit estimer la population de la France au moins le double de celle du St. Empire, et malgré tout cela, les observations et les calculs des savants des deux nations ne portent la population de la premiere qu'à 25 millions, tandis que celle du dernier est au moins de 26 millions; d'où je conclus que si nos villes ne sont pas, proportion gardée, aussi peuplées que celles de la France, nos campagnes le sont infiniment plus. Réflechissez bien à cela, vous qui regardez ma patrie comme un empire désert, et pensez surtout à cette grande vérité que la base la plus solide d'un gouvernement et la richesse la plus sûre d'un état sont toûjours les productions de la campagne, et par conséquent l'économie rurale.

---

*) Bruyere considérable entre Celle et Hambourg, appartenant à l'Electeur d'Hannovre.

**) Chaîne de montagnes faisant partie du Comté de Sponheim, dans le cercle du haut-Rhin, et appartenant à l'Electeur Palatin, au Duc de Deux-Ponts et au Margrave de Bade.

La population de Montpellier est communément fixée à 40000 ames, mais conformément aux informations que j'ai prises et qui me paroissent plus exactes, elle ne surpasse pas 33000.

LETTRE XVIII.

Montpellier.

Vous, mon frere, qui avez déjà partagé tant de chagrins avec moi partagez aussi aujourd'hui la joie et les impressions délicieuses que la charmante situation de Montpellier, et surtout une de ses promenades, m'ont causées. J'ai vu le *Peyrou* et j'en suis encore enchanté; c'est la plus belle terrasse du monde; — mais non, c'est un endroit céleste! oui, c'est un endroit divin. Vous sortez par une porte bâtie à l'antique qui représente un arc de triomphe, et vous voyez d'abord une place que le premier coup d'oeil ne peut saisir ensemble. Cette place du côté de la ville est entourée d'un treillage et de portes en fer supérieurement travaillées et dignes de l'attention du voyageur. Au milieu du Peyrou se voit la statue équestre en bronze de Louis XIV. La figure du roi et celle du cheval sont parfaitement bien faites, mais on regarde surtout la derniere comme un chef-d'oeuvre. A côté de cette statue il y a des boulingrins entourés de grillages de bois peints en verd et en blanc, et derriere, à une certaine distance, la superbe fontaine,

qui fournit d'eau toute la ville. Elle est composée d'un bassin assez large. Sa forme et sa situation embellissent infiniment le Peyrou. A droite et à gauche il y a de doubles escaliers d'une architecture superbe et dans le grand genre. Ces escaliers conduisent sur une terrasse qui est la plus élevée de tout le Peyrou et qui contient une petite maison bâtie à l'instar des temples romains et surtout des temples d'Apollon. Cette maison a huit portes qui sont toutes ouvertes, et dans le milieu il y a un bassin rond entouré d'un grillage de fer. Ce bassin jette son eau dans le grand bassin qui est en bas et au pied de ce temple. Derriere cette maison on découvre ce fameux aquéduc qui fournit de l'eau aux bassins et à toute la ville. Cet aquéduc est bâti à la romaine, mais par nos contemporains; c'est un chef-d'oeuvre d'architecture, car il est sans contredit au niveau des aquéducs romains, peut-être même surpasse-t-il plusieurs d'entr'eux. Il y a plus d'une lieue de longueur sans compter la distance où l'eau est conduite par de simples canaux à fleur de terre et sous terre. La hauteur de l'aquéduc diminue et croît naturellement suivant la situation du terrein. Tout proche du Peyrou il est d'une hauteur prodigieuse et plus élevé que la plus haute maison; dans ces environs il a une, deux, et quelquefois trois arches l'une sur l'autre suivant le terrain. Les premieres arches près de la terrasse frappent vraiment l'oeil de l'observateur, tant elles sont hautes, larges et hardiment bâties. Dans les secondes on peut

peut se promener comme dans une galerie. Elles sont fermées par une porte de fer qui, quelque forte et solide qu'elle soit, s'ouvre facilement à l'instant qu'on présente quelqu'argent au portier. A une lieue à-peu-près du Peyrou et en haut de l'aquéduc, il y a, dans une maison expressément et très ingénieusement bâtie, le petit réservoir et en même temps l'endroit où l'on nettoie de temps en temps les canaux de l'aquéduc. Au-dessous de ce temple, dont je vous ai déjà parlé, il y a le grand réservoir, et c'est ici où se fait la distribution de l'eau dans toute la ville. Il faut voir cela pour s'en faire une idée. J'en étois frappé au-delà de toute expression. C'est un chef-d'oeuvre d'architecture, d'hydraulique, le plus intéressant qu'on puisse s'imaginer. Retournons un peu sur nos pas, mon frere, pour voir ensemble ce que nous avons vu en détail. Ainsi avant d'entrer dans le Peyrou on admire l'architecture de la porte de la ville, ensuite l'art et le goût avec lesquels on a travaillé le treillage et les portes de fer du Peyrou; en y entrant on découvre d'abord cette superbe terrasse ensemble, et dans son milieu, entre les boulingrins, la statue équestre de Louis le grand; derriere ce chef-d'oeuvre le grand bassin, les superbes escaliers, le temple, l'aquéduc, des promenades superbes, des allées délicieuses, des jets d'eau toujours jaillissants; devant soi l'oeil se perd dans une contrée qui tantôt sauvage, tantôt cultivée et fertile offre mille variétés intéressantes. A droite une partie de la ville, des jar-

dins, des vignes, des champs entrecoupés par des milliers d'oliviers, de mûriers, de figuiers, et dans une certaine distance la vue des montagnes des Cévennes. La hauteur de ces montagnes, leur situation et leur forme font que cet endroit présente le plus beau coup d'oeil du monde. A gauche on découvre une autre partie de la ville et de ses fauxbourgs, surtout le quartier des casernes, qui est le plus régulier de toute la ville; on y découvre aussi de très jolies promenades, beaucoup de jardins, de prairies, beaucoup d'arbres fruitiers, la grande route de Toulouse et celle de Cette, les environs de Ricoulons, *) l'étang de Thau, la fameuse île de Maguelone, une quantité prodigieuse de maisons de campagne, de métairies, de cabanes de pêcheurs, le promontoire de Cette et sa fameuse montagne, et derriere toutes ces variétes charmantes — la pleine mer. O coup d'oeil ravissant! ta vue frappe, tes variétés éblouissent, intéressent et amusent

---

*) Charmante campagne appartenante à Mad. de Vassal, née de Pas de Beaulieu. Aux talens et aux connoissances perfectionnées par de fréquens voyages en Allemagne et en Angleterre, cette dame réunit tous les charmes de son sexe et tous les agrémens de la société. Les honnêtetés et les bontés dont elle m'a comblé durant mon séjour à Montpellier, ne s'effaceront jamais de mon souvenir; c'est une satisfaction bien douce pour mon coeur de pouvoir ici lui exprimer publiquement ma vive reconnoissance et l'assurer que je n'oublierai jamais Ricoulons, ni les bontés de sa maitresse.

tout à la fois; ton souvenir même anime l'ame, excite la gaiété la plus pure et nous attire vers le majestueux architecte de l'univers pour lui rendre nos hommages et nos actions de graces en jouissant avec reconnoissance et avec sagesse, mais de coeur et d'âme, de tous les biens et de tous les plaisirs dont il a comblé le genre humain!

Le Peyrou est une promenade publique et tous les jours ouvert. Tous les étrangers en sont enchantés, tous les connoisseurs sont d'accord qu'il est une des plus belles promenades et une des plus belles places publiques de l'Europe, où l'on jouit de l'air le plus pur et le plus salubre, ainsi que d'une des plus belles et des plus intéressantes vues du monde, et malgré cela le Peyrou est presque toujours désert; on n'y trouve que quelques bonnes avec leurs enfants ou des vieillards et d'autres personnes qui cherchent à dessein la solitude. Que pensez-vous donc, mon frere, du goût et des sentiments des habitants de Montpellier?

LETTRE XIX.

Montpellier.

Dans ma précédente lettre je vous ai parlé du Peyrou. Voici encore quelques petites observations qui ne seront peut-être pas déplacées. Le Peyrou est une terrasse très vaste et très élevée et à trois gradins, celui du temple y compris. Toutes ces terrasses sont murées et embellies par beaucoup d'architecture. Toutes ces élévations n'étant pas naturelles, mais le produit de l'art, c'est-à-dire, faites de terres rapportées, vous ne serez pas étonné, mon cher ami, si je vous dis, d'après des informations que j'ai prises avec certitude, que le Peyrou, tel qu'il est actuellement a couté des millions. Qui a donc payé cette somme prodigieuse? C'est la premiere question que j'ai faite à ce sujet à un ami parfaitement instruit des affaires de sa ville natale, et voici sa réponse: ce sont les états de Languedoc qui ont fait bâtir l'aquéduc et construire les terrasses, etc. et c'est la province entiere qui a été obligée de payer ces dépenses énormes et somptueuses. Quoi! répliquai-je, c'est la province entiere? Ainsi des villes éloignées qui n'ont nul rapport avec Montpellier, des milliers de bourgeois des autres villes et peut-être cent mille paysans qui jamais n'y vinrent, ni jamais y viendront, ainsi mille malheureux, mille familles indigentes, mille infortunés qui payoient des millions pour que la ville de

Montpellier eût une promenade grandement et fastueusement bâtie? Est-il possible que les états, qui devoient représenter la province, ayent donné leur consentement à une injustice si criante? Mon ami sourit en me disant qu'il voyoit bien que je ne connoissois pas encore les états de Languedoc; il ajouta que dans ces états *) les archevêques, les évêques de cette province et quelques-uns de la noblesse parloient despotiquement, et que les autres, surtout le tiers-état, écoutoient et obéissoient respectueusement. O mon ami, m'écriai-je, quels abus! D'après de tels désordres peut-on encore nier que la France avoit besoin d'une révolution? et peut-on hésiter un moment à accepter une constitution qui en anéantissant tous ces abus, respecte les droits naturels et sacrés de l'homme et du citoyen?

J'ai aussi oublié dans ma précédente lettre de vous dire que Maguelone a été jadis le siège de l'évêché de Montpellier. Il y a encore quelques ruines à voir; on prétend que cette ville a été considérable et qu'elle fut ensevelie par un tremblement de terre.

La montagne de Cette est fameuse à cause des Romains qui l'ont habitée, et très intéressante pour la botanique, car on y trouve, ainsi que sur les montagnes près de Montpellier, une quantité de simples

---

*) Les États de Languedoc étoient composés de 3 archevêques, de 20 évêques, d'autres ecclésiastiques, de quelques comtes et vicomtes, de 21 barons et du tiers-état.

et d'autres herbes rares et curieuses; les étudiants de Montpellier viennent bien souvent sur ces montagnes pour enrichir leurs connoissances botaniques. Tout proche de la ville de Montpellier on trouve des pierres pleines de vif-argent naturel. Il est étonnant qu'on n'en ait pas encore fait des recherches. Vraisemblablement et conformément aux observations de plusieurs naturalistes la ville est située sur de très-riches mines de vif-argent ou dans leur voisinage. On a dépensé des millions pour une promenade et l'on ne veut pas employer quelques centaines de louis à une entreprise qui rapporteroit peut-être des millions.

LETTRE XX.

Montpellier.

L'UNIVERSITÉ de Montpellier (surtout la faculté de médecine) est fameuse depuis des siècles. On prétend que des médecins Arabes, venus de l'Espagne pour s'établir dans cette ville y fonderent une école de médecine qu'on avoit changée en université dans le onzieme, et suivant d'autres, dans le douzieme siècle. Le fameux Rabelais a été professeur et même chancelier de cette université. On a conservé long-temps sa robe; mais en la regardant comme une espèce de relique, les étudiants et d'autres étrangers en ont successivement coupé de petits morceaux et l'ont par ce moyen consommée. La faculté de médecine, en

général peu délicate sur les affaires de conscience, a su facilement y remédier en contrefaisant la vieille robe, et en assûrant que la contrefaction étoit l'original. Les gens bornés regardent cette copie avec admiration et vénération, et les gens d'esprit comme une preuve réitérée du charlatanisme de la sublime faculté.

Les promotions et les exercices publics des jeunes docteurs sont de vraies arlequinades. J'en ai vu plusieurs et chacune m'a autant amusé qu'un *opera buffa*; Peu contents de mêler le françois avec le latin de la maniere la plus plaisante et de crier comme des Ogres, ils font des gestes, des grimaces, un tapage inconcevable, et pour completer cette farce on décore le jeune docteur de cette fausse robe de Rabelais. Je n'ai jamais vu une cérémonie académique aussi ridicule que celle-ci; on croit être à une mascarade, ou à l'opéra bouffon, ou aux petites maisons.

La réputation de la faculté de médecine de Montpellier a infiniment perdu; on peut la comparer à une vieille coquette qui a encore les beaux restes de sa jeunesse, mais qui malgré toutes les ressources de l'art, malgré le rouge et le blanc, malgré les ruses qu'elle emploie pour cacher les rides de son visage et pour se procurer des charmes qu'elle ne posséde plus, montre au premier coup d'oeil ses défauts et ses foiblesses. Des vieillards qui l'ont vue dans sa jeunesse et qui s'en sont éloignés, parlent encore de cette beauté, tandis que la jeunesse et tous ceux qui

sont proche d'elle, se moquent et de sa pitoyable situation et surtout de sa vanité et des prétentions qu'elle ne cesse de faire.

Quoique Montpellier fourmille de médecins, je n'en ai trouvé qu'un seul qui mérite le nom de célèbre. Mr. Fouguet a beaucoup de connoissances et beaucoup de littérature; il sait parfaitement bien tout ce qui se passe à l'égard de la médecine en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, etc. etc.; il m'a nommé presque tous les fameux médecins de notre patrie, et il y a ajouté les systêmes, les découvertes ou les livres classiques, par lesquels ils se sont signalés; ensuite il m'a parlé comme connoisseur de nos principales sources et bains minéraux; j'en fus étonné. Mr. Fouguet parle peu, mais pense beaucoup, au-lieu que plusieurs autres médecins font tout-à-fait le contraire. On en trouve bon nombre parmi ceux de Montpellier qui ne sont que des charlatans ou des ignorants, et Mr. *******, réunissant le charlatanisme, l'ignorance, la lésine et la duperie, est leur digne coryphée. Il ne regarde la médecine que comme un excellent moyen d'amasser beaucoup d'argent, cette idole de son coeur. L'humanité, l'amour du bien public et la vertu le touchent bien moins que ce métal sonnant. Se jouant en secret de la santé, de la vie même des malades, il accepte avec respect, avec une avidité dévorante, le prix de sa fourberie. Je n'ai jamais vu d'homme parlant plus des sentiments d'honneur et s'en écartant avec aussi peu de scrupule que

lui. Ne pensez pas que j'en parle après des oui-dire, j'ai été dans le cas de l'observer moi-même, et voici comment. Un jeune officier, à-peu-près de mon âge, natif de Toulouse, avoit eu le malheur de tomber entre ses mains. J'avois fait à Besançon la conoissance de ce jeune homme instruit, bien élevé: l'ayant renouvellée à Montpellier, je me crus obligé de contribuer de tout mon pouvoir à soulager sa situation ennuyante. J'ai donc été à portée d'apprécier le docteur en question. D'abord et pour en imposer, il a débuté par les drogues les plus absurdes et même jugées dangereuses par une consultation de médecins, que mon ami a fait faire sur son traitement; après avoir empiré la maladie par ses médicamens contraires, il a eu la ruse, l'infamie, de la tirer en longueur, au point d'énerver la constitution robuste, de ruiner presqu'entièrement la santé de ce jeune homme. Connoissant mon caractére, ma façon de penser, sachant que j'ai toujours été l'ennemi juré de la duplicité, vous jugez quelle est mon indignation et de quelle horreur me pénètre la seule idée de ce charlatan. Ce qui paroît inconcevable c'est qu'étant connu pour un sujet méprisable, il ait entrée dans plusieurs des premieres maisons de Montpellier; mais il est à observer, que dans ces maisons l'on fait venir un autre médecin dès qu'il y a quelque malade, et que dans d'autres de ces premieres maisons l'opulence n'est pas en état de cacher que le maître et la maîtresse sont extrêmement bornés, et voilà précisément ce qu'il faut pour un imposteur.

Les autres facultés de l'université de Montpellier sont comme toutes les autres de la France, c'est-à-dire, elles sont un mélange bizarre d'érudition et d'ignorance, de lumieres et de préjugés, de sagesse et de bêtise. La partie éclairée et intégre attend avec impatience un changement total des universités et des écoles par le nouveau plan d'éducation que l'assemblée nationale a promis de donner pour tout le royaume.

A côté du Peyrou et plus bas, il y a le jardin du roi. C'est aussi une promenade publique qui ne veut pas dire grand' chose; la société qu'on y trouve ordinairement est très équivoque. Les beautés de la rue des Etuves *) s'y amusent souvent ou à tromper ou à être trompées. A côté du jardin du roi il y a le fameux *jardin botanique.* La situation et le climat doux de cette ville contribuent beaucoup à sa réputation. Mr. *Gouant*, tout à la fois digne rival et ami intime du grand Linné, en est le directeur. Il seroit difficile de décider, si ce fameux jardin fait honneur à son fameux directeur, ou si ce célèbre botaniste fait honneur à son célèbre jardin botanique. Quant à moi, je crois et j'admire l'un et l'autre.

*) La rue des étuves est pour Montpellier ce que sont pour Paris la rue St. Honoré et le palais royal; pour Berlin la Bärenstrasse, Letztestrasse, französische Strasse, das Waidendam, et pour Francfort sur le Mein die Bockenheimer Strasse ou Bornheim.

LETTRE XXI.

Montpellier.

Si vous avez lu, mon frere, les quatre discours prononcés dans l'église des Pénitents Blancs, ou l'excellent ouvrage sur l'organisation civile du clergé, où il est démontré jusqu'à l'évidence et prouvé par le droit canonique; par l'histoire de l'église et par des principes fondés sur la philosophie et sur la religion même, que l'assemblée nationale a le droit de faire dans l'état civil du clergé autant de changements que bon lui semble, ou si vous avez entendu parler de l'effet que ces pièces, surtout la derniere, ont produit dans l'assemblée nationale, dans tout Paris, comme dans toute la France, et si enfin les papiers publics, surtout le Moniteur ou l'assemblée nationale permanente, ou les procès-verbaux, vous ont instruit que l'assemblée nationale, en approuvant entièrement les principes de ces pièces, en a témoigné sa parfaite satisfaction dans les termes les plus flatteurs, les plus honorables et les plus glorieux pour l'auteur; si tout cela vous est connu, félicitez-moi de ce que j'ai non seulement fait la connoissance de l'auteur; mais de ce qu'il est mon ami et même mon ami intime et sincere. C'est Mr. l'abbé *Leger* qui a composé ces excellents ouvrages. Son esprit éclairé, ses profondes connoissances, l'aménité de son caractere, la noblesse de son ame, sa conversation intéressante et

agréable, en un mot, toutes les belles qualités qu'il possede, lui ont attiré l'estime et la considération générale. Il fait sans contredit honneur à Montpellier, et il est chéri de tous les bons patriotes de cette ville. Sa connoissance et l'amitié dont il m'a honoré sont des objets infiniment intéressants pour moi. Mon coeur en est enchanté. Je n'oublierai jamais les jours délicieux que j'ai passé dans son intéréssante société, ni les bontés dont il m'a comblé, ni la liaison la plus intime que nous avons contractée réciproquement et affermie par le serment d'une amitié et d'un attachement inviolable.

LETTRE XXII.

Montpellier.

La France en général, et particulièrement ses provinces méridionales sont infiniment riches en *vin* de toutes espèces, différens par la couleur et le goût. Les vins ordinaires du Languedoc sont rouges, épais, astringents, forts et capiteux. Les habitans de Montpellier ne vouloient absolument pas que j'attribuasse ces dernieres qualités aux vins de leur cru; mais je leur ai toujours répondu que tout étant relatif dans ce monde, les vins du Languedoc pouvoient être moins épais, moins astringents, moins capiteux que les vins de la Provence ou les vins du Rhône, mais qu'ils pouvoient très bien avoir toutes ces qualités re-

lativement aux vins de la Franconie, à ceux du Necker, de l'Alsace et même ceux de la Bourgogne, etc. Le plus fameux vin ordinaire de cette contrée est celui de St. George. Cette province produit beaucoup de vins muscats; les plus célèbres sont ceux de Frontignan et de Lunel. Le premier est plus fort et plus aromatique, au lieu que le second est plus doux. Quelle différence entre les vins muscats que l'on boit chez nous et ceux que l'on boit dans ce pays-ci! Je suis à présent bien convaincu que les premiers sont frelatés, tandis qu'ils sont ici purs comme l'or, et délicieux comme un vrai nectar. Le vin en général est dans ce pays-ci à très bon marché; une bouteille du meilleur muscat de Lunel ou de Frontignan coute tout au plus 20 à 24 sols; pour 2, 3 ou 4 sols vous avez une bouteille de vin ordinaire et malgré cela excellent. Le vin est si commun ici qu'on en brûle une grande partie et qu'on en fait toutes sortes de liqueurs; la plus commune est l'eau de vie ou l'esprit de vin tout naturel et sans aucun mêlange. Toutes les eaux de vie connues dans l'Allemagne septentrionale sous le nom de *Franz-brandwein* sont presque généralement fabriquées en Languedoc.

La maniere de cultiver et de travailler ici les vignes est bien simple et infiniment plus commode que chez nous. Le pays étant tout plat, les vignes sont par conséquent aussi dans cette situation. Les ceps n'étant pas attachés à des échalas et n'étant jamais couverts en hiver, ils atteignent d'autant plus vîte

une grandeur et une épaisseur considérables qu'on ne les taille pas comme chez nous, c'est-à-dire, qu'on leur laisse plus de bois, et ils ont par conséquant plus de sarments que ceux de notre patrie. Je puis parfaitement comparer une vigne de ce pays-ci à un champ couvert de cette espèce de pommes de terre que nous appellons *Américaines*; celles-ci atteignent à peu près la même hauteur; les feuilles les plus proches de la racine et quelquefois la tige, au moins en partie, rampent de la même façon sur la terre, et la verdure couvre le champ à peu près de la même maniere que les vignes dans cette contrée du Languedoc. On y trouve beaucoup de figuiers et d'oliviers, quelquefois aussi des mûriers. Vous seriez étonné, mon frere, de voir le peu de soin que les vignerons se donnent ici en comparaison des nôtres. On y voit des vignes qui ont l'air d'une prairie, tant il y a d'herbes de toute espèce. Les Languedociens prétendent que ces herbes rafraichissent et humectent les ceps. Rien ne me paroît plus ridicule et plus absurde que ce préjugé. Il est certain que les mauvaises herbes attirent de la terre une quantité de parties nutritives et humectantes, essentielles pour préparer la seve. Comment peut-on donc s'imaginer un effet diamétralement opposé à la nature? Les racines et les ceps même sont suffisamment recouverts par les feuilles, et conséquemment à l'abri des ardeurs du soleil. Au commencement du mois d'Août il y a déjà des raisins mûrs et mangeables; vers la fin du même mois ils le sont tous:

au mois de Septembre ils sont délicieux et doux comme du sucre. Ce n'est que dans le mois d'Octobre qu'on fait la vendange. Après donc la parfaite maturité les raisins sont encore distillés pendant deux à trois mois par le soleil ardent d'un climat chaud; voilà la cause du feu et de l'esprit aromatique des vins de ce pays-ci. Les vins de Languedoc ne se conservent pas long-temps, après quatre à cinq ans ils perdent considérablement. Il y a beaucoup de personnes qui prétendent que ce grand défaut n'est fondé que sur la maniere de faire le vin, d'autres loin d'en convenir la défendent hautement. Je ne déciderai pas qui a tort ou raison; vous en jugerez vous même.

Maniere de faire le vin en Languedoc.

L'on dégrape les raisins, on les foule avec les pieds avant de les mettre dans la cuve; ils y restent plus ou moins de jours suivant le temps plus ou moins chaud. L'on connoît que le vin est prêt à tirer lorsque le marc que la fermentation fait monter, commence à descendre. Alors on le met en tonneau, ensuite on presse le marc, et le vin qui en sort est plus couvert et plus chargé de tartre que celui qui sort de la cuve, il faut le mettre en particulier.

A Côte-Rotie, en Lyonnois, on mêle le vin du pressoir avec celui de la cuve, et cela pour lui don-

ner un peu de liqueur, mais l'on ne dégrape pas les raisins, on les foule avec la main à la vigne.

Le commerce de Montpellier et de ses environs consiste principalement en vin, en eau de vie, et en verd de gris. Ce dernier étant renommé comme le meilleur de toute la France et faisant, comme je viens de dire, un objet de commerce très considérable, j'imagine qu'une petite description de la maniere de le faire dans ce pays-ci ne vous sera pas désagréable. La voici telle que je l'ai reçue d'un ami qui en est parfaitement informé.

1°. *Préparation du marc de raisin dans les tonneaux.*

A la sortie du pressoir on le met dans le tonneau, on le presse bien fort, on bouche le tonneau de maniere que l'air ne puisse point y pénétrer ; on ne peut se servir de ce marc que deux mois après. Pour cela on en met à moitié dans les urnes, on les couvre d'une natte de jonc ou de paille, on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit bien préparé, c'est-à-dire, qu'il faut qu'il s'échauffe de lui-même, que cette chaleur tombe et qu'il soit redevenu froid; on s'en sert alors.

2°. *Préparation du cuivre.*

On fait couper les plaques de cuivre en lames d'à peu près trois pouces de large sur cinq à six de long; on les fait ensuite battre, après on les trempe dans

dans l'eau, on les place sur une table avec une couche de verd de gris et une autre couche de verd de gris l'une sur l'autre; on les laisse ainsi trois à quatre jours; après on les racle, on les met ensuite dans un chauffoir (étuve); lorsqu'elles sont bien séches et un peu chaudes, on les met dans l'urne (si le marc est prèt) avec une couche de l'un et de l'autre, en commençant par le marc. On les laisse en les examinant de temps en temps pour voir si elles prennent la couleur de verd de gris, ou si elles rougissent ou blanchissent; dans ces deux derniers cas il faut découvrir l'urne. Après huit à dix jours il faut les sortir de l'urne en les nettoyant du marc et les mettant par paquet l'une sur l'autre horizontalement; on les laisse trois jours, on les trémpe ensuite dans l'eau et on les pose obliquement; on les laisse là huit jours dans un coin de la cave; on les trempe de nouveau, on les pose du côté opposé, toujours obliquement; on fait cette opération quatre fois, à la cinquieme on les racle et on conserve le verd de gris dans des sacs de toile.

La soie fait sans contredit une des plus considérables richesses des provinces méridionales de la France. L'éducation des vers à soie est donc de la plus grande importance pour ce pays. La soie sert tout à la fois au luxe, aux agréments, aux besoins et à l'utilité. Pénétrés de cette vérité les gouvernements les plus éclairés favorisent cette branche de l'économie et de l'industrie nationale. La Prusse y a

déjà fait des prodiges et le grand *Hertzberg*, toujours occupé de vues utiles, s'est aussi immortalisé par son zèle patriotique et par les sacrifices qu'il a fait pour encourager et perfectionner la plantation des mûriers, l'éducation des vers à soie et la fabrication de la soie. Voilà qui prouve assûrément bien l'importance de cette branche de culture et de commerce, et je n'hésite pas un moment à vous donner communication de quelques observations sur la maniere d'élever les vers à soie en Languedoc et surtout dans les environs de Montpellier, de Nismes, d'Uzès, etc. etc. Le prix essentiel de ces observations consiste en ce qu'elles ne contiennent pas des raisonnements théoriqnes, mais de pure pratique; cet ami qui les a faites et qui me les a données, habite cette province, et s'est appliqué depuis long-temps à cette branche de l'économie et de l'industrie de son pays, et y a parfaitement réussi, car il est maintenant un des meilleurs connoisseurs.

Maniere d'élever les vers à soie.

L'on fait éclorre les oeufs à la chaleur naturelle en commençant dès que la feuille pousse ses premiers bourgeons. Il faut mettre les oeufs entre deux linges dans la paillasse du lit du côté de la tête et l'avancer petit-à-petit dans le milieu du lit. Quand on les échauffe trop, ils se gâtent. Vers la fin on peut les mettre entre les matelas et y tenir un homme couché qui ne prenne pas de tabac, car cette odeur les tue.

Il faut prendre garde de ne pas les mettre dans des lits de plumes. Quand ils commencent à éclorre l'on met une feuille de papier percée et du feuillage par-dessus; alors les vers montent sur la feuille de papier que l'on ôte, on en met d'autres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'insectes.

Dans leur enfance on coupe la feuille tendre et naissante en petits morceaux, on les nourrit ainsi pendant quelques jours. On les tient dans de petits appartements, où l'on entretient une douce chaleur indiquée par le thermomêtre. Il faut nécessairement un peu de feu dans l'appartement et en mettre plus lorsque le froid augmente.

L'on tient les portes bien fermées, les fenêtres bien calfeutrées pour que le vent du nord n'entre pas; l'on met des couvertes de laine derriere la porte pour qu'en l'ouvrant l'air n'entre pas trop promptement; il faut aussi les tenir couverts d'un grand drap qui forme un espèce de buffet.

Les vers à soie subissent quatre métamorphoses, que l'on appelle vulgairement maladie; pendant ce temps ils demeurent ensevelis dans le jas, c'est-à-dire, dans leur fumier. Quand ils se reveillent, on les change et on enleve l'espèce de litiere qui se forme sous eux; la propreté, la bonne odeur, comme celle du thim en petite quantité, sont indispensables. Les bergeries où couchent les moutons, les maisons neuves qui ne sont pas voutées, sont des endroits très favorables pour les faire monter. Plusieurs tables les

unes sur les autres, distantes d'environ vingt pouces, leur servent de repaire. Quand on voit qu'ils veulent monter, ce qui arrive sept à huit jours après leur quatrieme maladie, pendant quel temps ils mangent beaucoup, lors donc qu'ils veulent monter, l'on construit dans l'intervalle qui sépare les tables des petites cabanes larges par le bas d'environ un pied. Elles se font avec de la bruyere, espèce de petit arbrisseau. Huit jours après que les vers sont tous montés, l'on peut ôter les cocons de la bruyere. La feuille qui leur sert de nourriture doit s'amasser en temps sec et même ne pas la leur donner dès qu'on vient de l'amasser, il faut l'étendre dans un appartement au rez-de-chaussée pendant sept à huit heures, suivant qu'elle est plus ou moins humide ou échauffée, car ces deux états sont également contraires.

*Observations sur les oeufs *) des vers à soie.*

Il faut les laver dans de l'eau où l'on peut mettre un quart de vin rouge; ceux qui surnagent ne valent rien; on peut les laisser tremper une heure, après quoi on les fait sécher à l'ombre; cette précaution est essentielle.

---

*) Nommés *Graine* en Provence et en Languedoc.

LETTRE XXIII.

Montpellier.

Les clubs ou sociétés des amis de la constitution et de l'égalité ont infiniment d'influence sur la nouvelle constitution, parce qu'ils propagent l'esprit public, qu'ils réunissent et multiplient les amis de la liberté. Les réprésentans de la nation ont donné le premier exemple de ces associations patriotiques dans le dessein de ne faire d'un peuple immense qu'une société animée des mêmes sentimens et concourant au même but par les mêmes moyens. Il s'en est formé dans toutes les grandes villes, et je ne puis me refuser à vous les faire connoître en vous exposant le réglement suivant fait pour le club de cette ville.

RÉGLEMENS.

TITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

Le club prendra le nom de société des amis de la constitution et de l'égalité.

ART. II.

La déclaration des droits de l'homme et les articles de la constitution seront honorablement placés dans toutes les salles occupées par la société.

ART. III.

Chaque membre, le jour de sa réception, sera tenu de prêter entre les mains du président et en présence de l'assemblée le serment civique.

ART. IV.

Par une application des principes d'égalité que professe le club, on n'y distinguera personne par son titre ou par sa profession; chacun des membres y sera dénommé par le nom appellatif sous lequel il est connu dans le monde, et s'il se trouvoit des associés dont les noms fussent exactement semblables, on les distingueroit simplement par leurs noms de baptême.

TITRE II.

Police du club.

ARTICLE PREMIER.

Le club sera ouvert à tous les associés depuis six heures du matin en mai, juin, juillet et août; depuis sept heures en mars, avril, septembre et octobre; depuis huit heures dans les quatre autres mois jusqu'à onze heures du soir, passé laquelle heure il démeurera fermé.

ART. II.

Le feu sera allumé depuis le premier novembre jusqu'au premier avril, la société se reposant sur son comité économique du soin de faire allumer le feu dans d'autres temps si la saison l'exige.

ART. III.

Les papiers publics seront à la disposition de MM. les associés pendant que le club sera ouvert ; mais ils ne pourront les emporter.

ART. IV.

Le secrétaire soldé aura soin de recueillir les papiers publics et de les mettre en ordre.

ART. V.

Tous les jeux et les repas, sous quelque prétexte que ce puisse être, sont bannis du club.

ART. VI.

Dans les séances de tous les jours l'assemblée pourra se former et établir une discussion réglée.

ART. VII.

L'on ne pourra jamais établir des discussions dans les salles déstinées à la lecture.

ART. VIII.

Dans l'état ordinaire il ne pourra y avoir délibération qu'un jour de la semaine, et ce jour fixe pour chaque semaine sera indiqué par l'assemblée générale du club.

ART. IX.

Les séances de délibérations seront présidées par un président élu.

ART. X.

Il sera nommé à la premiere élection quatre secrétaires.

ART. XI.

Il sera formé un comité de correspondance composé de douze membres, non compris les quatre secrétaires qui en seront membres de droit.

TITRE III.

Mode des élections.

ARTICLE PREMIER.

Toutes les élections se feront par scrutin individuel ou de liste simple.

ART. II.

Dans toute élection, lorsqu'il se rencontrera entre plusieurs membres égalité de suffrages, l'élection sera déterminée en faveur du plus ancien d'âge.

ART. III.

Le président sera nommé pour un mois à la pluralité absolue des suffrages. L'élection sera nécessairement consommée au second scrutin, ce scrutin ne pouvant avoir pour objet que les deux membres qui auront réuni le plus de suffrages au premier.

ART. IV.

Les quatre secrétaires seront nommés à la pluralité relative des suffrages. Deux de ces secrétaires désignés par le sort quitteront leurs fonctions au bout d'un mois, et de mois en mois l'on remplacera les deux plus anciens; en sorte que, hors deux des secrétaires choisis à la premiere élection, tous les autres restent deux mois en place.

ART. V.

Le président et les secrétaires ne pourront jamais être continués, mais ils pourront être réélus après un intervalle égal à celui pendant lequel ils auront été en fonctions.

ART. VI.

Tous les comités seront nommés à la pluralité relative des suffrages.

ART. VII.

Tous les trois mois on remplacera par une nouvelle élection la moitié des membres du comité de correspondance.

TITRE IV.

Fonctions des officiers.

ARTICLE PREMIER.

Le président jouira de toutes les prérogatives du président dans les assemblées délibérantes. Il ramenera les individus à l'ordre; il réglera l'ordre pour parler, en accordant toujours la parole à celui qui l'aura demandée le premier; il posera les questions; il se bornera à les présenter sans faire aucune réflexion et sans laisser préjuger son avis qu'il donnera toujours le dernier.

ART. II.

En cas d'absence du président élu, il sera remplacé par le dernier exprésident présent à l'assemblée et, s'il ne s'y en trouvoit aucun, par le plus ancien d'âge.

ART. III.

Si dans l'intervalle d'une séance ordinaire de délibération à l'autre, douze membres demandent par écrit au président une séance extraordinaire de délibération, il ne pourra refuser de la convoquer.

ART. IV.

Les secrétaires compteront les voix, rédigeront le procès-verbal et dirigeront le secrétaire soldé.

ART. V.

Toutes les délibérations du club seront signés par le président et les secrétaires.

TITRE V.

ARTICLE PREMIER.

Chaque séance commencera par la lecture du procès-verbal de la séance précédente.

ART. II.

Les procès-verbaux seront rédigés par forme d'arrêté et ne contiendront que les résultats des delibérations.

ART. III.

Le caractère des hommes libres repoussant non-seulement l'adulation, mais même tout ce qui y ressemble, l'assemblée du club s'interdit les harangues de compliment introduites par les anciens usages.

ART. IV.

Pendant les délibérations de l'assemblée toutes marques d'approbation ou d'improbation sont défendues.

TITRE VI.

Discipline intérieure du club.

Si quelqu'un venoit à s'écarter du respect dû à l'assemblée, il y seroit statué selon l'exigence du cas.

TITRE VII.

Règles pour l'admission au club.

ARTICLE PREMIER.

L'égalité étant le principe fondamental du club, les citoyens de tous les états pourront y être admis, excepté ceux qui sont dans un état actuel de serviteurs à gages dans le sens fixé par les décrets de l'assemblée nationale, et l'âge nécessaire pour être reçu est fixé par le présent règlement à vingt ans accomplis.

ART. II.

Il sera nommé une commission de douze personnes chargées de tout ce qui peut concerner le cérémonial, de l'admission des nouveaux membres et de l'admission des étrangers, ainsi qu'il sera expliqué ci-après.

ART. III.

Tout membre du club qui y conduira un étranger, inscrira le nom de l'étranger et le sien sur un registre destiné à cet objet avec la date du jour de sa présentation.

ART. IV.

L'étranger pourra entrer pendant un mois, au bout duquel il sera obligé de s'abonner pour un semestre

en remplissant les formalités ci-après fixées pour cette admission.

ART. V.

Tout étranger qui désirera s'abonner ne pourra être admis qu'après avoir été présenté par un membre du club à MM. les commissaires et agréé par quatre d'entre eux au moins.

ART. VI.

Ces quatre commissaires inscriront l'admission de l'étranger pour six mois seulement sur le même registre sus-énoncé. Ils signèront ainsi que le membre du club qui aura fait la présentation.

ART. VII.

L'admission ne sera que pour un seul semestre, qui commencera le premier jour du mois qui suivra celui dans lequel l'étranger sera admis, et s'il désire renouveler le semestre il sera obligé de renouveler les formalités de l'admission.

ART. VIII.

Les étrangers n'auront d'autre titre pour leur entrée au club que la représentation de la quittance que M. le trésorier est autorisé à leur fournir pour chaque semestre.

TITRE VIII.

Finances du club.

ARTICLE PREMIER.

Toutes les affaires économiques du club seront réglées par un comité composé de douze personnes.

ART. II.

Le club nommera un trésorier, et son élection se fera en la même forme que celle du président.

ART. III.

Le trésorier sera de droit membre du comité économique.

ART. IV.

Le comité et le trésorier seront renouvelés toutes les années.

ART. V.

Le comité économique sera autorisé à acquitter, sans délibération ultérieure, toutes les dépenses ordinaires et prévues, mais il ne pourra être fait aucune dépense extraordinaire qu'elle n'ait été déliberée par la société, le comité économique demeurant cependant le maître d'appliquer, sans délibération, vingt-quatre livres par mois aux petits fraix imprévus et nécessaires.

ART. VI.

Dans aucun cas l'assemblée générale ne pourra délibérer de dépense sans le consentement du comité économique.

ART. VII.

Tous les comptes seront publics, et en conséquence à la fin de l'année de gestion, il sera nommé six commissaires auxquels le comité économique et le trésorier rendront compte de leur gestion. Ces commissaires en feront leur rapport à l'assemblée générale, après, néanmoins, que chaque membre aura pu

prendre connoissance du compte par le dépôt qui en sera fait au secrétariat, et dont on sera averti quinzaine avant le rapport par annonces sur les portes des salles.

TITRE IX.

Publicité des règlemens.

Les règlemens seront imprimés et affichés dans toutes les salles de la société et il en sera distribué un exemplaire à chacun de ses membres.

Tous les associés sont spécialement invités de faire parvenir promptement au secrétaire soldé un extrait des nouvelles ou détails politiques qu'ils sont dans le cas de recevoir par leurs correspondances particulières.

LETTRE XXIV.

Montpellier.

O peuples heureux dont le sang leger et l'aimable gaiété ne s'alterent pas même dans des temps orageux, dans les crises des troubles populaires! Depuis quelques jours cette ville est menacée d'une effervescence publique qui seroit d'autant plus à craindre que les têtes sont échauffées au dernier point. Cela n'a pas empêché qu'on ne vendît ce matin un plan fort singulier de la formation d'une armée d'Amazones françoises. Dans toutes les places et dans toutes les rues

on voyoit des personnes qui en lisoient les articles en criant comme des fous et faisant mille gestes comiques. On les écoutoit, on en rioit, on en plaisantoit, on finissoit par en acheter, et la gaiété faisoit oublier le mécontentement général. Je vais vous communiquer ce plan dans l'espoir qu'il vous divertira ou qu'il vous fera au moins réfléchir sur le caractere d'une nation qu'une simple plaisanterie peut étourdir toute la journée sur des troubles populaires.

L'UNIFORME DES DAMES,

OU

LES AMAZONES MODERNES

des principales villes de la France.

COMPOSITION d'une Armée formidable d'Amazones Françoises, leur uniforme et armure.

LA révolution surprenante qui a rendu la liberté à la France, fera l'étonnement des races futures; mais si les vaillans François se sont couverts de gloire par leurs fameux exploits, combien les aimables Françoises ne doivent-elles pas être humiliées de n'y avoir eu aucune part! Les caustiques sévères diront, sans doute, le sexe pouvoit-il travailler à la liberté publique, lui qui, tyran et despote, n'est occupé qu'à

forger des chaînes pour en charger ses esclaves? Sexe divin! Sexe charmant! Sexe adorable! faites taire ces perfides; armez-vous d'un noble courage, que ces coups d'oeil si dangereux aux amans, soient mortels aux ennemis de la patrie; que vos jolies menottes blanches, au lieu de minauder avec l'éventail, s'exercent à manier la lance et l'épée.»

Comment vous ne vous réveillez pas au bruit des tambours, des clairons, fifres, cymbales et haut-bois. Toute la France est sous les armes et même les enfans, et vous restez à votre toilette. Que l'amour de la patrie vous chatouille; souffrirez-vous, en donnant des soldats, de ne pas partager leur gloire?

L'histoire fourmille des traits héroïques de votre sexe. La belle Judith, si saintement perfide, a délivré Bethulie. Armide, Clorinde et Herminie ont retardé la délivrance de Jérusalem. Angélique et Marphise ont semé la discorde dans l'armée de Charlemagne. La fameuse Bradamante, la Mede, soeur de Renaud, cousine de Rolland, gouvernante de Montauban, épouse du magnanime Roger, a fait mordre la poussière à mille Maures, et a battu en champs clos mille Paladins. Despine, Chimène et tant d'autres, ont donné des fers aux plus vaillans héros. Jeanne d'Arc a sauvé la France de la fureur anglicane; dans notre siècle, Marie-Thérèse a gagné des batailles à la tête de ses braves Hongrois, et coiffé son mari de la couronne impériale. L'impératrice de toutes les Russies, remporte des victoires sur les Turcs, dans son palais, et

et sans sortir de Pétersbourg. La chevalière d'Eon a mérité, et dans les armées, et dans le cabinet, comme négociateur habile et politique, des lauriers immortels. Suivez ces fameux exemples, et celui de ces braves Amazones, sous le commandement de Thalestris, qui ont fait trembler pendant si long-temps leurs voisins. Tout doit être armé pour assurer le repos de l'état, et garantir à jamais cette *liberté* si précieuse, perdue depuis tant de siècles, et qui a coûté tant de sang, d'alarmes et de peines à recouvrer. Il faut donc, sexe charmant, si accoutumé aux conquêtes, que vous donniez des preuves de votre valeur invincible. Faites retentir l'écho, de la trompette de la renommée. Que les tuileries, le palais royal, le Luxembourg; le jardin public et les allées de Tourny, à Bordeaux; la place royale, à Toulouse; la place du Pérou, à Montpellier; les arènes à Nîmes; les allées de Meilhan, à Marseille; la place de Bellecour, à Lyon, etc. etc. qui ont été jusqu'à présent les champs de Cythère, soient désormais vos champs de Mars: établissez-y vos intéressantes assemblées: composez vos régimens, distinguez vos uniformes; ils n'ôteront rien à vos charmes brillans, ils leur donneront un nouveau lustre.

La colonelle générale ne doit passer l'âge de vingt à vingt-deux ans, et commandera l'armée à cheval; il doit être Isabelle à crains noirs et grande queue; la housse et les paremens des pistolets, de velour bleu-de-ciel, brodés argent et rose; le reste de l'état-major

et de l'armée doit avoir à peu-près le même âge; il faut que vos glorieuses Amazones soient, autant que faire se pourra, libres, ou du moins, que leurs maris ou amans, ne soient ni jaloux, ni fastidieux.

Les places de sergentes et caporales seront données à celles qui ont la trentaine, et jusqu'à trente-cinq ans; celles au-dessus seront exemptes de service, mais elles ne seront pas moins enrôlées jusqu'à l'âge de cinquante, parce qu'elles sont très-bonnes pour le conseil.

On n'exigera pas à l'enrôlement, des extraits baptistaires; et on prendra pour véridique, l'aveu qu'une Amazone fera de n'avoir que vingt-deux ans, quand elle approcheroit de la trentaine; de vingt-cinq, en ayant quarante; de trente an ayant quarante-cinq; et de quarante-cinq, en ayant soixante; cette facilité mettra beaucoup de femmes en état de servir, dans le temps même qu'elles n'oseroient plus y prétendre.

Les recrues seront admises depuis douze jusqu'à quinze ans; les sergentes et les caporales les instruiront du service et du prompt maniement des armes.

IDÉE DE L'UNIFORME.

Pour ne pas surcharger, Mesdames, vos têtes légères, je me trompe, je veux dire enchanteresses, d'une armure trop pesante, vous vous ferez des casques en carcasse, comme vous faites construire ces bonnets élégans qui menacent le ciel; vous les ferez

recouvrir d'une gaze bleu et azuré, qui imitera parfaitement l'acier poli; ou jonquille et or, pour imiter le cuivre doré. Ce casque aura la visière que vous pourrez baisser lorsque vous appercevrez un créancier, ou un amant importun, ou un amant incommode; par ce moyen, vous y passerez devant leurs barbes, sans être reconnues. Vous placerez vos plumes de trois couleurs du côté gauche du casque, qui doit pencher galamment sur l'oreille. Chaque compagnie variera les plumes à son gré; et elles pourront, à ce sujet, donner leur confiance au génie inventif et délicat des marchandes de modes.

L'habit à la taille, bien étoffé, pour faire ressortir les hanches, sera de gaze rose tendre et argent, ou bleu-de-ciel, verd de pommé, lilà et paille; le corset et le jupon de gaze blanche; la manche de même étoffe, retroussée par un noeud élégant, en forme d'épaulette, sur les deux épaules; le têton gauche découvert, comme toute bonne Amazone doit avoir, et particulièrement pour réformer l'abus de ces mouchoirs imposteurs qui dérobent les charmes cachés, ou qui en supposent d'admirables; et lorsqu'il n'en existe qu'à peine la trace. Mais comme la classe à qui la nature n'en a pas fourni un suffisant volume pour figurer décemment dans l'armée, est très-considérable, on espère qu'il y aura des esprits assez ingénieux pour en établir une manufacture royale, et enrichir la France d'une nouvelle branche d'industrie et de commerce.

La ceinture sera à la grecque, à laquelle pendra à gauche un joli petit sabre élégant, à manche doré ou d'argent, suivant l'uniforme. C'est à Messieurs les fourbisseurs à donner à cet égard essor à leur génie. Les bas qui doivent monter en guise de culottes jusqu'à la ceinture, seront couleur de chair, et auront les doigts des pieds distingués comme les gants, pour donner à cette innocente supercherie tout l'air de la réalité. Un cothurne à l'ancienne sera la chaussure d'uniforme; les talons suivant la couleur de l'habit, mais les liasses et noeuds à mi-jambe, tous de la même couleur.

Les épaules seront ornées d'un carquois et d'un arc soutenus par deux bandoulières en ruban, et le bras gauche garni d'un bouclier très-léger, pouvant servir de parasol dans l'occasion, en y visant une flèche du carquois; le bouclier sera varié suivant l'uniforme, et aura pour devise: *Liberté et tendresse.* Les drapeaux porteront la même devise avec un coeur percé de plusieurs traits. L'armée amazone sera le centre de la grande armée; elle sera précédée par les volontaires masculins, qui feront l'avant-et l'arrière-garde. En cas de bataille, le centre, armé de ses lances, en arrêt sur le bras gauche, avancera, rompra les cohortes ennemies, et les fera toutes, sans exception, prisonnières de guerre, sans verser une goutte de sang; jamais victoire n'aura été ni plus glorieuse, ni plus triomphante.

Je ne m'étendrai pas davantage, Mesdames; si

mes idées lumineuses peuvent vous être agréables, je me trouverai trop récompensé de vous les avoir suggérées.

LETTRE XXV.

Montpellier.

Il est enfin arrivé — passé même, ce 14 Juillet qui étoit attendu avec tant d'impatience; ce fameux 14 Juillet qui, en occupant toute la France d'une maniere vraiment unique, fixe l'attention de toute l'Europe; ce 14 Juillet enfin, où dans le même jour, à la même heure, peut-être à la même minute, 24 millions d'hommes ont juré de la maniere la plus solemnelle de demeurer unis par les liens indissolubles de la fraternité, de maintenir une constitution qui, en secouant le joug du despotisme, rend aux hommes leurs droits sacrés, et — cette liberté qui, engendrant de grandes vertus, fait la base de notre bonheur.

L'idée grande, vraiment imposante! l'idée digne d'être gravée en lettres d'or dans les annales des empires! que de voir, je le répéte, réuni dans le même jour, au même quart d'heure, pénétré du même sentiment, enthousiasmé du même patriotisme, tout un royaume — un des plus beaux, des plus peuplés, des plus riches, des plus charmants royaumes de l'univers! Oui, mon frere, mon coeur en étoit enchanté — un ravissement délicieux, le plus vif en-

thousiasme s'empara de moi ; au moment de cette unique mais auguste et majestueuse solemnité je me sentis pénétré de la haute dignité naturelle de l'homme, et dans l'épanchement de mon coeur ma langue ne prononçoit que les mots divins — *Patriotisme et Liberté*.

Les papiers publics vous apprendront sans doute de quelle maniere Paris, le centre et le point de réunion de toute la nation françoise, a célébré la fête de la fédération ; ils vous parleront aussi des solemnités qui l'ont accompagnée dans d'autres villes limitrophes de l'Allemagne ; mais comme je suis persuadé que nos gazettiers ne font pas mention, du moins très peu ou bien imparfaitement, des nouvelles de la France méridionale, à cause de son éloignement de notre patrie, et m'imaginant qu'elles ne vous déplairont pas, je n'hésite pas un moment à vous communiquer quelques détails de la maniere dont Montpellier a célébré la fête de la Fédération. Je crois ne pouvoir m'en acquitter plus exactement qu'en vous faisant part de l'extrait du régistre des délibératious du conseil général de la commune, qu'on vient de faire imprimer et distribuer dans toute cette ville. Le voici :

FÉDÉRATION DES FRANÇOIS.

14 Juillet 1790.

EXTRAIT du Registre des Délibération du Conseil général de la Commune de Montpellier.

PRÉSENS.

MM. DURAND, maire, 14 officiers municipaux, 18 notables, M. le procureur de la commune et son substitut.

LE conseil assemblé; Mr. le maire annonce que les corps administratifs ayant accepté l'invitation de la municipalité, la cérémonie de la fédération recevra de leur présence un nouvel éclat. Le conseil remercie le corps municipal de sa juste prévoyance et manifeste la plus grande satisfaction.

A l'instant une compagnie de la garde nationale arrive à la maison commune : le commandant introduit, offre au conseil de lui servir d'escorte. Le conseil en acceptant cette offre, en envoie faire hommage à Messieurs les administrateurs du département et du district.

Les corps administratifs se mettent en marche; arrivés à l'esplanade, où toutes les troupes en armes n'attendoient plus que leur présence, les officiers généraux viennent audevant d'eux, et les introduisent

dans le bataillon quarré avec tous les honneurs militaires.

Le cortége s'avance d'un pas grave, vers l'autel de la patrie; il fixe un oeil satisfait sur l'ordre et la tenue de chaque compagnie; les drapeaux s'inclinent à son passage; les tambours font un roulement, et les soldats lui présentent les armes.

Arrivé à l'autel et placé sur l'estrade, son élévation lui permet de jouir du plus touchant spectacle, celui d'un peuple immense, impatient de mêler ses cris d'adhésion au serment de ses représentans.

Mr. le procureur de la commune se présente, on fait silence; il prononce le discours suivant:

CHERS CONCITOYENS,

„ Quelle est imposante, quelle est majestueuse la „ cérémonie auguste qui nous rassemble! La cité est „ réunie devant l'autel de la patrie, tous les coeurs „ brûlent du feu sacré du patriotisme, et nous ne „ formons qu'une même famille.

„ Que d'idées consolantes nous rappelle cette réu- „ nion! Les droits de l'homme rétablis, nos chaînes „ rompues, le despotisme anéanti, et la liberté victo- „ rieuse des abus du ministere.

„ Au même instant, dans toutes les parties de ce „ vaste empire, les François reparoissent après un in- „ tervalle de plus de douze siècles les véritables des- „ cendans et héritiers de ces Francs qui sortirent li- „ bres des forêts de la Germanie, ou tels qu'ils se

„ présentoient aux champs de Mars avec les Clovis
„ et les Charlemagne.

„ Il étoit réservé à nos augustes législateurs ; il
„ étoit digne des vertus de Louis XVI, de nous faire
„ jouir des droits imprescriptibles que la nature et
„ nos premieres institutions nous ont accordé. J'es-
„ sayerois vainement de vous retracer les avantages
„ de la nouvelle constitution qui nous y a rétablis.
„ Entendez ce que toute la France répète : par-tout
„ ce ne sont que témoignages de respect et d'amour
„ pour nos augustes représentans et d'adhésion à leurs
„ décrets. C'est par leur courageuse fermeté qu'un nou-
„ vel ordre s'est établi sur le cahos et sur les ruines du
„ despotisme, et nous touchons au moment où le
„ François effacera la gloire des peuples anciens, que
„ les histoires ont tant célébrés, et fixera pour jamais
„ les droits de toutes les nations de la terre.

„ Elle nous ordonne, cette sage constitution, d'être
„ fidelles à la nation, à la loi et au roi ; mais elle nous
„ invite aussi, elle nous presse de vivre et de mourir
„ inséparablement unis.

„ Quelle est la cité qui peut mieux que vous, ô
„ mes chers concitoyens, se glorifier d'avoir rempli
„ le double précepte de la loi. La reconnoissance pu-
„ blique est gravée en caracteres ineffaçables dans le
„ coeur de tous les peres, de tous les enfans, de tous
„ ceux que vous avez protégés ou défendus dans ces
„ villes nos voisines et nos alliées ; et la France en-
„ tiere a applaudi à votre courage et à votre civisme.



„C'est la consécration de votre dévouement pour
„la patrie que vous venez confirmer dans ce jour,
„dont la majesté est relevée par la présence de nos
„administrateurs. Heureux mon ministere, puisqu'il
„me permet de provoquer de vous cette nouvelle
„marque de votre patriotisme ; mais, que dis-je,
„vos coeurs brûlent de se réunir par ce serment sacré.
„Oui, chers concitoyens, jurons de nous aimer, de
„demeurer inviolablement unis, de nous défendre,
„et confondons nos volontés et nos sentimens pour
„le bonheur de la chose publique.„

L'instant du signal approchoit; une douce et vive émotion remplissoit tous les coeurs ; Mr. le maire monte à l'hôtel, y place avec respect la formule du serment, le couvre d'une main, et levant l'autre vers le ciel, parcourant des yeux tous les François qui l'environnent, il s'écrie:

FRANÇOIS,

„Modérons notre joie; qu'un saint recueillement
„suspende nos transports; la nation va signer son
„contrat social.

„Ce moment où les hommes rapprochés par leurs
„besoins, par le sentiment, par les desseins de Dieu,
„s'unirent en société; où ils firent des loix pour rég-
„ler leurs passions et nommèrent un magistrat
„pour faire exécuter ces loix; où ils promirent de
„s'aimer, de se secourir, d'employer à se rendre
„heureux les jours qu'ils passeroient ensemble sur

„une terre leur héritage commun, égaux en droits,
„en espérances; ce moment où un pacte sacré, ren-
„dant les hommes Citoyens, perfectionna l'ouvrage
„de la nature et embellit la terre aux yeux de son
„auteur; ce moment de gloire et de prospérité,
„François, il luit de nouveau pour nous.

„La nation est assemblée; le champ de Mars la
„renferme toute; ou plutôt, la France entiere est un
„vaste champ de Mars où ses nombreux habitans,
„unis par la pensée, rapprochés par l'amour, s'en-
„tendent, se répondent, et les yeux levés vers le
„ciel, fixant l'astre du jour, l'attendent au milieu
„de sa course pour prêter le même serment.

„Précipite tes pas, astre salutaire; il te convient
„de donner le signal: nos coeurs sont purs comme
„ta lumiere; nos voeux sont ardens comme toi; et
„tes bienfaits, communs à tous, sont l'image d'une
„constitution qui ne distingue personne....

„Mais l'heure approche; l'heure arrive; l'airain
„retentissant va marquer la moitié du jour.

„François, sur l'autel de la patrie, en présence
„de nos législateurs et du meilleur des rois, un ser-
„ment solemnel va nous lier aux plus saints des
„devoirs.

„Aux plus saints des devoirs! Ils sont insépara-
„bles de nos droits; nous ne pouvons conserver les
„uns qu'en remplissant les autres.

„A la nation, nous devrons d'affermir son ou-
„vrage, celui de ses représentans; d'assurer une ré-

„ volution qu'elle a désirée, qu'elle a faite, et qu'elle
„ bénit.

„ A la loi, nous devrons de l'honorer, de l'exé-
„ cuter, d'abaisser toute volonté individuelle devant
„ la sainte expression de la volonté générale.

„ Au meilleur des rois, nous devrons respect,
„ amour, obéissance; il est le chef de la nation, le
„ ministre de ses volontés; ses ordres, nécessaires à
„ la loi, sont sacrés comme la loi.

„ A nos freres, nous devrons de les aimer, de les
„ servir, de ne voir dans la constitution que la source
„ du bonheur de tous, et dans notre amour pour elle
„ que le moyen d'assurer ce bonheur. Ralliés avec
„ force autour de la loi, favorisant de tout notre
„ pouvoir la propagation des vrais principes, nous
„ excuserons l'erreur, nous plaindrons la foiblesse de
„ ceux dont l'opinion oisive pourroit encore les
„ blesser.....

„ On se lie avec confiance au bonheur de ses con-
„ citoyens auprès de ceux dont ce bonheur sera l'ou-
„ vrage; la patrie va recevoir nos sermens; mais nos
„ sermens sont accomplis; le choix de nos admini-
„ strateurs a d'avance acquitté nos promesses.

„ Recueillons-nous, François; je vais prononcer
„ le serment: „

Midi sonne; toutes les cloches se font entendre, l'artillerie répond à ce signal si désiré; aussi-tôt Mr. le maire prononce le serment.

„Nous jurons de rester à jamais fideles à la na-
„ tion, à la loi et au roi;

„De maintenir de tout notre pouvoir, la consti-
„ tution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée
„ par le roi;

„De proteger, conformément aux loix, la sûreté
„ des personnes et des propriétés, la libre circulation
„ des grains et subsistances dans l'intérieur du royau-
„ me, et la perception des contributions publiques,
„ sous quelque forme qu'elles existent;

„De demeurer unis à tous les François par les
„ liens indissolubles de la fraternité. „

Un saint enthousiasme s'empare de tous les ci-
toyens; toutes les mains s'élevent vers le ciel; on
n'entend qu'un seul cri, *je le jure*; le serment de
tous devient un seul serment, et il est porté jus-
qu'aux nues.

MM. les commandans de la garde nationale et des
troupes de ligne prononcent respectivement, à la
tête de leurs troupes, le serment décrété pour elles;
et l'adhésion de la légion, et celle du régiment de
Bresse se confondent avec les applaudissemens du
peuple, et les cris de vive la nation! vive le roi! vive
le légion! vive Bresse!

La cérémonie achevée, l'aumônier de la commune
entonne le cantique consacré par l'église pour les jours
d'allégresse; les citoyens - soldats et soldats - citoyens
s'y unissent avec transport et il est terminé par les
versets et les oraisons pour la nation et pour le roi.

Les corps administratifs, accompagnés de la garde nationale, se rendent ensuite à la cathédrale où les drapeaux des anciens corps de bourgeoisie, sont suspendus à la voûte en signe d'union et de paix.

Les corps administratifs se retirent à l'hôtel-de-ville avec leur premiere escorte.

Le conseil ayant repris séance, arrête que le procès-verbal de cette mémorable journée sera consigné dans ses registres, et imprimé pour être distribué aux citoyens; et de suite Mr. le maire sépare l'assemblée.

Je ne vous dirai rien, mon ami, des dîners, des soupers, des bals, ni des autres réjouissances qui ont suivi cette fête nationale, et auxquelles tout a participé depuis le millionnaire jusqu'au gagne-petit, depuis l'hôtel du grand seigneur jusqu'à la gargote. Je ne vous dirai rien non plus des pièces de théâtre que le directeur de la comédie a fait expressément composer en l'honneur de cette fête, puisqu'il est d'un usage assez généralement reçu que les fêtes publiques finissent par de tels amusements. Mais vous apprendrez assurément avec plaisir de quelle maniere la société des amis de la constitution a jugé de préférence pouvoir exprimer ses sentimens d'humanité et de patriotisme à l'époque la plus analogue à ces vertus.

Mr. Petit, jeune homme de vingt ans, ayant reçu de la nature un coeur sensible, une ame vertueuse, réunissant l'esprit et les talens, d'un extérieur aussi

aimable, aussi intéressant que les belles qualités qui forment son caractere moral; ce digne jeune homme, en qualité de membre de la société des amis de la constitution, a fait dans une de ses séances une motion digne et de cette société et d'une fête destinée à célébrer l'union fraternelle de 24 millions d'hommes. Je vous la communique, bien persuadé qu'une action humaine et vertueuse charmera un coeur aussi sensible et aussi vertueux que le vôtre.

MOTION

FAITE par M. PETIT à la Société des Amis de la Constitution de Montpellier, et adoptée par elle, pour la conduite à tenir le 14 Juillet 1790.

MESSIEURS,

VOUS avez résolu de vous occuper aujourd'hui du projet d'une fête par laquelle la Société célébreroit mercredi l'heureux anniversaire de la naissance de notre liberté. En méditant par quels efforts nous pourrions prouver notre zèle, j'ai cru m'appercevoir que tout projet qui tendoit à isoler notre joie de l'allégresse publique devoit être rejeté comme contraire à l'esprit de cette grande journée; ce qui l'embellira en effet ne sera point l'expression particulière de tel ou tel voeu, mais l'expression générale de tous les voeux et de tous les serments. Les nôtres doivent donc aussi se perdre dans le cri qui les portera jusqu'aux cieux,

parce que nons ne pouvons rien aimer, rien désirer de plus que nos amis et nos frères. J'ai cru m'appercevoir encore que nous parviendrions avec peine à témoigner plus énergiquement notre patriotisme; car dans ce jour mémorable aucun François ne se dira vainçu; et si nous ne touchons pas ce but, qui est le seul que le projet de la fête doit se proposer d'atteindre, nous aurons fait une inutile démarche. Faut-il cependant y renoncer? Je ne le pense pas; les Amis de la Constitution ont droit, au moment de son triomphe, de lui présenter aussi quelque hommage, mais choisissons le plus digne d'elle, choisissons celui qui pourra le mieux prolonger nos jouissances; et pour y réussir, occupons-nous moins de notre joie que d'ajouter à celle des autres.

Il est une vérité fâcheuse, Messieurs: dans la journée des serments, tous les coeurs ne s'élèveront pas vers l'autel de la patrie; les chaînes de l'opinion et des préjugés en retiendront plusieurs: nous les plaindrons, en priant le ciel que leur léthargie dure peu. Mais il en est, que des circonstances malheureuses et non pas le crime, ont depuis peu séparés de la Société; du fond de leur prison obscure, ils entendront nos cris de joie; et en plaignant leur triste sort, ils accuseront peut-être notre indifférence et notre oubli. Allons au devant de semblables reproches, prévenons toutes les plaintes, ne laissons rien peser sur les malheureux, sollicitons la grace de ceux qui, détenus dans les prisons pour des fautes légères, peuvent, sans

violation

violation de la loi, recevoir une semblable faveur. Si quelques-uns y sont détenus pour dettes, et que leur importance n'échappe pas à nos moyens de générosité, délivrons-les; et que dans le jour le plus beau de la France, il n'y ait, s'il se peut, que le méchant dans les fers. Imposons-nous une taxe volontaire, et pourtant suffisante; et ne nous refusons pas au plaisir d'avoir séché quelques larmes, d'avoir rendu un pere à ses enfans, quand il n'en doit coûter qu'un peu d'or pour y réussir.

Je serois donc d'avis, Messieurs, que votre Président et vingt Commissaires choisis par vous, aillent présenter à la Municipalité le voeu de la Société, concernant la délivrance de ceux que des fautes légères retiennent en prison; et qu'en offrant le produit de votre contribution patriotique, ils prennent avec la Municipalité des arrangemens pour délivrer ceux qui n'y sont détenus que pour dettes. Placés au milieu de vous dans la journée des sermens, ils prouveront qu'être Amis de la Constitution, c'est l'être de l'humanité; vous justifierez à la fois ces deux titres, et vous aurez vraiment fait une offrande à la liberté, en faisant tomber au pied de son autel les chaînes qui pesoient sur des bras infortunés.

Si personne en ce moment n'étoit retenu pour dettes dans les prisons, ou si ces dettes étoient trop au-dessus de nos moyens, je propose que le produit de votre contribution soit partagé entre tous les pauvres que la maladie retiendra au lit ce jour-là; ils sen-

ciront peut-être moins leur douleur, en pensant que dans ces instans d'allégresse, on s'est apperçu que, pour les compléter, ils manquoient à nos fêtes.

Cette motion a été adoptée de la société et conformément à cette résolution on a employé la contribution libre et patriotique des membres du club à la délivrance de quatre malheureux qui, détenus pour dettes, languissoient depuis long-temps dans l'affreuse obscurité des cachots. Les larmes de joie que ces malheureux ont versées en se voyant délivrés par la noble générosité de leurs freres et concitoyens m'ont paru le plus bel ornement de cette fête nationale. Le club a fait imprimer et distribuer la motion de Mr. Petit qui a recueilli les applaudissemens et les louanges de tout le public.

LETTRE XXVI.

Montpellier.

Le patois du Languedoc est fameux et très singulier par son accent; il est sur-tout remarquable par son analogie avec plusieurs autres langues, telles que l'italienne, l'espagnole, et principalement la latine. Je crois que vous en verrez avec plaisir un petit vocabulaire que j'accompagnerai de quelques morceaux de prose et de poésie. Celà vous donnera une idée du langage de cette province et particulièrement de cette ville.

ÉCHANTILLONS DU PATOIS DE MONTPELLIER.

CANSOU ANACREOUNTICA.

1.

Counouissiei pas lou diou qué mé tourménta,
et crésiei qu'à l'amour moun cor era peilat;
Tyrcis un jour sé présénta,
era pas qué cadaoulat.

2.

D'un iol flatous lou bèrgés mé régarda;
n'aousava pas rés diré et parlava qué trop:
hélas l'y préniei pas garda,
et l'amour fasié soun cop.

3.

D'aquél moumén soufrissé lou martiré
Tyrcis és à mous iols pus bèl qué lou sourél;
et per l'y ou voulé pas diré,
soui pus malhérousa qu'él.

4.

Tant dé fiertat fai pas pus moun affairé,
et dégea moun sécret mé pésa qué noun sai:
se Tyrcis mé prèssa gairé,
ségu que l'y lou dirai.

IMITATION PATOISE DE QUELQUES EPIGRAMMES DE MARTIAL.

1.

Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam
Nolo; anus est; vellem si magis esset anus.

Volé pas ara Paoula, és vieilla; la péndrai
quan aoura quaouqués ans dé mai.

2.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci
Expingitque genas, altera barba subit.

Lou fratèr dé nosté vilagé
rasarié prou bén un visagé;
mais davan que l'agé toundut,
lou peou és tourna révéngut.

3.

Nubere vis Prisco, non miror, Paula, sapisti:
Ducere te non vult Priscus: et ille sapit.

Tus fas bén dé voulé Priscus,
él fai millou dé té voulé pas tus.

4.

Quid, recitaturus, circumdas vellera collo?
Conveniunt nostris auribus ista magis.

D'ounté vèn qué, quan déclamas,
aou tour dé vostré col métès aquélas péillas?
fasés millou, bailas nous las,
pèr atapa nostras aouréilas.

5.

Si memini, fuerant tibi quatuor, Aelia, dentes;
Expulit una duos tussis, et una duos:
Jam secura potes totis tussire diebus,
Nil istic quod agat tertia tussis habet.

—

Quatré déns et pas mai, charmanta Simounéta,
ournavou, l'y a vint ans, vostra soumbra bouquéta;
una certéna tous dos vous n'éscamoutèt,
dé la mèma façoun l'aoutré parél saoutèt.
Toussissès nioch et jour, ara risquas pas gairé,
la tous d'aquél coustat n'a pas pus rés à fairé.

EXPLICATION DE QUELQUES MOTS DU PATOIS DE MONTPELLIER.

Cadaoula, loquet.
Cadaoulat, fermé au loquet.
Fratèr, barbier.
Péillas linges, chiffons.
Nioch, nuit.
Escarabillat, alerte, éveillé.
S'estourouilla, se chauffer à son aise devant un bon feu.
Chambrièira, servante.

Ésclop, sabot.
Capélan, prêtre.
Caou, chaud.
Frèch, froid.
Mas, maison de campagne.
Oustaou, maison.
Malaouté, malade.
Carrièira, rue.
Campana, cloche.
Esquilla, clochette.
Cadièira, chaise.
Armasi, armoire.
Escaoufèta, rechaud.
Escagna, échevaud.
Saouma, anesse.
Tibla, truelle.
Fusta, poutre.
Caousiga, marcher sur le pied de quelqu'un.
Panar, boiteux.
Lun, lampe ou lumiere.
Sournéta, conte.
Féda, brebis.
Cabra, chèvre.
Vaca, vache.
Bioou, boeuf.
Éstérigagna, araignée.
Fòn, fontaine.
Ratapenada, chauve-souris.
Cambra, chambre.

Esquina, dos ou échine.
Énclaousit, stupéfait.
Enbarrat, enfermé.
Coiré, cuire.
Quioch, cuit.
Espasa, épée.
Coutel, couteau.
Tounel, tonneau.
Diménché, dimanche.
Dilus, lundi.
Dimas, mardi.
Dimècrés, mercredi.
Digeoou, jeudi.
Divéndrés, vendredi.
Dissaté, samedi.
Diou, Dieu.
Un ioau, un oeuf.
Lous iols, les yeux.
Cami, chemin.
Camisa, chemise.
Fénna, femme.
Darriès, derriere.
Basté! plût-à-Dieu!
Déman, demain.
Ioi, aujourd'hui.
Ara, à-présent.
Lou soir ou *lou vèspré*, le soir.
Taoula, table.
Cousina, cousine, cuisine.

Cousi, cousin.
Cousinier, cuisinier.
Couissi, coussin.
Liech, lit.
Son, sommeil.
Dé brén, du son.
Bruch, bruit.
Plogea, pluye.
Tuféra, pomme de terre.

DIALOGUE PATOIS.	*TRADUCT. FRANÇOISE.*
Démanda. *D'ounté vèn qué sès tan tristé ioi qué deourias estré pus counτén qu'à l'ourdinari?*	*Demande.* D'où vient que vous êtes si triste aujourd'hui que vous devriez être plus content qu'à l'ordinaire?
Résponsa. *Aco vèn d'un pichot chagrin qué m'a dounat ma chambrieira.*	*Réponse.* Cela vient d'un petit chagrin que m'a donné ma servante.
D. *Et quinté n'es lou suget, sé soui pas trop curious.*	*D.* Et quel en est le sujet, si je ne suis pas trop curieux?
R. *Vous ou vaqu counta. Couma devé régala caouqués amis, aviei fach véni dé moun mas, un pichot barriou dé vi que téniei én réserva, et*	*R.* Je vais vous le conter. Comme je dois regaler quelques amis, j'avois fait venir de ma maison de campagne un petit baril de vin que je tenois

dous paréls de pouls. Qué t'a fach aquéla abestida? t'a laissat escampa aoumen quatré pichès d'aquél bon vi én lou tiran, et t'a laissat empourta aou cat précisamén lou pus beou das quatré pouls.

en reserve, et deux paires des poulets. Qu'a fait la maladroite? Elle a laissé perdre au moins quatre pots de ce bon vin en le transvasant, et a laissé emporter au chat précisément le plus beau de quatre poulets.

D. *Aco's fachous. Mès pourtant aqui l'y a pas déqué estré dé tant michanta humou: vous resta encara dé vi mai que noun s'en beoura ségu; et émbé trés pouls et quicomét dé mai on régala prou bén sous amis. Aperpaou savèz-ti la nouvella?*

D. Cela est facheux. Mais pourtant il n'y a pas là de quoi être de si mauvaise humeur: il vous reste encore du vin plus qu'il ne s'en boira assurément; et avec trois poulets et quelque petite chose de plus on regale assez bien des amis. A propos, savez-vous la nouvelle?

R. *Quinta nouvella?*

R. Quelle nouvelle?

D. *És arrivat à Séta un bastimén houlandés cargat d'aréns et dé mérlussa.*

D. Il est arrivé à Cette un bâtiment hollandois chargé de harengs et de merluche.

R. *Aco's bon pèr lou caréma.*

R. Cela est bon pour le carême.

D. *Lou capitani d'aquel bastimén qu'ai vis*

D. Le capitaine de ce bâtiment, que j'ai vu chez

„ main pour le diriger dans le sein de vos freres.
„ Qu'ils sont criminels ceux qui abusent des choses
„ les plus saintes, pour les faire servir à leurs in-
„ térêts, à leurs passions, à leurs forfaits! O citoyens!
„ voilà ceux que vous devez craindre; voilà les en-
„ nemis de la religion, de la nation, de la loi, du
„ roi, et voilà les vrais sacriléges. „

Je me borne à ce passage crainte de rendre ma lettre trop diffuse par le rapport de l'addresse entiere. Elle contient plusieurs dispositions authentiques, sur lesquelles est fondé l'extrait que vous venez de lire.

LETTRE XXVIII.

Montpellier.

Croyez que la révolution françoise fait bien gémir la presse. Si les partisans de l'ancien régime font des efforts, les amis de la liberté n'en font pas de moindres. Chaque jour, pour ainsi dire, voit paroître de nouveaux champions dans l'arêne; on vient encore de publier une brochure, qui fait depuis quelques jours le sujet des conversations de cette ville. C'est le *Catéchisme à l'usage des bons patriotes, par M. J. A. Chaptal, président du club des amis de la constitution et de l'égalité de Montpellier.* Cet ouvrage est loué ou blamé, béni ou maudit, suivant que le lecteur est démocrate ou aristocrate. Je voudrois pouvoir vous le communiquer en entier, mais il est de

quatre-vingt-neuf pages; je me bornerai à la derniere réponse qui vous fera juger du reste.

„*D.* Qu'opposent les aristocrates à ces raison-„nements?

„*R.* Le voici; l'ecclésiastique nous dit qu'il y „avoit des abus dans la répartition de l'impôt; qu'il „étoit juste que chaque individu contribuât en rai-„son de ses facultés; qu'il falloit mettre un frein au „pouvoir arbitraire des ministres; qu'il étoit néces-„saire de perfectionner l'organisation des tribunaux; „que la justice y étoit trop lente, trop coûteuse et „trop impudente, etc. Mais oser supprimer la dîme! „porter une main profane sur les biens ecclésiasti-„ques! prétendre ramener le clergé à l'esprit de l'évan-„gile! s'imaginer qu'un évêque avec 12000 livres „de revenu, puisse pratiquer les vertus chrétiennes „et donner l'exemple des bonnes moeurs! assimiler „les droits du protestant à ceux du catholique! c'est „là le comble du scandale, c'est la perte des moeurs, „c'est l'anéantissement de la religion.

„La noblesse convient que la fortune du clergé, „et sur-tout l'inégalité dans la distribution, étoient „scandaleuses; qu'il étoit juste que le peuple rentrât „dans des possessions que l'ignorance, la ruse ou la „superstition avoient accumulées sur le clergé; qu'il „étoit absurde que des citoyens pussent acquérir les „droits et priviléges de la noblesse, moyennant le „sacrifice de quelques écus; elle convient que c'é-„toient là vraiment des abus à corriger. Mais, avoir

„ osé confondre l'homme noble par essence avec le
„ roturier! avoir pu croire qu'il fut possible qu'un
„ citoyen du tiers commandât dignement une com-
„ pagnie d'infanterie! avoir assimilé le vil commer-
„ çant qui n'a d'autre mérite que d'avoir enrichi son
„ pays avec le fils d'un homme blessé à la déroute de
„ Rosbach? c'est vouloir confondre les extrêmes. Un
„ jeune homme, une fois admis au jeu de la Reine.
„ ne commandera-t-il pas mieux un régiment qu'un
„ vieux capitaine qui a croupi quarante ans dans l'ar-
„ mée? Il n'aura pas ce ton sevère, ces connoissances
„ pratiques, cet amour de l'ordre, cette considéra-
„ ration personnelle, cette confiance du soldat, ces
„ égards pour le subalterne, cette dureté pour lui-
„ même qui paroissent le fruit d'un long service, et
„ l'appanage du tiers-état; mais, en revanche, il sera
„ sémillant, il correspondra amicalement avec le mi-
„ nistre à qui la reine a confié son éducation; il par-
„ lera comédie, bal, opéra, etc. il chantera agréa-
„ blement, dansera à la derniere mode, et, pendant
„ dix ans de paix, il fera les délices des garnisons,
„ tandis que le vieux militaire languira dans ce long
„ intervalle, parce que son mérite n'est pas pour les
„ temps de paix.

„ Le magistrat approuve et sollicite des réformes
„ dans le clergé, la haute noblesse, la finance, etc.
„ Mais il soutient que c'est le comble de l'injustice
„ que de supprimer les tribunaux qui existent, car
„ eux seuls modéroient le pouvoir arbitraire; il pré-

„ tend que c'est bien peu connoître les hommes que „ de supposer qu'il s'en trouvera d'assez honnêtes „ pour juger sans épices, et il en appelle à une lon- „ gue expérience ; il pense qu'il est inique de lui en- „ lever son état, parce que c'est lui enlever sa con- „ sidération.

„ L'homme du tiers convient seul de tous les abus, „ parce que tous pesoient sur lui ; et il compare les „ raisonnemens des ci-devant privilégiés au propos de „ ce fermier-général qui disoit avec candeur : *Eh,* „ *Messieurs ! pourquoi des réformes ? nous sommes* „ *si bien ! restons comme nous sommes.* „

LETTRE XXIX.

Beziers.

Enfin j'aí quitté Montpellier. J'en partis hier avec des sentiments assez singuliers. Les regrets de me séparer de plusieurs personnes dignes à tous égards de mon estime, de ma reconnoissance et de mon amitié, de m'en séparer vraisemblablement pour la vie; et de l'autre côté, l'envie de quitter une ville où l'intérêt, qui guide la plûpart de ses habitans, dégénère maintesfois en vilainie et traîne à sa suite d'autres défauts peu propres à leur concilier l'attachement des ames honnêtes. Il en coûtoit à mon coeur de quitter mes amis, mais cette pénible séparation étoit un peu adoucie par l'indifférence que m'avoit inspirée le caractere sordide du peuple. J'avoue que je ne sentis aucune peine à m'éloigner de cette ville. En voyageant beaucoup on fait la triste expérience que l'étranger est exposé à être dupé, mais il semble que les habitans de Montpellier ayent fait une étude particuliere de l'art de le rançonner. Tout ce qui n'a pas leur insupportable accent, tout ce qui ne parle pas leur patois, doit s'attendre à en être bien plumé. L'argent est leur idole, ils ne connoissent que lui; amitié, vertu, honneur, ils lui sacrifient tout. A la circoncision près, ils différent peu des juifs de notre pays *). Cependant toute règle générale a, comme vous

*) Depuis Francfort sur le Mein jusqu'à Furth près de Nuremberg les Juifs se distinguent par l'ignorance, la

vous savez, ses exceptions. On rencontre parmi les Israélites des individus qui ne participent pas à la lépre de leur nation; il en est de même des habitans de Montpellier.

Je pris la diligence qui part tous les jours de Montpellier pour Beziers, mais elle mérite plutôt le nom de poste aux escargots que celui de diligence. Elle est l'entreprise de mon aubergiste ici qui paroît fort dérangé dans ses affaires. Ainsi il n'est pas surprenant que l'ordre, la commodité et la propreté manquent totalement dans cette diligence. Je ne conçois pas pourquoi le Languedoc est entièrement dépourvu de voitures publiques. Il n'y a point de messageries royales, points de chariots de poste. On y trouve une espèce de coche, mais il est trop mauvais pour qu'on puisse s'en servir. Il n'y a pas d'autre ressource pour les étrangers que les voituriers, et quelle différence entre ceux-ci et nos *Lehnkutcher!* Je ne connois pas de maniere de voyager plus ennuyante que celle de ce pays. D'abord il faut attendre jusqu'à ce que le voiturier ait six ou au moins quatre personnes; puis on vous met dans une espèce de voiture lourde, où l'on doit s'estimer heureux de ne pas étouffer. Outre cela, elle est chargée comme un fourgon, et pour

stupidité, la malpropreté, la superstition et la fourberie, comme ceux de Berlin par une bonne éducation, par les grands progrès de plusieurs d'entr'eux dans l'étude des arts, des sciences et de la religion. Je ne citerai que Mendelsohn et Marcus Herz.

surcroit de désagrément on y met trois ou quatre mules ou autant de très mauvaises rosses qui sont attelées les unes après les autres, comme font les rouliers de la Hesse. Le cocher va à pied, les mules ou les chevaux marchent toujours au pas. Les lieues du Languedoc sont extrêmement longues, pour en faire une il faut presque deux heures avec ces voituriers. Bon Dieu! quel ennuyant voyage! On s'en fâche d'autant plus que les chaussées de ce pays sont peut-être les meilleures de la France. Les mules et les chevaux des voituriers, des rouliers, même ceux de la poste, sont parés de couvertes de différentes couleurs très bizarrement brodées en laine, de panaches, de plumes, de houppes, de grelots ou de sonnettes, ce qui produit un effet fort singulier. On seroit d'abord tenté de croire que c'est un amusement enfantin, mais c'est un usage auquel les Languedociens attachent une certaine élégance. On ne trouve dans cette province que des mules, parce qu'on y craint les mulets. Les Provençaux ont plus de courage, car tous les voituriers qui viennent de la Provence ont des mulets.

Rien n'est plus ennuyant que d'être en mauvaise société en route; je fus heureux d'en rencontrer une excellente pour la journée de Montpellier à Beziers; il y avoit dans la diligence deux gentilshommes de Narbonne et un négociant de Bordeaux; un de ces gentilshommes étant fort instruit et les autres messieurs très polis, très gais, notre voyage fut des plus amusans.

Nous dînâmes à Mezé. Cette petite ville est bâtie sur les bords de l'étang de Thau, assez près de Cette et dans une contrée fertile; sa situation est charmante et la chere qu'on y fait délicieuse; on y mange d'excellens poissons et de quantité d'espèces de la Méditerranée. Les légumes y sont infiniment meilleurs qu'à Montpellier et l'on y boit d'excellent vin. Mezé contient beaucoup de fabriques d'eau-de-vie; un citoyen de Montpellier y en a établi une qui mérite d'être vue.

Nous cotoyames l'étang assez long-temps et nous fumes en conséquence à portée d'observer un spectacle qui étoit tout à la fois beau, imposant, majestueux et horrible, c'est-à-dire, d'observer toute la fureur d'un élément irrité par un autre, qui n'étoit pas moins impétueux par les explosions de ses propres ouragans. L'étang de Thau étoit très âgité et nous y vîmes les barques luttant contre des flots amoncelés et contre des vents furieux, être au moment de périr. Cet étang qui est abusivement nommé l'étang de Thau, a quatre différens noms suivant les contrées qui forment ses rives, savoir l'étang de Frontignan, celui de Thau, celui de Maguelone et celui de Perault. Sa longueur est considérable, car on l'estime de 13 à 14 lieues de France et sa plus grande largeur est de $2\frac{1}{2}$ jusqu'à 3 lieues. Son eau est proprement de l'eau douce, mais comme il a deux communications avec la mer, dont l'une forme le port de Cette et l'autre le passage de Maguelone, l'eau salée

LETTRE XXX.

Beziers.

BEZIERS est situé sur une montagne assez élevée. La ville n'est pas grande, mais bien vilaine, ses rues sont étroites et extrêmement mal-propres. J'ai fait l'observation qu'en général Beziers est le chef-lieu de la saloperie. La ville, les rues, le pavé, les habitans, les auberges, tout est sale, puant et dégoutant. Malgré cela il y a cependant de belles maisons, mais en petit nombre. Derriere l'évêché, qui est sur le sommet de la montagne, et sur la place de St. Jacques, on a des vues magnifiques; on y découvre une grande partie des environs, surtout la riviere d'Orbe et le canal royal qui arrosent un vallon très fertile, puis on voit les huit écluses, l'une au-dessus de l'autre, sur un côteau couvert d'oliviers et de mûriers. Cette partie du Languedoc est très fertile soit en vin, soit en huile, soit en bled; on y fait aussi du vin muscat.

Après un séjour de plusieurs mois à Montpellier, où la terre est, presque toute l'année, sèche et brûlée de l'ardeur du soleil, la fraîche verdure des environs de Beziers fait vraiment du bien tant à mon physique qu'à mon moral. La verdure de la belle nature fortifie l'oeil et réjouit le coeur. Quoique celle du gazon des prairies et des végétaux en général diffère d'une maniere frappante de celle des environs de Montpellier, elle me paroît pourtant céder encore à

la verdure plus fraiche, plus riante, des pays septentrionaux et surtout de l'Allemagne.

Le canal royal du Languedoc mérite à juste titre toute l'attention du voyageur. Vous savez que le canal établit la communication entre l'Océan et la Méditerranée. Il commence prés de Toulouse, d'où il communique avec l'Océan par la Garonne, et finit prés d'Agde et de Cette. Non loin de cette derniere il se jette dans l'étang de Thau et proche d'Agde il se mêle avec la riviere de l'Hérault, qui va se perdre dans la Méditerranée. Son utilité pour le commerce est très considérable. Le comte de Caraman, comme successeur et parent de Mr. Riquet, qui en donna la premiere idée et qui en fit l'entreprise, en est propriétaire et seigneur ainsi que de ses bords à 24 toises de largeur. Le canal ayant ordinairement douze toises, il y a à chacun de ses bords six toises qui appartiennent au comte de Caraman; mais cet espace varie, croît ou diminue selon que le canal est plus étroit ou plus large. Ces possessions sont marquées avec des bornes numerotées; le terrain qui est en grande partie labouré et semé de bled, contient en même temps beaucoup d'oliviers, de mûriers, de peupliers, etc. Mr. le comte de Caraman jouit en outre de tous les droits que les marchandises et en général toutes les barques, qui voyagent sur le canal, sont obligées de payer. Ce revenu doit être considérable, attendu qu'on paye par lieue quatre deniers pour le quintal. La famille de Caraman jouit aussi de

la jurisdiction seigneuriale sur le canal, mais elle est chargée de son entretien. Tous les ans au mois d'Août on le nettoye, et pendant ce temps la navigation est interrompue. Le bassin de St. Fariol, dans les montagnes noires et près de Castelnaudari et St. Papoul, fournit au canal la plus grande partie de l'eau. St. Fariol étant trop éloigné d'ici, je ne puis y aller sans déranger mon plan de voyage. Suivant la description qu'on m'en a faite tant à Montpellier qu'ici, ce bassin doit être un chef d'oeuvre d'hydraulique. A un quart de lieue de Beziers le canal monte une colline à l'aide de huit écluses. Je vis plusieurs fois monter des barques bien chargées. La manoeuvre est fort simple. Le canal forme à chaque écluse un bassin oval; ces bassins sont murés. Dès que la barque est entrée dans le premier on ferme la vanne et on ouvre celle du second bassin; en huit à dix minutes à-peu-près, l'eau a rempli ce bassin et est montée au niveau de la seconde écluse; alors la barque entre dans le second bassin; elle passe de la même maniere dans le troisieme, le quatrieme, etc. On est cependant obligé malgré cela de tirer ces barques avec des cordes.

A une lieue et demie de Beziers il y a la fameuse *montagne percée* ou *le Mal-pas*, c'est-à-dire, que le canal passe sous une montagne assez haute. Les avenues de ce passage sont tout-à-fait pittoresques. Le canal passe entre des rochers très considérables. A droite et à gauche on voit des montagnes fort escar-

pées, on croit que le canal passe dessous, on est curieux de savoir quelle route il prend; on attend avec impatience l'entrée de la grotte, on la cherche à droite, à gauche, devant soi; on ne voit rien. A chaque pas on devient plus curieux, plus étonné; mais quelle surprise de voir en se tournant une troisieme montagne qui n'est pas si haute que les autres, mais infiniment intéressante par sa situation et par-dessous laquelle passe le canal. Cette caverne forme une voute très haute et si large que deux barques peuvent y passer très commodément l'une à côté de l'autre et sans s'embarrasser. Les deux tiers, à-peu-près, de cette voute sont murés, le reste est le roc vif creusé. L'entrée du côté de Beziers est ornée d'une jolie porte sur le frontispice de laquelle on a placé les armes du comte de Caraman. Les informations que j'ai prises à Beziers par rapport à la longueur de la montagne percée, étant incertaines par leurs variétés, et le temps ne m'ayant pas permis de les rectifier par moi-même, je suis obligé de m'en rapporter à l'autorité d'un troisieme. Je choisirai Mr. Büsching, parce que son ouvrage est connu dans toute l'Allemagne, et parce qu'il a, quoiqu'on en puisse dire, à quelques petites fautes près, beaucoup de mérite. Mr. Büsching dit, T. 2. p. 519. que ce canal coule 120 toises sous la montagne, ce qui me paroît exact. En venant de Beziers il y a à droite un trotoir assez large pour les piétons qui veulent passer sous la montagne; mais il y a aussi un chemin fort large par-dessus la même

montagne, d'où l'on jouit d'une vue charmante. En revenant à Beziers la pluie qui est survenue m'a empêché de passer par les vignes, pour voir l'autre partie des environs de cette ville qui sont, à ce qu'on m'a dit, fort jolies; je les verrai cette après-dînée. Le canal est dans ce moment-ci très fréquenté à cause de la foire de Bordeaux.

J'ai cité l'ouvrage de Mr. Büsching pour constater un fait, où il me paroissoit avoir raison; il faut donc réciproquement corriger une faute essentielle dans l'ouvrage géographique de ce savant. Il dit, Tom. 2. pag. 579. „Les huit écluses près de la ville de Beziers, „du côté de Mal-pas, servent pour faire passer à travers de la riviere d'Orbe les barques qui viennent „et qui veulent continuer leur route sur le canal„, ce qui est entièrement faux. Les grandes écluses, au nombre de huit, dont il s'agit, sont situées tout-à-fait d'un autre côté que la riviere d'Orbe, et ces écluses servent à faire monter et descendre les barques qui, venant de Mal-pas, rencontrent près de Beziers cette montagne, dont je vous ai parlé ci-dessus. Le canal royal a bien une communication avec la riviere d'Orbe et la traverse même,. mais beaucoup plus bas et bien loin des huit fameuses écluses, connues sous le nom de *grandes Ecluses de Beziers*; il est de fait que cette traverse du canal par la riviere d'Orbe est effectuée par des écluses, mais ce sont des écluses ordinaires, comme il y en a beaucoup sur le canal royal, qui sont bien différentes des autres, dont je

viens de parler, et qui servent plutôt à arrêter l'eau de la riviere, qui n'est pas ordinairement assez profonde, que celle du canal. La riviere d'Orbe est navigable trois fois par semaine, les autres jours les écluses sont fermées.

Le canal du Languedoc m'a fourni ample matiere à refléchir, même à faire des châteaux en Espagne. Pourquoi, me suis-je dit à moi-même, ne trouve-t-on pas de pareils canaux dans notre patrie? dans ce vaste empire qui ne manque pas de génies pour inventer ni de talens pour exécuter de semblables entreprises? Une communication de la mer germanique, connue sous le nom *die Nord-sée*, avec la mer baltique, sous le nom *die Ost-sée*, puis la communication de ces deux mers avec la mer adriatique, et enfin la communication entr'eux du Danube, du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder, et quelques autres de nos fleuves, méritent certainement l'attention d'un patriote. Les avantages de telles entreprises et leur utilité pour le commerce de l'Allemagne sont inappréciables. Mais le canal royal du Languedoc a coûté plus de 13 millions de livres; le roi en a payé une grande partie, et nos princes d'Allemagne, au moins la plûpart, n'ont pas encore adopté cette grande vérité de l'évangile: *et domini Jesu verba meminisse, qui dare, quam accipere, dixit esse beatius.* Vide acta Apostolorum cap. XX, v. 35.

A mon retour du canal je trouvai deux étrangers que l'aubergiste vouloit loger dans ma chambre. Je

m'y opposai avec une fermeté, qui fit prendre à l'aubergiste un ton aussi poli qu'il en avoit pris un grossier au commencement. Cette circonstance, mais surtout la politesse de ces étrangers qui ne vouloient pas accepter ma chambre de peur de me gêner, me déterminerent à leur témoigner à mon tour la même politesse. Je les priai donc de ne point prendre en mauvaise part ma vivacité vis-à-vis de l'hôte, mais de se loger sur le champ dans ma chambre et d'y prendre leurs aises comme bon leur sembleroit. Après quelques complimens de part et d'autre, ils acceptèrent enfin ma proposition. A peine avions-nous été une demie heure ensemble que je découvris que ces messieurs étoient officiers et des jeunes gens bien élevés, instruits et fort aimables; un d'eux venant de Strasbourg, où son régiment étoit en garnison, me raconta beaucoup de nouvelles de cette ville qui m'intéresserent infiniment. Nous passâmes la soirée ensemble fort agréablement; nous nous liâmes d'abord et rîmes souvent du premier mal-entendu avec l'aubergiste. Ils sont partis aujourd'hui de grand matin pour Toulouse et Bordeaux; ils ont eu pour moi infiniment d'attention et de politesse. Jamais de ma vie je n'ai contracté une amitié aussi vite que celle-ci; car dispute, connoissance, amitié, tout s'est fait en une demi-heure de temps, et jamais je n'eus plus de sujet d'être satisfait d'une nouvelle liaison qu'hier; car ces messieurs possèdent toutes les bonnes qualités des François, sans avoir la frivolité, la suffisance et

la folie qui caractérisent ordinairement les jeunes François.

On montre à Beziers quelques antiquités romaines, et sur-tout les restes d'un amphithéatre, mais tout est trop ruiné pour y pouvoir rien distinguer. L'auberge où je suis est une des plus mauvaises de la France; la malpropreté ou plutôt la cochonnerie y est à son comble. Je vous ai promis de vous dire quelques mots de la manière singulière dont les aubergistes de Languedoc traitent habituellement les étrangers; en voici quelques petits détails. Un étranger qui voyage, comme on dit dans ce pays-ci, *à la négociant*, manière de voyager plus agréable, moins génante et moins couteuse, cet étranger, dis-je, paye dans toute cette province pour 24 heures 4 £. 4 s, quelquefois 4 £ 15 s; à ce prix il est nourri et logé, c'est-à-dire qu'il a le dîner, le souper et le logement. La nourriture en général est excellente, mais le logement mauvais; si l'on ne soupe pas, on n'en paye pas moins, cela s'entend de ceux qui se mettent à la table d'hôte. Celle-ci, appellée dans cette province la table ronde, est, si vous voulez, sujette à avoir une compagnie un peu mêlangée, mais cependant on y trouve presque toujours des gens très honnêtes et très comme il faut, et beaucoup de personnes d'une agréable société. Tous les officiers, les jeunes gens et même beaucoup de femmes choisissent cette table en voyage, parce qu'on n'y est pas gêné, qu'elle est gaie et très intéressante.

et celle-ci une petite qui fait monter des vases pleins d'eau; par ce moyen on est en état de planter et de semer différentes sortes de légumes. Les artichauts sont délicieux et très communs, je n'ai presque pas dîné à Montpellier ni dans ses environs, sans qu'on en ait servi; on les prépare de différentes manières, celle que je préfère est de les rôtir. Les petits pois et les harricots de ce pays-ci sont détestables; les asperges ne valent pas grand' chose; les choux y sont rares et ne sont pas bons; les choux-fleurs y sont d'une grandeur prodigieuse, assez bons et très communs. On mange en Languedoc beaucoup de citrouilles, de concombres et de poirées. On prépare assez mal ces légumes avec une sauce à l'huile ou avec du lait, ce qui les rend fades et très-mauvais à manger. Les asperges et les choux-fleurs sont considérés dans ce pays comme salade et mangés toujours froids à l'huile et au vinaigre. Quant à la salade proprement dite, on n'en connoît guères d'autre que la chicorée qui est bien moins délicate et moins rafraîchissante que la nôtre. Les oignons sont aussi très communs à Montpellier et dans ses environs. Le 25 Août, jour de la St. Louis, est destiné dans cette ville pour la foire des oignons; j'y ai vu ce jour là la place de Notre-Dame si remplie de ce légume qu'on n'y pouvoit passer. La grosseur de ces oignons est prodigieuse. Les melons, comme je l'ai déjà dit, sont très communs et ne coûtent presque rien. Les figues sont de même très communes en Languedoc,

et

et particulièrement à Montpellier, où elles sont excellentes; on y en a de plusieurs espèces; celles connues sous le nom de figues de Versailles sont les meilleures; elles sont vertes et douces comme du sucre; les figues de Marseille sont plus petites, mais encore plus douces. On mange les figues et les raisins au déjeuner, mais ce que je n'ai pas approuvé, c'est l'usage de manger les figues et les melons tout de suite après la soupe, et tous les deux avec du sel et quelquefois même du poivre. J'ai essayé à diverses reprises de m'accoutumer à ce ragoût, mais j'ai toujours trouvé que le sel et le poivre sont si hétérogènes à la douceur naturelle de ces fruits que j'ai préféré la manière de les manger tout naturels ou avec du sucre. Un autre usage singulier de ce pays-ci, c'est de manger les huîtres immédiatement après la soupe. Celles de la Méditerranée ne sont pas aussi bonnes que celles de l'Océan, et surtout que celles des mers du Nord; elles sont très grosses et la coquille qui ressemble à une pierre commune, est malpropre, même dégoutante. On ne mange pas ici les huîtres avec du citron, mais avec du poivre. Je vous ai déjà parlé des aubergines, légume qui est ici fort commun, et dont les gens du pays font grand cas, quoique je le trouve fade et insipide: j'espere que dans la suite vous le verrez en nature dans nos jardins. Je vous ai aussi parlé des vins, surtout des muscats; il est singulier qu'en Allemagne je ne pouvois souffrir le vin muscat, et qu'ici il fait mes dé-

lices ; voilà la différence de ce qui est naturel ou frelaté.

Je finirai mes petites observations sur le Languedoc par une bizarrerie particulière à quelques unes de ses petites villes ; c'est de n'avoir dans une auberge qu'une seule paire de mouchettes ; quand donc un étranger sonne pour en demander, la fille ou le valet accourt, mouche sa chandelle et remporte les mouchettes. Si l'on demande pourquoi l'on n'en fournit pas à chacun les siennes, on répond que ce n'est pas l'usage du pays. Avant d'avoir écrit une lettre, il faut donc appeller 20 à 30 fois pour faire moucher sa lumière ; vous concevez que cela est fort agréable.

LETTRE XXXI.

Agde.

Je partis hier de Beziers pour me rendre ici. Je fis ce petit voyage par le coche d'eau, ou plutôt par la barque de poste qui est établie sur le canal royal pour la commodité des étrangers. Tous les jours à 4 ou 5 heures du matin, il part de Beziers une de ces barques pour Toulouse, et à 2 heures après midi une pour Agde; celle-ci est arrivée d'Agde le matin et y retourne. Ces barques sont très commodes, couvertes, légères et tirées par des mules; on y est comme dans une salle. Le prix de ces voyages étant extrêmement modique, car de Beziers à Agde il n'en coute que 12 sols, il en résulte que la société est bien mixte. Hier il y eut un petit détachement du régiment de Médoc en garnison à Beziers, lequel étoit envoyé à Agde. J'adressai d'abord la parole à l'officier, mais le trouvant maussade, je me tournai vers le caporal, et en moins d'un quart d'heure j'eus fait connoissance avec tous ces soldats. Chacun s'empressa de me témoigner des honnêtetés; l'un m'offrit du vin, l'autre du pain, un troisieme de la viande, du poisson, du fromage, etc., un quatrieme me fit l'honneur de chanter devant moi à gorge déployée, un autre me montra qu'il savoit danser et qu'il l'avoit appris à Bordeaux; en un mot, chacun à l'envi faisoit son possible pour animer la société. Je buvois avec eux,

je bus à la santé de chacun, je bus à la santé du régiment de Médoc et à celle de la nation. Vous auriez dû voir tous ces soldats se lever aussi vîte que l'éclair les chapeaux bas, criant *vive la nation*, à reprises multipliées. Vous imaginez bien que je ne restai pas spectateur tranquille, je redoublai de forces pour crier: vive la nation, plus souvent et plus fortement que les soldats, et mon chapeau fut toujours en l'air. Cette farce m'a bien amusé et fait rire comme un fou.

Permettez-moi de faire une petite digression qui ne sera certainement pas déplacée. Depuis longtemps, mais sur-tout depuis le regne de Louis XIV, on regarde la France, pour ainsi dire, comme la patrie exclusive du bon ton, des moeurs civilisées et de la politesse. Cette idée m'ayant été inculquée dès mon enfance, j'étois fort curieux de la vérifier moi-même par une observation impartiale. Après trois voyages que j'ai faits en France, et après une application particulière, je me crois maintenant en état d'en tirer quelques conclusions. Je prends la liberté de vous les communiquer, non pour vous apprendre quelque chose que vous ne sachiez pas encore, mais pour vous prier de m'aider de vos lumieres et de perfectionner ou de corriger mes idées.

Au commencement j'étudiois les grands, les riches, les nobles, ou pour mieux dire les gens d'une bonne éducation, mais je n'y trouvois pas une grande différence. L'homme bien élevé se présente et se conduit partout de la même maniere. Partout il est poli,

prévenant, honnête. Plus ou moins aimable, il cherche à amuser, à intéresser, à plaire. Le ton du grand monde est égal dans toutes les grandes sociétés. Les différences dans les caracteres, les talens et les sentimens, que la nature a si sagement distribués pour distinguer les individus comme les nations elles-mêmes, n'y peuvent avoir d'influence, parce que la nature étant, pour ainsi dire, bannie des grandes sociétés, on n'y trouve que le déguisement et la feinte. Il est maintenant plus que du bon ton, il est même de nécessité d'avoir, je ne dirai pas un ou deux masques, mais cent, souvent mille, pour se présenter ou avec succès ou au moins sans danger dans le grand monde. Ces masques, quoique différens en formes et en nuances, sont, si je puis m'exprimer ainsi, de la même substance, de la même fabrique. Toutes les nations civilisées les ont malheureusement adoptés. On les perfectionne en forme, en couleurs, en ressemblance, on se les communique et l'on en adopte journellement de part et d'autre, de sorte que la différence du caractere et des autres qualités distinctives des nations ne peut plus produire aucune différence frappante dans les grandes sociétés. Le but essentiel ou du moins l'objet de toutes les assemblées, de toutes les côteries, de tous les grands dîners, des grands soupers, des pique-niques, etc. est sans contredit le plaisir. Partout on aime à s'amuser, partout il y a des personnes qui ne pensent qu'à cela; partout on fait la conversation dans les sociétés, ou l'on y man-

ge, ou l'on y boit, ou l'on y danse; partout on y joue ou avec les cartes ou avec les femmes. Partout on trouve des coquettes et des freluquets; ceux-ci sont partout égaux, partout ridicules, fous partout. La vanité et l'orgueil, l'oisiveté et la coquetterie ont établi leur domicile dans toutes les sociétés du grand ton. Ainsi j'en conclus que le voyageur qui veut étudier le caractere, les moeurs et les usages d'une nation, manquera indubitablement son but, s'il choisit les grands, les riches ou les gens d'une bonne éducation. Il faut observer le petit bourgeois et le peuple. C'est ici que l'on trouve le caractere, les moeurs et les usages nationaux tels qu'ils sont sans feinte et sans masque. Conformément à cette vérité je ne me suis plus restreint aux grands, aux riches, à ceux qui ont reçu une bonne éducation; mais j'ai observé avec soin cette classe de la nation françoise qu'on a appellée petits bourgeois et en général le peuple. J'ai trouvé cette classe infiniment plus polie, plus civilisée, plus éclairée et infiniment mieux tournée qu'aucune autre nation que je connoisse. Un domestique, un perruquier, un garçon d'auberge montre plus d'esprit, est plus adroit et mieux tourné que partout ailleurs. On trouve même en France parmi les simples soldats et même les porte-faix une quantité d'individus assez honnêtes et beaucoup plus civilisés que ne le sont ailleurs des personnes d'une classe plus relevée.

Cette observation néanmoins, toute vraie qu'elle soit, ne doit pas être étendue à tous les individus de

la nation françoise; il n'y a pas de règle sans exception et je ne parle point ici en général. D'ailleurs il faut être juste envers toutes les nations; si les François ont plus d'esprit de société, plus de saillies dans leurs plaisanteries, plus de gaieté, plus de grace, s'ils sont plus polis, plus amusans, mieux tournés et moins gauches que les Allemands, ceux-ci sont en revanche moins légers, moins inconséquens, moins frivoles, plus francs, plus sincères, plus attachés et plus solides. Quant à moi, j'aime la solidité; oui, je l'adore! — Mais répétons pour la seconde fois qu'il n'y a point de règle au monde qui n'ait ses exceptions.

Après avoir passé quelques heures très gaiement, après avoir fait quantité d'observations tant générales que particulières à l'égard du canal royal et de sa navigation, nous arrivâmes vers le soir à Agde. Le voyage donne de l'appétit, et celui par eau encore bien davantage; je soupai le même soir, contre ma coûtume, avec un appétit dévorant. Je défie que le ch*** de L***, tout goulu qu'il soit, m'eut surpassé ce jour-là. La société de la table d'hôte étoit gaie, amusante, je me divertis comme un roi et dormis la nuit comme une marmotte.

LETTRE XXXII.

Agde.

Ce matin a été employé à voir Agde et ses raretés. La ville est petite et rien moins que jolie. Sa situation est charmante; bâtie sur le bord d'une riviere, proche de la mer, presque au pied d'une montagne, environnée de l'autre côté de vignes, de champs et d'olivettes, tous fertiles, elle offre un coup d'oeil ravissant. La riviere qui baigne ses murs s'appelle l'Hérault. Près de la ville elle est à-peu-près aussi large que le Rhin à Mayence, et elle doit être profonde, puisque les vaisseaux y entrent. Agde est regardé en France comme un port de mer, quoique son port soit sur la rivière. Le commerce y est considérable, parce que c'est ici que le canal royal aboutit. Le grand bassin du canal mérite d'être vu, c'est sans contredit un chef-d'oeuvre d'hydraulique. Il est oval et si grand qu'il contient; à ce qu'on m'a assuré, quatre à cinq barques du canal, qui sont assez longues et assez larges pour y charger 12 à 1500 quintaux de marchandises. Il y a quatre écluses, une pour le grand canal de Toulouse, la seconde pour le canal de Cette, la troisieme pour le canal qui va à la mer moyennant la riviere de l'Hérault, et la quatrieme est au milieu et couverte d'eau, elle sert à faciliter l'entrée des barques du côté de la mer. Le comte de Caraman a tout près du bassin un château, des magazins con-

sidérables pour les marchandises et une douane. Il est singulier que la même riviere qui forme au-dessous du grand bassin un port de mer, ne soit aucunement navigable au-dessus du canal.

Quoiqu'il ne soit que neuf heures et demie, je vais pourtant descendre pour dîner, car je partirai entre 10 et 11 heures pour Cette, et il n'y a point d'auberge sur la route que je prendrai.

A Cette, le même jour.

Jamais de ma vie je n'ai tant juré et tant ri qu'aujourd'hui. Mon voyage d'Agde jusqu'ici a été une vraie expédition de Don Quichotte. On m'a conseillé à Agde de faire ce chemin par la langue de terre, qui est entre la mer et l'étang de Thau et qu'on appelle ici *la Plage*. On ne peut y passer en voiture. Les chevaux sont très rares à Agde, l'usage est de se servir d'ânes pour faire ce voyage; je n'avois donc d'autre choix que de monter un âne et d'en prendre un deuxieme pour mon équipage. Il étoit midi précis lorsque je partis d'Agde. Le guide qu'on m'avoit donné étoit une fille d'environ dix-huit ans, grande, assez bien-faite, mais laide comme la nuit. Elle ne savoit pas un mot de françois, et moi ne comprenant pas son patois, vous pouvez vous figurer notre conversation. Cependant elle étoit babillarde, elle me racontoit toujours et se fâchoit de ce que je ne la comprenois pas; pour lui faire plaisir je répondois

quelquefois en françois et tout de travers, alors elle paroissoit être contente; mais d'autres fois après ma réponse elle se mettoit à rire comme une folle, ce qui m'excitoit à rire à mon tour, et il arrivoit souvent que nous rirons tous deux comme des insensés sans savoir pourquoi. A une lieue de la ville je rencontrai un bourgeois d'Agde qui me demanda la permission de mettre un petit paquet qu'il portoit sur l'âne chargé de mon bagage, ce que je lui permis volontiers, charmé de trouver quelqu'un de qui je pusse être entendu; car, quoique très-mal, il parloit du moins françois. Ce jeune homme alloit aussi à Cette et connoissoit parfaitement bien ce chemin. Le ciel étoit couvert depuis le matin, mais le vent étoit si fort qu'il empêchoit de pleuvoir. Après avoir quitté le canal et les environs rians d'Agde, nous enfilâmes le chemin de la Plage. Nous y étions à peine entrés que je ne vis plus que du sable, du gravier et quelques bruyeres ou mauvaises herbes. Cette langue de terre n'est ni habitée ni cultivée. J'ai oublié de vous dire qu'avant d'entrer dans la Plage il commençoit à pleuvoir et à tonner. Mon guide femelle avoit peur et me faisoit entendre par signes de retourner, ce que je ne voulus pas et je fis semblant de ne pas la comprendre. L'orage augmenta et cette pauvre fille en eut tant de frayeur qu'elle se mit à pleurer en réitérant ses pantomimes; le jeune homme, dont j'ai parlé, étoit allé devant et déjà entré dans la Plage. Les lamentations de cette fille augmentant à chaque

coup de tonnerre; je fus à la fin obligé de céder à ses instances, et je retournai dans une bergerie à l'entrée de la Plage. J'y trouvai deux bergers grands et robustes, d'une physionomie assez sinistre. L'un d'eux savoit quelques mots de françois; je m'entretins avec lui sur le temps, et il m'assura qu'il changeroit bientôt. Cet endroit isolé, la mine équivoque des bergers, les chuchoteries qu'il y avoit entre la fille et eux, me firent soupçonner qu'elle n'avoit peut-être fait toutes ses grimaces que pour me conduire dans un coupe-gorge; je fus sur le qui-vive, et ne la perdant point de vue ni les bergers, je pris mes pistolets sous mon manteau, puis m'adressant au berger qui entendoit un peu le françois, je le priois de dire à cette fille, que si elle ne partoit à l'instant avec moi, j'allois lui parler différemment. Voyant ma résolution elle me suivit, et nous entrâmes dans la Plage au milieu d'un orage terrible. A peine y avions-nous fait un quart de lieue que je vis la mer à côté de nous. Que n'ai-je, o mon frère! des expressions propres à vous dépeindre ce superbe spectacle! Je voyois à main droite la pleine mer et rien que la mer; elle étoit extrêmement agitée; sa surface n'étoit pas verte, mais noire; le vent sembloit se jouer de cet élément terrible; une onde s'amassoit sur l'autre, dix vagues s'élevoient sur vingt autres pour crêver avec plus d'éclat et plus de fracas. L'effet de l'éclair et du tonnerre sur la mer surpasse toute imagination. Je n'ai jamais rien vu de plus

majestueux, de plus imposant que cette tempête. Les flots s'élançoient quelquefois aussi rapidement que l'éclair sur la Plage, de façon que j'étois sur mon âne tout-à-fait dans l'eau.

Après avoir duré deux heures, cette tempête se termina par une pluie terrible qui me perça jusqu'aux os; mais malgré la violence de celle-ci le spectacle de la mer si fortement agitée me fit oublier tout le désagrément de ce voyage. Après environ une heure de pluie le ciel commença à s'éclaircir et le soleil à darder, mais l'agitation de la mer ne cessa point. Je pus alors observer à loisir l'effet du vent sur la mer; il est incroyable. Par le moyen d'une lunette d'approche j'apperçus des vaisseaux en mer, mais trop éloignés pour pouvoir les distinguer. Durant l'orage je vis une quantité d'oiseaux de la grosseur des tourterelles ou de petits canards, qui traversoient la Plage pour voler sur la mer; je ne les ai pas vu revenir. Du côté de la mer la Plage est couverte de coquilles, j'en ai trouvé de très jolies; je suis fâché que mon plan de voyage ne m'ait pas permis d'en recueillir quelquesunes. Je fis la moitié du chemin à pied, très ennuyé de la lenteur des ânes; quelle assommante manière de voyager! Au milieu de la Plage il y a une espèce de fort, ou plutôt ce que nous appellons *Blokhaus*; il est habité par des employés.

Après un voyage très intéressant, mais en même temps très fatigant, j'arrivai entre chien et loup à

Cette; je descendis à l'auberge du grand Gallion, où j'ai fait très bonne chère, quoique toute en poissons, et où j'ai écrit ce que vous venez de lire.

LETTRE XXXIII.

Cette.

La ville de Cette est dans une charmante situation. Bâtie, partie au pied, partie sur la pente d'une montagne qui s'élève assez haut en forme de pain de sucre, elle jouit de la vue la plus vaste et la plus variée. On y découvre le grand étang de Thau, ses bords rians et fertiles, les bains de Balaruc *), Frontignan, le canal royal, et — la pleine mer. Le plus beau point de vue est précisément devant la première église, dans cette église même où le prêtre, en donnant la bénédiction, apperçoit du grand autel l'immensité de la Méditerranée. Quel spectacle! quelles idées il doit faire naître dans l'ame de ce prêtre! Ce n'est pas un Dieu mourant entre deux larrons, ce n'est pas un Dieu chimérique qui se cache dans un pain à chanter, et qui veut être croqué, digéré, — c'est un Dieu majestueux qui parle, qui

*) Balaruc a des sources minérales chaudes et salutaires. Elles sont néanmoins peu fréquentées, ce qui vient probablement de la rareté des logemens commodes et des amusemens.

étale à ses yeux l'ouvrage de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté; c'est un Dieu dont la nature entière lui annonce l'existence, la gloire et les bienfaits.

Cette présente d'ailleurs peu ou point d'objets capables d'intéresser le voyageur. Ce qui m'y paroît de plus remarquable, c'est la fabrique royale de tabac, qui fournit toute cette contrée, et même, si je ne me trompe, tout le Languedoc.

Mon dessein étant de m'embarquer ici pour aller à Marseille, j'ai été aujourd'hui chez le commissaire de la marine, dont j'ai fait la connoissance, il y a trois semaines, pour m'informer, s'il y avoit quelque bâtiment qui mît bientôt à la voile pour cette ville. Il m'a indiqué un capitaine prêt à partir, et qui depuis 12 jours n'attend qu'un vent favorable. Ce capitaine, Mr. Martin, m'a conduit à bord de son vaisseau qui vient de Barcelone, et qui est seulement en station ici. Je l'ai trouvé fort poli, ce qui n'est pas ordinaire aux marins de cette classe. J'ai tout arrangé avec lui, et mon voyage ne dépend plus que du vent. Celui qui souffle présentement est vent marin ou de l'Ouest, et par conséquent opposé à la sortie du port. Outre cela la mer est encore extrêmement agitée, et comme la sortie du port de Cette est un peu dangereuse à cause des rochers dont les bords sont environnés, aucun capitaine ne veut mettre à la voile. Quelqu'ennuyant

que soit le séjour de Cette, quand on n'y a point d'affaires, je me suis pourtant déterminé à y rester un jour pour attendre le beau temps.

LETTRE XXXIV.

Cette.

Le vent n'est pas encore changé; la mer est toujours agitée et suivant toute apparence le mauvais temps continuera. Quoiqu'il en soit, mon parti est pris. J'attendrai encore aujourd'hui, et demain matin, en cas que le vent ne veuille pas changer, je partirai pour Marseille par terre.

Du même jour le soir.

Cette journée a été en partie destinée à contempler la mer de différents points de vue, à regarder l'activité des matelots dans le port, à manger des huîtres et des sardines et à boire le bon vin de St. George. La connoissance que j'ai faite à Montpellier de deux Anglois établis à Cette pour cinq à six ans et chargés d'y faire des commissions en vin et en eau-de-vie pour l'Angleterre, ainsi que la connoissance d'un capitaine hollandois, m'ont été très utiles dans une ville depourvue de toute ressource pour un étranger. Les deux Anglois sont les plus aimables gens du monde; ils sont de mon âge, peut-être

même plus jeunes, ils parlent tous deux le françois comme s'ils étoient nés en France; ils sont très polis, bien instruits et charmants dans la société. Le capitaine hollandois est bon enfant, peut-être bon marin, mais rien de plus. Il me força de l'accompagner à bord de son vaisseau, où il me régala d'huîtres et de *genever* (eau-de-vie de Genièvre fort en usage en Hollande). Quoique j'eusse déjà deux fois mangé des premieres, il fallut néanmoins en goûter pour la troisième fois de la journée. J'ai donc bu, mangé, et même tant bu aujourd'hui à la françoise, à l'angloise, à la hollandoise, que je crains bien que ce post-scriptum ne soit rempli de fadaises. Pardonnez-moi, mon frère, s'il vous ennuye; mais grondez bien les Anglois avec leur vin de St. George, et surtout le Hollandois avec son genever. En quittant le vaisseau hollandois, j'ai vu un bâtiment, venant de Cherbourg, entrer dans le port à pleines voiles, ce qui faisoit un effet d'autant plus superbe que la mer étoit considérablement agitée.

LETTRE

LETTRE XXXV.

Cette à 7 heures du matin.

BON jour, mon frere! j'espère que vous aurez bien dormi et mieux reposé que moi. Voilà déjà la troisieme nuit que je n'ai pas fermé la paupiere. Il sémble que toutes les mouches, les moucherons, les cousins de la France se soient réfugiés à Cette, et que les plus gros, les plus méchants, les plus bruyants, les plus impertinens, les plus insupportables de toute la ville, soient relegués dans cette maudite auberge pour y tourmenter les pauvres étrangers; mon visage et mes mains en sont une preuve bien évidente. Malgré toutes les précautions que j'ai prises hier au soir de fumer ma chambre avec de la paille, de fermer les fenêtres, les contrevents et les rideaux, je n'ai pu fermer les yeux cette nuit. J'attends mon capitaine pour savoir si nous partirons aujourd'hui ou non. Dans le dernier cas je partirai par terre.

LETTRE XXXVI.

Cette.

MONSIEUR Martin, capitaine de la tartane, sur laquelle je voulois m'embarquer pour Marseille, me persuada hier de rester la journée ici, espérant que le vent changeroit. J'ai passé tout le jour aves mes Anglois. Le vent est toujours le même et le mauvais temps continue; mon parti est pris, je prendrai la route de terre et partirai à deux heures après midi.

LETTRE XXXVII.

Nismes.

QUOIQUE harrassé autant qu'on puisse l'être, quoique fatigué à l'excès, j'oublie tout, le cahotage d'une voiture abominable, les secousses continues d'un chemin rompu, le froid piquant du vent de bise, le mauvais temps, l'ennui, j'oublie tout en m'entretenant avec le plus aimable des freres. Il faut que mon amitié pour vous soit d'une trempe un peu rare, car elle brave tout, s'éleve au-dessus de tout, et par-là me rend heureux.

Je quittai hier Cette, parce qu'il sembloit que le beau temps fut à jamais banni de ce port. Le vent souffle toujours de l'Ouest et la mer est continuellement depuis dix jours si agitée qu'il est impossible qu'aucun bâtiment puisse sortir du port. J'ai couché cette nuit à Montpellier après avoir passé fort agréablement la soirée avec quelquesuns de mes amis, qui ont été bien surpris de mon retour dans cette ville. Mon voyage de Montpellier ici a été si ordinaire, si pauvre en observations que je serois fort embarrassé de vous en dire autre chose, sinon qu'il m'a très ennuyé et très fatigué. Demain à 4 heures du matin je partirai pour Marseille. Bon soir, ami de mon coeur; je rêverai assûrément de mon cher Chrétien-Ernest, car mon imagination ne s'occupe que de lui.

LETTRE XXXVIII.

Tarasçon.

Si vous voulez voyager à fort bon compte, mais très lentement et très mal, venez ici. Les chemins sont excellens, les postes médiocres, les voituriers détestables. Il n'y a point de diligences ni d'autres voitures publiques dans ce pays-ci qu'un très mauvais coche; ainsi on est obligé de prendre la poste ou des voituriers. La plupart des étrangers, même les gens très comme il faut, se servent des derniers. La route de Marseille étant très fréquentée, on trouve à chaque instant des voituriers de retour d'une ville à l'autre et à très bon compte. Je paye de Nismes à Marseille 12 £.; mais si l'on porte en ligne de compte les dîners et les soupers que l'on est obligé bon-gré malgré de payer, le désagrément de rester long-temps en route, de se lever tous les jours à 3 ou 4 heures du matin, d'avoir bien souvent une société très mixte, quelquefois même très mauvaise, d'être entassé dans cette voiture comme des anchois, d'y étouffer de chaleur, alors cette maniere de voyager est sans contredit la plus chere du monde.

Mon compagnon de voyage a été de Nismes jusqu'ici un ancien officier retiré depuis longtemps du service, et qui s'est adonné à l'économie rurale. Il possède dans les Cévennes et dans le Vivarais des domaines *) qu'il fait valoir lui-même. Ses connois-

*) Un domaine differe d'une seigneurie en ce qu'il n'a

sances tant théoriques que pratiques dans l'économie m'ont étonné; l'éducation des vers à soie étant un des plus grands revenus de ce pays, ce monsieur s'est principalement appliqué à cette branche de l'économie. Il a beaucoup lu sur cette matière, profondément étudié les chef d'oeuvres d'Olivier Serres et de l'abbé Sauvage, et vérifié ses connoissances par une pratique de trente années. Je n'ai pas besoin de vous dire le sujet de notre conversation; vous concevez bien aussi qu'elle fut infiniment intéressante et instructive. Je lui ai donné mon adresse; il m'a promis de m'envoyer des oeufs de la meilleure espèce de vers à soie et des mûriers, ce qui me feroit le plus grand plaisir; car la soie des Cévennes et du Vivarais est regardée comme la meilleure de la France. Il m'avoit aussi donné son adresse; je viens de fouiller toutes mes hardes, je ne la trouve pas. Quelque démon me l'auroit-il donc volée? J'en suis au désespoir.

Tarascon est du côté de Nismes la première ville de la Provence et Beaucaire la dernière du Languedoc. Elles sont toutes deux bâties sur les bords du Rhône; il n'y a que le pont qui les sépare. Beaucaire est une petite ville, ses rues sont étroites, ses maisons médiocres, mais sa foire très considérable.

---

pas les droits féodaux annexés à la dernière, comme droits de chasse, de pêche, de justice, de cens, de corvées, etc.

Celle-ci est pour les François ce que sont pour nous celles de Francfort et de Leipsic; il s'y fait des affaires de commerce depuis un sol jusqu'à un million de livres. Il y a ici, m'a-t-on dit, un concours immense d'étrangers pendant la foire. Outre les commerçants de toute espèce de la France, on y trouve beaucoup d'Espagnols, d'Italiens, surtout des Génois, des Suisses, quelques Allemands, quelques Anglois, des Grecs, même des Turcs. Quant aux amusemens, tout y est au mieux, traiteurs, restaurateurs, cafétiers, comédie, bals, concert, danseurs de corde, escamoteurs, écuyers voltigans, filles du monde, etc. tout s'empresse de quitter Marseille, Nismes, Montpellier, Lyon, Paris même, pour amuser, duper, escroquer, voler, empoisonner le compatriote comme l'étranger. La ville étant trop petite pour contenir cette affluence de monde, on se sert d'une grande et superbe prairie qui est tout proche et qui multiplie les amusemens en tout genre. Le voisinage du Rhône contribue beaucoup à rendre cette foire aussi importante. J'ai demandé à des personnes qui connoissent la foire de Francfort et celle de Beaucaire, laquelle des deux étoit la plus considérable. Une femme m'a répondu que c'étoit celle de Beaucaire, un homme que c'étoit celle de Francfort. Cette dame aime beaucoup les amusemens, même les frivolités; l'homme est un des plus riches et des plus solides négocians de ce pays-ci. Le Rhône passe tout proche de la ville; je n'ai jamais vu un fleuve aussi rapide, et jamais je

ne l'ai vu si rapide qu'aujourd'hui ; ce n'étoient pas des vagues qui passoient sous le pont, non, c'étoient des éclairs, l'oeil les perd de vue au moment qu'il les fixe. Le vent de bise étoit si violent que nous avons été non seulement obligés de descendre de voiture pour passer le pont, mais encore de nous tenir fermement attachés derrière la voiture. J'étois tombé des nues de voir dans un endroit aussi fréquenté que ce passage du Rhône, un si mauvais pont que celui de Beaucaire ; il n'y a point de garde-fous, les planches ne sont point solidement attachées, et qui pis est, elles sont à moitié pourries. Le plus violent coup de vent que j'aye éprouvé de ma vie nous surprit au beau milieu de ce mauvais pont ; nous nous crûmes perdus, et peut-être ne dûmes-nous en effet la conservation de notre existence qu'à la sage précaution de notre cocher qui nous avoit presque contraint de nous tenir fermement à la voiture. En un mot le vent étoit si impétueux que j'eus toutes les peines du monde de me tenir debout.

Tarascon est une petite ville très bien bâtie. J'y ai rencontré le Marquis ***, chevalier de Malte, avec deux de ses neveux, qui vont à Marseille s'embarquer pour Malte. Le marquis qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup lu, est un homme très aimable. Ses neveux sont de charmans enfans. Nous irons ensemble jusqu'à Marseille. Les chevaux sont déjà mis. Adieu, mon frère ; aimez-moi toujours autant que je vous aime.

LETTRE XXXIX.

Aix.

L'aîné de ces deux enfans dont je vous ai parlé dans ma précédente, m'a vraiment frappé. Je n'ai jamais vu un enfant de 12 ans aussi instruit que lui. Sa mémoire est prodigieuse et son jugement excellent. Il vient de Paris, où il a été élevé dans un collège. S'il continue à s'appliquer de même, et si les plus proches parens de l'ame, je veux dire les nerfs et les organes de son corps, ne se relachent pas trop tôt, s'ils conservent cette clarté, cette légèreté, cette élasticité, cette force intrinséque, ce feu céleste, qui caractérisent l'homme de génie, cet enfant fera à l'âge de 20 ans époque dans la littérature et dans les sciences.

Une fois Beaucaire passé, les belles plaines du Languedoc disparoissent, le pays devient plus montagneux et plus aride. C'est précisément la quantité de montagnes et les amas de rochers qui occasionnent la chaleur insupportable de la Provence. Les rayons d'un soleil ardent tombent d'abord sur ces rochers, ils en sont réfléchis et jaillissent beaucoup plus brûlans dans les vallons où ils sont concentrés et pour ainsi dire enfermés par les montagnes. La différence entre celles-ci et les vallées forme un coup d'oeil frappant. Les premières sont arides et pélées, les dernières sont, dans quelques contrées, riantes et vertes.

Le pays entre Orgon et Lambesc est un jardin délicieux. La terre est noire, grasse et fertile. Dans cette même contrée il y a plusieurs parcs qui ont attiré toute mon attention; l'un d'eux se distingue par sa superbe situation, par la verdure fraîche de ses gazons, par les prairies presque toujours fleuries qui l'environnent, et par la quantité d'allées qui n'ont pas cette roideur et cette monotonie qui rendent ennuyant la plupart des jardins français, mais qui ont le grand mérite d'être modélées sur la belle nature. Une rivière qui par le moyen des écluses arrose une grande partie de ce parc, contribue beaucoup à sa fraîcheur et à sa délicieuse verdure. On trouve dans cette partie de la Provence plus de mûriers que d'oliviers, ce qui n'est pas de même dans le reste de cette province; car Lambesc une fois passé on voit tout-à-fait le contraire.

Le nouveau canal de la Provence, qu'a fait construire l'archevêque d'Aix, en qualité de chef des ci-devant états de Provence, passe par la contrée dont je viens de parler. On m'a dit que près d'Orgon il traverse une montagne; j'étois malheureusement trop pressé pour pouvoir me rendre à cette montagne et l'examiner. Le canal que j'ai passé et suivi en allant à Lambesc n'est pas encore fini; il ne me paroît pas si large, ni même à beaucoup près si long ni si utile que celui du Languedoc.

A Tarascon, Orgon et Lambesc on voit de très jolies femmes, non pas que le sang dans ces villes

en soit la cause, mais parce que Arles est dans le voisinage. Cette ville est renommée dans toute la France pour la beauté des femmes comme Tarascon pour celle des hommes. On prétend que les femmes d'Arles ont toutes les qualités nécessaires pour plaire à notre sexe, pour le séduire, pour l'enchaîner. Il paroît qu'elles sont uniquement créées et destinées pour la plus douce, la plus délicieuse des passions, pour l'amour. Une taille grande et svelte, un port noble, dégagé et plein de graces, de petits pieds, une marche légère, des mains potelées, des bras arrondis, une gorge superbe, une bouche de rose, des dents d'albâtre, des yeux grands, noirs et brillans du plus ardent amour, un teint de lis et de roses nuancé par de longs cheveux d'un noir d'ébene, qui séparés sur le sommet de la tête descendent sur les épaules en boucles ondoyantes, le coeur tendre, une gaieté charmante, beaucoup d'esprit, beaucoup de tempérament, — voilà, mon frère, une foible esquisse de ces femmes que le dieu d'amour a comblées de ses bienfaits, qu'il a mises dans un climat si avantageux pour ses plaisirs; de ces femmes enfin qui n'inspirent que l'amour, qui ne respirent que l'amour, qui ne pensent qu'à l'amour. J'en ai vu à Lambesc, à Orgon, à Tarascon, j'y ai vu Héloïse! cet emblême du printems, ce bijou de la beauté femelle! Si un enfant de 16 ans, si la rose qui va éclorre est déjà si puissante pour nous enchaîner et si dangereuse pour notre liberté, quelle puissance et

Aix est à cinq lieues de Lambesc; le sol entre ces deux villes n'est plus si fertile que du côté d'Orgon; la terre est plus pierreuse et plus aride; plus on approche d'Aix et plus on trouve d'oliviers. Ces arbres précieux font la plus grande et peut-être la seule richesse d'Aix et de ses environs. L'huile de cette ville est renommée pour être la meilleure de toute la France. Elle est aussi claire que le cristal, aussi grasse que le beurre, et son parfum est aromatique. Elle est dans ce moment-ci très chere, à cause de la quantité d'oliviers que la gélée de 1788 a fait périr. Cet hiver a fait d'horribles ravages dans les pays méridionaux comme il a été affreux pour les septentrionaux. La perte qu'il a causée dans les olivettes d'Aix et de ses environs, passe des millions.

Le pays a beaucoup d'amandiers et des vignes qui sont plantées et cultivées d'une autre maniere qu'en Languedoc, car ici elles sont entremêlées de champs, de façon qu'entre deux vignes il y a toujours un champ semé de bled ou de luzerne. Les champs et les vignes ont à-peu-près la même largeur, c'est-à-dire, qu'ils sont tous deux étroits, mais longs. Les raisins ne sont ni si doux ni si savoureux qu'à Frontignan ou à Lunel. Le vin de Provence est plus épais et plus capiteux, mais aussi plus rude que celui de Languedoc ou celui du Rhône.

LETTRE XL.

Aix.

La situation de cette ville est tout-à-fait pittoresque. Bâtie au centre d'une vallée fertile, elle est entourée de côteaux couverts d'oliviers et de maisons de campagne qu'on nomme ici *Bastides*. A mon arrivée j'ai traversé le fauxbourg, puis une petite barrière, et de-là je me suis trouvé au cours. *) Entre des palais superbes, tous tirés au cordeau, on découvre la plus fraîche, la plus ombrageuse, la plus belle allée qu'on puisse voir; il y a au milieu trois fontaines toujours jaillissantes, toujours pures, toujours bienfaisantes; — quel endroit enchanteur! — quelle superbe vue! — quel délicieux coup d'oeil! — Non, je n'essayerai jamais d'en faire la description, ni de peindre l'impression que j'en ai éprouvée. Je m'y suis promené presque toute la journée, et le soir j'y ai respiré l'air frais et les exhalaisons des arbres odoriférants. La promenade étoit remplie de monde qui venoit s'y amuser de tous les quartiers de la ville. Les Provençaux sont extrêmement gais, les Provençales extrêmement amoureuses; les pays chauds sont les plus favorables à l'amour, et comme il est ici tout à la fois habitude, plaisir, politique, vanité, complaisance, délire, mais surtout besoin impérieux, vous pouvez

*) C'est tout ensemble une belle rue et une charmante promenade.

vous figurer à quel point cette foule de monde qui remplissoit le cours, étoit intéressante pour l'observateur. La politique, le démocratisme, l'aristocratisme, l'orgueil humilié des ci-devant nobles, l'orgueil encore plus insupportable du parti triomphant, le vrai patriotisme des gens éclairés, les folies des enragés, la fureur des démagogues, le pédantisme et la morgue des gens de loi, la taquinerie des gens de négoce, l'amour sous toutes les formes, sous toutes les figures, sous tous les masques, tantôt platonique, tantôt épicurien, tantôt séduisant, tantôt dégoûtant; la gaieté naturelle des François, la vivacité des Provençaux, et la misère qui s'est subitement fait sentir dans une ville qui devoit son lustre et son existence florissante à son parlement et à sa nombreuse noblesse, dès qu'un décret foudroyant eut anéanti l'un et l'autre; enfin la mélancolie douce et enchanteresse que m'inspiroient la belle soirée, les rayons amoureux de la lune et l'éclat d'un horizon étoilé; tous ces objets faisoient un contraste aussi bizarre qu'intéressant. Mes yeux, mes oreilles, mon coeur, tout avoit de l'occupation, et tout étoit ravi.

Aix contient des sources minérales dont les eaux sont tiédes. Les fontaines qui embellissent le cours et qui par le murmure et le jaillissement perpétuel de leurs eaux donnent à la promenade du soir une harmonie douce et amoureuse, soulagent en même temps et guérissent les souffrans. Dans un des fauxbourgs on a établi des bains publics qui sont, à ce qu'on m'a

dit, toujours remplis de malades. Les étrangers peuvent y loger. Il y a au milieu de la cour de ce bâtiment la fameuse source qui fournit l'eau à tous les bains. Cette source, presqu'adorée des Romains, engagea le consul Sextus Calvinus à y bâtir un fort et à y fonder une ville qu'il nomma *Aquae Sextiae* de son nom et de celui de ses eaux salutaires; c'est de là que dérive le nom moderne d'Aix. J'ai visité avec exactitude cette source renommée depuis tant de siècles. Ses eaux sont tiédes et minérales, mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient au niveau de celles de Wisbaden ou d'Ems; à peine ont-elles le dégré de chaleur et le goût minéral de celles de Schlangenbad. Quoique les vertus intrinséques de ces eaux ne soient pas à beaucoup près comparables à celles des sources chaudes de l'Allemagne, elles sont peut-être tout aussi efficaces que les nôtres, à cause du climat qui influe beaucoup sur l'effet des bains en ce qu'il y prépare le corps en ouvrant les pores.

J'ai été voir le nouveau palais, c'est-à-dire, les fondemens du palais monstrueux qu'on avoit commencé pour le parlement d'Aix. Je suis descendu dans les souterrains où devoient être les prisons. Son architecture répond à la révoltante barbarie qui sous l'ancien régime signaloit souvent la justice criminelle de France. Les murailles sont d'une énorme épaisseur et les pierres qui les composent aussi dures que l'étoient les coeurs de beaucoup des anciens juges. Les rayons bienfaisans du soleil n'y pénètrent pas plus

que la compassion, l'humanité, les cris des malheureux et les larmes de l'innocence pénétrerent jamais les coeurs de bronze de ces juges, qui faisoient l'opprobre de leur nation et l'horreur du genre humain. Eh! le supplice de l'infortuné Calas, les trois innocens arrachés à la roue par le vertueux Dupati, la fille Salmon affranchie du bucher par un autre généreux défenseur, mille autres exemples, ne prouvent-ils par la dureté de ces anciens juges à se jouer de la vie des hommes! Mais, graces à Dieu, la lumiere d'une philosophie bienfaisante a pénétré ces ténèbres de préjugés et des vices; la nuit commence à disparoître et le jour à luire. Les droits sacrés de l'homme étoient méconnus, insultés, foulés aux pieds; ils sont rétablis; on a renversé la bastille, on a ouvert les portes de ces cachots fermés depuis tant d'années, on a brisé les fers des innocentes victimes. On punit présentement le scélérat, mais on ne raffine plus à le bourreler. On a adopté le sublime principe qu'il vaut mieux laisser échapper dix criminels au dernier supplice, que de punir un seul innocent. L'assemblée nationale a banni pour jamais cet ordre judiciaire criminel qui faisoit le fléau de la France, l'ignominie de son gouvernement et l'horreur de l'Europe. Elle a supprimé ces juges cruels, orgueilleux, avares, corruptibles; elle a aboli la vénalité des offices de la magistrature, elle a anéanti les parlemens; — mais à quoi bon maintenant ce palais qu'on a commencé ici et que l'on continue de bâtir? à quoi toutes ces enormes murailles,

railles, tous ces souterrains, ces tours, ces cachots, que l'on montre aux étrangers avec un air de timidité et même d'effroi ?

LETTRE XLI.

Marseille.

La situation de cette ville est vraiment une des plus belles qu'on puisse voir. Après avoir traversé des contrées assez stériles et en partie sauvages, on l'apperçoit avec le plus vif plaisir; on en est encore à une petite lieue, quand du sommet d'une montagne on la découvre tout-à-coup avec la pleine mer. Les îles qu'on apperçoit, les côtes qui se présentent à la vue, les rochers qu'on observe sur l'un et l'autre rivage, l'immensité de Marseille, ses forts, ses églises, ses palais, sa magnificence, son antiquité, son port fameux par son commerce étendu, par la beauté de son bassin, par la quantité prodigieuse de vaisseaux et de bâtimens de toutes espèces et de toutes nations qu'on y trouve continuellement, présentent à la vue le tableau le plus varié et le plus intéressant qu'on puisse imaginer, excitent l'admiration du voyageur et lui inspirent cette gaieté, ce doux ravissement qui semblent annexés à la ville, au climat et à la société de Marseille, et qui rendent ses habitans si susceptibles des plaisirs et de la jouissance. La mer étoit agitée lorsque je jouissois de ce ravissant coup d'oeil, ce

qui donnoit à ce tableau une énergie, une majestueuse grandeur, dont on n'a pas d'idée et qui perdroit trop à être décrite par une plume aussi foible que la mienne.

Arrivé à la porte de la ville, on m'examina avec beaucoup d'exactitude et même un peu rigoureusement, ce qui est très nécessaire pour une ville si immensément peuplée, si remplie d'étrangers de toutes les nations, et dans une aussi violente fermentation qu'est présentement Marseille.

Je descendis à l'hôtel de Beauvau, rue de même nom. Quand cet hôtel ne seroit pas renommé comme un des meilleurs de toute la France, son emplacement seul devroit engager tous les étrangers aisés à y loger. Car outre qu'il est dans le plus beau quartier de la ville et proche de la comédie, il a un de ses côtés qui donne sur le quai. A quelques pas de ma chambre je vois une immense forêt de mâts et une ville très peuplée sur l'eau. Elle diminue ou s'augmente tous les jours, elle est continuellement en mouvement et composée de tant de nations! Chaque maison a, pour ainsi dire, sa propre police, son propre esprit de corps, son propre intérêt, son propre souverain; et malgré cette infinité de polices, de petits souverains, *) d'esprits de corps et d'intérêts, tout s'arrange, tout y va au mieux.

---

*) Les capitaines de vaisseaux, même des bâtimens marchands, sont, proportion gardée, plus souverains à

L'idée de voir un monde et des milliers d'hommes habiter la surface de l'eau, exister et passer toute leur vie sur un élément si perfide, est vraiment très intéressante et assez riche pour fournir matière à réflechir. Elle m'a beaucoup occupé. Je fus hier au soir deux heures à ma fenêtre; je n'aurois pas changé ma chambre au prix de l'or, car elle m'a procuré une des plus délicieuses soirées que j'aye eue de ma vie. Le soleil, quoique déjà au-dessous de l'horizon, lan-

---

bord de leurs navires et vis-à-vis de leurs matelots, que ne le sont beaucoup de princes souverains et même beaucoup de rois. Ne connoissant d'autres lois que leur volonté et la subordination la plus stricte des matelots, ils en abusent bien souvent de la manière la plus révoltante. Les capitaines des vaisseaux marchands sont la plupart des parvenus qui ont commencé leur carrière comme matelots; il n'est donc pas étonnant, et l'expérience le prouve, que l'esclave qui a servilement porté la chaine, et dont le dos est encore ulcéré des marques du courroux de son tyran, devienne tyran lui-même dès qu'il est parvenu à briser les fers de son esclavage. Tout criant que soit le despotisme de ces petits tyrans, la plus stricte subordination est indispensable pour la marine; elle l'est d'autant plus que les matelots sont presque généralement des fainéans, des libertins, des mauvais sujets qui ne connoissent ni morale, ni religion, ni point d'honneur, et qui n'obéissent qu'à la force. Si l'on me répondoit que le despotisme dans lequel on les éleve et avec lequel on les traite jusqu'à la vieillesse, y influe beaucoup, il ne me resteroit plus rien à répliquer, mais beaucoup à désirer.

çoit encore quelques rayons qui perçoient à moitié les ténèbres de la nuit. Tout le monde cherchant le frais se promenoit le long du quai et dirigeoit sa route vers le Cours. J'ai vu tout ce qu'on appelle le beau monde. La quantité des femmes bien mises, aimables et belles m'a fait infiniment de plaisir; car qui ne seroit pas saisi de la joie la plus vive en voyant ce sexe divin qui fait les délices de nos jours.

Les femmes comme il faut *) et en général le beau monde ayant quitté le quai, l'armée des coquines vint s'emparer de ce champ de bataille marqué par tant de flatteries, tant de caresses, tant de douceurs, tant de coups-d'oeil amoureux, tant de baisers ardents pris à la dérobée.

Les héroïnes qui remplaçoient le beau monde et qu'on nomme si impoliment *des coquines*, faisoient à la promenade tout ce que la plus grande partie des femmes comme il faut fait également à la différence

---

*) Si je sépare les femmes comme il faut des coquines, il ne faut pas croire que celles-ci ne se mêlent pas parmi celles-là; au contraire on y en trouve toujours beaucoup à la promenade, aux spectacles, dans tous les endroits publics; elles surpassent même en habillement, en goût, en aimable gaieté et certainement en beauté la plupart des femmes honnêtes, quoique cette dernière classe doive être un peu rare ici; car l'expérience, confirmée par la voix du public, prouve que le libertinage même le plus raffiné n'est nulle part aussi commun, ni aussi en vogue parmi les femmes de tout rang et de tout état qu'à Marseille.

près que les premieres raccrochent par des propos triviais, et les autres attirent par un raffinement de l'art et de la coquetterie. Cependant cette armée d'héroïnes doit être très formidable. On m'a assuré que ces belles ne laissent guères impuni le téméraire qui risque le combat avec elles, quand même il combattroit de la manière la plus douce et la plus généreuse. Ces héroïnes étant continuellement en guerre ne connoissent ni paix ni trêve; les hôpitaux et les chambres des malades toujours remplies prouvent le ravage affreux qu'elles font tous les ans à Marseille; certes une armée de Cosaques ou d'autres troupes barbares, même quand elle seroit toujours en action, ne seroit pas si dangereuse pour l'humanité que cette foule de canailles dont Marseille regorge. On me demandera peut-être s'il n'y a pas de police dans cette ville? Je répondrai qu'il y en a; mais que peut-elle effectuer dans un pays déchiré par l'anarchie, dans un pays où les moeurs, la morale et la législation, ou pour mieux dire, l'ordre, n'existent presque que dans des spéculations métaphysiques, ou dans la bouche des orateurs, ou dans la plume des journalistes, ou peut-être dans le coeur de quelques bons patriotes; dans un pays enfin où il y a tant d'individus de la faculté de médecine? Je sais de très bonne part que plus de la moitié de cette légion innombrable de médecins qui inondent le royaume, ne vit que des malheureuses victimes qui se sentent infectées d'un poison qui devroit bien punir l'injustice, l'avarice, la colère, la

vengeance, toutes les actions de ces génies malfaisans qui ne pensent qu'à nuire, qu'à inquiéter et maltraiter le genre humain; mais qui ne devroit pas, ce semble, être le fruit de l'amour, cette passion si douce, si bienfaisante, — si divine! La faculté de médecine, la pharmacie y comprise, voyant que ce poison, tout dangereux, tout destructeur, tout horrible qu'il soit pour l'humanité, alimente et même enrichit la plus grande partie de ses membres, trouve fort convenable que des centaines de coquines malades et infectées courent les rues pour empoisonner une quantité prodigieuse d'honnêtes gens, afin que les dignes élèves d'Esculape et de Galien gagnent de l'argent, car c'est avec justice qu'on prétend que la sublime faculté de médecine montre, en France comme en tout autre pays, de la prédilection, un attachement singulier et même tout-à-fait irrésistible pour ce métal. Voilà une digression qui n'est assurément rien moins que courte; vous la pardonnerez en faveur de l'intérêt de sa cause et de ma façon de penser.

Je vous ai dit que mes fenêtres donnent sur le port, qu'après y avoir observé la quantité de vaisseaux de toutes langues et l'activité qui est propre à tous les ports de mer, mais spécialement à celui-ci, j'ai vu le beau monde et ensuite les coquines de Marseille prendre le frais, se divertir et gagner de quoi vivre. Il me seroit vraiment difficile de vous dire ce qui m'a le plus intéressé, ou du port et des vaisseaux, ou les mouve-

mens des matelots, l'activité des porte-faix, des rouliers, des négocians, etc. ou le beau monde de la ville se promenant sous mes fenêtres, la quantité de belles femmes qui le composoient, leur maniere avantageuse de s'habiller, la bizarrerie des freluquets qui les accompagnoient, la bigarrure causée par la manie des jeunes François d'affecter à présent un air martial, un air guerrier, malgré la tournure de petit-maître ou de fanfaron, qui est, et qui sera, plus ou moins, mais toujours, la marque caractéristique du jeune François; ou les propos que j'entendois, les cajoleries et les belles choses qui en épiant de ma fenêtre fort avantageusement située, ne me pouvoient échapper; ou le commerce des coquines avec des matelots, avec des vauriens, avec la lie du peuple. Tout étoit dans son genre très intéressant et même fort instructif pour un voyageur observateur.

La nuit étoit fort avancée lorsque le monde se perdit sous ma fenêtre, le tourbillon et le bruit continuel qui régnent toute la journée dans ce quartier furent suivis d'un calme majéstueux; l'équipage des vaisseaux s'étant couché, on n'entendoit plus que de temps à autre sonner les cloches tantôt sur un bord, tantôt sur un autre, *) ou les conversations de quelques matelots en faction sur le pont de leur vaisseau.

---

*) Sur la plupart des vaisseaux il y a une cloche suspendue, sur laquelle on frappe avec un marteau les heures de la nuit, même les quarts; c'est le matelot qui est

Tout le reste de l'immense population qui habite la surface d'un élément impétueux, mais enfermé et réprimé par ce port qui fait la richesse de Marseille et celle du commerce françois, tout étoit au fond des vaisseux à se reposer des fatigues de la journée. Le matelot, bien portant, ignorant ces soins, ces soucis qui agitent le coeur des grands et troublent si souvent le repos des riches, goûtoit les douceurs d'un sommeil paisible. Tout sembloit reposer, même la nature; car la mer étoit calme, il ne se faisoit sentir que des zéphirs rafraîchissans. La nuit étoit délicieuse et mon ame jouissoit d'une tranquillité divine. Je ne pouvois quitter ma fenêtre, tant m'intéressoit ce superbe spectacle et la contemplation de son théâtre établi par l'art et destiné au tourbillon du grand monde, mais réduit dans ce moment-ci à la simplicité et à la vraie magnificence de la belle nature.

Cette contemplation, la richesse et l'étendue de son objet, une foule d'idées, des sentimens vifs, doux et ravissans tout à la fois, enfin une méditation profonde m'absorboient entièrement quand tout-à-coup j'en fus tiré par un bruit qui se fit entendre sur

---

de garde, qui est chargé de ce soin; un sable lui tient lieu d'horloge, il frappe autant de coups qu'il est d'heures. Mais vous avez dû voir cela durant votre voyage en Suède, vous vous êtes parfaitement familiarisé et mis au fait des termes, de la manière de vivre et des usages des marins; ce seroit donc un temps perdu de vouloir vous en entretenir davantage.

un vaisseau placé sous ma fenêtre. Les cris des matelots, le commandement du capitaine, l'activité générale qui regnoit sur ce bâtiment me frapperent d'abord, et je me décidai à descendre, curieux de voir ce qui s'y passoit. Le vaisseau, quoique hollandois, avoit beaucoup d'Allemands parmi son équipage. Après avoir passé plusieurs mois dans un pays étranger et bien éloigné de sa patrie, sans entendre prononcer un mot de sa langue natale, le son en est vraiment doux aux oreilles d'un bon patrióte. Pénétré de çe sentiment qui ne peut se décrire et qu'il faut absolument éprouver pour le concevoir, animé par les impressions qu'avoient faites sur mon coeur la belle soirée et tout ce que j'avois vu, entendu, observé, médité durant son cours, je n'hésitois pas un moment d'aborder un de mes compatriotes et de lui dire avec notre franchise nationale, *) *guten Abend, Landsmann!* Ce bon soir, prononcé avec cette énergie qui accompagne toujours le langage du coeur, fit sur le matelot une impression infiniment plus vive qu'à l'ordinaire; il me salua très poliment, ce qui n'est pas peu de chose pour les marins et surtout pour un matelot allemand. Tout occupé, tout pressé qu'il étoit, il répondit à plusieurs de mes questions et m'informa que le vaisseau qui portoit pavillon hollandois attendoit depuis quatre jours un vent favorable, que venant de s'en élever un tel qu'il le leur falloit, le capitaine,

---

*) *Mit teutscher Biederkeit.*

homme vigilant mais très sévère, avoit sur le champ pris la résolution d'en profiter pour quitter le port, ce qui avoit mis tout en alarme et en rumeur sur son bâtiment.

Rien n'est plus intéressant ni plus imposant que de voir partir un grand vaisseau! Cette énorme et lourde machine, immobile aussi long-temps qu'elle est fixée sur ses ancres dans le port, perd peu-à-peu son immobilité et sa pésanteur; du moment qu'elle a gagné la pleine mer et le vent favorable, elle devient tout-à-coup mobile, se meut sans cesse et paroît légère, même plus légère que le vent, dont elle est le jouet et duquel elle dépend entièrement. J'ai préféré ce beau spectacle au sommeil, et ma fenêtre si favorablement située au lit le plus doux et le plus voluptueux. Je remontai dans ma chambre et j'y repris la place qui depuis quelques heures m'avoit procuré tant de plaisir, fourni tant de sujets à étudier et à méditer. Mes yeux ne quitterent pas le vaisseau; le commandement du capitaine, les manoeuvres des matelots, l'effet qu'elles produisirent sur le vaisseau, le bruit, les cris, le tapage, les efforts, la force énorme, l'adresse, la dextérité, la vîtesse, l'intrépidité, même la témérité des matelots et des pilotes, rien n'échappa à ma vue ni à mon attention. Je fus tout oeil. Mon observation étoit au plus haut dégré; l'objet le mérite, il est intéressant pour un chacun, mais il étonne, il frappe de la maniere la plus agréable l'habitant du continent qui est né et élevé à cent lieues de la mer.

On dit que la lune est la protectrice des amoureux et des voleurs. Je ne suis heureusement ni l'un ni l'autre, et malgré cela elle m'a cependant très favorisé. Je lui dois toute la reconnoissance qu'une ame sensible ne refuse jamais à ses bienfaiteurs. Sans ses bonnes graces, le spectacle le plus imposant du monde se seroit passé sous ma fenêtre, sans que mes yeux s'en aperçussent et sans que mon coeur s'en réjouît.

A force de travailler, de crier, de jurer en vrais matelots, le vaisseau en s'éloignant du quai s'avança majestueusement vers le milieu du port et y gagnant petit-à-petit plus d'eau et plus de vent, il s'approcha visiblement de cet endroit dangereux même pour les vaisseaux en bon état; de cet endroit si souvent désiré des malheureux maltraités par les tempêtes ou affoiblis par la famine, et qui leur est souvent si funeste. Après avoir tant souffert ces infortunés tressaillent de joie en apercevant un asile contre les dangers, croyant toucher au terme de leurs peines; et — ils périssent, souveut même au moment de l'entrée! *)

Plus ce vaisseau approcha de ce formidable passage, moins je pus l'apercevoir; J'en fus vraiment en peine, d'autant plus que quelques minutes après il étoit totalement hors de la portée de ma vue; mon coeur en fut touché; une certaine tristesse s'empara

*) L'entrée et la sortie du port de Marseille sont très dangereuses à cause de la quantité de rochers et de quelques ilots qui s'y trouvent.



de moi malgré les raisons que je lui opposois. Cette impression involontaire, cette perplexité, cette émotion, étoient-elles de la foiblesse, une sensibilité outrée, une folie, ou des sentimens naturels à l'humanité, des sentimens inséparables d'un coeur bien placé, compatissant, et qui ne connoît pas encore le venin de la corruption? Je n'en sais rien et je ne le veux pas savoir, de peur que des affections si douces, si chères, si nécessaires au coeur et à la félicité des hommes, ne perdent de leur prix et de leurs charmes par des sophismes et par les faux principes de ces égoïstes qui en réduisant tous les motifs de nos bonnes actions à l'ambition, à l'avarice, à la volupté épicurienne, dégradent de la manière la plus ignominieuse leur propre espèce, — tout le genre humain!

L'égoïsme, sans contredit, influe puissamment sur toutes nos actions; j'en conviens; mes observations, l'étude de mon propre coeur, les plus profonds secrets de mon ame me le disent et me le prouvent. Mais pourquoi confondre l'égoïsme avec les vices? Pourquoi chercher partout du poison tandis que la fleur abonde en miel bienfaisant? Le plaisir inestimable, la satisfaction délicieuse, les charmes divins qu'on sent et que l'ame goûte après une action vertueuse sont d'assez puissans motifs pour nous engager à réitérer l'épreuve, afin de ressentir les mêmes délices! Cela ne me paroît pas douteux, et je conviens que cette espèce d'égoïsme est le plus ordinaire

et peut-être le premier motif des bonnes actions, même chez les personnes reconnues pour vertueuses; j'ajoute et je prétends que la vertu la plus sévère et la piété la plus exemplaire qu'on attribue au premier coup-d'oeil à l'influence de la religion positive, ou pour parler le langage des prêtres, à la foi des fideles, n'ont le plus souvent d'autre source que cette espèce d'égoïsme. Tout cela me paroît évident et j'en suis entièrement convaincu; mais je ne puis voir, sans frémir pour l'humanité, que l'on confonde cet égoïsme, dont je viens de parler, avec des vices déshonorans. Et combien n'y a-t-il donc pas de ces soi-disant philosophes qui, convaincus de la fausseté des motifs de leurs actions et de la corruption de leur coeur, ne trouvent d'autres moyens de s'en excuser qu'en flétrissant toute l'espèce humaine de l'opprobre le plus infamant du monde?

Voilà une esquisse de ce qui m'occupoit et qui fournissoit matiere à mes méditations, lorsque je perdis entièrement de vue ce vaisseau auquel je m'étois, je ne sais par quel motif, particulièrement attaché. La nuit étoit fort avancée, je quittai quoiqu'à regret cette fenêtre, où j'avois vu tant de choses intéressantes, entendu tant de sottises; cette fenêtre, où j'ai tant pensé, tant réfléchi, tant médité!

Où est-il donc à cette heure, me demandai-je, mon vaisseau? où sont tous les autres que j'ai vu partir à Cette, à Agde, ici? où sont-ils maintenant? que font-ils en ce moment? Ils luttent peut-être con-

tre des ouragans affreux, des vagues monstrueuses les ont engloutis, la famine les a affoiblis, des vents effrenés leur ont peut-être déchiré les voiles, embrouillé les cordages, cassé les mâts; des rochers perfides, cachés sous l'eau, en ont troué le fond, l'eau y entre à grands flots, on travaille, on pompe, on fait tout le possible, mais un coup de vent plus impétueux jette de nouveau le navire déjà trop délabré contre des rochers plus pointus, — tout est perdu! Le vaisseau commence à sombrer; on crie, on pleure, on se désespere; on met la chaloupe à la mer; au moment de s'y jetter, on ne la voit plus, tant l'élément est agité; l'image de la mort inévitable glace d'effroi, l'on frémit à la vue du dernier moment; la chaloupe enfin reparoît du fond de l'abyme, l'espoir renaît dans le coeur des malheureux qu'elle vient arracher au trépas; ils la saisissent, ils l'amarrent, tous s'y précipitent, — et moi dans mon lit, dans un lit doux, délicieux! quelle différence! — Bon soir, mon frére.

LETTRE XLII.

Marseille.

RESPECTONS la nature, sa sagesse mérite notre adoration. Partout dans ses oeuvres, depuis Newton jusqu'au ciron, depuis le cours des astres jusqu'à la formation de la poussière, tout est systême, tout prouve l'ordre, la proportion et ce dégré de vérité qui n'est pas l'ouvrage d'un mortel. Le suprême architecte de l'univers que nous croyons, que nous respectons, que nous adorons tous, quoique de différentes manieres, souvent plus bizarres l'une que l'autre, a suivi dans le plan de son ouvrage la plus parfaite proportion. Des loix éternelles ont limité le temps, l'espace, le mouvement, la force, etc. Le *plus* et le *moins* ne sont que des notions et des choses relatives, car le *trop* et le *moins*, dans le sens absolu, n'existent pas dans les ouvrages de la nature. Tout y est mesuré par des loix fondées sur la proportion par excellence, tout y contient cette balance qui fait, quiqu'on puisse dire, le bonheur des hommes, la beauté de l'univers et la gloire de son auteur.

Pénétré jusqu'au plus profond de mon coeur, ravi de cette grande vérité, je ne saurois souffrir qu'on y porte atteinte par des paradoxes contradictoires. Dites tout ce que vous voulez, vous prétendus savans; faites des distinctions inintelligibles, composez des syllogismes captieux, raffinez des sophismes illusoi-

res; la nature et ses loix sacrées triompheront toujours de vos vains efforts. O chers concitoyens! mes frères! mes égaux! vous qui formez avec moi et tous les hommes cette grande chaîne que nous honorons du titre respectable, du titre majestueux de genre humain, vous qui formez, dis-je, cette chaîne dont chaque chainon est d'une indispensable nécessité à l'organisation actuelle de l'univers; pardonnez, si dans l'épanchement de mon coeur je fais plus que vous plaindre, si j'ai pitié de vous, de moi, de tous mes frères en voyant la masse énorme de préjugés et d'erreurs qui nous aveuglent, nous déshonorent et nous dégradent. Hélas! on nous vante sans cesse les lumières de notre siècle, la politesse de nos moeurs; on cherche à nous étourdir sur nos maux; mais la vérité perce à travers ce voile, il faut convenir malgré soi que notre espèce s'est dénaturée de la maniere la plus frappante. Non, je n'y reconnois plus cette imposante dignité, ces majestueuses prérogatives, cette empreinte divine, qui distinguoient l'homme dans l'état de la nature, l'homme sortant des mains du créateur.

Ne me demandez pas la cause de cette déplorable altération; je vous l'ai déjà nommée. Cette hydre si dangereuse pour le bonheur des hommes et si avilissante pour toute leur espèce, mille têtes sous mille formes, sous mille masques, la défigurent; la fausseté et la tromperie y pénètrent; la foiblesse, l'ignorance, la malice, l'injustice, l'intolérance et sa cruelle persécution,

persécution, lui donnent cette pâleur mortelle, cet air affreux et farouche qui touchent, révoltent et déchirent l'ame sensible et pûre, telle qu'elle est dans l'état originaire de la nature. Horrible est cette hydre en soi-même, horrible est son aspect, horribles sont ses traces, horrible est son règne, et plus que malheureux sont ses esclaves, car son nom est *préjugé* et sa famille *erreurs*.

Ne me parlez plus des funestes ravages que la guerre, la petite vérole, les maladies vénériennes etc. ont faits parmi les hommes; tout révoltans qu'ils soient, ils n'égaleront jamais ceux que les erreurs et les préjugés ont faits depuis tant de siècles, qu'ils font encore et qu'ils feront malheureusement trop longtemps. Les trêves, les traités de paix, les alliances, les armées permanentes, la politique toujours vigilante, la prétendue balance de l'Europe, lés négociations des cabinets, etc. sont d'excellens remèdes contre la fureur des guerriers, au moins ils abrégent et diminuent les guerres. L'inoculation, un nombre d'excellentes drogues, des traitemens sages, analogues à la maladie et vérifiés par l'expérience, ont considérablement diminué les ravages de la petite vérole; cette maladie qui au commencement de ce siècle frappoit tout le monde d'une terreur panique, même la faculté de médecine, on la regarde aujourd'hui comme très facile à guérir, comme une des moins dangereuses. De bons remèdes de précaution, quantité de drogues et de traitemens, mais surtout le

P

dieu des marchands et des voleurs, ont puissamment limité les ravages que les maladies vénériennes ont causés dans le siècle passé et dans celui-ci. Mais quels remèdes assez efficaces à opposer aux ravages produits par l'hydre monstrueuse des préjugés et des erreurs? Tandis que vous luttez contre une de ses têtes, tandis que vous croyez en avoir écrasé une, cent autres s'élevent contre vous, elles font cause commune, vous êtes perdu.

Ne sont-ce pas enfin les préjugés et les erreurs dans la politique, dans le droit des gens et dans la religion; les préjugés d'une fausse gloire, d'une affreuse vanité, d'une fatale passion d'agrandissement, d'autorité et de conquête, qui ont formé les guerriers et occasionné les guerres? Ne sont-ce pas de même les préjugés et les erreurs dans les traitemens de la petite vérole et des maladies vénériennes qui bourrelent et tuent le plus de monde?

Le plus dangereux ennemi de l'humanité, c'est donc cette foule de préjugés et d'erreurs qui déguisés de toutes les manières maltraitent, tyrannisent, avilissent l'espèce humaine devenue leur jouet. Oui, mon frère, cette vérité, toute dure qu'elle soit, n'est malheureusement que trop sensible. Il suffit pour en convenir, de nous examiner de près. Le mortel qui n'a jamais été la dupe des préjugés et de l'erreur est un être de raison qui n'exista et n'existera jamais. Hélas! foible, imparfait comme tous les hommes, j'ai éprouvé comme eux l'empire des opinions erro,

nées; combien de fois ne m'ont-elles pas donné le change? combien de fois n'en ai-je pas été trompé, déçu, fourbé? La honte de la déception et l'expérience étoient des armes trop foibles contre cette hydre, une défaite en présageoit une autre. Hélas! oserois-je le dire? hier encore je fus vaincu. Je sens ma foiblesse, j'en rougis, mais la chûte est faite; puisse-t-elle être la dernière!

La nature nous dit et la contemplation de ses oeuvres nous prouve que des loix éternelles ont tout mesuré, que la proportion la plus exacte forme la base principale dans cette grande machine que nous appellons nature, qu'elle ne connoît pas les extrémités dans ses ouvrages, que le *superflu* n'y existe pas. Ces vérités qui sont autant de loix naturelles, sont gravées au fond de nos coeurs, et néanmoins des esprits pervers .... O malheur à vous qui osez vous rebeller contre des loix augustes, contre la voix de la nature! ... et néanmoins, dis-je, des esprits pervers, de prétendus savants ont la témérité de soutenir le contraire et s'efforcent de nous persuader de leurs trompeurs paradoxes. Maudits soient les pédants qui, peu contens d'avoir créé le faux axiome, *superflua non nocent*, l'enseignent publiquement et s'épuisent à le prouver, à l'affermir par des sophismes qu'ils décorent du titre de philosophie et qui ne renferment que des faussetés illusoires. On m'a aussi enseigné cette fameuse sentence d'une philosophie erronée. L'hydre des préjugés m'a fait pêcher contre

la loi la plus chere à mon coeur; j'oubliois la nature et je violois ses droits; trop soumis à l'autorité, j'adoptois sur la parole du maître l'axiome le plus faux; je le suivois perdant entièrement de vue cette proportion, cette balance, cet ordre régulier que la nature nous prêche, dont elle nous donne l'exemple dans les loix invariables qu'elle suit elle-même; je formois le ridicule projet de franchir les limites de la proportion naturelle, j'entreprenois au-delà de la force humaine, j'outrois l'empressement que j'éprouve à vous écrire beaucoup de choses intéressantes, beaucoup de belles choses, beaucoup de choses instructives, beaucoup de choses nouvelles, beaucoup de ... O j'ai manqué à la nature, à vous, à moi-même — mais la nature est juste! je suis puni! —

La satisfaction de vous envoyer une lettre que je croyois devoir vous faire plaisir par l'intérêt de son contenu, et vous prouver l'attachement inviolable, la tendresse de votre Sigismond, cette douce satisfaction, mon frère, me fut hier refusée tout le jour. Je vous avois écrit deux feuilles, ou pour mieux dire, ma plume avoit gâté deux feuilles destinées à vous entretenir du plus tendre et du plus sinsère des frères. Je voulois vous raconter tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai observé, tout ce dont j'ai profité dans un endroit aussi riche que Marseille en objets intéressans, et je ne vous disois rien; oui, rien du tout; car des fadaises qui n'ont pas le sens commun sont moins que rien pour l'homme d'esprit. Je déchirai ces feuilles,

je me remis à écrire tout de nouveau, même jusqu'à minuit. J'écrivis beaucoup, j'écrivis long-temps, jusqu'à ce que l'aube du jour m'interrompit. Ma lettre finie, je la lus, je la relus, mais je n'y compris pas le mot. Jugez de ma surprise, j'en demeurai stupéfait. Si la premiere lettre péchoit contre le sens commun, la seconde n'en avoit pas même l'ombre. Mais ils sont déchirés, brulés, anéantis ces monumens de bêtise, de fadaise et d'ennui, il n'en est pas resté la moindre trace.

Cette lettre-ci ne mériteroit-elle pas le même sort? O certainement oui. Au lieu de vous entretenir de Marseille, de sa belle situation, de son commerce, de ses habitans, de ses raretés, des arts et des sciences qui y fleurissent, etc. je vous écris de pitoyables jérémiades sur les préjugés et les erreurs de ce monde, ou je vous entretiens très pédantesquement du pédantisme, de drogues dégoûtantes, — même de la vérole! A-t-on jamais entendu de pareilles sottises? La fatale sentence étoit déjà prononcée; cette lettre convaincue du crime de lezé-bon-sens étoit condamnée à être brûlée, si-non par les mains de l'exécuteur public, au moins par celles de celui qui avoit eu l'impertinence de l'écrire; tout étoit déjà arrangé pour exécuter l'arrêt le plus juste, lorsque l'idée que je vous devois une lettre depuis plusieurs jours, qu'un plus long silence vous causeroit peut-être des inquiétudes pour ma santé ou pour ma vie, et enfin que le départ du courier ne me permettoit pas d'en écrire

une troisieme, me réduisit, non à faire grace, mais à vous prier d'exécuter à ma place cette punition si justement méritée.

Si demain ma tête se trouve un peu moins confuse et mon coeur plus tranquille je vous dirai encore quelques mots de la ville que j'habite présentement et des particularités qu'elle renferme.

LETTRE XLIII.

Marseille.

Je me garderai bien de m'enfiler dans ce labyrinthe de spéculations plus fades que métaphysiques, où je me fourvoyai si étrangement hier; l'enfant brûlé se garde du feu; ainsi sans détour au fait.

Marseille étant une ville très intéressante offre à l'observateur un champ trop vaste pour que l'oeil puisse le découvrir en entier, et comme elle est très riche en choses rares et instructives, j'entreprendrois trop si je voulois entrer dans des détails, je ne vous en donnerai donc qu'une petite esquisse.

Cette cité est composée de l'ancienne et de la nouvelle ville. La premiere doit être très ancienne, car on prétend qu'elle étoit bâtie plus de 500 ans avant Jésus-Christ, et que les Phocéens y avoient établi une colonie. On n'a pas besoin de fouiller les archives pour s'assurer de l'ancienneté de Marseille, on n'a qu'à s'y promener. Les rues de la vieille ville, étroites, som-

bres, sales et fort mal percées, répondent parfaitement aux maisons gothiques qui les composent; après avoir traversé ce quartier, personne, je vous en réponds, ne doute plus de son antiquité; on en est si convaincu qu'on renonce d'abord à toute autre recherche; car autant les chef-d'oeuvres des anciens sont superbes, autant leurs oûvrages vicieux sont insupportables. Les premiers nous charment, nous en imposent, les derniers nous choquent et nous dégoûtent. L'ancien quartier de Marseille produit tous les effets de ceux-ci, tandis que le nouveau quartier fait l'étonnement et le charme du voyageur. Des rues larges, longues et régulièremmrnt bâties, des maisons superbes et toutes tirées au cordeau, des places magnifiques, un bon pavé, des trottoirs spacieux et commodes, des promenades charmantes, le port enclavé dans la ville, embelli au dehors par des palais et au dedans par des vaisseaux de toute magnificence, animé par l'activité continuelle du commerce de tant de nations et conséquemment très intéressant par tant de différens visages, tant de différens langages, tant d'habillemens différens, enfin les diverses productions et fabrications de tant de pays, — ô mon frère! cette variété, cette beauté, cette magnificence, que je ne fais qu'effleurer, qu'elle est ravissante! Elle offre à la vue le plus beau coup d'oeil possible, au coeur des impressions douces, gaies, satisfaisantes et majestueuses, à l'esprit un champ fertile en objets rares, dignes d'être observés, étudiés avec une sérieuse application.

Le *Cours* ou la grand'rue, très large et longue de 700 toises, tirée au cordeau, avec des allées d'arbres et des fontaines au milieu, est une des plus belles promenades imaginables. La proximité du port la rend très peuplée, très fréquentée, et lui donne cette gaiété qui manque trop souvent aux promenades publiques, La rue entre le cours et le port est une des plus larges et des plus belles de Marseille, ce qui dit beaucoup. La place de la comédie, aboutissant à la rue de Beauveau, est très jolie; la façade de la comédie ne l'est pas moins. Il paroît que les dieux et les déesses du plaisir y ont établi leur domicile; car proche de la comédie presque toutes les maisons sont habitées par des femmes publiques et les cafés y sont multipliés. Se promener sur une charmante place ou y prendre un excellent déjeuner dans un beau café; voir à droite et à gauche des femmes dont l'une est plus jolie, l'autre plus belle, la troisième plus fraîche, mais toutes charmantes, aimables, séduisantes, et d'un caractere rien moins que révêche; voir dans les yeux et sur le visage de ces femmes le feu délicieux qui les anime, les plaisirs qui les égayent et une frivolité embellie par les graces qui les rend infiniment séduisantes; voir leurs clins d'oeil amoureux; leurs raffinemens de caresses, ou entendre par ci, par là la voix harmonieuse d'une de ces aimables chanteuses, — que pensez-vous, mon ami, de cet endroit délicieux? c'est l'île de Cythère? c'est un Paradis terrestre? — non; — c'est Marseille! — j'en suis convaincu plus que jamais.

Au milieu de mes observations, lorsque j'étois tout oeil, tout oreille, un déluge de malpropreté venant d'un troisieme étage se précipita devant moi sur le trottoir avec une telle rapidité que je ne pus me sauver que par un *salto mortale*. Celui-ci s'étant fait trop courageusement et peut-être avec trop peu de précaution, et n'ayant pas à ma disposition des anges assez honnêtes pour mettre leurs mains sous mes pieds, ceux-ci ressentirent si fortement la solidité du pavé, que je craignis de m'être donné une entorse. Quelques fortes que fussent les douleurs que je sentis dans les premiers momens, je les oubliai à l'instant qu'une odeur infernale infecta si vivement l'atmosphère qui m'environnoit, qu'elle m'auroit sûrement suffoqué, si je ne m'étois hâté au plus vîte de m'éloigner de ces dégoutans résidus, qui sortant de cette boîte fatale, et salissant de la manière la plus abominable le beau trottoir d'une charmante maison, m'avoient menacé de me baptiser d'une manière, dont le rituel de nos ecclésiastiques ne fait certainement pas mention. Quoiqu'il en soit, il seroit difficile pour les docteurs en theologie, même pour toute cette célèbre faculté, de décider si cela auroit été un baptême d'eau, de sang ou de feu.

A Marseille il n'y a point de commodités dans les maisons, ou du moins il y en a fort peu. Voilà une précaution qui est d'une grande nécessité pour un pays chaud comme la Provence, étant prouvé que rien n'y est plus dangereux pour la santé, que rien

ne produit plus facilement des maladies épidémiques, que les cloaques stagnans. Il faut sans contredit louer et approuver cette précaution; mais que dire d'une police qui craignant l'ordure dans des tuyaux ou dans des canaux murés et recouverts de pierres, permet qu'on couvre le pavé, qu'on salisse les trottoirs, même le plus souvent le rez-de-chaussée des maisons, qu'on infecte l'air de la rue, qu'on souille, qu'on défigure, qu'on fasse mourir de dégoût les passans, par des vilainies infames?

LETTRE XLIV.

Marseille.

L'HÔTEL de ville est situé dans l'ancien quartier et orné d'une façade du fameux Pouget. Il mérite d'être vu. La salle de cet hôtel contient quelques tableaux intéressans. L'un d'eux a d'abord fixé toute mon attention; c'est l'histoire de la peste qui ravagea Marseille en 1720. J'ai vu mourir quelques centaines d'hommes, j'ai vu des rues jonchées de cadavres et des enfants cherchant père et mère. L'amour filial, la crainte, le désespoir sont vraiment peints sur les visages de tous ces malheureux; ils voyent de loin les tendres auteurs de leurs jours; la surprise, la joie, qui auroient été inexprimables pour la plume, se sont cependant prêtées au pinceau; car on voit comme elles s'emparent de ces enfans; ils volent auprès

de leurs chers parens, ils vont les embrasser, les presser contre leur coeur innocent, — mais au moment de leur arrivée le père expire, et la mère tourmentée par les dernieres convulsions d'une cruelle agonie ignore les tendres mains qui la pressent et les innocentes bouches qui la baisent; elle n'entend plus leurs lamentations, elle ne voit plus leurs larmes, elle repousse, elle meurtrit même ceux qui faisoient les délices de ses jours; c'est son dernier mouvement et la dernière minute de sa déplorable vïe. O pauvres petits enfans! qu'allez-vous devenir! quel sera votre sort! seuls, abandonnés, orphelins, entourés de cadavres, enfermés dans une ville pestiférée! Bon Dieu! quelles idées révoltantes! — Non, je ne puis les supporter plus long-temps, je vais quitter ces enfans, je vais quitter le tableau. — Mais, quelle est cette jolie figure qu'on voit dans le fond? Qu'elle est belle, charmante, aimable! Quoi! Vénus dans un pays de mort? parmi des cadavres hideux? — C'est une fiancée qui voyant à l'improviste son amant parmi toutes ces malheureuses victimes d'un fléau épouvantable, tombe roide morte à quelques pas de cette place. Elle commençoit à pleurer lorsque l'impitoyable parque tranche le beau et précieux fil de sa vie, mais elle ne put lui ôter les dernières marques de son amoureuse tendresse. Les larmes fortement attachées à ses joues composent l'épitaphe la plus expressive et la moins équivoque érigée par une amante mourante; elle a laissé dans ce monde des larmes qui ne con-

viennent qu'au séjour de la douleur, mais elle a emporté avec elle son amour et sa tendresse qui doivent faire les délices de l'éternité comme de cette vie.

Quittons, mon frère, quittons ce tableau, il est tróp expressif; il est pour les yeux ce que l'Harmonica est pour les oreilles. Il faut absolument des nerfs endurcis pour la soutenir long-temps. Grâces à Dieu, ni les vôtres ni les miens ne sont de cette trempe, et nos coeurs sont sensibles à l'humanité.

En quittant le tableau de la peste, j'allai voir *la bourse* ou *la loge* des négocians; quel contraste! Auprès du premier on oublie les vivans, on ne pense qu'à la mort; dans la dernière on s'agite, on agit comme si l'on ne devoit jamais mourir. Ne me demandez pas une description détaillée de cette bourse, elle ne diffère pas de celles des autres villes commerçantes. Partout elles sont le rendez-vous des négocians de toute espèce, des banquiers de toute fortune, des courtiers de toutes figures, ajoutez-y des capitaines de vaisseaux, des bâteliers et d'autres marins, des voituriers, des chargeurs, des porte-faix, des emballeurs, etc.

Considérez tous les intérêts particuliers et le plus souvent diamétralement opposés de ces divers personnages; prenez l'avarice et l'avidité de l'or qui se glissant plus ou moins dans le commerce fait au fond une des plus puissantes bases de son esprit; ajoutez l'effronterie, l'arrogance, l'indiscrétion, l'impertinence même de nombre de négocians-marchands,

dès qu'il s'agit d'argent, joignez-y la vivacité naturelle de la nation françoise et spécialement le caractère vif et emporté des Provençaux, et vous ne serez pas étonné, si je vous dis que le tintamare occasionné par tant de paroles, par tant de billevesées, par tant de bavardages, de criailleries, de redites, et peut-être par tant de filouteries et d'astuces, est parfaitement comparable à une synagogue juive, à la petite différence près, que la récompense future que les membres de la derniere attendent de leurs criailleries est fort incertaine, au lieu que ceux de la premiere sont infiniment plus sûrs de leur fait.

Comme je suis en train de causer, il faut que je vous fasse part de quelques petites réflexions que vous ne trouverez pas, je crois, déplacées.

Dans les siècles passés et même encore au commencement de celui-ci le commerce étoit fort méconnu dans beaucoup de pays et surtout en Allemagne. La noblesse, qui prédominoit alors, le méprisoit entièrement et au point que plusieurs corps équestres stipuloient entr'eux des loix prohibitives qui l'interdisoient aux gentilshommes, car ayant été reconnu comme un état qui emportoit dérogeance, il ne convenoit pas à la noblesse. Ces temps sont heureusement passés. La philosophie en dissipant les ténèbres des anciens préjugés nous a fait respecter tous les hommes comme nos frères, et une sage politique nous instruit et nous convainc même de l'utilité et de la nécessité

du commerce pour affermir les bases et faire le bonheur de l'état.

Il n'est donc plus question de mépriser le commerce, ni de prétendre qu'il déroge à l'honneur d'un honnête homme, au contraire, messieurs les négocians sont à présent estimés partout, et ceux d'entr'eux qui sont bien élevés, instruits, aimables en société, sont partout bien accueillis.

Quelque vrai que cela soit, il ne l'est pas moins que les négocians abusent le plus souvent de l'estime que d'autres états et principalement la noblesse leur ont accordée, et qu'ils forment de terribles prétentions. Il n'est rien de plus absurde que l'orgueil en général; mais dites-moi, y a-t-il une foiblesse plus ridicule que *l'orgueil marchand?* y a-t-il rien de plus insupportable qu'un marchand orgueilleux? *) Ce vice affronte le bon-sens, met le comble au ridicule, et fournit à la satyre le champ le plus vaste et le plus fertile. On a beau critiquer l'orgueil de la noblesse (*ahnenstolz*); celui de l'aune, du poivrier et du trébuchet le surpasse. Arrêtons-nous un peu ici et reflechissons impartialement.

Partout, mais particulièrement en France, on se moque à présent avec raison de ces fous nobles, qui tout bouffis de leur noblesse méprisent, en se pavanant ridiculement, tout ce qui n'est pas noble, et

---

*) Le banquier, le commissionnaire, l'expéditeur, tout ce qui regarde le commerce y est compris.

qui osent outrager le mérite, la vertu même, par leurs regards dédaigneux. Rien n'est certainement plus juste que de blâmer cette extravagance et de s'en moquer; j'en conviens, j'en suis pleinement convaincu. Depuis mon enfance, depuis surtout que j'ai choisi la philosophie pour guide et Minerve pour mentor, je suis ennemi juré des prétentions injustes et particulièrement de l'orgueil de la noblesse. J'en appelle à vous, mon frère; j'en appelle à tous mes amis; j'en appelle surtout à ceux de mes ennemis, qui n'ayant jamais laissé échapper la moindre occasion de me nuire ont souvent déclamé contre mes principes et m'en ont fait un pêché capital. Tous me rendront justice en me lavant entièrement du ridicule préjugé appellé orgueil de la noblesse. Ainsi je puis parler hardiment sur cette matiere sans craindre de me faire soupçonner de partialité.

Si c'est un devoir pour tout homme raisonnable de s'affranchir des préjugés de son état et de son corps, ce n'en est pas un moindre d'indiquer ceux des autres lorsqu'il s'agit de mettre en parallele les foiblesses et les ridicules des différens états. Parfaitement convaincu que c'est l'endroit le mieux choisi pour remplir ce devoir, je vais tirer quelques résultats de tout ce que je viens de dire.

L'orgueil de la noblesse, connu en Allemagne sous le nom de *Ahnenstolz*, n'est pas moins ridicule que celui de l'aunc, du poivrier et du trébuchet, ou des marchands. L'un et l'autre est inexcusable, digne de

toute la sévérité de la critique et du mépris général. Mais avec quelles armes pourroit-on attaquer avec succès ces préjugés? C'est l'*impression* qui paroît le meilleur moyen de les combattre. L'orgueil de la noblesse datoit de très loin; elle sembloit en être en possession par une préscription immémoriale, et comme il avoit été depuis des siècles la cause du mépris souvent criant dont on accabloit les roturiers, il étoit juste qu'il fut le premier attaqué et depuis dix à quinze ans il a essuyé les coups que des centaines de plumes lui ont portés. S'il n'est pas terrassé, il est du moins humilié. Il ne reste plus qu'à rabaisser l'orgueil des marchands, et c'est encore à l'impression et surtout *au théâtre* à produire cet effet. Lorsque des comiques l'auront joué, couvert de ridicule et de honte aux yeux des spectateurs, il sera temps d'en prouver l'absurdité par des raisonnemens sérieux et philosophiques. Ces remèdes me paroissent les plus capables de guérir du moins une bonne partie des négocians. La noblesse, qui est déjà en grande partie guérie de son ancienne maladie et dont la critique fortifiera de jour en jour la convalescence, s'empresseroit alors de se lier plus intimément avec les négocians instruits, aimables en société; les deux parties y gagneroient réciproquement, et nous nous serions rapprochés d'un dégré, même quand il seroit bien imperceptible, de ce grand et sublime but qui, en extirpant les préjugés et les vices humains, feroit de notre monde un vrai élysée.

Personne,

Personne, mon cher Chrétien-Ernest, ne connoît mieux que moi votre façon de penser; épurée de tout préjugé, éclairée, juste, elle a toujours été aussi chere à mon esprit que vous l'êtes à mon coeur. C'est à vous le premier que j'adresse le plus précieux de mes voeux et consacré au bien de l'humanité; le voeu, dis-je, de voir au plus vîte détruire une des plus fortes racines de ce végétal vénimeux, qui empoisonnant les jugemens des hommes, a engendré le malheur de nos jours. S'il n'est dans le pouvoir d'aucun mortel, ni par conséquent dans le vôtre, d'extirper les préjugés enracinés et de remplir le plus ardent de mes voeux, prenez-y du moins, je vous en conjure, un intérêt particulier, réflechissez-y sérieusement, communiquez vos sentimens à cet égard à vos amis, à moi, au public même; ne perdez pas de vue le bien qui peut en résulter; l'indifférence est un crime, quand il s'agit d'une action qui peut influer directement ou indirectement sur le bonheur général des hommes.

POST-SCRIPTUM.

Je viens de relire ma lettre, j'ai trouvé quelques observations à y ajoûter. Les voici:

On peut m'objecter que l'orgueil du commerce est plus excusable que celui de la noblesse, car si le négociant est fier de ses richesses, il ne fait en cela que rendre justice à son industrie, à sa bonne économie, à ses spé-

culations mûrement réflechies, à ses continuels et pénibles travaux qui les lui ont procurées: au lieu que l'orgueil de la noblesse n'a pas d'autre titre que le hazard de la naissance.

Ce point de vue séduit au premier coup d'oeil, mais on en apperçoit bientôt l'illusion. Il est connu et prouvé que dans le commerce tout dépend du bonheur et que sans les faveurs de la fortune le travail, la peine, l'économie, l'industrie, les spéculations, rien n'est capable d'enrichir; il n'y a presque aucune ville commerçante qui n'offre des négocians dépourvus de talens, de connoissances, d'application, d'industrie, mais auxquels l'aveugle déesse prodigue ses graces, et dans les coffres desquels elle accumule d'immenses richesses tandis souvent que Morphée les berce; c'est donc à cette capricieuse divinité, c'est à un certain bonheur, — c'est au hazard enfin que l'orgueil du commerce doit principalement son origine, et voilà le point deréunion.

Le hazard détermine dans la naissance; le hazard détermine dans le commerce. Mais ce n'est pas tout. Si vous avez bien observé la classe des négocians, vous conviendrez que ceux d'entr'eux qui bouffis d'orgueil font de leurs richesses le plus insultant étalage, ne les ont souvent pas acquises eux-mêmes et les doivent uniquement à la donation, au mariage, et pour l'ordinaire à l'héritage. Un père travaille sans relache, se livre entièrement à ses affaires; rien n'égale les soins, l'économie, l'application pénible qu'il emploie

pour affermir son commerce et pour épargner des sommes à sa famille; il vient à mourir cet industrieux négociant et laisse un bel héritage à un fils souvent sans éducation, sans esprit, sans connoissance, sans aucune espèce de mérite, qui se voyant propriétaire d'une fortune considérable, s'en glorifie comme d'un brillant trophée, se croit le plus important personnage, et abandonne sa petite cervelle aux vapeurs d'une suffoquante vanité. Eh bien! nous y voilà! Puisque la plûpart de nos négocians doivent leur opulence à l'héritage, dites-moi, je vous prie de grace, si ce n'est pas le *hazard de la naissance*, *du parentage* etc. qui en décide?

Au reste si la noblesse alléguoit que son prétendu orgueil n'étoit fondé que sur l'hommage justement dû aux vertus de ses ancêtres; que ceux-ci en défendant l'état, en vainquant l'ennemi, en triomphant pour la gloire du souverain, en versant leur sang pour la patrie, avoient eu de vrais mérites qui avoient influé sur tout l'état, sur toute la nation, et s'étoient attiré par-là l'estime générale, tandis que le mérite du négociant, d'ordinaire uniquement fondé sur l'avarice et l'avidité de l'or, ne s'étend qu'à lui ou tout au plus à sa famille. Si la noblesse concluoit qu'il est très ridicule de comparer l'avidité de l'argent, l'avarice et toutes les autres branches de l'intérêt personnel, qui forment quoiqu'on puisse dire, les principales bases de l'esprit de commerce, avec la bravoure à défendre l'état, à soutenir les intérêts, la gloire de

Q 2

la nation et de son souverain, avec le sang versé pour le bien ou le salut de la patrie, services par lesquels la noblesse s'est signalée depuis tant de siècles; si, dis-je, les nobles argumentoient ainsi, comment feriez-vous, messieurs les négocians, pour vous tirer d'affaire? que répondriez-vous? — — — Embarras général, — — silence profond, ... on se tait, ... on ne dit mot, ... un calme morne règne partout; il ne veut pas finir! — — mais non, — un vieillard respectable le rompt; il se leve au milieu de nous; l'étonnement saisit les spectateurs, l'attention la plus vive se peint sur les visages, le respect pénètre les coeurs, le silence redouble et le vieillard s'exprime ainsi:

Mes enfans, mes amis, mes chers concitoyens!

„ Aspasie, belle comme un ange, fraîche comme la rose qui vient d'éclorre, faite comme le prototype de la beauté même, embellie par un teint de lys et de roses, parée des plus beaux cheveux et des yeux noirs brillans comme des astres, étoit la perle et l'ornement de son sexe et le charme du nôtre. On la citoit quand on parloit de la beauté par excellence. Les peintres, les sculpteurs, les poëtes, tous les connoisseurs en beaux-arts, empruntant pour leurs ouvrages ou leurs fictions les traits d'Aspasie, ne pouvoient faire que des chef-d'oeuvres. „

„ La nature étoit trop juste pour donner un si beau physique à une simple monade. Aspasie étoit spécia-

lement favorisée en tout ce qui regarde l'esprit et les talens. Flattée d'être la plus belle de son sexe, elle ambitionnoit d'en être la plus aimable; peu contente de se voir comparer à Vénus, elle vouloit aussi l'être à Minerve. Belle, jeune, spirituelle, aimable, qui auroit pu prétendre avec plus de droit à la quatrieme place parmi les graces? Son application étoit surprenante et les progrès qu'elle fit dans les beaux-arts et dans les sciences, mais surtout dans l'art de plaire et d'enchanter, attiroient l'attention de tout le monde. Des adorateurs de tout rang, de tout âge, de toutes figures, de tout pays s'empresserent de lui rendre hommage. L'idée de lui plaire étoit alors le comble des désirs. A peine avoit-elle seize ans qu'elle se voyoit déjà souveraine de tous les coeurs amoureux. Le nombre de ses esclaves étoit innombrable, il excitoit la jalousie la plus implacable de tout son sexe. „

„ Aspasie, après s'être appliquée avec tout le soin possible aux sciences et aux beaux-arts, se livra aux plaisirs et aux jouissances de la société, sans néanmoins s'écarter aucunement de la vertu ni de l'honneur. L'amour pur et divin, tel qu'il est au sortir des mains de l'auteur de l'univers, l'amour ce don céleste qui est seul capable d'adoucir les désagrémens de cette vie, l'amour doux et enchanteur, prédominant dans ses plaisirs, faisoit la base essentielle de ses délices. Aspasie avoit trop d'esprit pour en choisir d'autre. Un coeur tendre a besoin de l'amour et une femme jettée dans le tourbillon du grand monde a besoin de

la coquetterie. Elle est malheureusement la suite inévitable de nos moeurs corrompues et de la frivolité de nos contemporains; car la coquetterie surtout d'une femme spirituelle est le moyen le plus efficace pour éviter l'insupportable monotonie. L'ennui en amour est pire que le scepticisme en théologie. Mais quoiqu'on en puisse dire, les plaisirs continuels, la frivolité, la coquetterie et toutes ces bigarrures ennuyent à la longue. Aspasie avoit l'esprit trop cultivé et le coeur trop bien placé pour ne s'en être pas bientôt dégoutée; elle changea d'abord un train de vie volage en un attachement sérieux. Le bonheur domestique lui étoit réservé pour accomplir son heureuse destinée. Elle épousa Eutiphron dont les qualités d'esprit, d'ame et même le physique faisoient beaucoup d'honneur au choix d'Aspasie en prouvant son goût exquis, son amour pour les vertus et son attachement inviolable pour le vrai mérite.„

„Ce couple heureux vécut une suite considérable d'années dans les témoignages d'une amitié sincère, d'une complaisance mutuelle, d'un amour fidèle et tendre. La Parque cruelle, quoique trop souvent rebelle aux instances, insensible aux larmes, eut cependant des égards pour les jours d'une protégée des souverains de l'Olympe; elle retarda fort longtemps le coup fatal qui cependant à la fin et dans une vieillesse très avancée, séparant Aspasie de son fidèle Eutiphron, rendit à celui-ci la vie insupportable. Les dieux qui avoient eu tant de bonté pour

Aspasie en eurent de toutes particulières pour son époux ; car ses voeux furent d'abord exaucés, et ses clameurs et ses jours finirent ensemble.„

„ Hermione et Erynnis, fruits des douces caresses de ces tendres époux, prouvent combien il y a d'incertitude et souvent même de contradiction dans la prétendue théorie de la *fructification* et de la *propagation* humaine. Cet événement, le plus intéressant pour l'homme, a déjà occupé depuis si long-temps nos savans, on a disputé là-dessus, on a écrit de gros livres, on a fixé la théorie, on a composé des systêmes, on a fait des hypothèses, mais la nature riche et sublime en variations n'a pas encore trouvé bon de permettre que les yeux des mortels percent le voile qui nous cache l'intérieur de ce divin mécanisme. Grace pour cette digression, ajouta le vieillard, si elle est déplacée, elle n'en est cependant pas moins vraie.„

„ Ainsi Hermione et Erynnis, quoique toutes deux filles d'Aspasie et d'Eutiphron, quoique presque du même âge, quoique nées, allaitées et élevées de la même mère, dans le même climat, dans le même pays, dans la même maison, étoient si diamétralement opposées entr'elles qu'on auroit plutôt trouvé un air de famille entre la Ste. Vierge et Vizly-puzly *) qu'entre ces deux soeurs. Hermione qui étoit l'aînée, étoit la vraie copie de sa mère. Tous

---

*) Dieu des Mexicains.

les charmes, les graces, la gaieté, l'aménité du caractère, l'esprit, les talens, en un mot, toutes les belles qualités et les vertus du père et de la mère étoient réunies en elle. Prenez le contraire de tout ce que je viens de dire, et vous ferez vous-même le véritable portrait d'Erynnis. Laide comme un spectre, méchante comme Xantippe et bête comme un Pescherach *), Erynnis étoit un vrai remede contre l'amour. „

---

*) Les Pescherachs, hommes polaires, habitent les pays près du pole antarctique, comme *terra del fuogo* (*terra ignis*) et quelques petites iles de celles que l'on nomme *Malouines* ou *Pepia* ou *Falklandinseln*. Mr. Forster, fils, ce savant célèbre qui unissant aux connoissances les plus étendues tout ce qui fait le charme de la société, fait tout à la fois l'honneur de sa patrie et les délices de ses amis, parle ainsi de ces peuples:

„ Les Pescherach sont d'une très petite taille, ont la „ tête grosse et la face large. Leur nez est applati, les „ os des joues s'élevent et s'avancent disproportionnelle„ment; leurs yeux petits et débiles sont de couleur „ brune; leurs cheveux, noirs et rudes, sont graissés „ de goudron et épars autour de leur tête d'un air sau„vage. Au lieu de barbe ils ont par-ci par-là sur le men„ton quelques poils semblables à des soies de pourceau. „ Depuis leur nez jusqu'à leur bouche qui est très laide „ et qu'ils tiennent toujours ouverte, on voit un canal „ intarissable de saloperie. Leurs jambes sont minces et „ arquées, mais les genoux sont trop gros.

„ Les Pescherachs que nous vimes, continue le même „ auteur, ne témoignerent ni joie ni curiosité; ils ne „ firent entendre aucune autre expression que le mot

„Du vivant d'Aspasie et d'Eutiphron, leurs enfans jouissoient, sinon également, du moins sans une prédilection trop marquée, de l'estime publique. Si

---

„ *Pescherach* qui quelquefois avoit l'air d'une caresse,
„ mais communément il étoit prononcé d'un air lugubre
„ et lamentable. Les verroteries, le corail et les autres
„ colifichets qui amusoient et éblouissoient les autres ha-
„ bitans des îles du midi, ne firent pas la moindre im-
„ pression sur les Pescherachs; ils les regardoient et les
„ acceptoient avec une indifférence incroyable et pa-
„ reille à celle avec laquelle ils donnoienr aux Européens
„ leurs armes, leurs denrées et même leur unique vête-
„ ment consistant en peaux de chien de mer, attaché
„ par une espèce de ficelle, et qui leur couvre à peine
„ la moitié du corps.

„ Les Pescherachs ne connoissent aucune chose au
„ langage pantomime, et ne montrent non plus aucun
„ empressement de se faire entendre des Européens.
„ Les signes les plus simples, les plus ordinaires et les
„ plus intelligibles leur sont entièrement inconnus. Ils
„ sont si indolens et si stupides que quelque rigoureux
„ que soit le froid qu'ils éprouvent, ils ne savent ce-
„ pendant pas s'en garantir. Le caractère de ce peuple
„ paroît être uniquement composé de l'indifférence, de
„ l'indolence et de la stupidité. „

Mr. de Bougainville a aussi trouvé des Pescherachs dans le détroit de Magellan (*fretum magellanicum*); comme il n'entendit presque pas d'autre mot sortir de leur bouche que celui dont j'ai déjà fait mention si souvent, il leur donna le nom de *Pecherais*.

Voyez la description du voyage du capitaine Cook depuis l'an 1772 jusqu'en 1775, par Mr. Forster, Tom. 2. pag. 391.

l'aînée excitoit l'attention générale par sa beauté et ses vertus, on avoit pour la cadette toute l'indulgence possible, par le bonheur flatteur qu'elle avoit d'avoir Aspasie pour mère. „

„La mort, toute barbare qu'elle est, n'est certainement pas toujours si injuste qu'on le croit. Les vices des grands, l'injustice des puissans, le despotisme des souverains et tant de forfaits, tant d'infamies, tout est démasqué, tout est à découvert alors et livré à la merci du public. Ainsi, mes amis, soyons justes; plaignons-nous de son impitoyable dureté, mais rendons lui graces, sachons lui gré de sa justice souvent si bienfaisante pour le bonheur des nations; car on ne craint plus Néron, on déteste Caligula, on se moque du calife Hackem *), et quant à la vilaine et méchante Erynnis, la mort de ses parens lui fit rendre autant de justice qu'on en rendit à sa belle et vertueuse soeur Hermione „

„Ornée de tous les charmes de la jeunesse, embellie par tant d'esprit, enrichie par tant de graces,

*) Le calife Hackem, descendant de Mouhamed, regnoit dans le dixième siècle sur l'Egypte, la Syrie et la Palestine. Sa vanité étoit si outrée qu'il ambitionna le culte divin; en conséquence il défendit sous peine de mort de le croire homme, et ordonna qu'on le nommât Dieu et qu'on lui rendît les hommâges dûs à celui de qui dépendoit la *vie* et la mort de tout le monde. A cette ridicule vanité Hackem joignit la cruauté la plus horrible. Parfaite image de Néron, il brûla le Caire comme cet empereur avoit brûlé Rome.

et s'étant, on ne peut pas mieux, modelée sur sa mère, Hermione étoit l'idole de son temps. On admiroit sa beauté, on étoit étonné de ses talens, surpris de ses connoissances, mais on adoroit surtout la douceur de son coeur et la pureté de ses vertus. Hermione encore si jeune, mais déjà si savante, — Hermione encore si innocente, mais déjà tendre pour l'amitié et sensible à l'amour, excitoit l'attention générale. Artiste, savant, homme du monde, homme galant, homme amoureux, tous et surtout les freluquets s'empressoient de la voir, de lui parler et de lui plaire. A cent lieues à la ronde on ne parloit que d'elle, on ne citoit qu'elle. Voilà une esquisse du portrait de l'aînée. Son contour contient trop de charmes et son coloris trop de douceur amoureuse pour un vieillard. Passons donc outre pour voir celui d'Erynnis. Mais qu'en dirai-je de ce portrait? Je vous en ai déjà donné un; il est bref. Tant mieux pour nous, car le vice dans toute sa difformité n'est-il pas la chose la plus répugnante pour tout coeur bien placé? „

„ Laideron désagréable, aussi bête qu'un Pescherach, aussi méchante que Xantippe, voilà le véritable portrait d'Erynnis. „

Le vieillard s'arrêta, regarda à droite et à gauche, fixa d'un oeil perçant plusieurs individus. Le silence redoubla, l'attention fut au comble. Notre vieillard doué d'un ton vraiment pathétique, d'un air vrai-

ment majestueux et d'un enthousiasme vraiment enchanteur, apostropha ainsi ses auditeurs:

„Mes chers enfans! mes chers concitoyens! Etant maintenant instruits du caractère et des qualités tant physiques que morales d'Aspasie et de ses deux filles, qui parmi vous ne trouveroit pas bien naturel et dans l'ordre des choses que les charmes et les vertus de l'aînée attirassént l'estime, l'amour et l'adoration générale, tandis que la laideur, la stupidité et l'extrême méchanceté d'Erynnis étoient méprisées et détestées de tout le monde? Qui parmi vous ne regarderoit pas ce mépris et cette aversion générale comme *une suite naturelle* et même comme une punition très juste des vices et de la mechanceté *personnelle* de la cadette? Qui parmi vous tous, mes chers concitoyens! seroit capable de prétendre que parce que la mère a été généralement *distinguée*, aimée et adorée par sa beauté, son esprit et par toutes ses vertus, sa fille Erynnis, toute laide, toute bête et toute méchante qu'elle soit, le devroit être aussi? ou, parce que la mère s'étoit acquise un *trésor* de connoissances, parce qu'elle a été vraiment la femme *la plus riche* en science, en beaux-arts, en graces et en beauté, sa fille cadette mériteroit aussi par-là l'estime générale? que parce que la mère avoit eu de son vivant la premiere place dans toutes les sociétés, dans toutes les fêtes publiques, sa méchante et stupide fille auroit droit de l'exiger aussi? Enfin que parce que l'aimable mère règnoit sur tous les coeurs, sa hideuse

fille devoit y règner aussi? Et qui parmi vous ne seroit pas saisi de la plus vive et de la plus juste indignation en voyant les prétentions ridicules que cette méchante créature a formées? Car quoique laide comme la mort Erynnis a exigé que des adorateurs lui donnassent autant d'encens qu'on en avoit offert, mais à très juste titre aux charmes de sa mère. Quoique bête et méchante; elle a prétendu néanmoins les mêmes louanges et les mêmes hommages qu'on avoit rendu aux vertus d'Aspasie. Dans la société et dans les fêtes publiques Erynnis prétendoit toujours le premier pas et des honneurs distingués, et tout cela parce que la belle et vertueuse Aspasie les avoit possédés et qu'Aspasie étoit sa mère. Mais le public, indigné de ces absurdes prétentions, ne tarda pas à punir justement Erynnis par un mépris général. On lui rioit au nez; elle étoit, à cent lieues à la ronde, l'objet de la satyre la plus mordante; méprisée, haïe, fuie de tout le monde, Erynnis créva de dépit peu de temps après. La satisfaction et la joie se répandirent dans toute la ville comme dans tous ses environs."

„Dites-moi donc, s'il vous plaît, ajoûta-t-il, pourquoi tout le monde aime, estime et adore la belle et vertueuse Hermione? Est-ce pour l'amour de sa mère, ou pour l'amour d'elle-même? Est-ce la beauté d'Aspasie ou la beauté de sa fille qui a inspiré l'amour le plus tendre à tant de coeurs? L'estime générale, les égards distingués, les louanges de tant de savans,

les honneurs de tant d'artistes, les clins d'oeil amoureux, l'empressement de plaire, les flatteries et tant de belles choses de tant d'amans passionnés; à qui donc Hermione doit-elle tout cela? Est-ce peut-être à la beauté, aux talens et aux vertus de sa mère, ou à *ses propres* charmes et à *ses propres* vertus?„

„Eh bien, chers concitoyens! répondez donc; la décision de ma question n'est certainement pas difficile. Demandez-le à votre coeur, il vous dira à chacun: *suivez la nature;* elle ne vous trompera jamais; ses loix sont gravées dans le fond de votre ame; elles sont l'héritage originaire de l'homme. Faites en donc usage et ne tardez pas plus long-temps à rendre hommage à cette suprême législation par une entière obéissance. Méfiez-vous, je vous en conjure, de notre ennemi commun, de ce traître de préjugé qui, en exerçant un empire tyrannique sur le coeur de tant de nos frères, y anéantit le plus souvent les loix précieuses et bienfaisantes de la suprême nature.„

„Mais pourquoi ce silence total? pourquoi cet embarras général? continua le vieillard; y a-t-il peut-être parmi vous des personnes qui, infatuées de leur naissance et s'appercevant cependant du ridicule de leur orgueil, en sont confuses? Sur cela il ne me reste que quelques mots à répondre. Si vos parents ont défendu l'état, s'ils ont versé leur sang pour la patrie, s'ils l'ont enrichie par le commerce, rendue florissante par les fabriques, embellie par les beaux-arts, éclairée par les sciences, respectez *leurs* vertus,

soyez fiers de *leur* mérite; mais pour ce qui regarde votre individu, souvenez-vous de la méchante Erynnis et imitez la vertueuse Hermione. Elle étoit sage, aimable et belle. Les talens, les sciences, l'application, l'intégrité, l'équité, le vrai point d'honneur sont pour nous ce que la beauté est pour les femmes. Sans ces vertus nous n'aurons jamais des adorateurs *fideles*. „

Rie qui voudra de l'histoire de mon vieillard; elle n'est cependant pas tout-à-fait chimérique. Car nommez-moi, je vous prie, une société dans le grand monde, où il n'y ait pas des ignorans, des imbécilles, des coquins, des fous qui, infatués de l'orgueil le plus ridicule, y forment les prétentions les plus absurdes; enfin nommez-moi une société dans le grand monde, où il n'y ait pas des Erynnis?

LETTRE XLV.

Marseille.

On dit que la vieillesse est babillarde; pardonnez donc si mon vieillard peu content de nous avoir entretenu hier, peut-être trop long-temps, du ridicule orgueil des marchands et de celui de la noblesse, continue aujourd'hui en s'adressant aux princes, aux rois, — à tous les souverains en ces termes: „O vous princes et princesses! méfiez-vous de ces vils flatteurs, de ces courtisans rampans qui, en vous répétant continuellement que vous êtes les *Dieux de la terre*, vous en infatuent et vous font tourner la tête au point de vous donner le plus grand et le plus pitoyable des ridicules, celui de croire cette basse flatterie. „

„ Les temps sont passés où l'ignorance étoit le partage des peuples, où la stupidité, l'indolence et la superstition étouffoient toutes les facultés de la raison, où l'intérêt personnel, une religion mal interprêtée et le despotisme savoient mettre tant d'entraves à l'esprit de l'homme, qu'entièrement borné à la sensualité, à une vie totalement végétale, il n'osoit absolument rien faire que croire en aveugle et obéir en esclave. „

„ Ces tems sont passés! — n'oubliez pas, je vous supplie, qu'ils sont passés, oui, totalement passés.

N'ou-

N'oubliez pas que nous vivons dans un autre siècle où le flambeau de la philosophie et la plume de Voltaire ont répandu partout des lumieres que ni la superstition ni le despotisme ne peuvent offusquer. N'oubliez pas non plus que l'éducation dans ce siècle, a fait des progrès étonnans, que les connoissances et le bon ton ne sont plus les monopoles de vos sociétés ni de vos cours; qu'il y a dans toutes les classes de grands génies, de grands savans, des personnes vertueuses dont le coeur est pénétré d'honneur et l'esprit guéri de préjugés; que ces génies, ces savans, ces grands hommes ne se meprennent guères à tout ce qui regarde vos foiblesses et vos vices; qu'ils blament les derniers, qu'ils se moquent des premières, et croyez pour assuré que vous êtes bien souvent le sujet des plaisanteries et la matière de la satyre, même de ceux qui vous environnent, tandis que vous croyez que la prétendue grandeur et le lustre de votre cour vous attirent le respect public et l'adoration générale. N'oubliez pas le grand, l'immortel Fréderic, quand il dit: „

„ Les princes, les souverains, les rois ne sont „ donc pas revêtus de l'autorité suprême pour se plon- „ ger *impunément* dans la débauche et dans le luxe; „ ils ne sont pas élevés sur leurs *concitoyens*, pour „ que leur orgueil se pavannant dans la réprésenta- „ tion, insulte avec mépris à la simplicité des moeurs, „ à la pauvreté, à la misère: ils ne sont point à la tête „ de l'état pour entretenir auprès de leurs personnes

„un tas de fainéans dont l'oisiveté et l'inutilité en„gendrent tous les vices.„ *)

„Au lieu de prêter l'oreille à vos vils flatteurs, étudiez ces chef-d'oeuvres de Frédéric II. Au lieu d'ajouter foi à ce que ces intrigans vous persuadent, que vous êtes les dieux de la terre, faites graver en lettres d'or à l'endroit le plus apparent de vos appartemens, de votre salle d'audience, de votre conseil, mais surtout gravez au fond de votre coeur les grandes vérités du roi philosophe qui, comme l'a dit son célèbre ministre, le comte de Herzberg **), méritent d'être le manuel de tous les souverains. Frédéric le grand vous dit donc: „ce sont là en général les devoirs „qu'un prince doit remplir; afin qu'il ne s'en écarte „jamais, il doit se rappeller souvent qu'il est homme „ainsi que le moindre de ses sujets. S'il est le pre„mier juge, le premier général, le premier finan„cier, le premier ministre de la société, ce n'est „pas pour qu'il représente, mais afin qu'il remplisse „les devoirs que ces noms lui imposent. IL N'EST „QUE LE PREMIER SERVITEUR DE L'ÉTAT, obligé „d'agir avec probité, avec sagesse et avec un entier „désintéressement, comme si à chaque moment *il*

*) Oeuvres posthumes de Frédéric II, Roi de Prusse, Tom. VI. pag. 64. dans son essai sur les formes de gouvernement et sur les devoirs des souverains.

**) Lettre au roi du 26 Janvier 1781.

„*devoit rendre compte de son administration à ses*
„*concitoyens.*„ *)

„N'oubliez pas que de pareilles vérités étant imprimées se trouvent dans les mains et pénètrent les coeurs de mille et mille de vos concitoyens. N'oubliez pas enfin, princes et princesses, que nous vivons dans le XVIII siècle! Cela vous dira tout. Mais soyez aussi bien persuadés que dans ce siècle éclairé on rend plus que jamais parfaitement justice à vos talens, à vos connoissances, à la douceur de votre coeur et néanmoins à la fermeté de votre caractère, à votre application, à vos soins et à votre zèle pour le bien public, en un mot, à vos vertus personnelles, et qu'aucune d'elles ne sera perdue pour votre vraie satisfaction, pour votre gloire, et ce qui doit vous être le plus précieux, pour vous faire aimer et chérir de tous les honnêtes gens, de tous les hommes d'esprit, de tous les hommes vertueux. Croyez enfin que si vous ambitionnez d'être le plus honnête homme, le citoyen le plus instruit, le plus poli, le plus brave, le plus zélé pour le bien public, en un mot si vous avez l'ambition d'être le plus sage et le plus vertueux citoyen, vous serez à coup sûr le prince le plus chéri, le plus respecté et même le plus adoré. Vous serez l'idôle de vos contemporains, la gloire de votre nation et celle de votre siècle.„

---

*) Oeuvres posthumes de Frédéric II. Tom. VI. pag. 83.

LETTRE XLVI.

Marseille.

Depuis la plus tendre jeunesse nos coeurs, mon aimable frère, ont toujours été ouverts à nos épanchemens réciproques. Tout ce qui vous étoit cher m'étoit précieux. Rien n'a pu toucher mon coeur, sans que le vôtre n'y eut pris part; vous savez tous mes secrets, tous les événemens de ma vie; sachez donc aussi les fantaisies de mon imagination.

Fatigué d'une longue promenade, je me jettai hier au soir sur mon canapé, mon cher Helvetius à la main, pour y goûter tout à la fois le plaisir de délasser mon coeur et celui d'enrichir mon esprit. Le chapitre XVI du second tome de ce chef-d'oeuvre, intitulé *de l'Esprit*, *) fixa toute mon attention. Lire, relire, réfléchir, admirer ce grand philosophe, voilà ce qui m'occupoit entièrement. J'avois beaucoup lu, beaucoup réfléchi, lorsque j'éprouvai cet avilissant despotisme du corps humain sur l'ame. Un sommeil invincible fit peu à peu tomber la toile qui cache aux acteurs le parterre, les loges et tous les spectateurs. La représentation, le jeu des acteurs, même les coups de théatre y continuent; mais le rideau est trop épais, il offusque; tout est sombre

*) Ce chapitre traite de l'intéressante question; *à quelle cause doit-on attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.*

sur le théatre, les acteurs déclament tout bas et puis encore plus bas, quelquefois on n'en comprend presque rien, ils confondent les places, les coulisses, les personnes à qui ils parlent, même souvent leurs rôles. La représentation se change tantôt en tragédie, tantôt en farce, mais communément en bêtise. De tout cela les acteurs n'en savent rien avec clarté, ni avec certitude, et les spectateurs ignorent entièrement ce qui se passe derrière le rideau.

Morphée me regarda avec un sourire caustique, lorsqu'il vit les efforts que je faisois pour résister à sa force invincible, il s'en moqua, versa sur moi ses puissants pavots et le rideau tomba. Le jeu de mon imagination commença d'abord. Ma phantaisie, peu contente de s'amuser dans les régions terrestres, s'éleva dans celles de la voûte azurée; elle s'y plut et y plana long-temps; mais le moyen de contenir la phantaisie? *) Elle quitta brusquement ces régions pures pour retourner sur notre globe. Les voyages les plus considérables ne lui coûtent ni

---

*) A-t-elle atteint un objet, elle ne s'y arrête pas pour l'approfondir, elle ne fait qu'effleurer les choses. Elle vole d'un objet à l'autre; elle vole le plus souvent seulement pour voler, et peu contente de tout cela, elle prétend encore, (singulier paradoxe) être volage *ex officio*, et qu'elle changeroit de nature, si elle ne l'étoit pas. Il paroît qu'elle a raison, du moins, s'il en faut juger par la poésie de nos jours, il n'y a rien au monde qui soit plus volage et même plus frivole que la fantaisie.

douloureux ; vous êtes heureux, la joie et la satisfaction qui brillent sur vos visages, me le disent assez ; il seroit cruel de vous interrompre dans cette douce jouissance ; laissez-moi ce noir et triste tableau, mes yeux y sont déjà accoutumés, les vôtres ne le sont certainement pas. Ne parlons plus de moi, mais parlons de vous, de votre bonheur, des charmes de la vertu et de la sagesse, qui doivent être votre sort. Désabusez-vous, mes chers compatriotes ; cessez de me donner un nom pénible à mes oreilles et douloureux à mon coeur ; non, je ne vous suis pas étranger ; le même sang circule dans vos veines et dans les miennes ; votre patrie est la mienne, — — je suis Allemand. Quoi, Allemand ! s'écrierent-ils avec étonnement ! et tu es surpris de voir tes compatriotes ? tu es ému de les voir heureux ? Dis-nous donc, nous t'en prions, dis-nous la cause de cela, et dis-nous aussi en même temps pourquoi ton habillement, tes manières, ta tournure diffèrent tant des nôtres ? tu nous parois fort vieux. „

„ Oui, mes chers compatriotes, répliquai-je, il faut que je sois bien vieux, car de mon temps la joie, les plaisirs, la jouissance du bonheur de la vie n'ont pas été le sort des peuples de ma patrie, comme je vois dans ce moment-ci parmi vous. Les grands, les riches, mais surtout les cours des princes sembloient en avoir eu le monopole exclusif. Je ne vous dirai rien de la cause de ma vieillesse ni de mon apparition parmi vous ; car il ne faut jamais oublier que tout est

rêve parmi les mortels. L'illusion est notre héritage commun, depuis la naissance jusqu'à la mort elle nous suit, ... elle nous guide, ... elle nous trompe! — Le bonheur et le malheur de nos jours est le plus souvent l'ouvrage de son caprice. „Une douce erreur, dit une dame angloise, *) est ce qui fait tout l'agrément de notre vie. Heureux par des riantes illusions, qu'a-t-on besoin de la réalité?„ Ainsi pensons à l'illusion et passons outre.„

„J'ignore si cette réponse satisfit mon auditoire; j'en doute même, car personne n'aime cependant à être guidé *visiblement* par l'illusion; mais quoiqu'il en soit on me permit cependant de continuer ainsi:„

„Vous ayant assez parlé de moi, je vous prie de nouveau, très instamment, de m'expliquer ce changement total que je trouve dans notre commune patrie. Commençons par l'uniformité de votre habillement, parlons après de vos fêtes publiques dont toutes les apparences promettent la plus intéressante solemnité, et suivons ensuite les autres objets qui ont succédé à ce changement général. Bon! répondit un de ces gens officieux et intègres, je vais te mettre au fait; un peu de patience et tu seras instruit de tout.„

„Ce que tu appelles l'uniformité dans l'habillement, nous le nommons *habillement national* (*National-Tracht*). Nos pères trouvèrent déshonorant

---

*) Voyez la première lettre de Mistriss Fanni Butlerd à milord Charles Alfred de Caitombridge, pag. 1.



pour une nation aussi respectable que la nôtre, pour une nation qui est la seule de l'Europe et peut-être de l'univers, qui n'ait jamais été assujettie entièrement ni pour long-temps par une nation étrangere, et qui a conservé son indépendance; son nom et sa langue depuis son origine jusqu'à nos jours, *) de faire éternellement les singes; ils dirent que l'imitation ne convenoit qu'aux peuples, dont l'esprit borné et le caractere efféminé ne leur donnent pas la faculté d'inventer. Ils prétendirent que la manie, nommée jadis *la mode*, dont étoient attaqués nos ancêtres, avoit occasionné dans les têtes de ces bons ancêtres les mêmes transports que produit la piqûre de la tarentule sur les habitans du midi. Il a fallu danser malgré eux; et comme il arrive souvent que plusieurs de ces malheureux dans l'excès de leur folie font, au lieu de danses, de gambades burlesques, on avoit bien des fois observé des gaucheries, une extravagance outrée dans la manie que nos ancêtres avoient appellée la mode."

„Nos bons pères nous assurerent que rien n'étoit plus plaisant que de voir l'ajustement de nos aïeux, nos bons Allemands habillés partie à l'angloise, partie à la françoise, partie à la polonoise, à la hongroise,

---

*) Voyez la dissertation lue dans l'assemblée publique de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin le 27 Janvier 1780, par Mr. de Herzberg, ministre d'état et membre de l'académie, pag. 23.

à l'espagnole, à la russe, ... à la turque même, et le diantre sait tous les noms des nations civilisées ou barbares, dont ils avoient adopté les colifichets. On voyoit parmi les descendans des anciens Germains des Anglois *forcés*, des François gauchement imités, des .... — — mais, finissons, dis-je en l'interrompant, je connois tout cela et mieux que vous ne pouvez me le dire; je sais de plus que les personnes d'un certain état ou d'une certaine naissance étoient vraiment obligées, pour ne pas se singulariser désavantageusement, de donner dans de pareilles petitesses, quoiqu'elles fussent bien éloignées de ces préjugés et qu'elles n'eussent d'autre consolation pour s'excuser à leurs propres yeux, que le proverbe très vulgaire: quand on est parmi les loups, il faut hurler comme eux. — Tu as bien raison, cher compatriote, répliqua mon homme. Nos péres nous firent la même observation. Ils ajouterent que cette folie des modes avoit entièrement ruiné quantité de familles, appauvri des villes, enervé des provinces et corrompu les moeurs.„

„Nos bons péres ayant eu l'esprit d'entrevoir tous les malheurs qui en devoient résulter, ayant eu assez de fermeté dans le caractere, de courage dans l'ame pour attaquer et vaincre un ennemi si dangereux, trouverent dans la création d'un habillement national *le seul moyen d'extirper la folle manie de la mode.* Nos sages péres regardant la liberté comme la chose la plus précieuse ne la perdirent jamais de vue en

nous donnant des loix. En conséquence de cela ils nous laisserent le choix de la couleur, de la simplicité ou de la richesse dans notre habillement national. — Tu hausses les épaules? je te comprends; tu crains que par-là les dangereuses suites de la mode ne soient que changées, mais non anéanties? Tu n'as pas tout-à-fait tort; mais écoutes ce que nos pères sages et prudens nous ont dit sur cette matière pour excuser leur démarche.„

„L'égalité absolue parmi les hommes réunis en société n'est qu'une chimère, contraire à la nature, où l'on ne trouve pas deux gouttes d'eau égales; la force, l'adresse, les talens, les diverses facultés du corps comme celle de l'ame, tous les dons que la nature elle-même a répartis avec tant d'inégalité, surtout les faveurs de la fortune produiront dans tous les temps et dans tous les pays des riches et des pauvres, des sages et des fous, comme il y a eu de tout temps des vieillards et des jeunes gens. Ces différences, ajouterent-ils, feroient, malgré tous les obstacles qu'on y pourroit mettre, des classifications parmi les citoyens. La sagesse et la justice prescrivent aux législateurs d'éviter toute *prépondérance* possible d'une classe sur l'autre; ils doivent tâcher que la justice soit administrée sans acception des personnes; que les impôts soient proportionnellement répartis, qu'aucun citoyen n'en soit exempt aux dépens de l'autre; que toutes les dignités, les charges et les places publiques soient distribuées sans partialité, que tous les

citoyens osent y prétendre, que les talens et le mérite les confèrent sans égard à la naissance ni à la fortune; que toutes les professions utiles à l'état soient honorables; mais la prudence et l'expérience exigent aussi des législateurs de ne jamais gêner sans nécessité la classe des citoyens qui se distingue par les richesses, par les talens, par d'autres qualités de l'esprit et du corps.,,

,, Les loix dans l'intention d'établir une parfaite égalité, une égalité qui n'existe que dans le royaume des chimères, ne doivent donc pas prohiber à un ordre de citoyens des choses qui ne sont pas réellement nuisibles à l'autre ordre; et voilà pourquoi nos pères ont laissé aux riches le foible plaisir de dépenser de l'argent, aux Adonis la ridicule satisfaction de se parer, à la jeunesse la liberté d'embellir la fraîcheur de son âge par de petites productions de l'art. Au reste comme la différence que tu observes dans notre habillement national, consiste seulement en couleurs, en étoffes plus ou moins fines, plus ou moins solides, plus ou moins précieuses, puis en linge, en chapeaux, en plumes, en rubans et en nippes; le luxe et la manie de la mode ne sont pas et ne seront jamais si dangereux que parmi nos ancêtres.,,

,, J'espère que tu ne te seras pas ennuyé de la longueur de mon explication sur notre habillement national, et c'est dans cette supposition que je passe à la seconde question.,,

„Je n'ai pas besoin de te dire que nous sommes à cette heure-ci occupés à célébrer une fête publique; tous les préparatifs qui ont fixé ton attention te l'ont déjà fait connoître. Je me bornerai donc à t'expliquer la cause de ces fêtes.„

„Nos pères qui nous ont affranchis de l'épidémie qui avoit infecté nos ayeux sous le masque séduisant de l'élégance, du goût et de la mode, ces mêmes pères sages et vertueux, persuadés que le bonheur des hommes comme celui des nations étoit indispensablement fondé sur la vertu et sur la sagesse, loin de les perdre de vue en nous donnant des loix, les ont toujours prises pour guides, et jaloux de rendre leurs contemporains et leurs descendans plus sages et plus vertueux, ils ont ébauché ce pénible mais bienfaisant ouvrage par de mures et solides réflexions sur une question qui toute simple et naturelle qu'elle paroisse est néanmoins une des plus difficiles à résoudre de toute la philosophie. Voici ce problême: „

„La vertu et la sagesse sont naturellement empreintes dans le coeur de l'homme aussi bien que le vice; elles ont des charmes capables de séduire; elles seules peuvent opérer et accroître notre bonheur; d'où vient donc qu'elles sont si rares, tandis que le vice est partout si commun? „

„Si je voulois, continua-t-il, te raconter tout ce que nos pères ont dit là-dessus, il nous faudroit des jours entiers, tant ils y ont mûrement réfléchi. La matière est riche, intéressante et inépuisable pour

tout homme aussi bien que pour le philosophe; mais elle m'écarteroit trop de mon but; ainsi je la réserve pour une autre fois, me bornant à ce qui est nécessaire pour te donner l'explication que tu désires de cette fête dont les seuls préparatifs ont excité ton étonnement et ton admiration.„

„Je reviens donc sur mes pas, et fixant de rechef mon attention sur la question *préjudicielle* *), je te dirai que nos pères ont jugé qu'une des principales causes de la frivolité ou de l'indolence de l'esprit et de la corruption des moeurs, ou pour m'exprimer en termes propres à la question dont il s'agit, nos bons pères ont jugé que la cause qui rendoit la sagesse et la vertu plus rares que ne l'étoient les vices, venoit indubitablement de ce que les premières n'étoient pas assez *publiquement estimées et honorées*, tandis qu'on montroit trop d'indulgence pour les derniers. Mais, mon ami! comprends-moi bien. Si nos pères ont prétendu qu'on étoit trop léger, trop frivole et trop indulgent pour les vices, et qui pis est, aux dépens de la vertu, il n'étoit pas du tout question des individus, mais du public, et quant à ce dernier leur principe paroît incontestable, fondé sur la vérité même; car n'est-ce pas la débauche, la

---

*) Dans le style épistolaire un terme de palais! .... Voilà de quoi fournir ample matière à la critique. Mais quoiqu'il en soit, ce terme me paroît trop expressif pour ne pas l'adopter.

frivolité, même la crapule, et tant d'autres vices qui font la matière favorite des entretiens des jeunes gens et le souvenir chéri de tant de vieillards? N'y a-t-il pas nombre de personnes qui s'imaginent se rendre plus aimables en devenant frivoles, en se livrant à la débauche? d'autres qui croyent prouver de la bravoure en commettant des cruautés? d'autres enfin qui pensent trouver dans la fausseté, dans la ruse, dans la trahison, des marques d'esprit, de génie, et . . . . . le ton du grand monde? D'un autre côté n'est-il pas malheureusement trop prouvé par l'expérience que la vertu et la sagesse sont le plus souvent l'objet de la plaisanterie et de la satyre? Qui ne veut pas être faux, intrigant, chicaneur, filou, passe pour borné, insipide, on l'appelle — une bête. L'homme vertueux qui s'éloigne des tourbillons continuels de la frivolité moderne, qui craint de ruiner sa santé, d'empoisonner son caractère et d'abrutir son esprit par la débauche, au lieu de l'estimer, ce sage, au lieu de le citer pour modèle à la jeunesse et à tous ses concitoyens, on en rit; on s'en joue comme d'un fade, d'un ennuyant, d'un pédant. „

„ Convaincus de toutes ces vérités après l'examen le plus réfléchi, nos pères ont regardé comme un besoin urgent d'aviser aux moyens d'accréditer la vertu et la sagesse; car si elles jouissent une fois, dirent-ils, de l'estime publique, il en resultera immanquablement du mépris pour le vice, et dès que l'opinion

l'opinion publique flétrira le vice et les vicieux, l'ambition naturelle de l'homme l'excitera à la vertu. Le plus grand nombre seroit vertueux, car le plus grand nombre n'aime pas à se voir mépriser *). Les délibérations de nos pères furent heureuses, ils firent les plus intéressantes découvertes et trouvèrent les moyens les plus efficaces de faire rendre à la sagesse et à la vertu l'estime qu'elles méritent et qu'elles avoient perdue. „

„ Ta curiosité, cher compatriote, continua-t-il, me paroît extrême, et je me crois obligé de la satisfaire avant tout sur l'objet qui a d'abord fixé ton attention; ainsi reservant à un autre temps le plaisir de t'instruire en détail de tous les autres moyens qu'ont employés nos pères pour réaliser un chef-d'oeuvre de législation aussi bienfaisant, aussi magnanime que celui de faire plus estimer la vertu et la sagesse parmi les hommes, je vais te mettre au fait d'un seul qui suffira pour notre entretien d'aujour-

*) D'après ces principes la vertu de beaucoup de personnes seroit un peu équivoque; cela n'est pas douteux, mais qu'importe? Laissons la source et considérons l'eau; pourvu que celle-ci soit claire et épurée de toutes les parties vénimeuses, les serpens, les vipères, les crapauds et autres insectes dégoutans qui y ont établi leur domicile, ne doivent pas nous effrayer; car à mesure que l'eau de la source se purifie, ces insectes malfaisans s'en éloignent; la clarté, la pureté et la douceur, loin de leur convenir, les chassent et les exterminent.

d'hui; je parle des fêtes qui ont si fortement excité ta curiosité et ta surprise. C'est précisément ce que nos bons pères ont voulu produire. Ils ont pour cet effet établi des *fêtes publiques* en l'honneur des citoyens qui se signalent et qui se sont signalés par la *vertu* et la *sagesse.* „

„ Nos ancêtres, à ce que nous ont dit nos pères, ont célébré des fêtes en l'honneur de personnes qu'ils ne connoissoient pas, et qui la plûpart n'avoient d'autre mérite que celui de la superstition et du fanatisme; de personnes sur l'existence même desquelles s'élevent les doutes les mieux fondés. Trouves-tu, par exemple, que la fête de la circoncision, de la conception de la *Ste. vierge*, des trois rois, des sept dormans et beaucoup d'autres semblables puissent inspirer la vertu ou augmenter la sagesse? La théologie ou plutôt les prêtres des siècles passés composoient des légions de saints et de saintes, attribuoient à chacun des miracles contradictoires l'un à l'autre, et comme il est plus facile d'inventer des prodiges que d'en faire, ils n'étoient aucunement embarrassés d'outrer ou de défigurer des faits vrais, d'en imaginer même des plus étranges et de débiter des absurdités pour des vérités de la religion. „

„ Indignés de ces tours de jongleurs, nos pères ont choisi de toutes les anciennes fêtes celles qui compatibles avec le bon sens pouvoient influer sur la vertu et sur la sagesse, ainsi que sur cette religion qui n'est l'ouvrage ni de Moyse, ni de Mahomet,

ni d'un ou plusieurs prêtres sectaires, réformateurs fantasques, etc. mais que l'Etre suprême, le grand architecte de l'univers nous a gravée au fond du coeur, comme l'héritage de tous les hommes. Ce nombre de fêtes ayant été assez petit, ils remplacerent celles qu'ils supprimèrent par d'autres en l'honneur des citoyens qui, comme je l'ai déjà dit, se sont signalés et se signalent encore par la sagesse et la vertu.„

„Nos pères qui avoient une parfaite connoissance du coeur humain, prétendoient que l'ambition étoit un des plus puissans ressorts de nos actions; ils avoient d'ailleurs observé que les hommes, quelque différens qu'ils soient en caractère, en sentimens, en désirs, se partagent cependant en général en deux classes; l'une qui fixe son attention sur le présent et l'autre sur l'avenir *); ils ont en conséquence établi

*) Des revers, les bonnes graces de la fortune, des circonstances locales et individuelles, mais surtout l'éducation, y peuvent amener beaucoup de modification. L'homme qui étoit *trop* pour le présent, peut devenir plus porté à fixer l'avenir, et *vice versa;* mais en observant bien et *sans aucune prévention* l'homme et ses actions, on trouve qu'elles sont régulièrement subordonnées à cette classification suivant le fond originaire du caractère. De sorte que les actions de celui qui est pour le présent, auront malgré toutes les modérations qu'on doit attendre d'un homme prudent et politique le présent pour but et *vice versa.* Il y a des personnes et des actions où l'on peut d'avance dire la résolution, au

des *fêtes publiques* dont une partie est destinée à honorer des citoyens vivans et l'autre à célébrer la mémoire des citoyens défunts. Quelques-unes sont annuelles, d'autres sont célébrées tous les deux ans, d'autres tous les trois, tous les cinq, tous les dix, tous les vingt ans, etc.; et une autre classe contient celles qui étant solemnisées une seule fois ne jouissent pas de l'honneur d'une seconde célébration. Il y a de ces fêtes auxquelles toute notre patrie participe, et d'autres qui sont seulement célébrées dans différens cercles, dans différens pays, dans différens lieux, ou quelquefois dans un seul pays, dans une seule ville, un seul bourg ou village. „

„Ci-devant, à ce que nos pères nous ont raconté, l'honneur et la gloire, rendus par des fêtes publiques, étoient restreints aux pères de l'église, aux superstitieux, aux fantasques, aux visionnaires, aux — — —, ou aux guerriers, aux princes, aux rois, aux souverains, et comme ces derniers s'étoient réservés à eux et à leurs courtisans la jouissance des plaisirs qui faisoient la base et la cause essentielle de ces fêtes, tous les autres citoyens n'osoient y participer qu'en versant des sommes dans les trésors des princes, ou en priant et en chantant dans les églises à la fantaisie des prêtres.„

---

moins quant à la classification en question. Déterminer avec certitude, si cette action influe plus sur le présent ou sur l'avenir, voilà la difficulté et la cause pourquoi cette observation sera sujette à beaucoup d'objections.

„Tout cela est changé. Car tous les citoyens ont, sans aucune autre distinction que celle produite par les dégrés de la vertu, le droit de participer tant à l'honneur d'être l'objet de la fête qu'aux plaisirs que celle-ci offre au public.„

„Nos fêtes sont en outre classifiées à proportion de la sagesse et de la vertu qu'un citoyen possède. Chacune de ces classes a son propre autel destiné à y rendre hommage à une branche de la vertu; par exemple:

Le patriotisme.
La défense de ses compatriotes et de sa patrie.
Le respect et l'entière obéissance à la loi.
La bonne éducation.
L'industrie en général et particulièrement celle
De l'économie rurale.
Des fabriques et manufactures, les simples artistes et gens de métiers y compris.
Du commerce.
L'administration de l'état.
Celle de la justice.
Des affaires étrangères.
Les arts et les sciences.
puis
L'honnêteté.
L'intégrité.
La cordialité.
Le zèle pour obliger.

„Tout céla est changé. [illegible]
ns aucune autre distinction [illegible]
s dégrés de la vertu, le droit de [illegible]
honneur d'être l'objet de la fête [illegible]
lle-ci offre au public.„

„Nos fêtes sont en outre [illegible]
la sagesse et de la vertu [illegible]
acune de ces classes a son [illegible]
endre hommage à une [illegible]
emple:

Le patriotisme.
La défense de ses [illegible]
Le respect et l'entière [illegible]
La bonne éducation.
L'industrie en général et [illegible]
De l'économie rurale.
Des fabriques et manufactures, [illegible]
artistes et gens de métiers [illegible]
Du commerce.
L'administration de l'état.
Celle de la justice.
Des affaires étrangères.
Les arts et les sciences.
puis
L'honnêteté.
L'intégrité.
La cordialité.
Le zèle [illegible]

La charité.

puis

Les vertus mixtes et guidées par la sagesse, comme

D'être charitable sans prodigalité.

D'être bon économe sans avarice.

D'être sobre sans ostentation etc. etc.„

„ Chacune de ces branches de la vertu et de la sagesse et plusieurs autres ont, comme je viens de te le dire, leur propre autel, sur lequel se fait la solemnité principale dans les fêtes publiques. Cette solemnité est proportionnée au mérite de la vertu qu'on célèbre, par conséquent elle est aussi classifiée.„

„ Je ne te ferai pas une description détaillée des réjouissances qui accompagnent nos solemnités, parce qu'elles sont arbitraires, plus ou moins modérées, augmentées, embellies, et la plupart les mêmes que de ton temps. Je compte dans cette classe des dîners, des soupers, l'opéra, la comédie, des bals, des concerts, des illuminations, des feux d'artifices, etc. etc. Quant à la classe qui est propre à nos fêtes et que tu n'as pas vue ni tes contemporains, je vais t'en donner une petite esquisse.„

„ Outre les préparatifs que tu vois, les solemnités de ces fêtes consistent en procession publique, dont la majesté, la gaieté et l'élégance en imposent et charment tout à la fois. Tous les citoyens, sans aucune distinction, s'y trouvent. On y va à pied, à cheval, en voiture, suivant la classification des citoyens; car nos péres, convaincus que l'égalité absolue parmi les

hommes n'est qu'une chimère, *) ont, afin de prévenir plusieurs autres inconvéniens, trouvé nécessaire

*) Si je prétends que les hommes dans l'état absolu de la nature sont indubitablement tous égaux, mais qu'ils ne le peuvent plus rester, du moins longtemps, en entrant dans la société, je ne veux pas dire qu'il soit bon et utile que l'état soit divisé en différens ordres.

J'avance de plus que la division en patriciens et plébeyens, en gentilshommes et roturiers, en ecclésiastiques et laïcs, n'est pas du tout nécessaire pour rendre l'état florissant, ni pour faire le bonheur des citoyens. La Hollande, plusieurs cantons et villes de la Suisse, les Etats unis de l'Amérique nous le prouvent. Mais il est dans la nature des choses, dans la disposition individuelle tant morale que physique de l'homme, même dans les vices et dans les foiblesses humaines, qu'un homme cherche à s'élever sur l'autre, à maîtriser son semblable.

Quel législateur est capable d'empêcher que l'homme d'esprit, l'homme fin, rusé, ne mene à sa fantaisie et pour son intérêt l'homme foible et borné? Quel législateur peut empêcher que le pauvre ne soit le mercenaire du riche? Supposons un état tout-à-fait naissant, partageons y les champs, les prairies, les bois, les vignes, toutes les possessions et toutes les richesses suivant la plus exacte égalité, de sorte qu'un citoyen ne possede pas une obole plus que l'autre; quelque temps après vous y verrez, malgré toutes vos précautions, des pauvres et des riches. L'esprit, les talens, l'industrie, une bonne économie d'un côté, et la stupidité, l'indolence, la fainéantise et la prodigalité de l'autre, rendront toujours l'égalité parfaite impossible parmi les hommes. Et à quoi bon un tel projet? Vous, enragés, vous qui

et utile pour l'empire de classifier tous nos compatriotes. Les talens et le mérite dirigent dans cette clas-

criez sans cesse : *tous les hommes sont égaux* ! y avez-vous bien réfléchi ? Croyez-vous qu'un pays où tous les habitans seroient absolument égaux, pourroit avoir des fabriques, un commerce, de l'agriculture, une navigation, etc. ? Car dans toutes ces branches de la prospérité publique il faut des personnes qui commandent et d'autres qui obéissent. Celui qui dirige ne peut pas s'occuper du détail, et celui qui n'a pas d'autre talent, ni d'autres connoissances que celles d'aller chercher de l'eau, du bois, du sable, de chauffer les fours, de balayer, de laver, de décrôter, d'aiguiser les outils, etc. n'est pas fait pour diriger.

Cette observation ne me paroît pas déplacée. Il y a quantité de personnes en France et dans les autres pays qui crient continuellement : tous les hommes sont égaux ; ils citent la déclaration des droits de l'homme et du citoyen par laquelle l'assemblée nationale de France s'est sans contredit immortalisée ; mais les législateurs qui ont composé cette déclaration avoient certainement plus de connoissance de l'homme et de son coeur que toute cette tourbe innombrable d'insupportables enragés ; car ils disent expressément dans le premier article de la déclaration ; les hommes naissent et demeurent libres et *égaux* en *droits*, c'est-à-dire devant la loi. Il est clair et hors de doute que cela ne peut pas s'étendre à toutes les qualités physiques et morales de l'homme. Ensuite l'assemblée nationale y ajoute très sagement :

» *Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que* » *sur l'utilité commune.* „

Ainsi cette assemblée reconnoît des *distinctions sociales*, d'où il suit qu'elle est bien éloignée de prétendre établir une égalité absolue.

sification, le hazard ni est pas favorisé, tout au plus indirectement et sans injustice. „

„ Les autels, dont je t'ai déjà parlé, sont le centre de nos solemnités. C'est là que l'on publie à tous les citoyens les traits de vertu et de sagesse qui ont occasionné la fête; c'est là que nos péres nous peignent par des discours vraiment patriotiques les charmes de la vertu et les délices de la sagesse; c'est là qu'ils font avec un enthousiasme digne d'un si noble objet l'application de la théorie à la pratique; car ils nous prouvent par les traits mêmes qui sont l'objet de la fête, comment nous devons employer les principes de sagesse et de vertu qu'ils nous ont donnés, c'est là qu'ils excitent, qu'ils entretiennent le patriotisme et l'enthousiasme pour la vérité; c'est là, au milieu de l'autel, qu'on met la couronne civique sur la tête du respectable citoyen, qui par sa sagesse et sa vertu s'est attiré l'attention, l'estime et tous les coeurs de ses compatriotes; c'est là enfin que l'exhortation la plus solemnelle et la plus énergique adressée à tous les citoyens de suivre ces exemples anime le zèle et excite souvent à de pareilles vertus. Cette cérémonie vraiment imposante est suivie des réjouissances publiques et particulières suivant le local et les circonstances. „

„ Les fêtes en l'honneur de ces respectables citoyens que la mort a séparés de nous, sont tout-à-fait semblables; on porte leur effigie dans la procession, on la pose sur l'autel et on l'y couronne. Dans ce cas-ci on distingue les parens et les descendans du

transporté dans cet heureux pays, où l'on a érigé des autels à la vertu? — — Mais que ma curiosité fut punie! Au lieu de fêtes publiques en l'honneur de la sagesse, au lieu d'autels élevés à la vertu, à la tolérance, je vis — — quoi? — — une troupe de moines et de pénitens bleus courant les rues sans savoir pourquoi, chantant des élans que la plûpart du monde ne comprend pas, disant des choses que le plus grand nombre ne croit pas. »

LETTRE XLVII.

Marseille.

Quelle soirée, mon frère! quelle délicieuse jouissance! Je viens d'une partie de plaisir qui est unique en son genre. Mon coeur est encore pénétré des sentimens doux et enchanteurs de ce respect pur, désintéressé que la vertu seule inspire.

Montesquieu a Marseille.

Voilà l'objet de cette réjouissance que je me suis procurée et qui, malgré sa simplicité, m'a infiniment plus satisfait, plus charmé que la plûpart de ces fêtes insipides, de ces fades réjouissances dont on enivre les sens dans le grand monde, le plus souvent aux dépens du coeur.

Aujourd'hui, vers le soir, je me suis frêté un bâteau commode et élégant; j'y suis entré, ayant en

main la pièce de Mercier, intitulée: *Montesquieu à Marseille*, et pénétré d'un respect semblable à celui dont le grand-prêtre devoit être saisi en entrant dans le sanctuaire. Je dis d'abord à mon bâtelier: „Mon „ami, je vais faire quelques tours dans le bassin, tu „seras bien payé, je te donnerai le double, le tri- „ple même, si tu veux, mais à condition que tu te „taises, que tu ne jases pas, que tu ne m'interrompes „d'aucune façon dans mon intéressante occupation. „Oublies pour une heure le bavardage propre à ton „état *) et laisses-moi tranquillement m'abandonner „à ce trait de noblesse et de vertu qui s'étant fait „dans le même bassin où nous sommes, y mérite „aussi l'hommage le plus sincère d'un coeur zélé „pour la vertu et enthousiasmé de Montesquieu!„

Ainsi dans le même bassin où l'auteur de l'esprit des loix, des lettres persannes et d'autres chef-d'oeuvres, forma le généreux projet de délivrer un père vertueux dans les fers, de sècher les larmes d'une famille désespérée du sort épouvantable du meilleur des péres, du plus tendre, du plus fidèle époux, — en un mot le projet humain de rendre le vertueux Robert à sa vertueuse famille; c'étoit dans ce même bassin que relisant cette histoire, un délicieux ravis-

*) Je ne crois pas me tromper en avançant que les bâteliers de Marseille font exception à la règle générale; car s'ils n'ont pas plus de politesse que leurs confrères, ils ne sont du moins pas aussi maussades et beaucoup plus gais.

sement, une satisfaction enchanteresse s'emparèrent de moi, me firent goûter les vrais charmes de la félicité, et me montrèrent dans tout leur éclat la vertu et ——— Montesquieu!

Lisez, mon frère, lisez, je vous en prie, *Montesquieu à Marseille* par Mercier *); souvenez-vous en même temps de ma rêverie **), et dites-moi alors, si je n'ai pas raison de prétendre que l'action en question mériteroit au plus juste titre *une fête publique* ——— et Montesquieu : *la couronne civique.*

LETTRE XLVIII.

Toulon.

Ce fut hier de grand matin que je partis de Marseille. Ayant fait ce chemin dans une voiture publique, je n'ai pas été surpris d'y rencontrer une société mêlée. Mes compagnons de voyage étoient un capitaine de vaisseau marchand de Marseille, homme grossier et bête, sachant à peine quelques mots de françois, ne parlant que son patois; un jeune homme destiné pour la marine royale, et une Espagnole que je crus d'abord femme du monde, mais j'appris

---

*) Si je recommande cette piece, ce n'est pas pour la pièce même, mais pour l'action noble d'un philosophe vertueux.

**) Voyez la lettre précédente.

ensuite qu'elle étoit mariée à un marchand françois, et qu'elle étoit trop vertueuse ou plutôt trop laide pour faire ce métier.

Les environs de Marseille abondent en jardins, en maisons de campagne nommées bastides, en châteaux et en parcs charmans. Je dînai à Cujes dans une grande société; c'est là que tous les voituriers de Marseille et de Toulon s'arrêtent pour la dînée: nous y fîmes bonne chère. Les chemins de Marseille à Toulon sont assez mauvais et le terrain extrêmement montagneux. De Cujes, où nous dinâmes, jusqu'à Toulon on ne fait que monter et descendre des montagnes très hautes ou passer entre des chaînes de montagnes qui sont tout-à-fait stériles et n'offrent à la vue que des rochers. On m'a assuré que ce passage étoit, il y a quelques années, très dangereux pour les voyageurs, à cause des voleurs de grands chemins; présentement on n'a plus rien ou peut-être moins à craindre; mais quoiqu'il en soit, il est effrayant et semble être un vrai coupe-gorge ou le rendez-vous de tous les voleurs de la Provence.

Quand on est au haut de la montagne, au pied de laquelle est située la ville de Toulon, on voit la mer et la rade de ce port, ce qui fait un superbe coup d'oeil.

La ville de Toulon est bien fortifiée ainsi que son port. A mon arrivée hier au soir, entre chien et loup, j'allai tout de suite sur le port satisfaire en partie ma passion pour la marine; quoique je sois né

dans un pays fort éloigné de la mer, cette inclination m'a maintesfois fourni depuis mon enfance des moyens d'amusemens, et elle s'est infiniment fortifiée depuis que je suis dans ces pays maritimes.

Le port de Toulon est superbe, sa façade est ornée de maisons bien bâties et d'un pavé supérieurement bien fait. Il y a des quarrés d'une espèce de marbre qui font un charmant effet, et qui sont très commodes pour la promenade. La différence entre un port de guerre et un port marchand est considérable. Dans le dernier on s'en apperçoit tout de suite à l'esprit de commerce qui y regne. Dans le premier au contraire on n'entend que des tambours et des coups de canon; on ne voit que des soldats, des sentinelles, des patrouilles, des officiers de tout rang, des bouches à feu, des boulets, des bombes; en un mot, on y apperçoit tous les attributs qui caractérisent l'empire de Mars et de Bellone. Les vaisseaux de guerre même ont un air plus imposant que les vaisseaux marchands. Jusqu'à présent je n'ai vu que les dehors des vaisseaux, mais ces dehors m'ont inspiré un sentiment que je ne puis vous dépeindre. L'étonnement, la joie, la satisfaction, l'admiration, l'effroi, — mon ame étoit en proie à un mêlange de sensations qu'il est impossible d'exprimer dans aucune langue. Le ciel étoit serein hier au soir; la lune étoit pleine et ses rayons doux argentoient la surface de la mer, ce qui faisoit le coup d'oeil le plus intéressant qu'on puisse s'imaginer. Adieu, mon frère; je vais voir l'intérieur du port.

LETTRE

LETTRE XLIX.

Toulon.

J'AI choisi l'époque la plus favorable et la plus intéressante pour voir Toulon. La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne paroît inévitable. Des traités d'alliance contractée entre l'Espagne et la France engagent la nation françoise à assister les Espagnols, ses voisins, par terre et par mer. Conformément à ces traités l'assemblée nationale a décrété, et le roi a sanctionné et ordonné qu'une escadre soit armée à Brest et ici. Tout est en activité; les officiers de marine, les matelots, tout doit s'y rendre; quelle époque avantageuse pour un voyageur! quel plaisir pour moi! Mr. de B***, lieutenant de vaisseau et chevalier de St. Louis, dont j'ai fait la connoissance à Montpellier, m'a conduit dans l'intérieur du port royal. Pour y entrer il faut avoir la permission du commandant ou être avec un officier de la marine. J'ai vu tant de choses intéressantes et nouvelles pour moi que je n'ose pas entreprendre d'en faire une description détaillée. Ainsi vous me pardonnerez de ne vous en communiquer qu'une légère esquisse.

En entrant dans le nouveau port il est bien difficile de saisir la foule d'objets qui frappe la vue. Des vaisseaux de 60, 70, 80, 114, 120 canons; des frégates de 20, 30, 40, des brigantins de 10, 15 canons; des vaisseaux armés; d'autres qui ne le sont

qu'à moitié, ou qui ne le sont pas du tout; des magazins énormes, le chantier, la corderie, des galériens, etc. etc. tout en mouvement et au travail; en un mot, mille choses frappantes, de sorte qu'il faut rester quelque temps pour pouvoir envisager les détails de ce surprenant coup d'oeil. J'ai monté à bord de plusieurs vaisseaux de guerre et de frégates. Je vous nommerai seulement ceux qui ont excité mon attention: le Commerce de Marseille, la Couronne, tous deux de 120 canons; le Lys et le Tonnant de 114, le Héros de 80. Ces vaisseaux de guerre ne sont pas encore entièrement armés, on y travaille. La frégate la Minerve est tout-à-fait armée et à la rade, où elle attend tous les jours l'ordre de partir; elle est de 40 canons et 300 hommes d'équipage. Le capitaine et les autres officiers de cette frégate m'ont reçu très poliment et m'ont tout montré. L'activité dans un bâtiment armé et prêt à partir surpasse toute imagination, on croit être dans une petite ville et on oublie même que l'on est sur l'élément le plus perfide. Quant aux vaisseaux de guerre, je ne vous en dirai rien, parce que j'aurois trop de choses à vous dire, si je voulois vous exprimer l'effet qu'ils ont produit sur moi. Je ne connois rien de si frappant ni de si imposant qu'un vaisseau de guerre; c'est le comble du rafinement de l'industrie et de la hardiesse humaine. Mr. de B*** m'a tout fait voir et tout expliqué. Il faudroit avoir une mémoire surnaturelle pour retenir tous les termes marins dont ce Mr. m'a entretenu

ce matin. C'est une science très étendue, très difficile et très combinée que la navigation. Il paroît qu'elle est trop vaste, trop abstraite et trop ennuyante pour nombre de jeunes officiers; car on m'a assuré qu'il y en avoit beaucoup ici de très ignorans et que les maîtres et les pilotes faisoient presque tout.

La corderie est un chef-d'oeuvre d'architecture; c'est un bâtiment d'une longueur étonnante, où toute l'année et à chaque saison six parties de cordiers peuvent travailler. En haut on y file le chanvre. L'arcenal est unique, chaque vaisseau de guerre a son propre magazin. Le grand magazin, celui du bois, des canons, des voiles, la salle d'armes, etc. etc. méritent toute l'attention du voyageur. Le chantier est monstrueux; on y construit en ce moment un vaisseau de 120 canons, un autre de 80, quelques frégates et plusieurs autres petits bâtimens. Le premier est dans le bassin; celui-ci passant partout pour un chef-d'oeuvre, je vais vous en dire quelques mots.

Il fait partie de la mer. Un pont en forme d'une grosse barque remplie de bois et de pierres empêche que l'on n'y entre. Moyennant une quantité de pompes placées à gauche du bassin, on ôte l'eau, même jusqu'à la dernière goutte; ce bassin étant tout en muraille, on n'y trouve aucune humidité, de sorte qu'on y travaille comme dans une chambre. Quand la construction du vaisseau est finie, on ôte le pont, l'eau entre dans le bassin, éleve le vaisseau qui est porté dans la mer sans la moindre difficulté.

Le nombre des galériens doit être considérable, car on en voit partout. Je n'ai pu avoir des renseignemens exacts à leur égard; seulement on m'a dit qu'ils n'étoient pas traités durement et qu'ils pouvoient gagner tous les jours quelques sols par leur travail, ceux surtout qui savent des métiers; ils sont toujours enchaînés deux à deux.

Le long de l'ancien port il y a plusieurs cafés, billards, restaurateurs, boutiques de marchands etc. ce qui embellit le port. Le grand café d'Orange est très joli et sa situation délicieuse; on y découvre le port, la rade, les montagnes escarpées qui forment un croissant autour de la mer. Une tasse de chocolat à la main j'ai profité ce matin de la plus belle matinée qu'on puisse s'imaginer. J'étois tout oeil, toute contemplation.

LETTRE L.

Toulon.

Je fis hier la connoissance du secrétaire du consul espagnol à Tripoli. Il est ici avec un bâtiment italien chargé des présents que le Dey vient de faire à sa majesté catholique. Ils consistent la plupart en animaux de l'Afrique. Mr. le secretaire espagnol étant très poli et contre le caractère de sa nation, extrêmement serviable; il me conduisit à bord de son bâtiment, et me fit voir les présents en question. Le plus considérable est une pendule que le Dey, suivant l'assurance du secrétaire, reçut en présent, il y a quelques années, de la Hollande. Cette pendule ne veut pas dire grand' chose, et il y a beaucoup de particuliers chez nous qui en possèdent de plus belles et de plus précieuses. Il y a en outre des animaux d'Afrique très curieux à voir, par exemple, des moutons qui au lieu de laine ont du poil; puis une espèce de cerfs formés tout-à-fait comme les nôtres, mais aussi petits qu'un petit levrier; des perroquets, des faisans, etc. Le capitaine avoit pris plusieurs moutons ordinaires de l'Afrique pour les tuer en route; comme il avoit fait ce chemin en très peu de temps, il lui restoit 7 à 8 de ces moutons qui m'intéressèrent beaucoup; ils sont fort gros, la laine très longue, et toute la forme diffère totalement de celle des nôtres et même de celle des brebis d'Espagne.

Je viens de faire l'observation que le nombre des aveugles doit être plus considérable à Toulon que partout ailleurs; à chaque pas on rencontre de ces malheureux, même dans toutes les classes.

J'ai fait ici la connoissance d'un abbé Savoyard qui répond entièrement au caractère de sa nation; bon, franc, frugal, serviable, fort attaché à ses montagnes. Cet ecclésiastique est très aimable pour la société, et surtout pour le voyage; car son humeur est charmante et sa gaieté tout-à-fait plaisante. Nous irons ensemble à Nice, à Gênes, à Turin et en Savoye. Après avoir vu les chef-d'oeuvres de peinture, de sculpture, d'architecture de l'Italie, les montagnes escarpées, les innombrables rochers, les glaciers de la Savoye, les jeux burlesques, les sauts plaisans et les goguettes des marmottes me procureront des plaisirs d'autant plus intéressans qu'ils seront tout-à-fait nouveaux pour moi et d'un genre qui contrastera parfaitement avec les arts, l'opulence et le luxe de l'Italie.

LETTRE LI.

Sur mer, entre l'île Ste. Marguerite
et l'île St. Honorat.

Mes voeux sont enfin exaucés et je me trouve en pleine mer. Je me suis embarqué avec mon abbé et nos domestiques sur un bâtiment italien pour aller à Nice. Notre vaisseau vogue sous le pavillon de Monaco, mais le capitaine, son frère et presque tous nos matelots, au nombre de douze, sont Génois. Nous voulions partir le jour de notre embarquement l'après dînée, par malheur le vent changea tout-à-coup, nous fumes obligés de différer notre départ jusqu'à ce qu'il fut redevenu favorable. J'employai ce temps à me promener dans Toulon, à y voir plusieurs choses que je n'avois pas encore vues, à manger des raisins et des marrons gros comme des pommes et délicieux, et à boire de l'excellente liqueur. Notre bâtiment étoit à la rade, nous fûmes donc obligés de nous y rendre avant qu'on eut fermé le port. Nous prîmes, mon abbé et moi, une chaloupe dans le port pour rejoindre notre bâtiment; nous y arrivâmes vers les sept heures du soir. Le vent étoit toujours contraire, nous attendîmes avec impatience le changement de temps.

La soirée étoit superbe, le ciel serein, parsémé d'astres brillans; la mer étoit calme et pour ainsi dire disposée à recevoir les rayons doucereux de la lune

et des étoiles. Vers le soir nous vîmes le port et la rade pleins de chaloupes, de barques et de petits bâtimens qui se dépêchoient de sortir ou d'entrer avant qu'on fermât le port. Tous les équipages des frégates du roi, qui se trouvent armées dans la rade, venoient de la ville pour se rendre à leurs bords.

A neuf heures un coup de canon tiré de l'amiral, donna le signal, et dans le moment une quantité de tambours battirent de tous côtés la retraite, ensuite on sonna les cloches dans toutes les frégates et vaisseaux armés tant royaux que marchands, et l'on vit de la lumière dans tous ces bâtimens, ce qui fit un charmant coup d'oeil. Nos matelots souperent et se coucherent peu après à la réserve de ceux qui étoient de garde. Préférant ce spectacle au sommeil je restai avec mon abbé sur le pont du vaisseau et nous y jouîmes d'un plaisir qui étoit tout neuf pour nous. Nous fûmes ravis d'un coup d'oeil trop frappant pour pouvoir vous le dépeindre et je me bornerai à vous l'indiquer.

Vous connoissez la mer, vous y avez voyagé, ainsi représentez-vous le calme pendant une belle soirée, ajoutez-y une des plus belles rades de l'Europe, mettez une petite escadre de frégates armées et derriere cette escadre un port rempli de vaisseaux de guerre, dont la quantité de mâts en imposoit et faisoit croire que c'étoit une forêt; joignez-y la tranquillité et le silence de la nuit; imaginez-vous sur cette rade, en pleine mer, une cinquantaine de bar-

ques de pêcheurs dont chacune avoit une lanterne allumée, la reverbération de toutes ces lumieres dans l'eau; et vous conviendrez que ce coup d'oeil étoit le plus beau et le plus intéressant qu'on puisse imaginer. Après avoir joui de ce plaisir jusqu'à minuit et fait mille observations, je me couchai.

Les bâtimens gênois de cette côte-ci sont d'une assez singuliere construction; les plus communs s'appellent Pinques; ils sont assez gros et longs, ont trois mâts ou, suivant l'expression de ce pays-ci, trois arbres, mais pas une chambre. Tout est destiné pour les marchandises. Sous le gouvernail il y a une espèce de cahutte qui ne consiste qu'en un trou sans fenêtre; on n'y peut rester debout, il faut se mettre à genoux. Ce trou est rempli de futailles, de ballots, de paquets, etc. etc.; c'est là qu'on nous a arrangé notre lit. Le mien étoit sur un ballot, je n'avois ni matelas ni coussin, absolument rien qu'une couverture sale et déchirée. Mon abbé avoit un lit semblable. Le capitaine et les matelots étoient couchés pêle-mêle sur des futailles, sur des ballots et sur le plancher. Malgré le mauvais lit, malgré l'odeur abominable qui infectoit la cahutte, je dormis à merveille.

Le lendemain le vent s'étant tourné nous partîmes vers les cinq heures du matin. A peine fûmes-nous hors de la rade que la mer commença à être assez agitée. Je me portois très bien et je déjeunai avec beaucoup d'appetit, mais un quart d'heure aprés je sentis tout d'un coup des nausées qui s'augmentèrent

si vîte que quelques minutes ensuite je vomis avec une véhémence au point de me faire craindre pour ma poitrine. Toute la journée je fus malade et bien malade; mais je me porte aujourd'hui à merveille, je serois en état de faire le voyage des Indes. Il m'est impossible de vous exprimer le plaisir que m'occasionne cette traversée. La mer est calme aujourd'hui, le ciel serein, il fait un temps délicieux; des troupeaux de gros poissons et surtout des dauphins s'amusent autour de nous. La route que nous avons prise offre une infinité de choses intéressantes. Je vous en tracerai un petit tableau.

Après avoir cotoyé quelque temps le rivage de Toulon, nous avançâmes hier en pleine mer, puis nous tournâmes à l'est et peu-à-peu nous découvrîmes les îles d'Hieres. La situation de ces trois îles est vraiment pittoresque. Nous passâmes entr'elles et si près que je les pouvois voir très distinctement. Avec ma lunette d'approche je les parcourus entièrement; elles ne sont ni cultivées ni habitées, à l'exception de quelques forts gardés par des invalides. On voit en général quantité de forts dans cette partie de la Méditerranée placés tant sur les îles que sur les côtes. On m'a assuré qu'il y avoit beaucoup de gibier, surtout des sangliers, dans les îles d'Hieres. Après avoir passé ces îles on s'approche de la côte délicieuse de la ville d'Hieres. Je n'ai jamais vu un plus beau coup-d'oeil que celui-ci. D'un côté la vue se perd dans l'immense surface de la mer, de l'autre côté on voit un amphi-

théâtre de montagnes, dont les plus éloignées sont d'une hauteur effrayante; escarpées et stériles, elles deviennent plus fertiles à mesure qu'elles s'abaissent; les plus proches de la mer ne sont plus des montagnes, mais des collines que la nature semble avoir favorisées aux dépens de leurs voisins. Ces délicieuses collines sont couvertes d'oliviers, d'orangers, de citroniers, etc. La ville d'Hieres est située sur une de ces collines. L'hiver de 1788 a fait un terrible ravage parmi les arbres fruitiers de ce charmant pays; la plûpart ont péri du froid excessif qui s'est fait sentir alors, et la perte est inappréciable pour le pays.

La côte, depuis la ville d'Hieres jusqu'aux îles de Ste. Marguerite et de St. Honorat, répond entièrement à celle de Toulon à Hieres, c'est-à-dire, qu'elle forme le plus beau tableau qu'on puisse voir. Des montagnes qui se perdent dans les nues, des rochers énormes, des forêts, des collines fertiles, des plaines superbes, des vignes, des arbres fruitiers, font des variétés sans nombre et réellement ravissantes; ajoutez à ce tableau l'immense vue sur la mer, les mouvemens du vaisseau, qui tantôt nous fait perdre de vue la terre et les îles en s'éloignant en pleine mer, tantôt nous en rapproche; cette variation produit un effet merveilleux, dont il est impossible de se faire une idée sans l'avoir éprouvé. L'éloignement et le rapprochement d'une nacelle ou d'une petite barque, des bords d'une rivière ou même d'un fleuve tels que le Rhin, le Danube ou l'Elbe, est à l'égard de

ceux dont je viens de parler à-péu-près comme si l'on comparoît la parade dans les petites villes impériales d'Allemagne avec la grande revue de Berlin et de Potsdam, ou le sénat de ces petites villes avec celui de l'ancienne Rome.

LETTRE LII.

Sur mer, proche les côtes d'Antibes.

OUI, mon frère, le coeur s'enivre de la plus douce joie en apercevant que l'ami soupçonné d'inconstance n'a pas varié dans ses sentimens à notre égard; comment exprimer la satisfaction et les charmes que goûte un coeur sensible à l'amitié, quand l'ami, qui sembloit faux, perfide, traître, même notre ennemi juré, se fait reconnoître pour notre ami sincère et fidèle! Hé bien! j'ai été témoin de cette satisfaction, de ces charmes ineffables; je les ai vus peintes sur les visages de nos marins, depuis le capitaine jusqu'au dernier matelot. Oui, je les ai vus, j'en ai été touché, je les ai partagés avec eux. O qu'il est doux d'avoir une ame sensible au sort des autres! Que je les plains ces hommes durs dont l'ame vile et corrompue les prive de cette divine jouissance! Que je les plains ces égoïstes uniquement dirigés par l'intérêt personnel et rapportant tout à leur petit individu! leur coeur de roche méconnoît la douceur de la compassion, de l'association à la félicité de leurs frères. — Et cette

classe n'est-elle pas malheureusement la plus nombreuse? Partout le principe d'une criminelle indifférence est adopté; partout il a des partisans audacieux qui, non contens de l'excuser, s'efforcent de le propager en l'annonçant comme la source du bonheur de l'homme. C'est surtout dans les cours des souverains, dans les palais des grands, que cette odieuse doctrine est applaudie, révérée. La compassion, l'amitié pure et désintéressée, toutes les vertus qui sont l'apanage d'un coeur droit et innocent, sont bien souvent bannies des lambris dorés; elles habitent les chétives chaumières. Quelle corruption de moeurs! quel bouleversement! Tel prince seroit peut-être devenu le père de son peuple, si l'on eut cultivé dans son coeur cette sensibilité que la nature y avoit semée; hélas! de cruels satellites y en ont étouffé jusqu'au premier germe par leur souffle vénimeux; de vils flatteurs y ont substitué une coupable indifférence qui l'a étourdi sur le sort du peuple. Mais laissons ces malheureux trop dignes de pitié, ils ne méritent que notre mépris et notre indignation. Le cordon bleu, le cordon rouge, le vert, le jaune, le blanc etc. le crachat, les titres d'excellence, d'altesse sérénissime ou royale, même celui de majesté n'éblouissent que les yeux foibles ou les esclaves; l'homme exempt de préjugés, l'homme qui connoît le monde, les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, méprise tous ces colifichets, ne s'attache qu'au vrai mérite, rend justice à toutes les vertus,

et pénétré de respect pour tous ceux qui réunissent la noblesse de l'ame à celle de la naissance, il rend de même l'hommage le plus sincère et le plus zélé aux souverains, qui font le bonheur de leur nation, la gloire de leur patrie et l'amour de leurs sujets.

Bon Dieu! que je me suis écarté de ma route! Je voulois vous parler d'une observation faite sur le visage de simples matelots, et ma plume bavarde va s'égarer jusques parmi les courtisans, même les souverains! — Mais qu'importe, matelot, courtisan, grand'croix, prince, roi, tout est homme, — — tout est égal devant le suprême architecte de l'univers: il ne regarde que nos vertus, tout le reste n'est que foiblesse humaine. Ne sera-t-il donc pas permis à l'homme de parler de l'homme? O certainement oui. Mais quittons pour ce moment les grands et parlons des matelots. La joie que j'ai observée sur les visages de ceux-ci ne peut être indifférente à un coeur aussi sensible que le vôtre, à une ame aussi éclairée que la vôtre par la vraie philosophie; vous vous y intéresserez, j'en suis sûr.

Quelle étoit donc la cause de cette joie? Un évenement qui finit d'une manière aussi plaisante qu'il avoit sérieusement commencé, qui, après avoir décontenancé le capitaine, effrayé les matelots, fait pleurer le mousse, répandu une terreur panique sur tout le vaisseau, excita à la fin des éclats de rire, des cris d'allégresse et des plaisanteries d'un ton vraiment marin.

Le vent n'étant pas trop favorable pour notre voyage, ou plutôt ayant pour ainsi dire un calme total, nous fîmes fort peu de chemin. Après avoir passé les îles d'Hieres, nous quittâmes la côte pour entrer en pleine mer. Le soleil en se couchant nous offrit le spectacle le plus magnifique et mille fois plus imposant que toutes les fêtes, même les mieux ordonnées, de Louis XIV ou de son imitateur, notre très célèbre duc de ***. L'effet du soleil sur la pleine mer! — — — Mon Dieu! quelle magnificence! J'essayois de vous en esquisser un tableau, mais la plume m'est tombé de la main. Comment osois-je; téméraire, entreprendre avec un pinceau si foible de peindre la beauté dans tout son éclat? et pour qui? pour vous qui avez eu si souvent l'occasion d'admirer ce ravissant phénomène? N'en doutons pas, Phébus a une prédilection marquée pour Amphitrite. O s'il étoit permis aux mortels d'épier les souverains d'Olympe, on remarqueroit peut-être de petites scènes qui ne plairoient certainement pas à Neptune, lui qui portant ses cheveux noirs tout uniment et sans recours à l'art d'aucun friseur, n'accepteroit sûrement pas une coiffure de sa femme.

Plaisanterie à part, les rayons du soleil dardés sur la surface de la mer ont un charme délicieux; ils y brillent d'un éclat éblouissant; ce n'est pas un feu ordinaire, il est doré, embelli par des milliers de couleurs; rien ne le surpasse, rien ne lui est comparable, si ce n'est le feu de l'amour passionné.

Les rayons dont Phébus réjouit notre terre, comparés à ceux que ce dieu lance sur mer, sont à peu près comme le *bon soir* prononcé d'un ton froid, d'un air d'ennui et en baillant, par lequel des Parisiennes congédient après souper leurs tristes époux, tandis que l'ami de la maison sort des bras de ces belles, tout embrasé du feu qui a précédé le fatal moment de leur séparation, du bon soir de son amante. Mais, - - - voilà une digression assez plaisante; — — — Grand Dieu! quelle billevesée! — — Quittons, quittons vîte cet attrayant soleil, il m'écarteroit trop de ma route.

Plus de soleil pour aujourd'hui, — — mais parlons de la lune. Ses rayons sont doux, calmes, son feu n'est pas celui d'un amour passionné, mais d'un amour sensible et tendre. — — Peste! à peine ai-je abandonné un guide qui m'auroit entraîné dans un labyrinthe de bavardage, si je ne fusse d'abord revenu sur mes pas, qu'un autre vient me séduire et m'égarer de nouveau. — — O le plus perfide de tous les guides, vous m'avez attrapé pour le coup! Mais il en est temps encore; — plus d'amour pour le moment, car je suis sur mer. Le petit dieu n'y est guères à son aise. Des tempêtes, des vents effrénés, des vagues épouvantables, des ouragans d'enfer conviennent peu au dieu de la tendresse et des plaisirs. Tant mieux pour moi, car il ne faut pas être amoureux pour bien jouir d'une aussi délicieuse nuit que l'étoit celle dont je vais vous entretenir.

Après

Après donc avoir passé les îles d'Hieres et le soleil ayant quitté l'horizon, nous entrâmes en pleine mer. Il faisoit un temps doux, la chaleur insupportable de la journée étoit rafraîchie par des zéphirs agréables et le calme général qui regnoit autour de nous et qui de temps à autre n'étoit interrompu que par les sauts plaisans des dauphins et d'autres animaux de mer, invitoit vraiment à la jouissance des chef-d'oeuvres de la nature. Mes yeux et mon coeur étoient alors trop occupés pour que le sommeil put prendre le dessus, je passai donc avec mon abbé Savoyard presque toute la nuit sur le pont du vaisseau.

Cet ecclésiastique faisoit une exception à la règle générale, car il n'étoit pas si indifférent aux beautés de la nature, ni si sourd à sa voix divine que le sont communément les gens de son état. Avec un coeur susceptible de la jouissance du vrai bonheur de l'homme, il partagea le ravissement que m'inspiroit la plus belle soirée passée sur les plaines azurées d'une mer aussi calme que l'ame du vrai et vertueux philosophe. Je participois réciproquement à sa joie, lorsqu'un événement inattendu troubla tout-à-coup notre jouissance et nous prouva qu'il n'y a point de roses sans épines. Notre capitaine, après avoir long-temps lorgné un vaisseau qui étoit fort éloigné de nous, se mit inopinément à crier: Seigneur! mon Dieu! --- nous sommes tous perdus! Voilà un vaisseau corsaire qui cingle à voiles et à rames vers nous pour nous atteindre. Il n'y a plus moyen de nous sauver, notre

vaisseau est trop chargé et la mer trop calme, — nous sommes sans aucune ressource. — O les vilains Turcs! comme ils font force de voiles, — comme ils rament! — — Gracieux Sauveur! tu a sauvé la vie à tes apôtres au milieu de la plus dangereuse tempête; viens, viens donc, je t'implore, — — viens pour l'amour de ta chaste mère, pour l'amour de sa sainte virginité, viens faire un miracle pour nous sauver la vie: — les miracles te coûtent si peu; ne sois donc pas inexorable; — nous sommes tous de bons catholiques, — il n'y a aucun chien d'hérétique parmi nous. *) — O vous, très respectables saints, vous, depuis le premier jusqu'au dernier, je vous implore tous; sauvez-nous donc, — sauvez du moins vos fideles Italiens. — Il alloit continuer, lorsque les clameurs des matelots et leurs lamentations à-peu-près semblables à celles de Jérémie lui imposerent silence. Les pieux élans de notre dévot capitaine et les malédictions, même les blasphêmes des matelots n'étant guères compatibles, le premier crut mieux faire de s'éloigner et d'aller soigner sa dévotion dans un endroit isolé. Son chapelet, son livre de prières, ses

*) MM. les docteurs en théologie luthérienne me feront sans doute un péché mortel de n'avoir pas hautement professé l'honneur d'être une ouaille de leur bergerie; mais le fanatisme de se faire martyriser pour une secte religieuse n'est plus de mode; ma profession de foi auroit pu d'ailleurs me valoir un second baptême qui n'étoit conforme ni à mon goût, ni à leur doctrine.

genoux, sa bouche, tout étoit en action pour extorquer un miracle. Il revint quelque temps après, il nous exhorta tous à l'assister dans son pénible travail de dévotion. Quelques imbécilles de matelots le suivirent, d'autres s'en moquèrent; les troisièmes, jurant, proférant des maledictions affreuses contre les Turcs, coururent en long et en travers du bâtiment; il y avoit une confusion générale sur le vaisseau. Quelque plaisante qu'eut été cette scène en toute autre occasion, notre situation commençoit à devenir critique. Les Algériens, les Tunisiens, les Tripolitains, tous Turcs de corps et d'ame, trouvant, comme vous savez, le brigandage et la piraterie plus lucratifs et moins pénibles que tout autre travail, font sous le titre de la guerre le gentil métier d'écumeurs de mer. Ces voleurs qui sont toujours en guerre ouverte avec les républiques et les états, qui n'ont pas la faculté d'envoyer à leurs majestés, les empereurs des voleurs, des ambassadeurs chargés de présents, ni d'armer de grandes escadres pour écraser cette canaille, ces voleurs, dis-je, sont dans la Méditerranée et pour les marins de ces petits états ce que le diable est dans la théologie pour les fideles croyans; se glissant partout, se masquant sous mille différentes formes, tantôt bêlant comme un agneau, tantôt rugissant comme un lion, tantôt chantant comme la première chanteuse dans la Jérusalem céleste, tantôt se mettant à braire comme le dernier des ânes.

Les corsaires turcs sont vraiment aussi ardents et

aussi passionnés pour les vaisseaux chargés d'une riche cargaison que le diable, suivant les histoires très authentiques, dont nous régalent les pères de la sainte église, doit l'être pour les ames chrétiennes. L'idée de mourir ne m'a jamais fait trembler depuis ma jeunesse jusqu'au moment présent, et je n'ai pas craint d'exposer ma vie quand l'honneur me l'a commandé; mais depuis que j'ai l'âge de la raison j'ai abhorré, j'ai détesté l'esclavage; ma liberté m'a toujours été plus chère que ma vie, car je ne voudrois pas la dernière sans jouir de la première. Jugez donc des émotions que me causait l'approche d'une troupe de barbares, d'hommes assez vils, assez rampans pour faire un commerce de leurs propres frères, pour vendre une chose sacrée et inaliénable; *) ajoutez qu'il n'y a que huit jours que les corsaires ont pris un vaisseau génois, que la terreur est encore toute récente, que notre bâtiment porte le pavillon de Monaco qui n'est pas respecté des Turcs, et que presque tous nos marins sont Génois, c'est-à-dire, ennemis jurés des corsaires par les guerres perpétuelles qu'ils ont avec eux; ajoutez encore, comme je l'ai déjà dit, que notre capitaine s'étant entièrement abandonné à la gentille occupation d'extorquer un miracle, plusieurs de ses matelots l'assistoient en bons chrétiens, que le reste de notre équipage en faisant un tintamarre affreux, à force de jurer, avoit entiè-

---

*) Voyez le contrat social de J. J. Rousseau, ch. IV.

rement oublié le vaisseau, et que personne ne pensoit plus à la manoeuvre. Vous conviendrez, en rassemblant toutes ces circonstances désavantageuses, que notre situation n'étoit rien moins que plaisante. Quoique nous fussions aussi fort émus, mon abbé et moi, nous n'avions cependant pas perdu la tête au même point que nos marins; nous prîmes à part celui des matelots qui nous paroissoit le plus raisonnable pour l'exhorter à soigner la manoeuvre et à faire son possible pour nous tirer de la situation critique où nous nous trouvions. Les exhortations, les paroles sérieuses, les menaces, les promesses, rien ne fut épargné de notre part. Nous réussîmes assez promptement, car ce matelot étonné de notre sangfroid, surpris de notre fermeté, prit d'abord le gouvernail, laissa prier le capitaine, jurer ses camarades, et s'efforça de nous rapprocher de la côte. Mais tout étoit inutile, car la mer étoit calme et le peu de vent qui soufloit nous étoit contraire; nous fumes absolument obligés de louvoyer. Peu de temps après le vaisseau que nous croyions corsaire, fit tout-à-coup halte et changea sa route avec une précipitation extraordinaire; au lieu de s'approcher de nous, il s'en éloignoit visiblement. Le capitaine et les autres poltrons de matelots s'en furent à peine apperçus que leur courage et le peu de raison qu'ils avoient leur revinrent. En jurant contre les Turcs, ils oublièrent leur chapelet, leur prière, même la virginité de la sainte mère, chose dont les matelots font cependant beaucoup de cas; et ce qui

est le plus surprenant c'est que le capitaine oublia même entièrement de nous faire observer que l'heureuse retraite du vaisseau corsaire étoit l'unique effet de ses ferventes prières. Cet oubli m'ayant paru tout-à-fait étrange, je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à mon abbé Savoyard; je lui dis donc à l'oreille: on voit bien que le bon capitaine n'a pas fait un cours de théologie en Sorbonne. Cette petite observation fit beaucoup rire l'abbé, et nos marins se remirent au pénible travail de continuer notre navigation. Plus nous approchions du vaisseau qui avoit répandu la terreur sur notre bord, plus il s'éloignoit de nous, de sorte que quelques heures après nous ne l'apperçumes plus.

Durant cette scène la nuit avoit été *chassée* par la vigilante aurore, et celle-ci ayant fini sa course matiniere, nous eûmes une superbe journée. Ce beau temps, mais surtout la fuite du vaisseau *corsaire*, répandirent la joie parmi tout l'équipage. Nos matelots poussant des cris d'allégresse se dédommagèrent des désagrémens de cette dernière nuit en fumant, en bâfrant et en s'enivrant. Mais que sont donc les plaisirs humains? Nous nous en réjouissons d'avance, nous les atteignons, nous touchons à leur accomplissement, nous nous en faisons les plus belles et les plus agréables idées du monde, tandis qu'un génie malfaisant qui suit communément nos traces à la poursuite de ces plaisirs, nous y interrompt par des contre-temps et des malencontres souvent les plus perfides.

Les réjouissances de nos marins essuyerent un re-
rs foudroyant par une seconde apparition imprévue
ı vaisseau corsaire. A peine se fit-il voir le long des
ịtes que le désordre commença sur notre bord. Il
'auroit pas manqué de faire d'aussi rapides progrès
ue la première fois, si mon Savoyard et moi ne nous
ıssions employés par tous les moyens possibles à
ersuader au capitaine et à ses matelots de ne pas
bandonner le soin de notre navigation. Nous dispo-
âmes le capitaine, sous prétexte d'observer conti-
ıuellement le vaisseau ennemi, à confier le gouver-
ıail et la boussole au même matelot que nous avions
déjà ramené à l'ordre et à l'usage de sa raison lorsque
notre vaisseau se trouvoit la première fois dans un
état d'anarchie. Ce matelot entendoit parfaitement la
manoeuvre de louvoyer, de sorte que nous nous
trouvions toujours à une certaine distance du vaisseau
que nos marins redoutoient si fort. Les manoeuvres
de ce bâtiment étoient un vrai énigme pour nous;
car tantôt il faisoit force de voiles et de rames pour
nous atteindre. et dès qu'il se trouvoit à une certaine
distance de nous, il changeoit la route avec empres-
sement et souvent très brusquement, prenant tantôt
par la gauche, et tout-à-coup revenant par la droite;
mais le comble de notre surprise fut de le voir subi-
tement se tourner pour s'avancer vers un promontoire
qui s'étendoit assez avant dans la mer; à peine l'eut-
il atteint que nous le perdîmes entièrement de vue.
Le capitaine en augura très mal, prétendant que tou-

tes ces manoeuvres, et surtout la dernière fuite, n'étoient rien autre chose que de ces stratagèmes usités parmi les corsaires Turcs, et qu'ils n'attendoient que notre approche près de ces montagnes où ils étoient en embuscade, pour tomber sur nous, fortifiés par le renfort qu'ils avoient caché à dessein derrière le promontoire; que nous tâcherions inutilement de nous sauver soit par la fuite soit par les armes.

Pendant ces observations le pilote, frère du capitaine, dit brusquement: „A quoi bon tout ce babil? voilà le vent changé déjà depuis une heure; il „nous est tout-à-fait contraire. Je vois derrière nous „et assez près une petite baie dont l'entrée ne me „paroît pas dangereuse; mouillons-y l'ancre, met„tons-y pied à terre pour observer le vaisseau cor„saire, et attendons-y pour continuer notre voyage, „jusqu'à ce que nous soyons sûrs de notre fait. Nous „perdrons par-là du temps, il est vrai, nous aurons „même quelque dépense à faire en entrant dans ce „petit port françois; tout cela n'est pas douteux, „mais ne vaut-il pas mieux sacrifier quelques écus et „quelques heures que de perdre sa précieuse liberté?„ Bravo! bravo! camarade, crierent tous nos marins. L'abbé Savoyard, moi et le reste de l'équipage y applaudirent hautement. On commença à manoeuvrer, le vent nous favorisoit, en peu de temps nous entrâmes dans *la baie de Grimaud* près de *Congaulin*. Ayant heureusement abordé nous jettâmes l'ancre, descendîmes dans la chaloupe, traversâmes la baie et

mîmes pied à terre sur un gazon délicieux. Après avoir montré nos passe-ports et payé l'entrée à quelques vieux invalides françois, à qui est confiée la défense d'un vieux château qui devroit dominer sur l'entrée de la baie du côté de la mer, si les flots de celle-ci n'avoient pas déjà trop dominé sur ses murailles délabrées; nous gravîmes en hâte la montagne escarpée qui, étant placée de l'autre côté du croissant qui forme cette charmante baie, nous feroit découvrir totalement cette partie de la mer, où s'étoit caché ce vaisseau qui nous avoit déjà donné tant d'angoisses comme vaisseau corsaire. Nos matelots, gais comme des pinçons, s'amusoient beaucoup d'avoir bien attrapé les maudits Turcs, qui comme des diables guettoient notre vaisseau pour le happer à son passage, tandis que nous allions les épier en sûreté. Mais comment exprimer la surprise qui s'empara d'eux tous lorsqu'arrivés au sommet de la montagne, ils ne virent ni vaisseau, ni corsaire, ni Turcs, mais uniquement la pleine mer! On regarda à droite et à gauche, on observa avec les meilleures lunettes d'approche, tout fut envain, le vaisseau étoit disparu. Notre bigot de capitaine en fut pétrifié comme les autres et interrompit le morne silence qui régnoit parmi nos marins, en disant: „Que Dieu nous assiste! nous „sommes tous perdus. Ce maudit vaisseau, bien loin „d'être corsaire, est *le vaisseau du diable.* Ce traître „de satan, ce démon navigue dans toutes les mers „pour agripper les ames des fideles. Comme il n'y a

Le vaisseau si redouté et si étrangement disparu entroit à pleines voiles dans la baie. Mon coeur, oui mon coeur, je l'avoue, palpita fortement; je ne perdis cependant ni le courage, ni la présence d'esprit, nécessaires quand on est forcé d'en venir aux mains. Une escarmouche entre les corsaires, nos matelots et la petite garnison, à qui est confiée la défense de cette baie, paroissoit inévitable. Défendre sa vie et surtout sa précieuse liberté étant une chose bien naturelle, je mis d'abord et peut-être par instinct la main à mes pistolets et à mon couteau de chasse. Ainsi muni des choses les plus nécessaires dans un premier coup de main, j'attendois l'issue de cette singulière affaire. Mon imagination composoit les plus ridicules scènes. Des coups de sabre, de pistolet, de fusil, de canon même, un gazon jonché de morts, du sang versé, des blessés, des prisonniers de guerre, — — mais surtout la victoire et la gloire d'y avoir contribué, — — voilà le rêve dont mon imagination exaltée s'occupoit de la manière la plus bizarre, lorsque je fus subitement interrompu par un éclat de rire qui n'étoit guères compatible avec la scène sanglante que je me représentois,*) car au lieu de voir des Turcs sortir du

---

*) Dans de pareils soudains changemens notre ame est d'abord saisie d'un sentiment que nos philosophes ne savent pas encore nommer et encore moins expliquer. Surprise, étonnement, — — ce sont des mots qui expriment le genre, mais l'espèce, l'individu? — — voilà la difficulté. Il nous faudroit un mot qui en exprimant

vaisseau si redouté et si maudit de nos matelots, ceux-ci y reconnurent leurs compatriotes, leurs parens,

---

l'impression rapide comme un éclair, nous diroit l'opération que celle-ci fait dans notre ame. Il est à présumer que cette opération s'y fait d'une *vîtesse* inconcevable, et que son passage léger et volatil ne fait qu'effleurer les facultés intérieures de l'ame. De là ces *traces légères*, de là ce *souvenir obscur* qui nous en reste uniquement.

Enfin il est aussi à présumer que ladite opération se fait avec une *force étrange*, de là cette quantité d'exemples de *maladies*, *d'aliénation d'esprit*, et de *cas de mort subite*.

Dans le sens physique la force est en partie composée de la vîtesse, du moins celle-ci augmente infiniment la première. Une goutte d'eau, toute légère qu'elle soit par elle-même, tombant perpendiculairement d'une certaine hauteur sur le crâne d'un homme, le rendra fou ou même le fera mourir. Le redoublement de la force en traversant l'air est en grande partie fondé sur la vîtesse. Cette théorie de physique est trop connue pour nous y arrêter davantage, passons outre.

Après donc ce premier sentiment que nos philosophes, comme j'ai dit plus haut, ne savent pas encore nommer et encore moins suffisamment expliquer, l'ame fixe promptement l'objet qui lui a fait cette impression et causé cette vive et forte sensation ; elle le regarde, doute de son existence, recommence à le regarder, s'assure à la fin qu'il existe en effet, le mesure, le compare, et c'est alors pourvu que son corps n'ait pas souffert de la véhémence de cette opération, qu'elle est en état de revenir sur ses pas, d'observer l'impression que cet objet a fait sur elle, d'y réfléchir et de prendre une résolution à cet égard.

leurs amis, leurs frères. Au lieu de se battre avec l'équipage de ce vaisseau, ils s'embrassèrent mutuellement; au lieu de sang, on versa des larmes de joie; on n'entendoit pas les cris perçans des blessés, ni les derniers soupirs des mourans, mais l'air rétentissoit de cris d'allégresse.

Cette belle scène fut suivie d'un entretien qui ne nous intéressa pas moins. Les matelots de ces deux vaisseaux se racontèrent réciproquement ce qui venoit de leur arriver. L'abbé Savoyard, mon fidele compagnon de voyage, et moi n'en perdîmes pas un mot. Nous fûmes tout oreille, tant cette conversation nous plut et nous divertit. Vouloir vous communiquer ce dialogue en entier, ce seroit entreprendre l'impossible et même abuser de votre indulgence; cependant je vous en dois un sommaire, parce qu'après vous avoir parlé du vaisseau corsaire ou du vaisseau du diable, il est juste de vous dire aussi un mot de la métamorphose des corsaires en italiens et des diables en chrétiens.

Le vaisseau que nous avions cru corsaire, que nous avions fui avec tant de poltronnerie, ce vaisseau enfin qui avoit répandu tant de terreur parmi tout notre équipage, étoit un bâtiment très chrétien, très catholique, et de coeur et d'ame bon italien. Appartenant à une société de Manton, il voyageoit sous le pavillon de Monaco, mais son équipage consistoit pour la plus grande partie en Gênois. Les corsaires Turçs doivent être des gens très grossiers, très malhonnêtes; car ils n'ont aucun égard pour le pavillon

de son altesse sérénissime, monseigneur le prince régnant de Monaco. La république de Gênes est, comme vous savez, en guerre continuelle avec eux. Ces deux circonstances, auxquelles on peut joindre celle qu'il n'y a que très peu de temps que les corsaires prirent, à peu près dans ce même endroit, un vaisseau gênois, excusent les pauvres marins d'avoir été saisis de frayeur en voyant un bâtiment, dont la construction et les manoeuvres leur donnoient des soupçons. Le vaisseau, sur lequel j'étois, avoit, dans ces momens d'angoisse dont je vous ai parlé, ôté son pavillon pour laisser les Turcs dans l'incertitude si le bâtiment appartenoit à une nation qu'ils devoient respecter, et voilà ce qui avoit donné le change à l'autre vaisseau qui nous avoit cru corsaire Turc, de même que nous l'en avions soupçonné. La frayeur fait souvent tourner les têtes, et les poltrons voyent des objets dangereux où il n'en existe point; toutes ces manoeuvres de l'autre vaisseau qui avoient déconcerté nos marins, tous ces prétendues stratagêmes n'étoient que les effets de la même pusillanimité, par laquelle notre équipage s'est de son côté si glorieusement distingué.

Après avoir bien ri de cette farce, nous nous rembarquâmes pour continuer notre voyage; les deux vaisseaux sortirent ensemble de la baie et se séparèrent lorsqu'ils eurent gagné la pleine mer.

Présentement il fait un temps délicieux, Neptune nous veut du bien, Éole nous favorise et Phébus

nous égaye, — — que faut-il de plus pour contenter des marins? Nous voyageons très vîte et j'espere que nous arriverons bientôt à l'endroit de notre destination.

Il faut que nous soyons proche de Nice, car un air de printemps se fait sentir, le climat s'adoucit, une exhalaison odoriférante remplit l'atmosphère. — — Oui, c'est Nice, — — c'est ce pays charmant, ce pays fortuné!

LETTRE LIII.

Nice.

QUEL délicieux climat! Quelle situation enchanteresse! C'est ici où l'on jouit d'un printemps perpétuel. Quoique nous soyons assez près de l'hiver, quoiqu'il eut plû hier presque tout le jour et que cette pluie eut été accompagnée de vents assez forts, il régnoit cependant un air de printemps. Aujourd'hui il fait beau, le soleil donne, il est ardent, on sue en se promenant, mais ses rayons ne suffoquent pas comme en Provence. La situation de Nice est une chose impossible à peindre. Les chef-d'oeuvres de la nature permettent à peine aux maîtres les plus habiles de les rendre, mais il est défendu aux gâte-métiers comme moi de les défigurer en les copiant; je me garderai bien de vouloir en faire un tableau; qu'il

me

me soit seulement permis de vous en donner une petite ébauche.

Le port de Nice est éloigné de la ville d'environ un quart de lieue; il n'est pas bien grand, mais on travaille à grands frais à son agrandissement; il forme une espèce de quarré long; dans l'un des petits côtés est l'entrée qui me paroît fort étroite; elle est gardée par une batterie qui sert en même temps de magazin. Les autres côtés du port sont embellis de maisons grandes et très bien bâties; elles sont presque toutes à arcades, ce qui forme un joli coup d'oeil. Le port est enclos d'un croissant de montagnes extrêmement hautes et tout-à-fait stériles. La ville est de l'autre côté d'une de ces montagnes. On quitte le port, on marche au pied de la montagne, on se retourne, ah quel spectacle! On voit à main gauche la pleine mer, à main droite la ville, et devant soi une petite colline qui s'étend dans la mer et qui forme par-là un demi bassin superbe. Cette langue de terre fait une des plus considérables richesses du pays; elle est couverte d'orangers, de citroniers, d'oliviers etc.; c'est là où sont les plus beaux jardins de Nice et les plus belles maisons de campagne. C'est là aussi que logent ordinairement les Anglois, les François et ceux de nos compatriotes qui viennent y passer quelque temps.

La ville n'est pas fort grande, mais bien peuplée; il y a de belles places, entr'autres la place Victoire et celle qui est près du gouvernement. Le cours ou la promenade publique est médiocre; la rue qui y abou-

tit est jolie. Les toits des maisons du cours du côté de la mer forment une terrasse où l'on se promène. C'est la plus belle chose qu'on puisse s'imaginer. On y découvre la mer, on voit à ses pieds les ondes se briser contre le gravier sur lequel ces maisons sont bâties. On y voit tous les vaisseaux qui sortent du port ou qui y arrivent, on voit tous les jardins et les maisons de campagne dont je vous ai parlé. De l'autre côté on voit la ville; on voit sous ses pieds le cours rempli de monde qui s'y promène presque toute la journée. On voit derrière et tout près de la ville des montagnes escarpées, des rochers énormes, et plus loin la chaîne de montagnes du Piemont. Voilà à-peu-près une esquisse du tableau que présente Nice; si ma plume ne l'a pas trop défiguré ce tableau enchanteur, vous devez dire en lisant ce peu de lignes: O la belle situation! ô le délicieux coup d'oeil!

LETTRE LIV.

Nice.

Ne soyez pas étonné de n'avoir que deux lettres durant mon séjour ici. A Nice il ne faut ni lire ni écrire; — — il faut jouir. La nature telle qu'elle est partout, en sortant des mains du créateur, est charmante; mais ici elle est enchanteresse, divine, — — elle forme les véritables champs élisées.

LETTRE LV.

Dans le golfe de Gênes, à bord des deux J.... vaisseau marchand de 10 canons, d'Altona, sous pavillon danois, capitaine P......

Ce fut vers les six heures du soir que le capitaine de notre vaisseau m'avertit de notre prochain départ. Mon bagage avoit été porté depuis quelques jours à bord; j'attendois avec impatience le moment de partir; à huit heures du soir j'eus le plaisir de voir sortir du port un gros vaisseau hollandois qui étoit placé à côté du nôtre; une heure après le pilote côtier, ou pour mieux dire, le pilote *lamaneur* (en allemand *Looz*) vint à bord de notre vaisseau pour nous conduire hors du port. La mer avoit été depuis plusieurs jours très agitée et le vent contraire; il y avoit beaucoup de vaisseaux qui attendoient avec impatience un

changement de temps; ce changement étant arrivé, vous pouvez vous figurer l'activité et le bruit que faisoient tous ces grands et petits bâtimens qui s'empressoient de sortir du port. Notre capitaine se mit en mouvement une demi-heure avant notre départ. Il restoit sur le pont de son vaisseau et y commandoit en général. Je ne saurois vous exprimer l'ordre et la subordination exacte qui regnoient sur ce vaisseau, et je ne saurois non plus vous dépeindre le plaisir que tout cela m'a occasionné. La soirée étoit charmante, il faisoit clair de lune et le ciel étoit tout-à-fait serain, mais la mer étoit un peu agitée. J'eus le plaisir d'observer une belle soirée sur mer, d'observer la mer elle-même, les manoeuvres des matelots, et de voir quantité de bâtimens de toutes espèces, depuis les gros vaisseaux jusqu'à des barques de pêcheurs, sortir du port et s'abandonner à la merci des vents et des ondes. Je jouis quelques heures de ce délicieux coup d'oeil, j'en jouis jusqu'au moment où je ressentis les premières atteintes du mal de mer. Afin de l'éviter ou du moins d'en diminuer les progrès désagréables, je me couchai, mais ne pouvant pas dormir je me levai bientôt après pour remonter sur le pont. La mer étant agitée, notre vaisseau étoit dans un balancement continuel. Ce mouvement fait d'abord plaisir, mais il devient à la longue insupportable et la principale cause du mal de mer. On ressent beaucoup plus ce mouvement dans la cahutte du capitaine, où j'étois descendu, de sorte que j'avois toutes

les peines possibles d'y marcher, d'y lire, d'y écrire et de me déshabiller; mais comme je m'étois beaucoup promené et donné bien du mouvement dans la journée, que j'étois par conséquent fort fatigué, je dormis bien, malgré les commencemens de mon mal.

Le lendemain en me levant je ressentis des nausées et des maux de coeur abominables, et une demi-heure après je commençai à rendre si violemment, que je craignis pour ma poitrine. Les nausées et le vomissement durerent toute cette journée et la moitié de l'autre. C'est une maladie terrible que ce mal de mer. Trois autres passagers et la femme d'un négociant de Venise en furent aussi violemment attaqués que moi. C'étoit un vrai hôpital que la cahutte le premier jour. Malgré le dégoût que j'avois pour toutes espèces d'alimens, le capitaine me força de manger, m'assûrant que le mal de mer pouvoit devenir dangereux quand on ne mangeoit rien. Ma situation étoit réellement des plus fâcheuses. Après avoir vomi toute la journée, je fus obligé, malgré ma répugnance, de manger des pois extrêmement durs, de la merluche encore plus dure, du biscuit de vaisseau qui n'étoit mangeable qu'après avoir été détrempé dans l'eau, ou de la viande salée à moitié gâtée. Le vaisseau n'avoit d'autres provisions que celles qu'il avoit prises à Altona, excepté de l'eau fraîche et quelques autres petites nécessités qui ne valoient pas la peine d'en parler. Il avoit fait le voyage d'Altona en Angleterre et de là à Nice; vous pouvez juger que ses vivres



n'étoient pas bien frais. Le capitaine n'avoit ni drogues ni pharmacie, et je lui entendois dire à chaque instant, ainsi qu'à ses matelots, que si le vent ne prenoit pas une autre direction, nous n'arriverions pas en trois semaines à Gênes. Le mal de mer m'avoit tellement affoibli que je me trouvai dans une triste situation. Malgré cela je ne pensois à aucun remede, mais j'étois fâché, je l'avoue, de ne pouvoir me procurer quelques alimens convenables à mon état. J'aurois payé cher un oeuf, des anchois, des harengs, des cornichons ou quelque chose de semblable, mais on étoit absolument dépourvu de tout cela, quelque commun qu'il fût. Heureusement pour moi, ma maladie ne dura pas long-temps et alors je mangeai avec beaucoup d'appétit la mauvaise nourriture des matelots; car le capitaine ne fait pas meilleure chere qu'eux, si ce n'est qu'il a un peu plus de viande et de fromage, que son pain est un peu moins noir, et qu'il boit du vin au lieu que les matelots ne boivent que de l'eau ou de la mauvaise bierre. Nous mangeons, quatre autres passagers, le pilote et moi, avec le capitaine; j'étois étonné d'une si mauvaise table pour un capitaine de vaisseau, et cela m'a confirmé dans l'observation que j'ai souvent faite, que dans le Nord on est infiniment plus frugal que dans les pays méridionaux.

LETTRE LVI.

Encore sur mer.

Mille et mille excuses, mon frère, de ne vous avoir pas écrit depuis deux jours. L'idée que ma lettre ne peut pas partir m'a vraiment dégoûté d'écrire. L'air de la mer rend un peu indolent. Au reste vous n'avez rien perdu par le retard de cette lettre, car tous les évenemens d'hier et d'avant-hier ont été aussi stériles que la table de notre capitaine. Nos occupations sont trop aqueuses et nos nouvelles trop venteuses pour en faire part à personne. Voici cependant quelques fragmens d'un journal que vous pouvez regarder comme la continuation de ceux que je vous ai déjà destinés, et qui portent l'empreinte de l'ennui qu'on éprouve à la longue sur la mer.

Avant-hier vers le matin la mer s'est calmée et il n'y avoit presque pas de vent à notre lever. Nous avons vu avec une lunette d'approche Monaco et Manton. La situation de ces deux villes est très jolie, ainsi que toute cette côte. Ce sont des chaînes de montagnes extrêmement hautes qui bordent la mer. Elles sont la plûpart stériles et dénuées de toutes végétations; elles ne contiennent que des rochers immenses; mais proche de Monaco et surtout près de Manton on trouve des orangers, des citroniers, des oliviers et d'autres arbres fruitiers.

Je ne vous donnerai aucun détail sur le gouvernement de cette petite principauté, l'objet ne le mérite

pas. Vous savez que les états du prince de Monaco sont grands comme la main, que beaucoup d'étrangers confirment l'observation, qu'en y cherchant des sujets on n'y trouve que des mendians, et qu'en y cherchant des mendians on n'y trouve que des sujets etc. etc.; vous savez que ce prince tient cependant une cour, qu'il est presque toujours à Paris, que le roi de France a une garnison à Monaco, que . . . . mais à quoi bon repéter des choses que vous n'ignorez pas, des choses qui ne valent presque pas la peine d'en parler?

Le vent et la mer étant tout-à-fait calmés, notre vaisseau restoit presque sur la même place, nous pouvions à peine un peu croiser. Le jour se passa d'une manière très ennuyante dans cet état d'inaction; on se coucha fatigué à force de vomir ou d'entendre vomir. Pendant la nuit le vent s'éleva, mais de l'Ouest, ainsi tout-à-fait contraire à notre route, et quel fut notre étonnement, le lendemain à notre lever, de nous trouver proche d'Antibes ou plutôt proche des îles de Ste. Marguerite et de St. Honorat, ainsi considérablement éloignés de l'endroit d'où nous étions partis quelques jours auparavant. Le vent nous fut contraire toute la journée. O quel ennui d'être sur mer et d'avoir le vent contre soi! Pour nous désennuyer chacun choisit le moyen le plus analogue à sa façon de penser. Notre Vénitienne chanta, son mari l'accompagna, nous lûmes, l'autre passager et moi, les matelots fumerent ou dormirent, le capitaine s'eni-

vra. Le soir approchant le vent commença à se renforcer. A dix heures nous nous couchâmes, excepté le capitaine qui vuidoit tout seul une bouteille de vin après l'autre. Mon lit étant placé dans sa cahutte je pouvois épier ce bon homme qui buvoit comme quatre et fumoit comme dix. A minuit il étoit enivré ou plutôt soûl; le pilote et le mousse le porterent sur son lit.

Tout étoit tranquille parmi nous et autour de nous, excepté le vent qui siffloit assez fort. Morphée avoit versé ses pavots sur nous, nous dormions fort tranquillement lorsque le matelot qui étoit de garde sur le pont descendit subitement pour éveiller le capitaine. Comme mon lit étoit tout proche du sien, je fus éveillé beaucoup plutôt que lui; mais quelle nouvelle que celle que j'entendis! Un gros bâtiment, disoit le matelot, s'approche à pleines voiles en criant dans une langue que je ne comprends pas; il ajoûta qu'il croyoit que ce vaisseau étoit un bâtiment turc. Quoique le pavillon danois n'ait rien à craindre des corsaires, on a cependant beaucoup d'exemples que ces gueux qui ne respectent ni le droit naturel ni le droit des gens, se moquant des traités entre les souverains volent et maltraitent les nations qui sont en paix avec eux. Outre cela on est obligé de faire partout quarantaine dès qu'un Turc a été à bord. Toutes ces choses occasionnent une peur étrange parmi tous les marins, pour tout ce qui s'appelle turc. Le pilote, qui avoit entendu descendre le matelot dans la

cahutte, se leva, et dans quelques minutes tous les matelots furent sur le pont. Je sautai hors de mon grabat, m'enveloppai dans mon manteau et volai sur le pont; j'y trouvai les autres passagers également levés et extrêmement inquiets; la peur avoit occasionné un accès de fièvre à la Vénitienne. Tout étoit en désordre, mais le plus grand malheur étoit l'ivresse du capitaine; il fallut bien du temps avant qu'on put l'éveiller, et quelle situation pour nous de le voir sur le pont ne pouvant pas se soutenir sur ses jambes! il commandoit sans savoir ce qu'il disoit, il grondoit, juroit, ordonnoit, le tout dans l'ivresse. La subordination sur mer est la plus sevère qu'on puisse imaginer; le pilote, le contre-maître, le maître-charpentier, le maître-voilier, et tous les matelots obéissoient au capitaine. Le vent étoit très fort, la mer très agitée; une seule manoeuvre à voiles, faite mal-à-propos, pouvoit renverser ou endommager le vaisseau; le capitaine faisoit hisser ou carguer les voiles sans savoir pourquoi; et malgré tout cela personne de son équipage n'osoit lui faire de remontrances. Figurez-vous notre détresse! Le gros vaisseau s'approcha de nous; tout le monde étoit dans l'angoisse; mais quelle joie lorsque nous reconnûmes que nos craintes étoient vaines! ce gros bâtiment étoit une frégate françoise. L'officier de garde s'informa en françois de notre pavillon, du nom du vaisseau, de celui du capitaine, de la cargaison, et si nous n'avions pas vu de vaisseaux turcs. Après ce petit examen où je fis l'inter-

rrête, la frégate nous quitta et nous continuâmes notre route. La mer restoit très agitée et le vent augmentoit de moment à autre. Le capitaine, les autres passagers et moi, nous descendîmes dans la cahutte pour nous recoucher, mais nous fûmes d'abord réveillés par un orage. Je quittai le lit et remontai en haut. Quoiqu'un orage soit certainement une chose terrible sur mer, quoique celle-ci fut très agitée, je puis vous assurer que loin d'éprouver le moindre sentiment de frayeur, mon ame ne perdit pas cette tranquillité et cette sérénité nécessaires pour observer ce majestueux phénomène de la nature. La violence des vagues, les vents déchaînés, le ciel rempli de feux, l'air rétentissant des coups de tonnerre, dont l'effet est infiniment plus fort sur mer que sur terre, les mouvemens violens du vaisseau tantôt élevé, tantôt enfoncé, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, l'effet du vent dans les voiles et dans les mats, ce sifflement, l'activité des matelots, — — — mon Dieu! quel tableau! qu'il est riche! qu'il est intéressant pour l'observateur qui conserve la tranquillité et le sang froid dans cette occasion!

Je viens de vous dire que jusqu'ici je n'avois pas eu peur, mais il faut vous avouer que cette situation changea lorsque le capitaine parut sur le pont. Il étoit ivre, comme je l'ai dit plus haut; il commanda, jura, fit un tintamarre terrible, sans rime ni raison; aucun de ses gens n'avoit le courage de lui faire la moindre remontrance; la tempête devenoit terrible,

n'étoit-il pas bien naturel de s'intimider? Notre pilote me dit à l'oreille: je vous prie, pour l'amour de Dieu, tâchez d'éloigner le capitaine, car s'il continue de commander, nous sommes tous perdus. Je m'efforçai à l'instant de lui persuader de descendre avec moi dans la cahutte; mais toutes mes sollicitations furent vaines. Le pilote en étoit au désespoir. Je réiterai mes instances, mais avec aussi peu de succès. Le ciel à la fin nous envoya une pluie si excessive qu'on ne pouvoit presque plus rester sur le pont; je pris le capitaine par le bras et le conduisis dans la cahutte et sur son lit, où je priai Morphée de le prendre sous sa protection. Ce bon père exauça ma prière; il ferma si bien les paupières du capitaine que ni le bruit des matelots en manoeuvre, ni celui de la tempête ne purent le réveiller. Je remontai en haut malgré la pluie et je m'apperçus que notre pilote remplissoit parfaitement bien le devoir de capitaine. Nous luttâmes quelques heures contre les élémens irrités et vers le matin nous vîmes avec joie le soleil se lever dans tonte sa majesté, le ciel se purifier et la mer se calmer.

Je me couchai après avoir observé des scènes, dont on ne peut pas se former des idées exactes à moins de les avoir vu en réalité. Le vent nous est aujourd'hui très favorable, et s'il continue nous arriverons demain à Gênes. Adieu, mon frère; la cloche sonne et m'invite à dîner. Quoiqu'il ne consiste qu'en pois et en merluche, je lui ferai certainement honneur, car j'ai un appetit dévorant.

LETTRE LVII.

Toujours sur mer.

O quel coup d'oeil! quelle vue! Je suis à une petite lieue de Gênes; je vois cette superbe ville, ses palais sans nombre, ses édifices magnifiques, ses jardins pittoresques! Au milieu du golfe à droite et à gauche des chaînes de montagnes se perdent presque dans les nues; derrière moi je vois la pleine mer couverte de bâtimens et de vaisseaux; et devant moi je vois Gênes et son port, qui par sa charmante situation semble inviter tous les vaisseaux qui passent dans cette partie de la Méditerranée. Les pilotes lamaneurs de Gênes viennent déjà pour nous y conduire, notre capitaine va saluer la ville par quelques coups de canon. Tout est prêt pour entrer dans le port — — — quel superbe spectacle!

LETTRE LVIII.

A Gênes.

Je me garderai bien, mon frère, de vous donner une description de Gênes. Cette ville est trop riche en choses rares et intéressantes pour en marquer les détails dans quelques lettres; il faudroit en remplir des volumes entiers; je me bornerai donc à vous en donner une légère idée.

La ville est située entre la mer et une chaîne de montagnes qui forment un croissant; elle est même en partie bâtie sur la pente de la montagne. Cette situation est la cause que la plûpart de ses rues sont étroites. Les plus belles sont la rue neuve, la rue Balbi et la place de l'Annonciade. Ces rues et cette place surpassent toute imagination. Le pavé est mi-parti de marbre et de lave que l'on fait venir de Naples. Les maisons dans ces rues sont toutes des hôtels: il y en a de ces derniers qui ont depuis 5, 6 jusqu'à 8 étages bâtis en marbre et en lave. Ceux qui le sont en pierres ont au moins des portiques ou des colonnades de marbre. Je n'avance certainement rien de trop en prétendant qu'on trouve dans la ville de Gênes plus de marbre, surtout du marbre de Carrara, que peut-être dans des royaumes entiers du nord. Toute la cathédrale, cet immense bâtiment, avec sa tour, et un palais voisin sont de marbre blanc et noir et de lave. Cette église est d'ordre gothique. Les autres églises dont Gênes est rempli sont d'une immense richesse. Je ne peux vous en faire la description; on croiroit qu'on les a bâties expressément pour prodiguer des millions; on n'y voit que du marbre, de l'or, des pierres précieuses, des perles, de la nacre de perles, des chef-d'oeuvres de peinture, de sculpture et d'architecture; en y entrant on y apperçoit à la fois tant de choses magnifiques qu'on ne sait où fixer son attention; on en est ébloui et l'oeil s'y perd.

J'ai vu la cathédrale, l'annonciade, l'église des jésuites ou de St. Ambroise, celle de St. Cyr de Carignan, et plusieurs autres. On pourroit remplir des volumes entiers, si l'on vouloit faire une description de toutes les choses intéressantes qu'on y trouve.

La vue sur la tour de Carignan est la plus belle du monde; on y découvre toute la ville, le port, la mer et tous les environs.

Il y a tant de palais superbes à Gênes qu'on est embarrassé de choisir ceux que l'on veut voir. Les plus intéressans sont pourtant les palais de Brignolet, de Sera, de Durazzo et de Balbi. Je les ai vus et je suis encore ébloui de tout ce que j'y ai apperçu. Les palais de Brignolet et de Balbi sont ceux qui méritent le plus d'attention pour les tableaux, celui de Sera pour une salle magnifique, et celui de Durazzo pour l'architecture, la situation et la magnificence. Il y a tant de tableaux choisis dans tous ces palais que je n'ose pas vous en faire l'énumération: ce champ est trop vaste pour une correspondance comme celle-ci.

Le palais de Durazzo n'est pas celui d'un particulier, mais d'un souverain. Il y a peu de princes en Allemagne dont les résidences surpassent cet édifice. Son étendue est énorme, son architecture superbe, sa situation et son ameublement de la plus grande magnificence; on y voit presque autant de marbre que de pierres. Il y a dans ce même palais une jolie salle de comédie que le propriétaire a louée

au directeur, et où l'on joue en été. La situation de ce palais est superbe, car une façade donne sur la rue neuve et l'autre sur le port. Quel spectacle enchanteur de voir d'un côté les chef-d'oeuvres de l'architecture, de la peinture et du luxe, de l'autre côte l'activité du port et l'étendue majestueuse de la pleine mer! Je me suis assez long-temps arrêté dans ce palais et surtout sur une terrasse de marbre, dont l'étendue immense frappe autant que le coup d'oeil dont on y jouit.

Le palais du doge mérite toute l'attention du voyageur; son architecture extérieure répond parfaitement à la magnificence de l'intérieur. C'est là où le doge fait sa résidence pendant qu'il occupe cette place, c'est-à-dire pendant deux ans. On appelle ici le doge prince, et il jouit de tous les honneurs d'un prince regnant. Les conseils et les tribunaux de la république se tiennent dans le même palais. La salle du grand conseil est décorée avec goût; dans celle du petit conseil brillent l'or et les richesses. Dans la première on voit les statues de tous les nobles Gênois qui se sont distingués, principalement par des établissemens publics. La statue du maréchal de Richelieu y est au milieu d'eux, parce qu'on lui a donné pendant la dernière guerre le droit de bourgeoisie et de la noblesse de Gênes. Toutes ces statues sont de marbre de Carrara. La salle du petit conseil contient plusieurs tableaux allégoriques de l'histoire de Gênes.

Les

Les appartemens du doge sont très ordinaires; on y trouve beaucoup d'or, mais peu ou point de goût.

J'ai vu le doge entendre la grand'messe à l'église des jésuites qui avoisine son palais. Sa garde suisse l'accompagnoit, une quantité de nobles gênois l'entouroit, et le peuple se prosternoit devant lui. La soumission du peuple de Gênes à l'égard des nobles est vraiment choquante. Tout dépend de *l'éducation* ou de *l'habitude*. L'enfant né avec des dispositions à la vraie noblesse de l'ame n'a cependant pas encore de caractère; la fermeté qu'il montre quelquefois n'est que momentanée, parce qu'elle n'est pas fondée sur le jugement. Il est naturel que la plante jeune et frêle encore se plie docilement à la fantaisie du jardinier; mais combien de millions de plantes ne semblent-elles pas avoir renoncé à l'espèce d'instinct que la nature a attaché à leur végétation, pour obéir aux caprices du cultivateur? Ce n'est pas cependant par l'éducation seule que les rayons brillants de la nature peuvent être offusqués, que ses loix sacrées, gravées au fond de notre coeur, peuvent être effacées; l'habitude n'influe pas moins puissamment sur les sentimens et sur le caractère de l'homme. Prenez un jeune homme imbu dès la première jeunesse des principes du vrai point d'honneur, doué d'une noble fierté; mettez-le sous le joug du despotisme, parmi des malheureux nés et élevés dans l'esclavage; qu'il ne voie, qu'il n'entende que ses despotes ou des esclaves, qu'on ne lui parle que d'eux; l'indigna-

tion, la fureur, le désespoir sont les premiers mouvements de son ame; il crie, il jure, il maudit son existence et ses bourreaux; mais hélas! il n'a point de soulagement à espérer; on ne lui laisse pas même la satisfaction d'attendre de la mort le terme à ses peines. Ses justes plaintes ne font qu'endurcir le coeur de ses tyrans au lieu de l'attendrir. Les coups de fouet redoublent à ses cris, son corps ulcéré se courbe sous le poids des chaînes dont on l'accable, la cruauté raffine toutes ses tortures, il succombe à la rigueur de son sort, et la mélancolie se saisit de lui. Bientôt des travaux continuels l'arrachent de cet état, lui ôtent jusqu'à la liberté de gémir en secret de sa destinée. La mélancolie fait place à une stupide indifférence, et il finit par végéter tristement. Parvenu à cet état d'insensibilité, il obéit au joug, il appaise par sa soumission le courroux de ses tyrans, il mérite petit à petit quelques-unes de leurs bonnes graces, il gagne leur confiance. A cette époque ses fers se brisent, sa nourriture augmente, ses travaux diminuent et deviennent par l'habitude une espèce de dissipation; s'il reste esclave, il s'applaudit de la faveur de son maître et oublie ses fers. Après trente ou quarante ans de servitude, examinez ce même homme, sondez ses sentimens, étudiez son caractère; quelle métamorphose! Vous ne l'entendrez plus, familiarisé avec le despotisme, les despotes et les esclaves, gémir, se désespérer de son sort; vous ne le verrez plus s'exhaler en murmures, en plain-

es, en malédictions; étourdi sur la dureté de sa situation, accoutumé à l'esclavage, il aimera la vie, et la mort viendra toujours trop tôt terminer une carrière dont il ne sent plus le malheur. C'est ainsi que l'habitude triomphe de la nature et en devient une autre.

J'ai trouvé parmi les Suisses du doge un Prussien, déserteur du régiment qui est en garnison à Francfort sur l'Oder. Il parloit du chef de la république et des nobles avec plus de soumission asiatique qu'il n'avoit assurément jamais parlé du roi de Prusse. Aussi avoit-il perdu tout sentiment d'attachement pour sa patrie, pour son roi; insensibilité bien rare parmi les Prussiens!

Le grand hôpital est un bâtiment monstrueux. Les malades doivent y être bien soignés à en juger par la propreté qui y regne, et par leur distribution en différentes salles, comme celle des fièvres, celle des blessés, etc. Ce qui m'a paru désordonné, c'est la longueur et la hauteur prodigieuse de ces salles avec des croisées d'une grandeur proportionnée. Quoique le climat de Gênes soit doux, il est impossible que les malades ne s'y ressentent du froid de l'hiver ou de la fraîcheur de l'arrière saison. L'apothicairerie de cet hôpital est aussi vaste et aussi monstrueuse que lui. Son laboratoire est beau, et peut-être le plus beau de l'Europe.

Malgré la vive impression que fit sur moi ce magnifique hôpital, l'idée qui m'occupe si souvent fut

encore plus forte; elle saisit mon ame au point de faire disparoître tous ces massifs de marbre, toutes ces belles statues, toute cette riche architecture, qui m'avoient d'abord frappé. Il n'est que trop commun, me disois-je, de voir l'esprit humain s'égarer au milieu des vertus mêmes; l'orgueil et la vanité empruntent souvent le voile de la vertu pour satisfaire plus modestement l'ambition et l'égoïsme. L'intention étoit pure, je n'en doute pas, on a voulu soulager des malheureux; mais quel besoin d'ériger un *palais* à des infirmes? à quoi bon ces colonnades et cet escalier de marbre? à quoi bon ces statues, cette fine architecture? Le luxe absorbe la moitié du fonds destiné au soulagement des malades, et l'épargne sur leur nourriture, sur leur entretien, est l'unique et barbare moyen de suppléer à cette déprédation. Je crois pouvoir assurer d'après mes observations que, généralement parlant, les malheureux sont moins bien soignés, nourris, entretenus, dans ces hôpitaux décorés que dans les maisons, où l'on sacrifie le luxe et la magnificence au désir louable de secourir ses frères souffrans. J'ai été bien confirmé dans cette idée en visitant *l'Albergho de poveri* (l'auberge des pauvres).

C'est une maison où les pauvres de tout sexe et de tout âge sont logés et nourris, moyennant qu'ils travaillent. Je n'ai jamais vu d'établissement ni si magnifique ni si ridicule. Vous croyez être dans le palais d'un prince, et vous êtes dans l'asile de l'indi-

gence. Les avenues, la façade, l'escalier, le vestibule, les salles, tout annonce la grandeur. L'escalier est presque tout en marbre; des piliers superbes de la même matière, des arcs, des voutes, des statues, où règnent une architecture et un goût recherchés, donnent à cette maison un air de magnificence qu'on ne peut allier avec une retraite de l'infortune. Tout dans un pareil asyle devroit toucher le coeur, émouvoir l'ame sensible; et c'est un luxe choquant qui frappe la vue! Rencontrer sur des escaliers de marbre, appercevoir derrière des colonnes majestueuses des malheureux couverts de haillons, exténués de faim, rongés de vermine, — — quel contraste plus révoltant!

On m'a assuré que ces malheureux gagnoient par leur travail au-delà du coût de leur entretien. Comment est-il possible, dis-je à mon guide, que ces gens soient assez fous d'entrer dans *l'albergho de poveri*? Pourquoi ne préférent-ils pas travailler chez eux? Gênes, me répondit-il, étant très peuplé, il est difficile de s'y procurer de l'ouvrage. Mais pourquoi, continuai-je, ces pauvres sont-ils si mal nourris et si mal entretenus? puisqu'il y en a dont le produit du travail égale, surpasse même les frais de leur entretien, pourquoi ne leur laisse-t'on pas l'excédent? Je conçois cela d'autant moins que *l'albergho de poveri* est, à ce qu'on m'a dit, très richement fondé. Il faut, me repliqua-t'il, que vous sachiez que cet établissement a une foule d'administrateurs et de dire-

cteurs, et que c'est ici l'usage que les nobles qui en ont quelque temps la direction, le regardent comme une mine féconde qu'ils ont grand soin d'exploiter à leur profit et à celui de leur famille. O comble de barbarie! s'engraisser de la sueur, sucer le sang de l'infortuné! Ames viles, je frémis d'horreur de vos forfaits!

Je ne vous parlerai pas du gouvernement de Gênes; il est trop compliqué pour souffrir un sommaire, et trop vicieux pour mériter une description détaillée. Je ne puis mieux faire pour vous épargner du temps et de l'ennui que de vous prier de lire les lettres sur l'Italie, par Mr. du Pati; elles vous diront mille choses intéressantes sur le gouvernement de Gênes. Tout ce que je puis y ajouter, c'est l'assurance que je n'ai observé aucune branche de ce gouvernement qui ne favorisât visiblement les nobles, et qui pis est, aux dépens du peuple. Je vais vous citer quelques exemples en preuve de ce que j'avance.

Il n'y a point de boulanger dans toute la ville. Chacun, riche et pauvre, est obligé de prendre son pain à une paneterie ou four public qui le vend très cher et y gagne gros. Le doge et le sénat auxquels elle appartient n'en conservent que le profit et la direction, crainte de déroger à leur noblesse. La provision de vin pour toute la ville est un autre monopole du doge et des sénateurs. Il n'est aucun endroit de ma connoissance où l'on boive de si mauvais vin qu'ici. La pêche appartient exclusivement à l'état,

c'est-à-dire, au doge et au sénat. Rien de plus cher, ni de plus rare ici que le poisson; depuis que j'y suis je n'en ai mangé d'aucune sorte. Cela doit d'autant plus surprendre que la mer avance jusques dans la ville, que les meilleurs poissons abondent dans toute la Méditerranée et particulièrement dans le golfe de Gênes. Et la viande? — — Vous la croyez peut-être à bon marché? Il suffiroit pour vous désabuser d'entendre les injures et les malédictions que les bouchers vomissent contre le sénat. Pour chaque boeuf qu'ils tuent, ils sont obligés de payer depuis 60 jusqu'à 100 et 150 livres d'accise. Les objets de luxe ne payent rien ou très peu d'entrée. — Faut-il vous en dire davantage? Ces détails n'excitent-ils pas déjà trop votre indignation? Mais comment le peuple, demanderez-vous, a-t-il pu se courber si tranquillement sous le joug du despotisme? Comment a-t-il eu la patience de supporter si longtemps ses coups? Comment un gouvernement si contradictoire, si vicieux, s'est-il soutenu et se soutient-il encore? Un philosophe éclairé, un magistrat vertueux, Mr. du Pati, a répondu pour moi à ces questions. „Mais *) comment enfin supportent-ils „(les sujets génois) cette oppression? — La mesure „de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas en„core à son comble. Le peuple ne se révolte pas, „quand il veut; l'eau qui remplit un vase ne se ré-

*) Voyez lettres sur l'Italie, Tom. I. pag. 36.

„pand point encore; il faut une goutte de trop.
„Ainsi il s'agit uniquement pour les nobles d'empê-
„cher cette goutte de trop. Ils sacrifient en consé-
„quence une partie de leur autorité à leur avarice,
„ils laissent la plupart des réglemens sans exécution,
„les trois quarts des crimes impunis; ils achetent le
„silence de ceux qui crient.„ Cela est trop bien médité, trop bien dit, d'une vérité trop incontestable, pour qu'il reste à y ajouter.

Parlons d'autre chose, afin de bannir de notre ame la facheuse impression que le gouvernement de Gênes y a faite. Parlons de ce sexe enchanteur, sans lequel la vie n'est qu'une triste végétation, auquel nous devons le bonheur et souvent aussi le malheur de nos jours. On ne voit aucune femme dans les rues de Gênes sans le *mezzaro*. C'est une espèce de voile qui sert aux belles à attirer, à piquer la curiosité, aux laides à cacher leur laideur, aux femmes obsédées d'amans jaloux ou de maris ennuyeux, à couvrir leurs intrigues et leurs infidélités.

Le *sigisbéisme* a établi son domicile ici; toutes les femmes ont des *sigisbées* (*cicisbeo*). Celles qui se laissent gouverner de leurs maris, ou qui sont encore sous la tutelle de leurs parens, ont pour mentors des sigisbées d'un certain âge, d'une raison mûrie par les années: leur nombre est petit. Le plus grand est de celles qui le lendemain de leurs nôces brisent des chaînes incompatibles avec leur légèreté, secouent le joug intolérable de l'obéissance et de la

fidélité conjugale, et choisissent pour sigisbées des jeunes gens bien faits, vigoureux, aimables, frivoles, pourvus, en un mot, des qualités nécessaires pour plaire à ce sexe volage, le satisfaire, et faire fortune auprès de lui.

Les Gênoises sont la plupart bienfaites, fort jolies, très aimables, et —— aussi libertines. Le même philosophe qui a dit tant de vérités sur le gouvernement, s'est expliqué avec la même franchise au sujet du beau sexe. Voici comme il termine sa lettre 20. „Il y a tant de libertinage à Gênes qu'il n'y a „ pas de filles publiques; tant de prêtres qu'il n'y a „ point de religion; tant de gens qui gouvernent qu'il „ n'y a pas de gouvernement; tant d'aumônes que „ les pauvres y fourmillent. „ Cela suffira certainement pour vous donner une idée des moeurs de cette ville.

Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot des spectacles. En été il n'y a point de grand opéra; on le remplace par une détestable comédie italienne où l'arlequin fait le premier rôle; ce trait seul vous peint le mérite de ces pièces burlesques. Mais le public de Gênes les aime, les demande, et s'en amuse: voilà son goût; jugez-en, jugez de ses lumières.

LETTRE LIX ET DERNIERE.

Strasbourg, au mois de Mars 1792.

Me voici pour la quatrième fois ici, dans cette ville qui me fournit, il y a deux ans, tant de sujet de m'entretenir avec le plus aimable des frères. J'omis alors scrupuleusement tout ce qui n'entroit pas dans le plan de mon voyage. La révolution de la France, sa nouvelle constitution, l'influence de celle-ci sur la nation, sur le caractère national, sur les moeurs, les usages et les sciences; voilà les objets qui avoient excité ma curiosité, fixé mon attention, voilà quel étoit le but essentiel de ce voyage.

Mon inviolable attachement à ma patrie est connu, j'en ai fait plus d'une fois la profession publique, je la renouvelle ici, aucun lecteur sensé ne me fera, je crois, un crime de lése-patriotisme d'avoir consacré une année entière à l'étude d'une nation étrangère à la nôtre, d'une nation réunie en apparence, et dans la réalité fort partagée de sentimens sur une révolution inouie dans l'histoire, sur une constitution unique dans les annales des gouvernemens. Il ne me blamera pas, je pense, d'avoir traité ces sujets dans une correspondance simplement amicale; il me pardonnera d'être revenu ici dans le dessein prémédité d'examiner par moi-même la situation actuelle des affaires, les effets produits par la nouvelle constitution depuis les deux ans que j'ai quitté

la France, les progrès ou le relachement opérés par l'exécution des nouvelles loix.

Quand on pense qu'un des plus grands royaumes de l'Europe a changé de face; qu'une nation de 24 millions d'ames a détruit son ancien gouvernement affermi par des siècles; qu'elle a créé à sa place une constitution opposée non seulement à l'ancienne et à la plupart des principes dont nous avons été imbus dès notre enfance, mais encore aux moeurs, aux usages, aux préjugés de la génération présente; quand on considère que cette constitution aura probablement autant d'influence sur toute l'Europe, peut-être même, avec le tems, sur les autres parties du monde connu, que la nation qui l'a faite, y en avoit depuis des siècles: ces idées intéressent, frappent trop vivement l'ame sensible au sort de l'humanité pour qu'elle puisse y être indifférente. Loin de moi une criminelle indifférence que je regarde comme l'opprobre de l'esprit humain; loin de m'en rendre coupable, je chercherai dans cet événement qui m'étonne, des moyens d'enrichir mes connoissances, d'éclairer mon esprit, de vérifier mes principes, de me perfectionner dans les maximes de cette divine philosophie qui seule peut nous rendre vraiment sages et vertueux. Et quels devoirs nous impose cette sublime philosophie? de garder le sang froid dans nos observations, l'impartialité dans nos réflexions, l'amour pur du vrai dans nos jugemens. Voilà ses loix sacrées, voilà les grandes maximes

que je dois observer avec une fidélité d'autant plus inviolable qu'il s'agit de l'objet le plus intéressant pour la politique, pour les sciences, pour le bien public, pour l'humanité entière.

Il y a deux ans que j'étudiai la nouvelle constitution de la France, que j'examinai ses effets sur la nation et sur le gouvernement ; j'y ai depuis ce temps beaucoup réfléchi ; mais ne voulant rien hasarder, je suis retourné dans ce royaume, j'y suis encore occupé, non à fréquenter les spectacles, à faire ma cour aux belles ; ce seroit me juger bien mal que de m'attribuer de pareils mobiles ; mais à observer l'état actuel des choses, les changemens arrivés depuis deux ans, soit dans la constitution même, soit dans l'exécution, soit dans les effets qu'elle a opérés sur l'esprit, les moeurs, le caractère, les vices et les vertus de la nation françoise. D'après ce que j'ai vu, entendu, observé, médité, je crois pouvoir tirer des conséquences que je vais soumettre à votre jugement. La prévention et la partialité n'y ont point de part ; mon coeur toujours sensible au bien de l'humanité, toujours guidé par les loix de la nature, les a dictées. Je serai au comble de la joie, si vous y reconnoissez la vérité pure et naïve qui leur a donné le jour. C'est le vrai seul que je cherche ; c'est vers lui que se dirigent mes soupirs et mes voeux. Que je serai satisfait, si l'on remarque son empreinte dans cet ouvrage ! c'est l'unique succès que j'ose ambitionner.

Mais malgré mon zèle ne me suis-je pas égaré? Ah! si l'illusion avoit pu me séduire, si vous trouvez mes raisonnemens erronés, je vous en conjure, mon frère, désabusez-moi, montrez-moi sans ménagement mes erreurs, faites briller à mes yeux le flambeau de cette douce philosophie qui vous anime, à sa clarté ramenez-moi dans le temple de l'auguste vérité; que j'expie sur ses autels un outrage involontaire! Reconcilié avec elle par votre médiation, je ne m'occuperai plus qu'à vous en exprimer la plus vive reconnoissance.

Vous le savez, du moment que la raison éclaira mon esprit, je fus l'ennemi déclaré de tout ce qui portoit atteinte aux loix sacrées de la nature. Je n'ai jamais pu voir sans indignation qu'on oubliât, qu'on violât les devoirs qu'elle nous impose. L'injustice, les procédés arbitraires, les violences, les prétentions ridicules, cette hydre enfin qui s'est glissée dans tous les gouvernemens, qui les a tous infecté, corrompu, cette hydre infernale, — le despotisme! — — Ne sont-ce pas là les sources empoisonnées d'où dérivent tous les fléaux du genre humain? Quel seroit le coeur assez corrompu, quelle seroit l'ame assez vile pour en protéger le cours au lieu de chercher à les tarir?

Mais prendre la nature pour guide, obéir à ses loix divines, respecter la dignité naturelle de l'homme et ses droits sacrés, estimer le vrai mérite sous quelque forme qu'il se présente, mépriser les méchans, punir les criminels sans égard ni à la naissance

des cruautés qui ont souillé le berceau de la liberté naissante; je ne puis que gémir des excès qui ont accompagné la nouvelle constitution et qui en paroissent jusqu'à présent si inséparables, qu'il faudroit réellement aimer le désordre et l'anarchie pour entreprendre l'apologie de cette constitution considérée avec l'exécution et tous les vices qui la flétrissent. Quel téméraire oseroit faire cette apologie, surtout dans les circonstances présentes, où d'après mes observations et le jugement de toutes les personnes impartiales, *les affaires de la France ont visiblement empiré, au point que la dissolution de ce nouveau corps politique semble inévitable et devoir même être un bonheur pour la nation?*

Quoi! me dira-t'on peut-être, vous prétendez que les affaires de la France ont empiré, vous prédisez une dissolution inévitable, même heureuse pour la nation? Mais comment concilier vos pronostics avec l'enthousiasme du peuple pour sa nouvelle constitution; avec sa ferme résolution de la défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang; avec les propos héroïques par lesquels une foule de freluquets, d'artisans, de femmes même, prétendent en imposer, répandre une terreur panique dans toute l'Europe, dans l'univers entier; avec le serment plus facile à prononcer qu'à garder *de vivre libre ou mourir;* enfin avec le changement fait depuis quelque temps dans le fameux et insipide vaudeville *ça ira, ça ira,* puisqu'un bon démocrate doit dire aujourd'hui, *ça*

va,

va, ça va? Oh! sans doute on m'assommera de pareils raisonnemens; on me déclarera aristocrate, et ce mot fatal, dont la plûpart ne comprennent pas la vraie signification, une fois prononcé, ce sera fait du pauvre auteur de cette lettre; un déluge d'injures, d'imprécations, tout l'anathême des enragés tombera sur lui, je crois déjà les entendre crier, *à la lanterne!* —— Mais graces à ma patrie (je repartirai demain pour l'Allemagne)! graces à ma paisible patrie! *les enragés*, loin d'y dominer, d'y être recherchés, préconisés, presque adorés, sont relegués aux petites maisons. Ne parlons donc plus des malédictions, des anathêmes des enragés François; il vaut mieux répondre aux objections ci-dessus, après néanmoins avoir dit un mot de l'enthousiasme du peuple françois pour sa nouvelle constitution, enthousiasme qui, selon ma façon de voir, ne prouve rien.

Cette nation est connue pour être extrêmement vive, volage, inconstante; la nouveauté lui plaît, mais elle s'en lasse bientôt. La constitution est une nouvelle mode, tout Paris l'a adoptée, il est du bon ton de suivre la mode de la capitale, rien donc de plus naturel que cette constitution ait trouvé une foule de partisans enthousiastes dans le royaume. D'ailleurs le François emporté par sa vivacité aime les choses outrées, passe aisément d'un extrême à l'autre; le *salto mortale* du despotisme à une liberté illimitée; d'un gouvernement composé de privilégiés et fondé sur la distinction de différens ordres, à l'égalité natu-

relle des hommes; d'un gouvernement vicieux, corrompu, à une constitution dont l'esprit et la base reposent sur la sagesse et la vertu par excellence, constitution qui à cet égard peut passer pour la plus pure qui existe et qui ait jamais existé; ce *salto mortale*, dis-je, doit infiniment plaire à une nation que son caractère porte naturellement à l'amour passager de la nouveauté. Ajoutez l'intérêt à cette inconstance. Il faut avouer que l'ancien régime avoit des vices affreux; le peuple surchargé d'impôts, tyrannisé de ses sang-sues les fermiers-généraux, méprisé des grands, insulté des puissans, accablé des corvées, chicané des magistrats, ruiné des juges, effrayé de la bastille, immolé au despotisme ministériel, le peuple languissoit dans une oppression devenue intolérable. Il doit donc chérir une constitution qui a allegé son joug en brisant une partie de ses fers, en réformant la plûpart des abus; il en fait le parallèle avec l'ancien régime, il voit son état amelioré, et puisqu'il n'en connoît pas d'autre, il croit le nouveau gouvernement le meilleur possible, il s'y attache jusqu'à l'enthousiasme. Mais de ce que la constitution a détruit des abus, s'en suit-il qu'elle n'en ait pas? parce que le nouveau gouvernement est moins vicieux que l'ancien, peut-on en inférer qu'il ne l'est pas du tout? Concluons donc que l'enthousiasme du peuple françois pour sa nouvelle constitution ne prouve rien dans ce moment en faveur de sa bonté et de son utilité. Je vais même m'acquitter de ma promesse et

prouver, en démontrant les abus et les vices de la nouvelle législation, que les affaires de la France ont empiré au point que la dissolution de ce nouveau corps politique paroît inévitable et même à désirer pour la nation françoise.

L'état de nos *finances*, disoit à l'assemblée nationale un de ses députés, voilà notre ennemi le plus dangereux. Il avoit bien raison ce député; le délabrement des finances influe sur le crédit national, sur le commerce et sur les fabriques; *) tout souffre, tout languit, tout se trouve dans une situation critique et alarmante. La publicité dans l'administration de l'état est un des points essentiels de la nouvelle constitution; cependant un voile si impénétrable cache encore l'état des finances que personne ne sait avec certitude ni précision à combien s'éleve la dette nationale. Des comités, des députés ont bien de temps à autre présenté des comptes à l'assemblée nationale, mais d'autres députés ayant accusé ces comptes d'être obscurs, inexacts, on a le plus souvent réclamé l'ordre du jour, comme si l'on eut craint de lever le voile et de faire connoître le déficit. Pourquoi n'agit-on pas avec franchise, n'use-t'on pas de bonne foi avec la nation qui est en droit de demander les

*) Il peut se faire que quelques négocians et quelques fabricans ayent autant de commissions et de débit qu'avant la révolution; ces cas particuliers ne sauroient affoiblir la vérité de ce que j'avance en général et de tout le royaume.

comptes? Que doit-on penser de cette dissimulation, de ce silence affecté qu'on garde sur la situation des finances? Tout ce qui a pu parvenir à la connoissance du public, c'est que l'assemblée nationale coûte annuellement 6,602,768 livres. *) Malgré que la nation ait payé la contribution patriotique, qui fixée au quart du revenu de chaque citoyen devoit produire une somme exorbitante; malgré qu'on ait supprimé beaucoup de dépenses de l'ancien régime, **) qu'on ait déjà vendu beaucoup de biens nationaux, et qu'on ait converti une quantité prodigieuse de cloches en monnoie, malgré tout cela il y toujours du vuide dans toutes les caisses publiques.

Les *assignats*, leur trop grande émission et la perte énorme qu'ils éprouvent sont un vrai désastre pour la France, et si l'on ne se hâte d'y appliquer bientôt des remèdes efficaces, ce royaume sera perdu sans ressource.

A l'engorgement dans les finances, au discrédit et à la perte excessive des assignats se joignent encore

*) L'assemblée emploie 220 commis, 10 portiers, 2 inspecteurs, 24 valets de bureau, etc. Ces servans coutent annuellement 470768 livres. Le papier, la cire d'Espagne et les plumes montent à 11000 livres par mois. Les membres de l'assemblée reçoivent par an 6,000,000 livres. Voyez *le journal politique de Hambourg*, *Décemb.* 1790. p. 1336.

**) Suivant le rapport de M. le Brun, l'assemblée nationale épargne annuellement six millions de livres par la suppression de plusieurs dépenses de l'ancien régime.

d'autres causes qui ont concouru à empirer les affaires de la France et qui font craindre la dissolution de la nouvelle constitution. La première de ces causes est *l'altération que la nation françoise*, du moins le parti qui est aujourd'hui dominant, *a fait depuis quelque temps et continue de faire dans l'esprit même de cette constitution.* Cela peut paroître un paradoxe, mais ouvrons le livre de la loi. Il est dit dans la constitution, *) *le gouvernement est monarchique;* dans d'autres titres le nom de *royaume* se trouve plusieurs fois répété. Suivant la loi constitutionelle le roi ne peut rien faire d'essentiel ni rien changer dans la constitution sans l'agrément du pouvoir législatif ou de l'assemblée nationale; celle-ci ne peut de même rien faire sans le roi; ses décrets sont sans force, sans autorité légitime, aussi long-temps que le roi ne les a pas acceptés ou sanctionnés; il a même le droit de refuser son consentement et d'en suspendre l'exécution. **) Sa personne est inviolable et sacrée. ***) Voilà, je crois, qui démontre clairement que l'esprit de la nouvelle constitution a été d'établir une monarchie limitée. Hé bien, il n'est pas moins avéré que le parti actuellement dominant en France veut *une démocratie absolue.* Certes un pareil changement des principes fondamentaux du nouveau régime doit né-

---

*) Voyez titre III. art. IV. des pouvoirs publics.
**) Voyez chap. III. §. III. de la sanction royale.
***) Voyez chap. II. §. I. art. 11.

cessairement avoir des suites d'autant plus capables d'influer sur la dissolution de la nouvelle constitution qu'il leur est entièrement opposé.

Cet esprit purement républicain, purement démocratique, qui doit son origine et ses progrès, surtout aux Jacobins, qui souffle le dégoût, l'animosité, la haine, une invincible aversion pour le gouvernement monarchique, cet esprit, dis-je, a fortement pris racine parmi le peuple, a séduit la majorité de la nation, s'est glissé jusque dans le sein même de l'assemblée nationale. Quelle affreuse contradiction! La constitution telle qu'elle a été proclamée le 18 sept. 1791, doit servir de règle, de guide unique, à l'assemblée nationale dans tous ses travaux; elle doit être scrupuleusement observée sans qu'il soit permis de s'écarter de son sens littéral; or elle établit que le gouvernement françois est monarchique, et cependant la plûpart des députés qui forment l'assemblée et qui sont Jacobins, sont ennemis de la monarchie; toutes leurs vues, tous les principes qui dirigent leurs opinions, ne tendent visiblement qu'à la démocratie.

Tout le monde sait que les ministres du roi, comme agens du pouvoir exécutif, sont dans ce moment des Jacobins; il est même de la politique de ce fameux club que le ministère soit toujours rempli de ses membres. Etre ministre d'un roi, agent d'un gouvernement monarchique, et cependant porter dans son coeur une secrète aversion pour tout ce qui



est de la monarchie? — quelle contradiction! En est-ce une moindre de voir des citoyens que la constitution oblige d'obéir au roi, tant qu'il agit constitutionnellement, s'enticher de la forme républicaine, et ne vouloir pas du chef que la loi leur donne?

Mais le gouvernemeut démocratique conviendroit-il peut-être mieux à la nation françoise, seroit-il plus propre que le monarchique à la rendre heureuse? Voilà une question bien difficile à résoudre et qui demande l'examen le plus réflechi. Elle a fait long-temps l'objet de mes méditations, j'en ai cherché la solution avec le zèle et l'impartialité qui me guident dans la poursuite de la vérité; je craindrois cependant de m'engager dans une discussion qui m'écarteroit trop de mon but sans vous être d'aucun intérêt; je craindrois encore davantage que cette matière n'excédât de beaucoup la sphère de mes connoissances, et la défiance de mes lumières m'oblige de m'en rapporter à celles d'hommes éclairés qui ont approfondi ce sujet. Dans le grand nombre d'auteurs qui ont écrit pour ou contre le gouvernement républicain, qui ont déterminé les qualités qu'exige un tel gouvernement et de la part de la nation et de celle du pays, je ne citerai que l'illustre Montesquieu; voici ce qu'il dit dans son immortel ouvrage *de l'esprit des loix*, Tom. I, Liv. VIII, ch. XV. „Il est de la nature d'une république qu'elle n'ait qu'un *petit territoire;* sans cela elle ne peut guères subsister. Dans „une grande république, il y a de grandes fortunes

„ et par conséquent peu de modération dans les esprits ;
„ il y a de trop grands dépôts à mettre entre les mains
„ d'un citoyen ; les intérêts se particularisent ; un
„ homme sent d'abord qu'il peut être heureux, grand,
„ glorieux dans sa patrie et bientôt qu'il peut être seul
„ grand sur les ruines de sa patrie. Dans une grande
„ république le bien commun est sacrifié à millc con-
„ sidérations, il est subordonné à des exceptions, il
„ dépend des accidens. — Dans une petite le bien pu-
„ blic est mieux senti, mieux connu, plus près de
„ chaque citoyen ; les abus y sont moins étendus, et
„ par conséquent moins protégés. „

La *défiance* continuelle et quelquefois excessive à l'égard du pouvoir exécutif, les intrigues, les cabales, les chicanes mêmes qu'il éprouve, qui l'entravent, qui lui ôtent souvent la faculté de remplir le devoir que lui impose la constitution de faire exécuter la loi, toutes ces suites naturelles de l'esprit républicain et démocratique, dont je viens de parler, ne peuvent manquer de produire la dissolution de la nouvelle constitution. Car, je le demande, comment peut subsister un gouvernement, où par les entraves qu'on met à dessein au pouvoir exécutif, on réduit les loix au silence, on les anéantit, on autorise la licence et l'anarchie? Je ne saurois mieux prouver ces obstacles médités qu'en empruntant le langage d'une excellente brochure intitulée : *de l'influence et de l'utilité des clubs, par un ami de la constitution.* „ On leur reproche, dit cet au-

„ teur, pag. 6, de porter la défiance jusqu'à regarder
„ toute espèce d'autorité comme oppressive et tyran-
„ nique; de poursuivre le pouvoir exécutif et ses
„ agens avec un acharnement qui doit nécessairement
„ lui rendre la révolution odieuse; de le présenter
„ sans cesse comme le plus dangereux ennemi, le
„ seul que nous devions combattre. „

Qu'il me soit permis d'ajouter ici un fragment du discours prononcé par M. Setilier dans l'assemblée nationale, discours qui fait autant d'honneur à l'éloquence et aux lumières qu'au pur patriotisme de ce député. Voici comment il s'exprime *): „ Quel or-
„ dre peut-on espérer dans l'état, et quelle idée
„ prendra-t-on de nos loix, si on les voit enfantées
„ dans les divisions? Le pouvoir exécutif a besoin
„ d'être surveillé; mais il ne doit plus être mené à la
„ lisière. Ne l'arrêtons pas, lorsqu'il marche franche-
„ ment. C'est à la liaison de toutes les parties du
„ corps politique qu'est attaché le salut public, le
„ maintien de la constitution, la prospérité de l'em-
„ pire. Voyons, poursuit-il, ce que nous avons
„ fait? Rien encore. Que pense de nous l'Europe
„ entière? Nous nous occupons d'affaires partielles,
„ lorsque nous devons nous occuper des grands inté-
„ rêts de la nation; nous donnons des décisions sur
„ des demandes particulières au lieu de décider les

*) Voyez *la gazette nationale*, ou *le moniteur universel du 6 Décembre* 1791, pag. 1421.

„ affaires générales; nous ne déliberons point, *nous*
„ *intriguons*; de la personnalité au lieu de raisonne-
„ mens, du patriotisme qui tue la patrie. . . . . Quel
„ est donc le génie malfaisant qui nous aveugle? ce-
„ lui qui pense avec énergie est un factieux, celui
„ qui parle avec prudence est un endormeur; — la
„ division regne au milieu de nous — si elle dure
„ encore, elle nous entraîne à *la dissolution du*
„ *corps politique.* „

Sans doute il doit être respecté celui qui revêtu du pouvoir exécutif représente la nation, celui dont la sanction, suivant l'esprit de la nouvelle constitution, est indispensable pour donner force de loi aux actes du corps législatif, celui qui est constitutionnellement le premier agent et le chef suprême de l'administration générale du royaume, celui à qui est confié le soin de veiller au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique *), celui enfin qui est chargé de faire respecter et observer la loi. Dans un pays où *le roi est le premier objet de la critique la plus scandaleuse*, *du dédain le plus outrageant*, *de la mortification la plus piquante*, *même de l'affront le plus insultant*, et cela non par haine personnelle, mais parce qu'il est roi, — roi des François qui n'en veulent plus avoir; dans un tel pays la loi ne sera jamais respectée, elle n'y sera qu'un fan-

*) Voyez *la constitution françoise*, tit. III. ch. IV. art. 1.

tôme aussi éphémère que le gouvernement même qui souffre, qui favorise de pareils désordres.

Je ne finirois pas, si je voulois détailler tous les défauts, tous les vices de la nouvelle constitution françoise; ce champ seroit d'ailleurs peut-être trop vaste pour mes forces; je crois en avoir assez dit pour m'acquitter de ma promesse; je crois avoir prouvé par des pièces authentiques que les affaires de la France se sont empirées, et que la constitution dans l'état présent des choses ne sauroit se soutenir. Permettez-moi seulement d'ajouter quelques réflexions sur *la garde nationale.*

On ne peut disconvenir qu'elle n'ait été indispensablement nécessaire au moment de la révolution; c'étoit alors le meilleur et même le seul contrepoids qui fut à opposer aux cabales des grands, aux intrigues et à la puissance de la cour: mais les choses ont changé de face, la cour n'est plus à craindre, elle exige tout au plus, comme le disoit sagement M. Setilier, d'être surveillée, et pour cela faut-il une armée de quatre millions de gardes nationaux? Je trouve bon qu'outre le militaire une partie de la nation soit armée et même exercée selon les regles de la tactique; mais il me paroît dangereux pour le repos public, pour l'ordre et le bien de l'état, que tous les citoyens soient continuellement en armes, et qu'une grande partie soit toujours de service. A quoi bon une pareille multitude monter journellement la garde, faire des patrouilles, etc. c'est l'af-

faire des soldats, c'est leur metier, c'est pour cela qu'ils sont payés. Que les François ayent une garde nationale soldée, personne de bon sens ne le désapprouvera, pourvu que le nombre en soit limité et proportionné au besoin de l'état; mais métamorphoser toutes les classes de citoyens, les convertir en soldats, en faire des demi-êtres bizarres qui ne sont ni citoyens, ni soldats, c'est un abus ridicule et pernicieux. Sans doute il y avoit des citoyens-soldats et des soldats-citoyens chez les Grecs et chez les Romains; mais les moeurs, les usages, la politique, l'art de la guerre, tout a changé; la réunion du civisme et de l'état militaire ne sera jamais pour nous ce qu'elle fut pour Rome ou pour Athènes; je dis plus, je prétends qu'elle est dangereuse. Rien de plus précieux que le temps pour le négociant, l'artisan, l'artiste, le journalier, le campagnard; son emploi influe sur l'agriculture, sur les fabriques, sur le commerce, sur la fortune particulière, sur la prospérité de l'état; quel sacrifice n'en font cependant pas à pure perte tous les hommes qui composent la garde nationale? combien de jours précieux perdus pour eux à monter la garde, à faire les patrouilles, à exercer, etc.! Quel dérangement dans les travaux, quel retard dans les affaires, etc. ne doit-il pas en résulter? Ajoutons à la perte du temps les dépenses souvent onéreuses, même capables d'appauvrir des familles aisées, qu'entraine à sa suite cet armement du citoyen. Je ne veux pas parler

de l'équipage d'un garde national; quoiqu'il coute deux et peut-être trois fois plus que celui d'un soldat des troupes de ligne, c'est le moindre objet. Mais c'est à la garde, c'est dans les fêtes fréquentes, c'est dans les réjouissances militaires, que se font les dépenses; c'est là que la table et le jeu épuisent les bourses et les familles. Enfin le service continuel de la garde nationale n'est-il pas pernicieux pour la jeunesse? Monter la garde, faire la patrouille, quel meilleur moyen de se dérober à la vigilance paternelle? quel prétexte plus propre à favoriser, à voiler le libertinage? Les jeunes gens auxquels la vie militaire plaira davantage que le travail, ne quitteront-ils pas les atteliers pour le mousquet? ne contracteront-ils pas sans peine l'habitude de la fainéantise et des vices qui la suivent?

Mais vous supposez à tort, me dira-t-on, que la garde nationale n'est plus nécessaire; la cour n'essayera-t-elle pas ou son parti d'enchaîner la liberté, de ressusciter le despotisme? et n'est-ce pas la garde nationale qui repoussera le plus vigoureusement ses efforts? A qui la nation doit-elle la liberté, sa conservation, la destruction du despotisme qui l'opprimoit? si ce n'est aux volontaires patriotes? Je ne nie pas les services rendus à la liberté naissante par la garde nationale; mais les troupes de ligne ne sont-elles pas aussi la plupart animées de l'amour patriotique? Ne connoissent-elles pas tout le prix de la liberté, et ne seroient-elles pas aussi promptes à la défendre

que la garde nationale? Le militaire, me répliquera-t-on, n'aime pas les républiques, il est toujours porté pour la monarchie. *) Tant mieux, répondrai-je; car le gouvernement monarchique bien organisé, assez limité pour en écarter les procédés arbitraires et l'injustice du despotisme, est sans contredit le meilleur gouvernement qui puisse convenir à un pays tel que la France.

Encore une fois, je ne prétends pas qu'on doive entièrement supprimer la garde nationale; je dis seulement que son organisation actuelle est abusive, incommode et même nuisible. On oblige tous les citoyens depuis l'âge de 17 jusqu'à 60 ans de se faire inscrire et de servir dans la garde nationale. Voilà un premier abus; un autre qui, s'il n'est pas pernicieux, est du moins inutile, c'est la continuité du service exigé des gardes nationaux. Car enfin quel est le but de ces manoeuvres continuelles? Espère-t-on

*) „Le gouvernement militaire conduit au despotisme. „Une soldatesque étourdie s'attache au sort de son maître, elle ne connoit point d'ordres que les siens. Soumis à une discipline rigoureuse le soldat est lui-même „façonné à l'esclavage et par conséquent l'ennemi de „la liberté des autres. Des hommes que l'habitude familiarise avec le carnage et la violence, s'accoutument „à regarder la force comme un droit. Ainsi la milice „soumise au despotisme oblige la société à porter ses „fers sans murmure.„

Bibliothèque de l'homme public, ou *analyse raisonnée des principaux ouvrages*, Tom. 6. pag. 61.

par-là perfectionner cette milice bourgeoise dans l'art de la tactique au même dégré que les troupes de ligne? Ce seroit une illusion. Il ne suffit pas pour se former à la tactique militaire, de monter la garde, d'être en faction devant la maison de la commune ou devant celle d'un officier, de faire la patrouille et d'inspecter les cabarets ; ces petites manoeuvres ne rendront assûrément jamais la garde nationale aussi expérimentée, aussi formidable qu'il le faudroit pour résister aux efforts du despotisme.

Il n'y a guère d'apparence que ce despotisme si redouté des François, puisse jamais se relever des coups qu'ils lui ont portés ; mais supposons qu'il fasse des tentatives pour reprendre son empire monstrueux; la garde nationale ne lui opposerait-elle pas une résistence assez forte, si elle étoit quatre à cinq fois plus nombreuse que les troupes de ligne? Quelle nécessité y auroit-il d'armer quatre millions d'hommes? Pourquoi incommoder, fatiguer tant de citoyens laborieux qui préféreroient leurs occupations utiles à un service superflu, gênant et coûteux?

De tout cela concluons premièrement que l'on pourroit conserver une garde nationale, mais moins nombreuse et sans astreindre tous les citoyens à y servir. Secondement, la garde nationale pourroit être assujettie à quelque service, comme de monter la garde, mais il conviendroit de le rendre moins gênant en réduisant à 10, 20, au plus 30 les hommes qui au nombre de 50, 80 ou 100 montent journel-

lement la garde ou font les patrouilles, et en reservant l'autre service pour les troupes de ligne soldées à cet effet. Troisièmement, si l'on veut mettre la garde nationale en état de défendre la patrie et la liberté, il faut l'exercer de temps en temps et même avec plus d'exactitude qu'on ne l'a fait jusqu'ici, avec l'attention de n'enrôler que les citoyens qui peuvent sacrifier le temps nécessaire à l'exercice sans occasionner de dérangement dans leur famille ou dans leurs affaires, au lieu de les obliger tous à un service ruineux pour un grand nombre.

De la garde nationale passons aux clubs ou sociétés des amis de la constitution. Je ne ferai que rapporter les idées et les principes de l'auteur de la brochure déjà citée *de l'influence et de l'utilité des clubs ;* aucun parti ne pourra de cette manière m'accuser de partialité. Les clubs sont-ils encore réellement nécessaires ? Voilà la première question que fait cet auteur après avoir dit que les sociétés patriotiques en général ont rendu de grands services à la révolution et qu'elles ont été une confédération utile et nécessaire contre le despotisme, après avoir exposé sans dissimulation les abus et les torts qu'on leur reproche. Voici comment il y répond pag. 8. „La „révolution est faite, mais la constitution n'est pas „affermie. On peut lui livrer des attaques qui nécessitent une nouvelle confédération. Les clubs en se„ront les élémens, l'échafaudage ; en un instant la „coalition pourra se former d'un bout de l'empire à

„ l'autre

„ l'autre par le moyen des sociétés répandues dans „ chaque ville, et qui serviront de point de rallie- „ ment.

„ Le peuple a besoin d'être instruit. Les clubs „ peuvent et doivent lui faire connoître et aimer la „ constitution, le prémunir contre les suggestions du „ fanatisme.

„ Les trames qui s'ourdissent de toutes parts con- „ tre la constitution, pour tenter la contre-révolu- „ tion, demandent des surveillans actifs et intéressés „ qui puissent dénoncer les infractions à la loi, les „ complots contre la constitution, aux tribunaux, „ aux corps administratifs, à l'assemblée nationale.

„ Tels sont les services que les clubs peuvent ren- „ dre encore à la révolution; mais leur conduite, „ leur sphère d'action, doit être réglée par des prin- „ cipes dont ils ne puissent s'écarter, pour n'être que „ ce qu'ils doivent être.

„ 1°. Il faut que les clubs puissent devenir une „ confédération au moment d'un péril imminent; „ mais il ne faut pas qu'ils le soient habituellement „ avant cet instant, parce qu'une confédération est „ véritablement un état d'insurrection, de crise, „ d'effort, d'inquiétude, qui au lieu d'écarter le „ danger, peut y précipiter, perdre la chose publi- „ que au lieu de la sauver.

„ 2°. Ils doivent instruire le peuple, mais non „ l'agiter, l'effrayer, abreuver son ame de fiel et de „ défiance, ne lui montrer que trames et complots,

„ lui peindre tous ses magistrats comme des fauteurs
„ de la tyrannie, lui dénoncer sans cesse la puissance
„ exécutrice, le gouvernement, comme l'ennemi
„ public, contre lequel tous les efforts doivent être
„ constamment dirigés.

„ 3°. Enfin, les clubs doivent surveiller, mais
„ non exercer une inquisition féroce et persécu-
„ trice; .... le moyen le plus assuré, ainsi que
„ le plus humain, de faire triompher une révolution
„ qui blesse tant d'intérêts, est de fermer les yeux
„ sur toutes les discordances, sur tous les faits qui
„ ne peuvent léser la chose publique, surtout de per-
„ mettre le murmure et la plainte à l'erreur, à la
„ passion, à l'intérêt blessé. L'homme supporte pa-
„ tiemment le joug de la nécessité, quand il peut
„ exhaler son mécontentement. Vouloir punir ses
„ murmures comme des crimes, c'est le porter au
„ désespoir et à la résistance. „

Est-il possible d'écarter de l'institution des clubs les abus qu'on leur reproche? Voilà l'autre question que l'auteur se propose, et il établit les trois principes suivans comme capables de corriger ces abus.

„ 1°. Les clubs doivent être isolés, indépendans
„ les uns des autres, et n'avoir aucune correspon-
„ dance entr'eux..... L'affiliation, la correspondance
„ font de ces sociétés diverses un corps unique. Or,
„ dans une société sagement pondérée, il ne doit y
„ avoir d'autre corps que le corps politique..... La
„ coalition des clubs en forme une véritable faction

„ dans l'état, dont l'opinion est souvent très diffé-
„ rente de l'opinion générale..... Ils sont de petites
„ républiques au milieu de la grande, gouvernées
„ par leurs orateurs..... Mais ces différens corps
„ sont soumis à l'ascendant d'un seul, dont l'influence
„ entraîne tout. Il suffira que quelques chefs guident
„ cette première société pour donner l'impulsion à
„ toutes les autres. Chacun doit reconnoître à ces
„ traits le club des Jacobins, placé dans la capitale,
„ près de l'assemblée nationale, pouvant influer di-
„ rectement sur ses délibérations par les députés qu'il
„ compte parmi ses membres, et sur Paris par les
„ clubs qui lui sont subordonnés..... Sitôt qu'une
„ délibération est prise aux Jacobins, elle est à l'in-
„ stant propagée dans tout l'empire. S'ils s'égarent
„ une seule fois, quel danger ne peut-il pas en résul-
„ ter pour la chose publique! Car un corps qui a
„ une fois reçu une impulsion, revient difficilement
„ sur ses pas..... Les Jacobins travaillent sans rela-
„ che à l'accroissement d'une autorité qui déjà rend
„ souvent nulle celle des pouvoirs constitués.....
„ Il n'y a plus de gouvernement dans un pays où il
„ existe un corps hors de la constitution, capable
„ de résister aux autorités légales. Il n'y a plus ni li-
„ berté ni égalité, quand ce corps peut, en parlant
„ sans cesse du peuple, en faire l'instrument de sa
„ tyrannie; car ce corps n'est pas le peuple, et par
„ conséquent il est impossible que l'intérêt de l'un
„ soit toujours d'accord avec celui de l'autre.....

„ Si les sociétés patriotiques étoient indépendantes „ les unes des autres, chacune se formeroit du moins „ une opinion à elle. Il n'y en auroit qu'une sur les „ objets d'une évidence démontrée. L'erreur ne pour- „ roit se propager, au lieu que ces sociétés ne sont „ que les échos d'un club dominateur.

„ Leur surveillance ne seroit pas moins active. „ En effet au lieu d'adresser leurs dénonciations aux „ Jacobins, elles les feroient directement aux tribu- „ naux, aux administrateurs, au corps législatif, au „ peuple, par la voie de l'impression. Cette marche „ est la seule qui soit conforme à la constitution. „ Voyez celle qui est suivie. Toute adresse, toute „ dénonciation est envoyée aux Jacobins qui ont „ réellement envahi la puissance tribunicienne et cen- „ soriale. Tous ceux qui ont quelques griefs contre „ le pouvoir exécutif, fondés ou non, se rangent „ sous les bannières Jacobites......

„ 2°. Le second moyen d'empêcher que les di- „ verses sociétés qui couvrent l'empire ne deviennent „ une faction redoutable à la liberté, à la constitu- „ tion, est, suivant le précepte de Rousseau, de les „ multiplier et d'en empêcher l'inégalité. „ Rien ne fait mieux sentir la sagesse de ce précepte que la conduite des Jacobins à l'égard des Feuillans. L'arrêté pris par les premiers le 6 Janvier 1792 prouve assez à quels excès peut porter l'esprit intolérant de parti. Le voici : „ Nous, Jacobins, les seuls amis de la li- „ berté, déclarons à tous les François, que la société

„ des Feuillans ne contient que des coquins, des scé-
„ lérats, des aristocrates, des ennemis du peuple,
„ des modérés, des ministériels, et qu'en consé-
„ quence nous ne recevrons jamais parmi nous aucun
„ homme qui ait trempé dans le crime de cette so-
„ ciété qui veut la constitution, toute la constitution,
„ rien que la constitution.

„ 3°. Les députés à l'assemblée nationale ne doi-
„ vent assister à aucun club....... Ce sont les dé-
„ putés membres des Jacobins qui assurent à cette
„ société une influence directe sur l'assemblée natio-
„ nale qui fait toute son importance.

„ Comment un homme chargé d'une mission
„ aussi sacrée que celle de statuer sur le bonheur de
„ tout un peuple, peut-il compromettre l'indépen-
„ dance, la liberté de son suffrage, en s'imposant
„ volontairement le joug d'une société privée?.....
„ Un législateur devroit être impassible et impartial
„ comme la loi dont il est le créateur. Comment
„ peut-il descendre dans l'arène où dominent les pas-
„ sions, l'intrigue et l'exagération qui plait toujours
„ à l'ignorance? .....

„ Quand un certain nombre de membres se réu-
„ nissent à un club, on ne tarde pas à s'appercevoir
„ dans l'assemblée de cette coalition. Ils apportent
„ dans ses délibérations une opinion formée dans
„ cette société qui, par leur concert, prévaut contre
„ toutes les oppositions individuelles. Bientôt les
„ membres qui ont lutté sans succès contre cette

„ coalition, en forment une autre. Voilà deux partis
„ dans l'assemblée. Au lieu de 745 votans dont les
„ différens avis auroient donné pour résultat l'opinion
„ générale, je n'y vois plus que deux avis soutenus
„ par l'esprit de parti, entre lesquels souvent la vé-
„ rité ne peut se placer......

„ J'ai vu avec effroi qu'une société composée peut-
„ être de mille membres eut la prétention de possé-
„ der tous les patriotes de la capitale, voulût dominer
„ l'assemblée nationale, même par la terreur, la
„ discréditer, quand ses décrets ne sont pas confor-
„ mes à l'opinion des Jacobins, voulût enfin anéantir
„ toute société qui ne lui seroit pas asservie..... „

La liberté, ce don céleste qui engendre les grandes actions et les vertus, ce don divin si bien chanté par ces vers connus :

A qui s'inscrit en faux, j'oppose ma dévise ;
Pain cuit et liberté — tout le reste est sottise.

Cet attribut essentiel au bonheur du citoyen et à la prospérité de l'état, cette précieuse liberté *a dégénéré en licence.* Je cherche la cause de cette corruption, et je la trouve dans cet esprit républicain mal dirigé, d'autant plus prompt à se propager que le caractère de la nation françoise est plus vif, plus volage et plus porté aux extrêmes. Il seroit inutile de parler des malheureux effets que produit la licence et qu'elle produira toujours dans tout gouvernement. C'est le plus horrible fléau pour les citoyens sages et vertueux, pour tous ceux qu'anime le vrai

patriotisme. Un pays déchiré par cette furie est dans l'état le plus déplorable ; il touche à l'agonie, tous les membres de son corps souffrent, les douleurs lui rendent la vie odieuse, il soupire après la mort, il en attend le terme de ses souffrances, toute hideuse qu'elle soit, il la préfère à une existence qu'il ne peut plus supporter, il l'invoque dans l'espoir de passer à une autre vie, où ses douleurs et ses maux seront remplacés par la santé et le bien-être qui seront pour lui les vrais champs élisées. Faites maintenant, mon frère, l'application de cette allégorie à un gouvernement ; vous y reconnoîtrez d'abord le véritable portrait de la France actuelle ; car les fanfaronnades des enragés méritent aussi peu d'attention que les panégyriques de quelques ambitieux ou les éloges de quelques individus qui trouvent leur intérêt dans les désordres de l'anarchie. C'est le tout qu'il faut considérer, et le tout est actuellement malheureux en France.

Quelle imprudence, dans cette situation désastreuse, *d'insulter à plaisir les puissances étrangères et de provoquer ainsi leur ressentiment!* Tel est cependant le reproche qu'a fait un bon patriote aux Jacobins. Il n'est malheureusement que trop vrai, trop fondé, et je le répète à l'assemblée nationale, à la France entière. J'ajoute qu'une politique si indiscrète ne peut manquer d'avoir des suites fâcheuses et d'accélérer la dissolution de la nouvelle constitution.

Il seroit trop long de suivre de point en point cette constitution, d'entrer dans le détail des défauts qu'on y remarque. La législation d'ailleurs est un champ trop fécond, trop supérieur à mes connoissances pour m'engager témérairement dans une carrière aussi délicate. Cependant puisque tant d'enragés osent hardiment faire l'apologie outrée de la constitution françoise, il sera bien permis à un homme, au moins raisonnable et impartial, d'indiquer quelques vices qu'il croit y appercevoir, et dans la quantité j'ajouterai les suivans à ceux que j'ai déjà fait remarquer.

Le trop grand nombre des députés à l'assemblée nationale. Douze cent législateurs! quelle idée! quelle extravagance!

Je sais tout ce qu'on peut alléguer pour et contre les deux chambres du parlement d'Angleterre; je sais qu'il y a de puissantes raisons pour *une chambre*; mais je crois aussi qu'il ne faut jamais perdre de vue les hommes et les circonstances, qu'il faut prendre les uns et les autres tels qu'ils sont, et ne point les supposer tels qu'ils devroient être, quand on veut faire le parallele des raisons pour et contre deux chambres. C'est ce que les 1200 législateurs n'ont sûrement pas observé, lorsqu'ils ont décrété que l'assemblée ne seroit composée que d'une chambre. Les princes, la noblesse et le clergé auroient du moins trouvé dans la gloire de former la première chambre à l'assemblée nationale un dédommagement

des pertes considérables qu'ils ont souffertes par la constitution même ; ils se seroient attachés à la constitution, ils en seroient devenus les partisans, les défenseurs, au lieu qu'ils en sont les ennemis jurés ; les émigrés n'auroient point fui leur patrie ou y seroient retournés, et la France en conservant des millions passés chez l'étranger auroit encore prévenu les troubles populaires qui ne pouvoient manquer de résulter du principe que l'on a adopté, principe fondé sur une théorie en partie vraie, mais dangereux à exécuter, parce que la génération actuelle est encore trop corrompue, et que notre siècle que l'on honore du titre respectable de philosophique, n'est pas encore assez éclairé pour faire un juste usage de la maxime : *tous les hommes sont égaux.*

Ma façon de penser à l'égard du mérite qui dépend du hasard, vous est trop connue, mon frère, pour craindre que vous me soupçonniez de vouloir défendre ces fous nobles qui, dépourvus de mérite personnel, cherchent à se faire valoir par l'étalage d'un orgeil insoutenable fondé sur la preuve de seize quartiers. Je puis donc hardiment et sans redouter une fausse interprétation ajouter, que *la suppression de tous les titres de noblesse*, sans même excepter ceux des princes, et la prohibition de toutes les armoiries, ont été de la part de l'assemblée nationale un coup trop violent, suggéré par l'animosité, la vengeance, l'imprudence et le despotisme.

Si je savois un peuple dans l'état de nature qui

songeât à stipuler un contrât social, je lui conseillerois de créer *une noblesse personnelle*, mais je l'engagerois à exclure celle de *naissance*. Oui, ce seroit l'avis que la raison et la conscience m'autoriseroient d'ouvrir. Mais quelle distance d'un peuple qui ne s'est pas encore écarté de la simplicité de la nature, à la nation françoise! Il ne connoît pas de noblesse, bien moins encore la noblesse héréditaire qui existoit en France depuis des siècles. Il étoit juste, même nécessaire, d'abolir en partie les privilèges abusifs, dont jouissoit la noblesse françoise aux dépens des autres citoyens. Il falloit établir une égale et exacte répartition de l'impôt, conférer les charges, les dignités ecclésiastiques, civiles et militaires au seul mérite, sans égard à la naissance, et écarter la dérogeance de toute profession utile à l'état, à l'humanité. De tels reglemens étoient sages, ils étoient dignes de législateurs éclairés, et la constitution qui les auroit établis auroit procuré des avantages inestimables à toute la nation; mais quel bien est revenu au peuple de la suppression des titres et des armoiries de la noblesse? aucun. Car si l'on eut anéanti les privilèges et les prérogatives injustes, que seroit-il resté de la noblesse? un vain fantôme, dont se rit l'homme d'esprit, l'homme exempt de préjugés, l'homme qui ne considère que le mérite personnel. Mais dites-moi donc, législateurs françois, avez-vous pu croire que la majeure partie de votre noblesse fut aussi philosophe? Le plus grand nombre n'a-t-il pas des senti-

mens opposés? N'y en a-t-il pas toujours cent contre un qui mettent tout le prix imaginable, qui attachent toute leur gloire à ce fantôme? hé! pourquoi heurter de front et sans nécessité les préjugés de l'éducation? Pourquoi désespérer inutilement des personnes en les privant à plaisir d'un colifichet qui les amusoit?

La *féodalité* n'est qu'un reste de l'ancienne barbarie; de l'esclavage modéré que souffroit depuis des siècles le malheureux paysan attaché à la glebe de son maître. L'homme humain desiroit depuis long-temps l'abolition de cette servitude contraire aux premiers droits de la nature. Mais parce que la voix de l'humanité demandoit l'extinction de la féodalité, falloit-il pour cela *être injuste envers un nombre considérable de citoyens ?* J'ose ici en appeller à l'équité publique. Les gentilshommes jouissoient légitimement, du moins la plûpart, des droits féodaux; ils les avoient achetés, payés, hérités; c'étoient des propriétés réelles; pouvoit-on, sans une criante injustice, les en dépouiller? On m'objectera sans doute que l'abolition de ces droits n'a eu lieu qu'après la renonciation formelle qu'y ont fait les députés de l'assemblée constituante. Mais ces députés étoient-ils chargés de la part de leurs commettans de faire une semblable renonciation? non, assûrément. De quel droit renonçoient-ils donc à une propriété qui ne leur appartenoit pas? Ils s'arrogeoient une autorité qui surpassoit leur pouvoir, parce qu'elle excédoit les ordres de leurs commettans, et un pareil procédé n'est-il pas coupable et de toute nullité.

On vouloit, me dira-t-on, soulager le peuple, surtout le campagnard. Le motif est beau; mais n'auroit-on pu adoucir le sort du paysan sans commettre une injustice si criante envers tant d'autres citoyens? Répartir également les impôts, réduire le prix du sel et du tabac, changer la corvée, instituer les juges de paix, rendre la justice plus prompte, moins coûteuse, la purger des formes arbitraires et des détours de la chicane, c'étoient là des moyens de rendre le campagnard heureux en le délivrant des fardeaux qui lui pésoient le plus. Je conviens qu'on pourroit faire encore davantage pour son bonheur; mais toutes les réformes, toutes les améliorations doivent-elles se faire tout d'un coup et dans un instant? Examinons la nature; la sage progression de ses procédés devroit guider les hommes et particulièrement les législateurs. Elle n'opère ni par saut ni avec une précipitation capable de tout confondre; le passage de l'été à l'hiver et de celui-ci à celui-là n'est pas l'ouvrage d'un jour; le printemps et l'automne y préparent imperceptiblement les hommes, les animaux, les végétaux, — toute la nature. N'étoit-ce pas là la marehe que devoit suivre l'assemblée nationale? Une pareille gradation auroit écarté cet affreux bouleversement qui ne fait de la France qu'un triste cahos.

Si, au lieu de faire journellement de nouvelles dépenses, dans le nombre desquelles il y en a beaucoup d'inutiles, la nation françoise avoit commencé par acquitter les dettes nationales; si dans 10, 30 ou

› ans elle étoit parvenue à les liquider au moins en
·ande partie, il eut été temps alors de songer au
ulagement du campagnard; on eut pu alors suppri-
ıer les droits féodaux, les dîmes etc., et on l'eut pu
ıns injustice, parce que l'état des finances auroit per-
ıis d'indemniser les possesseurs de ces droits. Les
ıdemnités levées sur le trésor public, sur les habitans
e la campagne, sur les possesseurs mêmes des droits
éodaux, se seroient trouvées réparties sur la nation
ntière, leur charge seroit devenue moins sensible et
›lus facile à supporter. Il est vrai que cette marche
ut été lente; mais faut-il que tout le bien se fasse
en un jour, dans une année? Ne vaut-il pas mieux
en faire moins ou plus lentement que de commettre
des injustices pour le hâter? C'est bien ici le cas de
la fameuse sentence: „ ils veulent être libres, et ils
„ ne savent pas être justes. „

Passons de la noblesse au *clergé*. Il avoit sans
doute, comme les autres citoyens, droit de prétendre
qu'on fut équitable envers lui; mais il me semble
qu'il a moins de raisons que la noblesse de se plain-
dre de la nouvelle constitution. Si le haut clergé a
perdu de ses immenses revenus, les curés et les vi-
caires, ces hommes utiles, qui forment la partie la
plus nombreuse de ce corps, ont acquis une honnête
aisance et ne sont plus réduits à jeûner pour fournir
au luxe de chanoines, d'abbés et d'évêques volu-
ptueux. Pour peu que le clergé fut poli, galant en-
vers le beau sexe, ne devroit-il pas être enchanté

d'une constitution qui lui permet de suivre les penchants de la nature, de goûter les douceurs de l'hymen et de substituer des liens légitimes à des unions secrètes que les loix et les préjugés rendoient illicites et scandaleuses? Hé! quel malheur y a-t-il qu'un évêque soit réduit à un revenu annuel de 30000 £.? Combien de citoyens d'un mérite reconnu, vraiment utiles à l'état et à l'humanité, n'ont pas même la moitié de ce traitement! Il n'est pas amusant, je le conçois, de tomber de 100000, 200000, 400000 £. et plus à 30000; le saut est affligeant; mais cette réduction est-elle comparable aux pertes qu'éprouve la noblesse? Combien de familles qui n'avoient d'autre fortune que des droits féodaux, se voient ruinées, réduites à l'indigence?

La conduite que l'assemblée nationale a tenue et qu'elle tient encore à l'égard *des princes allemands possessionnés en Alsace et en Lorraine*, est non seulement la plus imprudente, la plus impolitique, elle viole les traités les plus sacrés, elle enfreint le droit des gens, elle renverse les premiers principes de l'équité. Une violation si téméraire de ce qu'il y a de plus saint dans les pactes et les relations sociales ne doit-elle pas avoir les plus funestes suites pour la nouvelle constitution françoise?

A toutes les causes déjà alleguées du renversement inévitable de cette constitution, j'en ajouterai encore une qui me paroît bien essentielle; c'est *le peu de respect, de subordination qui existe maintenant en*

France pour la loi, et par conséquent *l'inexécution de celle-ci.* Il n'est rien de plus aisé, comme je vous l'ai déjà dit dans les lettres précédentes, *) que de faire des loix, mais l'essentiel est de les faire exécuter; voilà l'écueil où tant de loix sages et bienfaisantes ont échoué, où presque tous les gouvernemens ont jusqu'ici fait naufrage. Tout le monde veut commander et personne ne veut obéir.

En Angleterre tous les citoyens sont pénétrés du plus profond respect pour la loi. Un *constable* fait arrêter le dernier des scélérats, même fuyant, dès qu'il le touche de son bâton en disant, de par la loi. En France au contraire on se moque aujourd'hui de la loi, on se moque de ceux qui doivent constitutionnellement la représenter, on se moque de l'assemblée nationale, du roi, des administrateurs des départemens et des districts; on se moque des maires et des officiers municipaux, on les insulte même, on les maltraite, on les chasse, — on attente à leur vie. Je n'avance rien ici dont les papiers publics et particuliers n'attestent la vérité, et pour surcroît de preuve je vais rapporter un fait dont je viens d'être témoin oculaire, un fait qui démontre à quel dégré l'insubordination est parvenue, à quel point l'on s'écarte du respect dû aux personnes chargées par la constitution de maintenir la loi.

Hier on fit d'abord, comme à l'ordinaire, beaucoup de bruit à la comédie; il devint à la fin si fort

*) Voyez la lettre II. pag. 17.

que les acteurs furent entièrement interrompus, et le désordre fut si général au parterre qu'il y avoit tout à craindre qu'il ne finît par une scène tragique. Vous savez que le changement dans le gouvernement en a occasionné dans la police du théâtre; ou ne souffre plus de sentinelle dans l'intérieur de la salle; c'est un officier municipal qui est chargé d'y maintenir le bon ordre; il est obligé, le jour qu'il est en fonction, de se trouver au spectacle, muni de son écharpe, et d'y rester tout le temps de la représentation. Il est entendu que cette police se fait à tour de rôle comme les autres services de la magistrature municipale. M. L* Ch*****, l'officier municipal qui étoit hier en fonction, est généralement reconnu pour bon patriote, même pour démocrate décidé. Depuis son élection à la municipalité il a continué de mériter l'estime et la confiance publique dont il avoit auparavant joui. Bon orateur, il s'est souvent concilié par son éloquence les coeurs de ses compatriotes. Hé bien, ce magistrat crut hier nécessaire de haranguer publiquement et d'exhorter à la tranquillité ceux qui la troubloient; il parla avec beaucoup de dignité, sans néanmoins perdre de vue la modération si nécessaire dans ce moment en France. Les mots *chers concitoyens*, par lesquels il commença sa harangue et qu'il prononça d'un ton ferme et imposant, firent cesser quelques minutes le vacarme, mais bientôt il reprit avec violence et l'officier municipal interrompu attendit en vain le moment de

poursuivre

poursuivre son discours. Est-il possible de calmer un fleuve ou l'océan agité par une tempête? M. L. Ch. redoubla sa voix, pria le public de lui accorder un instant d'attention et de vouloir entendre trois mots qu'il avoit à lui dire. La curiosité produisit un peu de silence, mais à peine l'officier municipal eut-il recommencé, que la rumeur le remit dans l'impossibilité de continuer; il se tût. Peu après élevànt la voix avec une nouvelle force, il annonça au parterre qu'il feroit venir la garde, si le tumulte ne cessoit. La menace effectua aussi peu que la douceur. Loin d'obéir, on lui rit au nez, on le siffla, on l'insulta, on cria, allez-vous-en au diable, Mr. l'aristocrate. Voilà à quel point la loi est méprisée, et je demande à quoi bon des loix, si elles sont sans vigueur?

La nouvelle constitution françoise est, ce me semble, *trop philosophique*, *trop parfaite* pour notre génération, et je ne crois me tromper en regardant cette trop grande perfection comme une autre cause bien capable d'en amener la destruction. Les loix, pour être bonnes, doivent être conformes au caractère, aux lumières et aux moeurs des hommes pour lesquels elles sont faites; il faut que le législateur ait une connoissance exacte de la nation à laquelle il donne des loix, que dans la rédaction de celles-ci il pèse sans prévention les vices et les vertus, l'ignorance ou l'instruction de cette nation; il faut qu'il ne s'écarte aucunement de la vérité, qu'il évite tout systême chimérique; parce que la loi étant la

règle de nos actions, son opposition aux moeurs seroit un monstre en fait de législation. Or je demande maintenant, si les nouvelles loix françoises sont conformes aux moeurs actuelles de la nation? On sait que depuis long-temps, et surtout depuis le regne de Louis XIV, la France étoit le repaire de la débauche, du libertinage, des intrigues et de la cabale. Des plaisirs continuels, des amusemens aussi raffinés que variés avoient rendu les François frivoles, mous, efféminés. La cour donna le premier exemple de cette dangereuse frivolité, les grands qui l'approchoient l'imitèrent d'abord, les nobles et les riches des provinces ne restèrent pas en arrière, ils furent bientôt suivis du bourgeois aisé, puis de celui d'une fortune médiocre, et enfin des dernières classes de citoyens. En peu de temps la nation, à qui le despotisme interdisoit tout raisonnement sur les affaires de l'état, et dont la crainte de la bastille réprimoit l'esprit public, fut entièrement adonnée au luxe, conçut un penchant irrésistible aux plaisirs, chercha à les varier, et se plut à cette frivolité qui ne peut manquer de corrompre le coeur, d'efféminer le caractère, et de finir par engendrer la débauche et le libertinage.

L'homme une fois livré à la débauche, ayant le coeur gâté et le caractère avili, n'est pas scrupuleux sur le point d'honneur, ni sur les devoirs de la morale; il se permet tout ce qui lui semble ntile ou agréable; il est dono souvent obligé de cacher ses

vues souvent condamnables. De là ces intrigues, ces cabales qui paroissent presque inséparables du caractère des François amollis depuis le regne de Louis XIV. *) Ceci n'a pas besoin d'autre preuve que l'histoire; elle nous explique les véritables causes de la dépravation des moeurs et du caractère de la nation françoise. Hé bien cette même nation se crée néanmoins une constitution qui exige le plus ardent patriotisme, la philosophie la plus pure, la vertu la plus parfaite. Que doit-il résulter de cette frappante opposition? Le bonheur de la nation? Non, non! il en résultera plutôt et presque infailliblement la dissolution de la nouvelle constitution. Sans entrer dans un détail qui m'égareroit trop, je ne citerai qu'une seule circonstance à l'appui de ce que j'avance.

Dans les élections, soit primaires, soit des députés à l'assemblée nationale, des administrateurs du département, du district, ou des officiers municipaux, du maire, des juges, etc. c'est, suivant l'esprit de la constitution, le vrai mérite, la supériorité des talens et de la vertu qui doivent guider les électeurs et décider le choix. Fixons nos regards sur la France actuelle, examinons les membres de la présente assemblée nationale, ceux des départemens,

---

*) Lorsque je parle ici de la nation françoise, je ne le fais qu'en général. Je sais que dans le nombre il en est beaucoup qui méritent toute l'estime et la considération publique, et je suis bien éloigné d'être injuste à leur égard.

des districts, les officiers municipaux, les notables, les juges, etc.; observons enfin les élections mêmes; en vain nous y chercherons l'impartialité, la justice, le patriotisme pur et désintéressé, nous découvrirons au contraire, sans de longues recherches, que l'intrigue, les cabales, l'effronterie, l'argent, la crainte d'être insulté, maltraité, lanternisé, règlent les suffrages, et que le mérite n'y entre pour rien. De là vient, comme j'ai été à présent à même de le remarquer, que quantité de personnes raisonnables et instruites, particulièrement beaucoup de savans, qui furent dans les premiers temps de la révolution portés jusqu'à l'enthousiasme pour la constitution, et qui se montrèrent zélés patriotes, se retirent tout doucement aujourd'hui, évitent tant qu'elles peuvent tout emploi public, ne se mêlent plus de rien, et vivent retirées chez soi.

La constitution angloise dont l'expérience prouve la bonté et l'utilité, n'aspirant pas à une perfection chimérique, a réglé ses loix conformément aux hommes pour lesquels elle les a faites. Elle connoissoit le coeur humain et savoit qu'un mélange de vices et de vertus le constitue; elle savoit que les foiblesses sont malheureusement inhérentes à la nature de l'homme, qu'elle n'en sera jamais entièrement exempte, et que cet alliage de défauts et de mérites, ce clair-obscur nécessaire à son bonheur, est dans la nature même de l'homme; car il cesseroit d'être tel, il deviendroit un ange, s'il pouvoit être purifié

de toutes les foiblesses et de tous les vices. Ces considérations ont sûrement décidé les législateurs anglois à composer une constitution qui sans vouloir séparer de l'homme ce qui est, comme je viens de le dire, inséparable de sa nature telle qu'elle existe dans ce monde, fut capable de mettre des freins aux vices pour en diminuer autant que possible les funestes progrès. En opposant des digues au vice, elle a hautement favorisé le mérite, et si elle n'est point parvenue à donner à celui-ci une prépondérance absolue sur celui-là, elle a du moins établi un *équilibre* qui est incontestablement en faveur du mérite; c'est précisement cet équilibre qui entretient l'activité et l'énergie, comme c'est lui qui sagement établi entre tous les pouvoirs du gouvernement fait la bonté de la constitution angloise, et la fait justement regarder comme un chef-d'oeuvre de politique.

Mais la nation françoise a voulu surpasser la constitution de l'Angleterre, sans avoir cependant cette fermeté de caractère qui distingue les Anglois, et qui est absolument nécessaire pour un gouvernement représentatif tel qu'est celui de l'Angleterre et de la France depuis les révolutions qui ont rendu à ces deux royaumes l'esprit public et — la liberté.

Il résulte évidemment de tout cela que la constitution françoise, à quelques modifications près, est plutôt faite pour des anges que pour des hommes; il faut du moins convenir qu'elle est trop pure pour le grand nombre des François.

Je ne finirois jamais, si je voulois suivre tous les détails sur cette matière. Je crois en avoir assez dit pour prouver que les affaires politiques de la France se sont extrêmement empirées, et que sa nouvelle constitution, quoiqu'elle contienne beaucoup d'excellentes choses, et que son esprit et sa base fondés sur la nature de l'homme et sur la vraie philosophie, méritent le respect et l'hommage général, est néanmoins défectueuse et viciée au point que sa dissolution paroît inévitable, même bienfaisante pour la nation qu'elle a rendue réellement plus malheureuse au lieu de faire sa félicité.

Pénétré de tout cela, vraiment touché de tous les malheurs, de toutes les détresses, — — de toutes les horreurs que la révolution françoise a occasionnés, j'ose, dans l'épanchement de mon coeur, adresser la parole à mes chers compatriotes.

Respectables Germains! l'esprit de révolution qui a renversé l'ancien gouvernement françois, qui s'est répandu dans toute l'Europe, s'est aussi glissé parmi vous, et y a trouvé des partisans, même des partisans outrés. Sans doute une nation aussi éclairée que la nôtre, douée d'un caractère tel que le nôtre, doit être souvent choquée, indignée de la foule d'abus qui ont corrompu la constitution germanique; sans doute elle ne peut voir sans gémir les procédés d'un gouvernement vicieux et contradictoire; sans doute les descendans de l'immortel Arminius (Hermann) qui affranchissant sa patrie d'un joug honteux

rendit à la Germanie sa précieuse liberté, sans doute, dis-je, les descendans de ce héros, pénétrés d'une juste horreur du despotisme, soupirent avec ardeur après cette divine liberté qui le plus souvent, hélas! est méconnue, foulée aux pieds dans notre patrie. Ces sentimens, chers concitoyens, sont conformes à votre caractère; loin de mériter le blame, ils vous honorent et vous concilient l'estime de tout homme sensé, de tout philosophe. Mais prenez bien garde qu'ils ne vous égarent, veillez à ce que ce patriotisme, cet enthousiasme de la liberté ne vous entraînent trop loin. Les extrêmes sont toujours dangereux; *medium tenuere beati;* c'est précisement cette modération, c'est cet heureux milieu que nous devons embrasser entre les principes despotiques de tant d'aristocrates modernes et les maximes outrées de tant d'enragés maintenant très à la mode: c'est lui qui doit constamment nous guider, si nous voulons vraiment du bien à notre patrie et à notre nation. Surtout, ehers compatriotes, méfions-nous des enragés François; ils n'ont ni cette tranquillité d'ame, ni cette humanité du coeur, ni cette philosophie sage, éclairée, qui sont d'une absolue nécessité pour refondre le gouvernement et composer des loix. Au lieu de raisonner ils déclament, au lieu de philosopher ils crient, ils jurent, ils insultent. Vous les entendez parler de la sublime liberté et ils se livrent journellement à la plus basse et à la plus affreuse licence. Ils font l'apologie d'une bienfaisante révolu-

tion, tandis qu'ils n'entretiennent que la plus malheureuse anarchie, leur unique point de vue.

Méfiez-vous, je vous en conjure, de tous ces partisans, de tous ces apôtres qui exhortent avec autant d'imprudence que d'audace à des révolutions pareilles à celle de la France. N'oubliez jamais que les révolutions sont ordinairement accompagnées de tant de suites funestes que le mal l'emporte souvent sur le bien qui en résulte. N'oubliez pas que celles surtout qui sont semblables à la françoise, c'est-à-dire, faites par le peuple, sont toujours très risquantes, incertaines, souvent dangereuses, toujours immanquablement accompagnées de l'anarchie, et par conséquent de troubles et de malheurs populaires. Le peuple est partout peuple, partout inconséquent, grossier, ignorant, plein de préjugés, guidé par la sensualité ou, ce qui pis est, par les plus violentes passions. Voilà ce qui le distingue, et non les haillons qui le couvrent ou les chaumieres qu'il habite. Consultez l'histoire; elle vous prouvera que cette classe d'hommes qui n'est pas cultivée par une bonne éducation, qui n'est pas éclairée par les sciences, ni instruite par l'expérience fondée sur la philosophie, n'est pas faite pour décider du sort des gouvernemens. Quand l'histoire ne fourmilleroit pas d'exemples en ce geure, Masaniello (1646) suffiroit seul à nous montrer ce qu'est le peuple par rapport aux révolutions dans le gouvernement.

Ainsi, chers compatriotes, évitons sagement tous

les procédés capables d'irriter le peuple au point qu'il se livre à une licence qui n'a chez lui d'autre borne que la plus horrible fureur. Examinons surtout le peuple de notre patrie. Nous le trouverons sans doute bien moins éclairé, moins civilisé, moins cultivé que celui de France. Si celui-ci peut se permettre tant d'irrégularités, s'il peut commèttre tant d'horreurs, de quels excès, de quels ravages, de quelles cruautés le nôtre ne seroit-il pas capable? C'est une idée bien affligeante, c'est une affreuse perspective que de s'imaginer le peuple allemand livré à une licence sans frein. Toute ame sensible, tout homme porté pour le bien public ne peut que frémir à la vue d'un tableau si alarmant. Evitons donc, chers patriotes, tout changement dans notre gouvernement, opéré par le peuple, il en résulteroit à coup sûr infiniment plus de mal que de bien. Notre constitution actuelle, quoique très imparfaite, quoique défigurée par des abus criants, renferme un grand nombre de réglemens sages; conservons-la plutôt que de nous exposer aux malheurs d'une anarchie pareille à celle qui déchire la France.

Si le patriotisme, l'amour de l'humanité et du bien public vous enflamment et vous portent à désirer une constitution moins arbitraire, moins établie sur les préjugés, tolérant moins les abus; si vous souhaitez, en un mot, une constitution moins imparfaite, mais plus analogue au siècle éclairé où nous vivons, aux moeurs et aux usages de notre temps, à la nature

et aux droits sacrés de l'homme; si tel est votre voeu, soyez bien circonspects; n'oubliez jamais que de semblables événemens ne veulent et ne doivent pas être précipités, qu'il faut du temps pour éclairer l'esprit et préparer le coeur de toute la nation, afin de la rendre susceptible d'une telle révolution dans le gouvernement; n'oubliez pas que nous sommes encore très éloignés de l'heureuse époque où l'esprit de la plus grande partie de notre nation sera assez éclairé, son coeur assez vertueux, pour opérer et supporter un pareil changement; n'oubliez pas enfin que les amendemens bienfaisans dans le gouvernement des empires ne veulent pas être forcés, mais qu'il faut laisser aux circonstances, au temps, *) aux événemens favorables, au hazard, le soin d'amener les révolutions et de les diriger vers le bien public. Mais que dis-je? non, non; ce soin est réservé à la providence, à ce sage et majestueux architecte de l'univers, qui seul peut juger de la nécessité et de l'utilité des révolutions des empires; car lui seul connoît en entier le plan qu'a conçu sa sagesse pour le bonheur de l'univers; rien ne le peut changer ce plan sublime. C'est à nous, mortels, d'obéir aux loix qu'il nous donne dans le grand code de la nature; c'est ce code gravé dans nos coeurs qui, de concert avec la raison, nous prescrit ce que nous devons faire, — attendre

*) C'est l'esprit du temps, dit Voltaire, qui dirige tous les grands événemens de l'univers.

en patience le moment marqué par la divinité pour des événemeus bienfaisans ; car, dit Voltaire, j'ai toujours connu qu'en chaque événement le destin des états dépendoit d'un moment. Dès que ce moment favorable se présente, il est alors du devoir de tout bon patriote d'en profiter; mais il faut qu'il consulte toujours la raison avec la plus scrupuleuse impartialité; il faut qu'il observe bien ce que lui dicte son coeur pénétré d'un vrai patriotisme et guidé par l'humanité; il faut enfin que la prudence, la probité, la vertu le dirigent toujours.

N'en doutons pas, il n'est pas encore arrivé l'heureux moment, où l'Allemagne puisse espérer une bienfaisante réforme des préjugés, des abus et des défauts qui vicient sa constitution; il ne nous reste donc que de prendre les moyens de les rendre aussi peu nuisibles que possible. Au reste, chers compatriotes, si vous éclairez notre nation du flambeau de la *vraie* philosophie, si vous formez son coeur aux principes de la *vraie* morale, ou, en peu de mots, si vous rendez *sage* et *vertueuse*, non toute la nation, ce seroit un voeu chimérique, mais du moins la majeure partie, soyez assurés que les préjugés, les abus et les vices de notre constitution se perdront petit à petit et s'évanouiront de soi-même tôt ou tard. Nous aurons alors une constitution purifiée, sage et bienfaisante, sans avoir exposé notre patrie à des troubles, à des désordres, à des malheurs, à une anarchie, semblables à ceux qui désolent maintenant la France.

Respectons surtout, chers concitoyens, nos souverains comme des supérieurs, à qui le gouvernail de l'état est confié, sur qui repose le soin d'entretenir l'ordre, la paix publique, de faire fleurir l'état, de rendre la nation heureuse. S'il en est de foibles, de méchans, parmi eux, plaignons les premiers, méprisons les autres; ayons pitié de leurs foiblesses et haïssons leurs vices. Le méchant ne mérite que notre indignation; pour être né dans la pourpre, ou décoré du diadême il n'en est que plus coupable et plus digne de mépris. Mais ne confondons pas l'homme et le souverain. Si l'heureux moment d'avoir une constitution parfaite n'est pas encore arrivé, il vaut mieux que le peuple respecte son souverain, quelque indigne qu'il soit de l'être, que de s'exposer à l'anarchie inévitable dès qu'il cesseroit de l'honorer. Soyons indulgens à l'égard des princes; hommes comme nous, ils partagent avec nous les foiblesses annexées à la nature humaine. Vous, qui les condamnez si impitoyablement, examinez l'éducation qu'ils reçoivent pour l'ordinaire, voyez cette foule d'artificieux courtisans, de vils flatteurs qui les entourent; les séduisent, les égarent et les trompent; et vous serez à coup sûr moins sevères dans vos jugemens, vous les plaindrez, vous les excuserez, vous imputerez leurs actions blamables aux séducteurs qui les corrompent. Souvenez-vous de ces paroles de Brutus: *)

---

*) Brutus, tragédie, par Voltaire, acte II. scène IV.

Allez donc et jamais n'encensez ses erreurs:
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

Examinons au reste sans partialité les actions des souverains; nous trouverons que ceux qui les entourent, leurs ministres, leurs conseillers, les gouverneurs et les administrateurs des provinces et surtout les baillifs subalternes, y influent infiniment et qu'ils sont souvent les auteurs des malheurs du peuple, plutôt que les souverains même.

Il est du devoir de tout bon patriote de prémunir ses concitoyens contre cet esprit d'insurrection qui fait le malheur de la France; de consacrer toutes ses forces à faire règner cet amour, ce respect pour la loi qui sont les premières bases du gouvernement, et sans lesquels l'horrible anarchie désolera toujours let empires; il doit exhorter ses compatriotes à la subordination, à l'obéissance à la loi et aux souverains; mais il ne doit sûrement pas moins avertir, conjurer les princes, les rois, tous les potentats, de remplir religieusement de leur côté les devoirs que leur imposent les loix naturelles, divines et humaines; ils sont sacrés ces devoirs; leur plus petite transgression entraine des suites bien importantes et rend les têtes couronnées d'autant plus coupables qu'il s'agit de ce qu'il y a de plus cher, — — — des hommes et de l'humanité. Efforçons-nous surtout de convaincre intimément les princes que celle-ci doit toujours être leur guide; persuadons-leur que „ l'huma„nité, cette vertu si recommendable et qui renferme

„ toutes les autres, devroit, selon moi, être le par-
„ tage de tout homme raisonnable, et s'il arrivoit que
„ cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudroit
„ encore qu'elle fut *immortelle chez les princes*. „ *)

Tâchons donc, chers compatriotes, de représenter aussi satisfaisans, aussi aimables que possible les devoirs que les princes ont à remplir; c'est le meilleur moyen de les engager à y être fidèles, parce qu'on fait de bon coeur et avec zèle ce qu'on aime et ce qui fait plaisir. Mais peignons en revanche des couleurs les plus fortes, traçons dans toute leur laideur la violation de ces devoirs, les suites qui peuvent en résulter et qui en résultent hélas! trop souvent, dès que le souverain néglige, méconnoît, brise les liens qui l'attachent au peuple. Oui, chers concitoyens, traçons cet horrible tableau, traçons-le dans toute sa noirceur aux yeux de nos souverains, aux yeux de ceux qui les entourent, qui les conseillent, qui les guident. La vérité empruntée de la nature, exposée sincèrement et de bonne foi, ne sauroit manquer de produire un heureux effet. Je n'entreprendrai pas de développer les devoirs des princes ni les suites de leur transgression: vous les connoissez tous; ils émanent de la nature même et sont gravés en caractères ineffaçables dans le coeur humain. Vous savez tous que les bases essentielles de ces devoirs sont la fermeté du caractère, l'activité, l'ordre, l'a-

*) Voyez oeuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse, tom. IX. pag. 13.

mour ardent du bien public, l'humanité et la justice. Celle-ci surtout est la vertu la plus nécessaire à un souverain. S'il est injuste, il fait son malheur ou celui de son peuple, il s'expose à la critique, au mépris, à la haine, il ébranle son trône même. Car l'injustice n'est engendrée que par le despotisme, et tout homme sensé, tout bon patriote, tout véritable Germain, tout digne descendant d'Arminius doit abhorrer cette hydre; oui, il doit l'avoir en aversion, il doit être l'ennemi juré du despotisme, le partisan zélé, le courageux défenseur de la *vraie* liberté des hommes. La justice, je le répète, est un des premiers et des plus saints devoirs du prince; s'il s'en écarte, c'est à lui seul qu'il peut reprocher les insurrections qui peuvent arriver dans ses états, les rebellions qui peuvent miner son trône; c'est à lui seul à s'accuser de la hardiesse d'un Brutus qui osera lui dire au nom de la nation:

Nous avons fait, Arons, en lui rendant l'hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage;

\- - - - - - - - -

\- - - - - - - - -

Songez qu'en ce lieu même, à cet autel,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste;
De son peuple et de lui, tel étoit le lien;
Il nous rend nos sermens, lorsqu'il trahit le sien;
Et dès qu'aux loix de Rome, il ose être infidelle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle. *)

*) Voyez la tragédie de Brutus, acte I. scène II.

Tâchons ainsi, chers compatriotes, de persuader aux souverains, que dans ce moment surtout, où l'esprit d'insurrection et la rage des révolutions ont si fortement pris racine, il est pour eux de la plus urgente nécessité de renoncer au despotisme, de traiter le peuple avec justice, avec humanité. Car s'ils s'opiniâtrent à ne vouloir rien faire pour leurs sujets, s'ils ne cherchent pas à diminuer le poids des impôts qui écrase en beaucoup de pays le malheureux citoyen, s'ils refusent de renoncer à tout procédé arbitraire et illégal, s'ils ne veulent pas rendre justice au mérite, estimer, récompenser les talents et la vertu sans égard à la naissance, aux richesses, aux cabales de la cour, ils ont à craindre des événemens fâcheux dont ils ne pourront accuser que leur obstination à perpétuer les abus. Mais qu'ils s'acquittent de ces premiers devoirs; qu'ils ayent d'ailleurs l'attention de choisir des ministres éclairés, d'une probité reconnue, pénétrés de l'amour du bien public; qu'ils ne confient les diverses branches de l'administration qu'à des agens capables; qu'ils sachent estimer *les Etats* (*Landstaende*), entretenir l'harmonie entre eux et la cour, agir amicalement et de bonne foi avec eux, les regarder comme leur bras droit, — non, mais comme les chaînons de cette grande chaîne dont ils font la tête; qu'ils reçoivent de ces états le serment qu'ils devroient eux-mêmes prêter entre leurs mains, d'avoir toujours le bien public pour but dans toutes leurs démarches, de rendre l'état florissant, la nation

tion heureuse, et d'agir en vrais péres de la patrie; qu'ils instituent de pareils états dans les pays où il n'y en a pas et qu'ils les organisent bien, car l'expérience prouve, surtout en Allemagne, que des é'ats sagement établis, jouissant du crédit et du pouvoir nécessaires, concourent efficacément au bonheur des peuples et des pays mêmes; qu'ils mettent enfin une prudente *publicité* dans tout ce qui regarde l'administration de l'état, publicité dont les heureux effets sont trop connus pour que je m'y arrête; qu'ils joignent toutes ces mesures à l'accomplissement de leurs autres obligations, alors les insurrections, les révolutions ne troubleront ni la paix de leur ame, ni la sûreté de leurs couronnes, ni — — — O heureux événement! le bonheur des nations; obéis, respectés, ils recevront les sincères hommages des peuples qui les aimeront, les chériront tendrement.

Enfin vous, qui êtes auprès des souverains, vous qu'ils honorent de leur confiance, vous dont les conseils ne sauroient leur déplaire, répétez-leur souvent la harangue que le bon vieillard leur a adressée, *) et que je ne puis m'empêcher de rappeller ici: „O vous, princes et princesses! méfiez-vous de ces vils flatteurs, de ces courtisans rampans qui, en vous répétant continuellement que vous êtes les *Dieux de la terre*, vous en infatuent et vous font tourner la tête au point de vous donner le plus grand et le plus pi-

*) Voyez lettre XLV. pag. 256.

toyable des ridicules, celui de croire cette basse flatterie. „

„ Les temps sont passés où l'ignorance étoit le partage des peuples, où la stupidité, l'indolence et la superstition étouffoient toutes les facultés de la raison, où l'intérêt personnel, une religion mal interprêtée et le despotisme savoient mettre tant d'entraves à l'esprit de l'homme, qu'entièrement borné à la sensualité, à une vie totalement végétale, il n'osoit absolument rien faire que croire en aveugle et obéir en esclave. „

„ Ces temps sont passés! — n'oubliez pas, je vous supplie, qu'ils sont passés, oui, totalement passés. N'oubliez pas que nous vivons dans un autre siècle où le flambeau de la philosophie et la plume de Voltaire ont répandu partout des lumières que ni la superstition, ni le despotisme ne peuvent offusquer. N'oubliez pas non plus que l'éducation dans ce siècle a fait des progrès étonnans, que les connoissances et le bon ton ne sont plus les monopoles de vos sociétés ni de vos cours; qu'il y a dans toutes les classes de grands génies, de grands savans, des personnes vertueuses dont le coeur est pénétré d'honneur et l'esprit guéri de préjugés; que ces génies, ces savans, ces grands hommes ne se méprennent guères à tout ce qui regarde vos foiblesses et vos vices; qu'ils blament les derniers, qu'ils se moquent des premières, et croyez pour assuré que vous êtes bien souvent le sujet des plaisanteries et la matière de la satyre, même de ceux

qui vous environnent, tandis que vous croyez que la prétendue grandeur et le lustre de votre cour vous attirent le respect public et l'adoration générale. N'oubliez pas le grand, l'immortel Frédéric, quand il dit: „

„Les princes, les souverains, les rois ne sont „donc pas revêtus de l'autorité suprême pour se plon-„ger *impunément* dans la débauche et dans le luxe; „ils ne sont pas élevés sur leurs *concitoyens*, pour „que leur orgueil se pavannant dans la représenta-„tion, insulte avec mépris à la simplicité des moeurs, „à la pauvreté, à la misère: ils ne sont point à la tête „de l'état pour entretenir auprès de leurs personnes „un tas de fainéans dont l'oisiveté et l'inutilité en-„gendrent tous les vices. „ *)

„Au lieu de prêter l'oreille à vos vils flatteurs, étudiez ces chef-d'oeuvres de Frédéric II. Au lieu d'ajouter foi à ce que ces intriguans vous persuadent, que vous êtes les dieux de la terre, faites graver en lettres d'or à l'endroit le plus apparent de vos appartemens, de votre salle d'audience, de votre conseil, mais surtout gravez au fond de votre coeur les grandes vérités du roi philosophe qui, comme l'a dit son célèbre ministre, le comte de Herzberg **), méritent d'être

*) Oeuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse, Tom. VI. pag. 64. dans son essai sur les formes de gouvernement et sur les devoirs des souverains.

**) Lettre au roi du 26 Janvier 1781.

le manuel de tous les souverains. Frédéric le grand vous dit donc: „ ce sont là en général les devoirs „ qu'un prince doit remplir; afin qu'il ne s'en écarte „ jamais, il doit se rappeller souvent qu'il est homme „ ainsi que le moindre de ses sujets. S'il est le pre-„ mier juge, le premier général, le premier finan-„ cier, le premier ministre de la société, ce n'est „ pas pour qu'il représente, mais afin qu'il remplisse „ les devoirs que ces noms lui imposent. IL N'EST „ QUE LE PREMIER SERVITEUR DE L'ÉTAT, obligé „ d'agir avec probité, avec sagesse et avec un entier „ désintéressement, comme si à chaque moment *il „ devoit rendre compte de son administration à ses „ concitoyens.* „ *)

„ N'oubliez pas que de pareilles vérités étant imprimées se trouvent dans les mains et pénètrent les coeurs de mille et mille de vos concitoyens. N'oubliez pas enfin, princes et princesses, que nous vivons dans le XVIII siècle! Cela vous dira tout. Mais soyez aussi bien persuadés que dans ce siècle éclairé on rend plus que jamais parfaitement justice à vos talens, à vos connoissances, à la douceur de votre coeur et néanmoins à la fermeté de votre caractère, à votre application, à vos soins et à votre zèle pour le bien public, en un mot, à vos vertus personnelles, et qu'aucune d'elles ne sera perdue pour votre vraie satisfaction, pour votre gloire, et ce qui doit vous

*) Oeuvres posthumes de Frédéric II. Tom. VI. pag. 83.

être le plus précieux, pour vous faire aimer et chérir de tous les honnêtes gens, de tous les hommes d'esprit, de tous les hommes vertueux. Croyez enfin que si vous ambitionnez d'être le plus honnête homme, le citoyen le plus instruit, le plus poli, le plus brave, le plus zélé pour le bien public, en un mot, si vous avez l'ambition d'être le plus sage et le plus vertueux citoyen, vous serez à coup sûr le prince le plus chéri, le plus respecté et même le plus adoré. Vous serez l'idôle de vos contemporains, la gloire de votre nation et celle de votre siècle. „

FIN.

ERRATA.

Page.	*Ligne.*	*Pour.*	*Corrigez.*
64.	11.	plus ou moins	plus au moins.
79.	17.	Romain	Romaine.
84.	24.	ou se fache	on se fache.
208.	8.	par	pas.
248.	7.		
	9.		
	17.		
	29.		
249.	4.	Pescherach	Pescheraeh.
	9.		
	16.		
	26.		
251.	22.		
266.	17.	de gambades	des gambades.
300.	16.	peintes	peints.
303.	18.	d'Olympe	de l'Olympe.
311.	19.	un vrai énigme	une vraie énigme.
380.	22.	marehe	marche.
384.	5.	ou ne souffre	on ne souffre.

DATE DUE

